

SCÈNES

DE LA

VIE TURQUE

LAGNY. — TYPOGRAPHIE DE VIALAT.

Barbiano di Belgiojoso, Cristina (Trivulzio) principessa, 1808-1871.

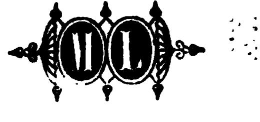
SCÈNES

DE LA

VIE TURQUE

PAR

Mme LA PRINCESSE DE Barbiano di BELGIOJOSO,



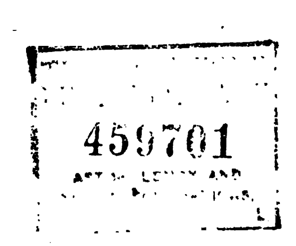
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858


459701

EMINA

I

Dans une des innombrables vallées de l'Asie Mineure vivait, il y a quelques années, une pauvre famille turque. Le chef avait épousé au sortir de l'enfance une petite fille qui, n'étant pas si pressée, folâtrait encore, accroupie sur les cendres du foyer domestique. Cette verte jeunesse devint bientôt une ruine précoce, une vieille de vingt ans, jaune, ridée, édentée, mère de deux enfants dont elle ne devait pas voir l'adolescence. Elle mourut au bout de cinq ou six ans de martyre conjugal, laissant son seigneur et maître assez triste, mais surtout embarrassé de son veuvage. Cette sorte d'embarras ne se prolonge pourtant guère en Orient, où le célibat est rangé parmi les choses impossibles. A peine la défunte fut-elle enterrée, que le bonhomme Hassan reçut plusieurs propositions, et qu'il s'occupa sérieusement d'un nouveau choix. Les Turcs ont si peu l'habitude de voir les femmes, que leur visage est devenu pour eux une affaire de très-peu d'importance. En dépit de la coutume qui permet aux filles de montrer

leur visage, l'homme à la recherche d'une compagne ne s'en inquiète guère, et s'en remet, soit à ses parents, soit à ses amis, du soin de choisir pour lui. Ainsi fit Hassan, qui savait d'ailleurs par expérience ce que durent les roses et les lis au train de la vie domestique. — Je veux une femme bien portante, disait-il à ses amis, et si elle m'apportait quelques centaines de piastres, cela ne gâterait rien. — Quelques centaines de piastres! cela ne se trouve pas sous le pas d'un cheval, lui répondait-on, et si tu rencontres une femme qui possède une vigne et quelques chèvres, tu feras bien de t'en contenter. — Quelques centaines de piastres vaudraient mieux, reprenait Hassan avec un soupir, mais à l'impossible nul n'est tenu. Allons, va pour les chèvres et la vigne!

Dans un hameau peu éloigné de la vallée vivait une orpheline, héritière des susdits trésors, voire d'une vigne et de quelques chèvres, au nombre de huit. Jusque-là, à vrai dire, le produit de la vente des raisins était passé tout entier en frais de culture; jusque-là aussi, il avait fallu chaque année, lorsque les collines environnantes étaient couvertes de neige, ou lorsque les rayons du soleil d'Asie en avaient changé l'herbe en paille, confier le troupeau à un berger qui l'emmenait paître au loin, et auquel on n'avait jamais pu faire entendre que, le lait des chèvres n'étant pas sa propriété, il devait en rendre compte à sa jeune maîtresse. — Rendre compte de quelques jattes de lait que je trais à huit ou dix jours du village! qu'entend-on par là? Quand je le trais, je le bois, et que voulez-vous que j'en fasse? Que je le garde pour le donner à ma maîtresse, quand je retourne auprès d'elle au printemps? Mais alors il me faudrait de grands pots pour l'y renfermer, des ânes pour le porter... — Cet habile administrateur n'ignorait pourtant pas qu'il avait droit à des

gages, et que les gages payés à l'avance font double profit. Aussi, de peur d'avoir à les attendre, se payait-il sur la laine du troupeau, et la petite dame n'avait jamais pu amasser suffisamment de toison pour s'en faire une paire de bas. On me demandera peut-être à quoi sert d'être propriétaire en ce pays, et je répondrai qu'en thèse générale la propriété est ici la mère de la mendicité ; mais, en ce cas particulier, la vigne et le troupeau rapportèrent un mari à leur jeune maîtresse. Je ne prétends pas qu'elle n'en eût pas trouvé sans cela, car personne en Turquie ne vieillit dans le célibat ; mais enfin ce furent ces richesses qui décidèrent Hassan ou *Hassan-Agha,* ce qui signifie le capitaine Hassan, à épouser l'orpheline. Le brave homme n'était pas capitaine du tout ; mais il n'existe guère de mendiant en Turquie qui ne soit décoré de ce titre de *capitaine* au moins dans le sein de sa propre famille, et, vu la nature laconique de la langue turque, le mot *agha* s'élide si bien qu'il n'en reste que la lettre *A,* par laquelle on termine le nom propre de l'individu titré.

Le raisonnement que la vigne et les chèvres de la petite avaient suggéré à Hassan*a* était fort simple.— Cette vigne ne rend rien, parce qu'il faut payer les bras qui la cultivent ; ces chèvres ne rendent pas davantage, parce qu'il faut donner des gages au berger qui en prend soin ; mais moi et mes enfants nous remplacerons le vigneron et le berger, et de cette façon nous aurons du profit.

Les préliminaires ne furent pas longs. Il n'y eut pas à attendre la fin du deuil d'Hassana, vu qu'il n'y a pas de deuil en Turquie pour la mort d'une femme, à moins que le mari ne le porte dans son cœur, ce qui se voit encore quelquefois ; mais Hassana était trop occupé pour se donner le loisir de pleurer la défunte. Il chargea l'un de ses amis de demander pour lui la main de l'héritière. J'ai

dit qu'elle était orpheline, j'ajoute qu'elle n'avait pas de proches parents, et que son tuteur n'était rien moins que le *mogtar* (comme qui dirait le maire) du village, lequel tuteur ne savait seulement pas si sa pupille était encore parmi les vivants, ou si elle était trépassée. Il agréa sur-le-champ la proposition d'Hassana, et dès le soir du même jour, s'étant arrêté un instant devant la cabane de Fatma (c'était le nom de l'héritière), il l'appela à haute voix ; puis, lorsqu'elle parut sur le seuil de sa chétive demeure, il lui dit, d'un ton moitié paternel et moitié rogue : « Fatma, vous allez épouser Hassana de la vallée. » La foudre eût éclaté aux pieds de la petite, qu'elle n'eût pas été plus surprise. — Moi ! fit-elle... Hassana ! — Oui, vous et Hassana vous allez devenir mari et femme. — Ah ! et quand cela? fit-elle encore. — Dans huit jours, allez. — Et la fiancée rentra chez elle.

Fatma n'étant pas l'héroïne de cette véridique histoire je ne suis pas tenue de dire quelle impression cette nouvelle produisit sur elle, ni comment se passèrent les huit jours qui précédèrent celui du sacrifice. Je dirai seulement qu'Hassana se trouva pour la seconde fois, depuis six ans, l'heureux époux d'une petite fille de douze ans, tandis que celle-ci se vit transformée comme par enchantement en mère de famille de deux enfants tout éclos, dont l'un, la petite Emina, avait cinq ans, et l'autre, le petit Halil, fils d'Hassana, quatre. Les marâtres, — je veux dire les méchantes belles-mères, — sont rares en ce pays, où les femmes, quoi qu'on puisse en penser, n'ont d'autre affaire que de s'entr'aider à passer le temps. Emina et sa belle-mère jouèrent à cache-cache et dansèrent de toutes leurs forces pendant les courts instants de loisir dérobés aux soins du ménage, car le surcroît de richesse apporté par Fatma exigeait de rudes labeurs. La culture de la

vigne devint la grande affaire d'Hassana, qui ne tarda pas à réclamer la collaboration du petit Halil. Il fallait émonder, arroser les ceps, car en Asie Mineure la terre et le soleil sont si ardents, que la vigne même, privée d'eau, y brûle et se dessèche comme du chanvre ou du riz. Puis venait la saison des vendanges, tâche assez rude, vu surtout le peu de profit qui en résultait. En effet, dans un pays où personne ne fait ni ne boit de vin, où chaque famille récolte plus de raisin qu'elle ne peut en manger dans l'année, que faire de ces grappes pesantes et dorées qui feraient la richesse du vigneron des bords du Rhin ou de la Moselle? A une certaine époque de l'année, Hassana et son fils couchaient dans les champs pour laisser aux raisins de la vigne leur part d'espace sous le toit domestique, les femmes s'employaient en même temps à la confection du *bekmess*, sorte de sirop fait avec le jus de la treille, et dont les Turcs sont fort gourmands, mais après tout il restait encore un prodigieux excédant du fruit précieux découvert par Noé. Il fallait le colporter petit à petit aux divers marchés qui se tenaient à jour fixe à six ou huit lieues alentour. Malheureusement le raisin étant toujours en abondance sur ces marchés, les acheteurs faisaient défaut; aussi c'est tout au plus si le produit de la vente couvrait les frais de chaussure exigée pour ces voyages; mais Hassana et son fils paraient à cet inconvénient en marchant nu-pieds.

Quant au troupeau, il formait à la fois l'occupation et le supplice d'Emina, qui n'habitait plus la maison, si ce n'est à de longs intervalles, condamnée qu'elle était à suivre ses chèvres le long des montagnes et des vallées, pendant les jours et les nuits. On comprendrait difficilement dans nos pays civilisés qu'une petite fille, voire une grande fille, pût sans inconvénient s'absenter toute seule

de la maison paternelle, pour aller pendant des semaines entières à travers champs, courant à la belle étoile, sans autre gardien que son dogue et son innocence. En Asie, les choses se passent autrement qu'en Europe, et la jeune fille qui suit son troupeau n'excite pas plus de surprise qu'elle ne court de dangers. Disons encore, pour être sincère, que dans le cas où un malheur lui arriverait, le public n'en serait guère ému, et les parents s'en consoleraient aussi aisément que la victime elle-même.

Quoi qu'il en soit des petites bergères d'Asie en général, rien de fâcheux ne vint troubler la vie calme jusqu'à la monotonie de notre héroïne. — Légèrement vêtue d'un pantalon d'indienne suisse imprimée retenu par une coulisse au-dessus de ses chevilles nues, d'une chemise en calicot blanc retombant sur le pantalon remplissant l'office de jupe, d'une veste de calicot rayé rouge et jaune descendant jusqu'au bas des reins et serrée à la taille par une écharpe de même étoffe; les bras couverts d'abord par les larges manches de sa chemise, et ensuite par celles plus étroites et plus courtes de sa veste; les cheveux tressés et tombant sur ses épaules, la tête couverte d'un *fez*, sur lequel un mouchoir en mousseline fond vert, bigarré de couleurs éclatantes, flottait carrément par derrière à la façon d'un voile; un grand bâton à la main, et ses provisions serrées dans une serviette passée en sautoir : — telle était Emina, lorsqu'elle s'éloignait de la vallée, suivant ses chèvres et suivie par son chien.

En se voyant élevée à la dignité de bergère, la petite fille éprouva comme une velléité de révolte. Elle avait alors neuf ans, et s'était accoutumée à ne rien faire que rire, chanter, danser, cueillir des fleurs et manger du raisin. Passer les jours et les nuits sur les montagnes sans autre société que ses bêtes, cela était un peu triste pour

une jeune personne élevée dans l'ignorance de tout devoir et de toute contrainte. Peu à peu cependant elle se fit à sa nouvelle condition. Ses chèvres ne furent plus à ses yeux une seule chèvre multipliée vingt fois, sans cœur ni discernement; son chien ne fut plus une laide machine à japper et à mordre, ni la nature une série monotone de montagnes et de vallées enfermées sous une calotte d'airain embrasé. D'abord Emina fit plus amplement connaissance avec son troupeau : elle remarqua que certaine chèvre rouge aimait tendrement son chevreau, qui de son côté ne se faisait aucun scrupule de planter là son excellente mère pour aller gambader avec ses camarades, sans s'inquiéter du bêlement plutôt désespéré que plaintif de la pauvre chèvre rouge. — L'ingrat! se disait Emina en le suivant des yeux. Si ma mère gémissait ainsi lorsque je la quitte, je n'aurais jamais le courage de m'éloigner. Après tout, poursuivit-elle après un moment de silence, il se peut que ma véritable mère eût été ainsi; mais Fatma n'est pas ma mère, et, quoiqu'elle m'aime bien, ce n'est pas de cette façon-là. — Une autre mère chèvre, une bête superbe aux longues soies argentées, la gloire du troupeau, était cruelle pour son propre fruit. C'est en vain que son petit se ployait sur ses genoux pour atteindre la mamelle que la mère retirait; en vain qu'il lui donnait des coups de tête significatifs dans le ventre. La méchante bête n'en tenait compte, mais d'un violent coup de pied ou de cornes, elle renversait le petit à terre ou le lançait dans les airs. — Comment y a-t-il dans le monde des humeurs si diverses? méditait Emina. Qu'éprouve-t-elle donc cette méchante chèvre? Cela doit être de la colère, mais une colère qui dure toujours contre ce pauvre petit. C'est là sans doute ce qu'on appelle de la haine, et ce doit être bien pénible.

Ce qui attirait surtout l'attention d'Emina, c'était le chien du troupeau. — Il n'est pas beau, mon pauvre *Ac-Ciâq* *, se disait-elle, et presque toutes mes chèvres sont infiniment plus belles que lui. Pourquoi le préféré-je au troupeau tout entier? C'est sans doute que lui aussi me préfère à tout, et que je ne suis pas ingrate comme ce vilain petit chevreau que je ne puis souffrir malgré sa beauté. Ah! ce n'est donc pas tout que la beauté! — Et Emina se trouvait faire ainsi, quoique à son insu, une réflexion plus sensée que n'en fit oncques aucune de ses sœurs en Mahomet.

Mais plus que ses chèvres, ses chevreaux et son chien, le spectacle du ciel, de la terre et des eaux exerçait petit à petit un charme chaque jour plus puissant sur la bergère. Elle en était venue à connaître la position de chaque étoile, à attribuer aux unes une influence favorable, et aux autres de mauvaises intentions, si bien que, pendant les nuits qu'elle passait dans la campagne, elle s'arrangeait de façon à se placer sous le rayonnement des bonnes étoiles et à se cacher des autres sous un arbre ou un taillis. Les plantes aussi, et surtout les fleurs, ravissaient Emina. Elles les examinait avec soin, comptait leurs pétales et leurs pistils, et n'oubliait rien. — A quoi bon tout cela? se demandait-elle. Et il ne faudrait pas lui en vouloir de considérer la nature sous un point de vue trop utilitaire, car la pauvre enfant n'avait vu dans le jardin de son père que des plantes à l'usage de la cuisine : tout le reste était condamné sous le nom général et collectif de *mauvaises herbes*. Aussi, malgré ses aperçus philosophiques sur la beauté, Emina se demandait-elle si toutes ces jolies choses n'avaient été créées que pour être ramassées et jetées sur

* Fer-blanc : c'est un nom de chien très-commun en Asie.

un tas de fumier. — Peut-être bien, se disait-elle encore, qu'elles servent à quelque usage que j'ignore, et je voudrais bien en avoir le cœur net.

Il arriva un jour qu'une de ses chèvres, étant malade, mangea avec avidité d'une petite fleur bleue, et parut aussitôt soulagée. — Ah! petite fleur bleue! s'écria Emina ravie, je sentais bien que vous deviez être bonne à quelque chose! — Et dès lors, chaque fois qu'une de ses chèvres paraissait souffrante, Emina cueillait de ces petites fleurs bleues et les offrait à la patiente, qui ne se faisait pas prier pour les brouter.

Une fois son intelligence éveillée, Emina ne borna pas ses études aux propriétés merveilleuses de la petite fleur bleue.

Avec quelque empressement que certaines chèvres la recherchassent, il en était d'autres qui, malades d'une autre façon, broutaient des fleurs jaunes ou rouges, ou bien encore des touffes d'herbes festonnées et aromatiques.

Emina observait tout et se souvenait de tout. Elle parvint, à force d'observations et de raisonnements, à se dire que telle plante devait convenir en certains cas, et telle fleur en certains autres; et lorsqu'elle aussi se sentait indisposée, elle s'administrait la plante qui devait, selon elle, la soulager. Elle alla plus loin encore, car ayant éprouvé quelque difficulté à avaler des bouquets de fleurs dont ses chèvres ne faisaient qu'une bouchée, elle imagina de les faire cuire dans de l'eau, comme on faisait à la maison pour le café; elle ramassa des branches sèches, en fit un tas, frotta deux pierres l'une contre l'autre, et mit le feu aux branches; puis, ayant rempli sa gourde de l'eau pure et limpide qui jaillissait entre deux rochers, à peu de distance du lieu dont elle avait fait son labora-

toire, elle suspendit la gourde au-dessus du feu *, et jeta dans l'eau qui commençait à bouillir les plantes dont elle voulait faire l'essai. La tisane eut un beau succès, et Emina, tout en trouvant la boisson bien amère, ne tarda pas à en éprouver de salutaires effets. — Ceci doit être ce qu'on appelle une médecine, dit-elle, et les gens qui connaissent un grand nombre de plantes et leurs propriétés doivent être des médecins. — Emina songea bientôt à se faire de petites provisions de ces drogues, qu'elle enferma dans des boîtes en papier, et elle se composa en peu de temps une espèce de pharmacie qui n'était pas sans valeur. Une fois convaincue que ces plantes faisaient autant de bien aux créatures humaines qu'aux animaux, elle les administra à quelques enfants malades qu'elle rencontra dans la montagne, et elle devint ainsi un petit docteur, tout empirique à la vérité, mais dont le traitement n'en avait pas moins de succès.

Occupée de la sorte, il n'est pas étonnant qu'Emina ne trouva pas le temps long. Elle grandissait à vue d'œil, sous l'influence d'un exercice continu et quelque peu violent. Si elle fût demeurée dans l'étroite enceinte de la maison paternelle, enchaînée aux soins accablants d'un pauvre ménage, les dons naturels qu'elle avait reçus de Dieu se seraient desséchés et flétris faute d'aliments et de culture. Livrée à elle-même, soutenue par la contemplation des œuvres immortelles et divines, elle devint une petite personne fort différente des êtres qui l'entouraient; elle acquit un peu de science, exerça son esprit et éleva son cœur à la source du beau et du vrai. Les accidents les

* Les gourdes, après avoir été exposées aux rayons d'un soleil de quarante-cinq ou cinquante degrés, peuvent subir l'action du feu, et on voit souvent les Turcs s'en servir pour faire leur cuisine en plein air.

plus communs éveillaient en elle des pensées d'un ordre supérieur, ce qui est un des dons les plus précieux que Dieu dispense à ses élus. Un jour, par exemple, une de ses chèvres mourut. C'était un malheur domestique, et Emina ne put penser sans chagrin au dommage que cette mort allait causer à la famille; mais elle ne s'en tint pas à ces réflexions économiques. — Cela est étrange! se dit-elle d'un air grave en contemplant les restes de la pauvre bête. Il n'y a qu'un instant, elle me regardait comme si elle eût voulu me parler, et maintenant ses yeux, qui sont encore les mêmes, que j'ouvre, que je vois tels qu'ils étaient naguère, ne me disent plus rien. Est-ce là ce qui est arrivé à ma pauvre mère quand elle est morte? Je me souviens que dans les premiers temps après sa mort, mon père disait toujours en parlant d'elle : « Que Dieu la bénisse! » Il croyait donc qu'elle existait encore quelque part avec sa volonté et ses sentiments, car il n'aurait pas dit : « Dieu la bénisse! » d'une pierre ou de quelque chose qui ne sentirait pas? Mon père croyait donc que Dieu pouvait lui faire du bien s'il le voulait, et certes il doit le vouloir, car elle était bonne, et la bonté sait se faire aimer. Morte! Mourir! comme ma mère et comme ma chèvre! C'est une chose étrange! Qu'est-ce qui reste et qu'est-ce qui s'en va? Et où donc va-t-elle, cette chose qui s'en va? Dieu le sait, puisqu'on lui recommande les morts. Je me souviens que ma mère a beaucoup souffert ici, car je l'ai souvent vue pleurer : souffre-t-elle encore? Si Dieu aime les bons, comme cela est juste et naturel, s'il peut tout ce qu'il veut, comme cela doit être, puisqu'il a fait toutes les belles choses de ce monde, il doit se complaire à rendre heureux après la mort ceux qui ont souffert sans l'avoir mérité pendant la vie, et cela doit lui être facile.

De raisonnement en raisonnement, Emina en était arrivée à la croyance dans une vie future et éternelle composée de récompenses et de bonheur pour les bons, et d'abandon sinon de châtiments pour les pervers. N'oubliez pas, de grâce, qu'Emina est femme et Turque, qu'on ne lui a rien enseigné de la religion, des devoirs qu'elle impose, ni des vertus qu'elle inspire; car s'il est faux que Mahomet ait explicitement refusé une âme aux femmes, toujours est-il qu'il a dédaigné de s'expliquer à ce sujet, d'où ses sectateurs ont conclu qu'il n'avait rien à en dire.

II

J'ai dit qu'Emina rencontrait parfois dans la montagne d'autres enfants isolés comme elle, comme elle consacrés à la garde des troupeaux. Parmi ces enfants, il en était un pâle et chétif qui la recherchait plus que les autres, et auquel, sans s'en douter, elle avait déjà sauvé la vie par ses médicaments. Plus âgé qu'elle d'un an et fils d'un habitant du village où la belle-mère d'Emina était née, cet enfant, qui s'appelait Saed et qui gardait les chèvres de son père, avait une jolie figure, quoique faible et souffreteux. Un jour Emina l'avait trouvé étendu au pied d'un arbre, grelottant la fièvre et si abattu qu'à peine s'était-il aperçu de sa présence. — Saed, lui avait-elle dit, que fais-tu là et où souffres-tu? — Je ne puis atteindre cette branche, avait répondu l'enfant en proie aux rêvasseries de la fièvre, et pourtant elle effleure mon visage, et je sais qu'elle porte un fruit qui apaiserait ma soif. — Emina leva les yeux, vit que l'arbre était un chêne, et que la branche la plus rapprochée du visage de l'enfant était

encore à plus de quinze pieds au-dessus de sa tête. — Il ne sait ce qu'il dit, pensa-t-elle, et cela doit tenir à son mal. — Elle courut aussitôt à la source voisine et en rapporta de l'eau bien fraîche qu'elle versa goutte à goutte sur les lèvres brûlantes et desséchées du petit malade en lui disant : — Tiens et bois ; ceci te soulagera. — Puis elle examina la peau, les yeux, le teint, le son de voix du pauvre enfant, réfléchit quelque peu, et, prenant son parti, elle tira d'une espèce de sac dont elle avait fait sa pharmacie des boulettes d'un extrait qui pouvaient à la rigueur passer pour des pilules, et qu'elle plaça sur la langue de Saed. S'asseyant ensuite près de lui, elle lui prit la main, posa sa tête appesantie et douloureuse sur ses genoux, et attendit patiemment l'effet du remède.

Pendant le reste du jour, la nuit suivante et une partie du lendemain, elle ne quitta son poste que pour aller chercher l'eau fraîche que le malade demandait sans cesse. Au bout de ce temps, le rideau qui paraissait tiré sur les prunelles de Saed se souleva, et la communication suspendue entre l'esprit du dedans et son organe extérieur se rétablit. Emina s'aperçut de ce changement, et s'adressant sans préambule au convalescent, lui dit : — Tu me reconnais maintenant, Saed ? Te voilà de retour ; tu vois où tu es, et auprès de qui ? C'est bien, comment te trouves-tu ?

— Est-ce que je suis malade ? répondit l'enfant avec effroi. Pourquoi ne puis-je remuer ? Oh ! que je suis faible ! Que m'est-il donc arrivé, Emina ?

— Tu as été malade, mais je crois que te voilà guéri. Qu'as-tu fait de tes chèvres ?

— Mes chèvres ? répéta Saed de l'air d'abord de quelqu'un qui cherche en vain à rappeler ses souvenirs ; et bientôt avec une vive inquiétude : Ah ! mon Dieu ! que seront-elles devenues ? Je me souviens maintenant que,

me sentant faible et tremblant, je me suis couché à terre et j'ai fermé les yeux ; mais c'est tout ce que je sais. Ai-je dormi longtemps? est-il arrivé malheur à mon troupeau?

— Rassure-toi, Saed ; ton troupeau est là-bas avec le mien, sous la garde de nos chiens, et sous la mienne aussi, car, tout en te soignant, je n'ai pas perdu de vue nos chèvres. Essaye de te lever maintenant.

Saed obéit et ne parvint qu'à se mettre sur son séant ; il ne souffrait pourtant plus, et il sentait que la santé lui était revenue. — Je suis sûr que c'est toi qui m'as guéri, disait-il à Emina. Merci, Emina, merci, je ne l'oublierai pas.

— Est-ce bien moi qui t'ai guéri? reprit Emina, qui, selon sa coutume, partait d'un point quelconque pour s'élever à des considérations d'un ordre peu accessible en apparence à un enfant de son âge et dans sa position. C'est moi qui ai trouvé une herbe salutaire ; mais qui donc m'a parlé un jour que je l'admirais, cette fleur si jolie, et m'a dit : Il y a là-dedans de quoi guérir de la fièvre? Non, non, ce n'est pas moi. J'ai entendu la voix, j'ai obéi à ses ordres ; mais cette voix n'était pas la mienne, et ce n'est pas moi qui ai commandé, puisque c'est moi qui ai obéi. Ah! Saed, celui qui comprendrait toute chose serait bien heureux! Celui que nous nommons Allah jouit sans doute de ce bonheur-là.

Le fait est que Saed, lui, ne comprenait pas le premier mot de ce qu'Emina lui disait là. Il n'avait saisi que le nom d'*Allah*, et il ne trouva rien de mieux à répondre que la banale exclamation si fréquemment employée par les Orientaux : *hish Allah!* (plaise à Dieu !) Emina le regarda un moment avec étonnement, puis elle secoua doucement sa jolie tête et se mit à tracer quelques figures sur la terre avec son bâton.

Saed pourtant ne ressemblait pas au petit chevreau de la chèvre rouge, il n'était pas ingrat : aussi voua-t-il à sa bienfaitrice quelque chose qui ressemblait plutôt à un culte qu'à tout autre sentiment. Partout où il croyait la trouver, il s'y dirigeait ; partout où il pouvait la suivre, il la suivait ; tout ce qu'elle disait était pour lui article de foi ; ses opinions devenaient aussitôt les siennes, même lorsqu'il ne les comprenait pas ; ses goûts, il les partageait ; ses moindres désirs étaient des lois pour lui ; rien enfin n'était à ses yeux aussi beau, aussi parfait qu'Emina. Et ceci me rappelle que je n'ai rien dit encore de la beauté de ma bergère, et que je dois réparer cet oubli, car on ne s'intéresse jamais parfaitement qu'à ceux que l'on connaît.

Que l'on ne m'accuse pas de *fausser la couleur locale*, si je dis qu'Emina avait de grands yeux d'un bleu clair, un nez finement ciselé, une bouche vermeille modelée dans le goût de certaines belles statues grecques, des dents semblables à de petites perles, un teint délicat que le soleil d'Asie n'avait pas encore bruni, de longs cheveux soyeux de cette nuance que les Anglais appellent *auburn*, qu'elle était grande pour son âge, svelte et élancée. Ce genre de beauté est beaucoup moins rare en Orient qu'on ne le croit, et l'on cessera de s'en étonner, si l'on réfléchit d'une part que l'ancienne population de ces contrées était de race grecque, de l'autre qu'un grand nombre de Circassiennes ont donné et donnent encore leur sang aux enfants des conquérants turcs. Quant aux mains d'Emina, c'étaient de vraies mains orientales, petites, fines, potelées, aux ongles taillés en amande et colorés par une légère couche de *henné*. Ses pieds étaient des pieds d'enfant, ce qui est beaucoup dire ; car qui n'a pas remarqué que tous les enfants ont des pieds char-

mants jusqu'à l'âge ou le cordonnier vient en aide à la nature ? Mais Emina n'avait jamais confié son pied à un cordonnier. Sa démarche était gracieuse, un peu lente, un peu ondulée, mais naturelle et aisée. C'était, à tout prendre, une charmante personne, et de meilleurs connaisseurs que Saed l'eussent trouvée fort à leur goût. Ce qui rendait sa beauté à la fois plus piquante et plus touchante, c'était son ignorance totale à ce sujet. Jamais elle n'avait vu de glace, et jamais l'idée ne lui était venue de se mirer dans l'eau des fontaines ou des ruisseaux, ce qui, soit dit en passant, ne lui eût pas appris grand'chose, car l'eau mobile est un mauvais miroir; et si Narcisse mourut d'amour pour son image telle qu'il la vit au fond d'un étang, je soupçonne que les agaceries et les compliments de ses voisines l'avaient prédisposé à ce singulier accident.

Le fait est qu'Emina fut fort étonnée d'entendre Saed lui dire un jour et à brûle-pourpoint : — Que te voilà belle, Emina! — Et en effet ce jour-là Emina était encore plus jolie que d'ordinaire. Ce n'était pas qu'elle eût une robe neuve, d'une coupe plus élégante ou d'une couleur mieux seyante. J'ai déjà avoué qu'Emina ne portait au lieu de robe qu'une chemise de toile, et quand elle changeait de toilette, c'était à l'insu de tout le monde, vu que ses deux costumes avaient été taillés dans la même pièce d'étoffe, et ne se distinguaient l'un de l'autre par aucun ornement. Ce jour-là, toutefois, Emina avait réfléchi plus longtemps que de coutume, et le sujet de ses méditations n'était ni plus ni moins qu'un couple de jolies tourterelles sauvages perchées sur un arbre et bâtissant leur nid, pendant qu'un faucon voltigeait au-dessus d'elles, et semblait guetter le moment favorable pour fondre dessus. Emina tremblait de peur que les tourterelles ne quittassent leur

arbre touffu, et ne tombassent entre les serres de l'ennemi. Elle eût voulu les avertir du danger ; mais, ne sachant comment s'y prendre, elle se tenait immobile, respirant à peine, de peur de les précipiter en les effarouchant dans le piége qu'elle eût souhaité leur signaler. Figurez-vous sa surprise et sa joie lorsqu'elle s'aperçut que les innocents oiseaux étaient parfaitement au courant de ce qui se passait à cent toises au-dessus d'eux. Tout en ayant l'air de continuer leur travail, l'un d'eux tourna sa petite tête de côté, de façon à apercevoir l'ennemi, et poussa un faible cri auquel sa compagne répondit par un mouvement de tête et par un cri semblable ; puis tous deux, au lieu de s'élancer dans les airs, comme le craignait Emina, s'enfoncèrent dans le plus épais du taillis et se tinrent coi, peignant gentiment leurs ailes et se becquetant amoureusement, comme si l'univers n'eût pas renfermé d'être assez malfaisant pour attenter à leur douce existence. Ce système de temporisation leur réussit ; un autre oiseau moins prudent traversa l'espace entre l'arbre et le faucon, et celui-ci tournant contre le nouveau venu ses desseins meurtriers, s'élança à sa poursuite et disparut. Les deux tourterelles attendirent encore quelques instants, et quand elles furent bien assurées de la retraite de l'ennemi, elles sortirent de leur cachette et reprirent gaiement leur vol. Quand elles furent parties, Emina respira librement, puis les réflexions lui arrivèrent en foule. — Qui leur a appris, se demandait-elle, que cet oiseau n'est pas un oiseau comme tous les autres, un ami, un indifférent ? La voix qui a averti les tourterelles n'est-elle pas la même qui m'arrête devant telle ou telle plante, et semble me dire qu'il y a en elle de quoi guérir tel ou tel mal ? Cette voix qui parle à chacun son langage, c'est sans doute la voix de Dieu ; mais alors Dieu doit être

sans cesse auprès de nous; auprès de tous et de chacun, veiller sur nous, s'occuper de nous, mettre sa toute-puissance au service de notre faiblesse. Je me sens forte maintenant, je ne suis plus seule au milieu des bois. Quel bonheur ! Dieu est avec moi, et je le sais !

Et le joli visage d'Emina s'était éclairé d'une joie si pure et si sublime, que Saed, qui s'était approché d'elle tout doucement et qui l'observait depuis quelques instants en silence, avait eu raison de s'écrier : — Que tu es belle aujourd'hui, Emina!

— Suis-je belle? répondit-elle en entendant ce compliment pour la première fois de sa vie. Tu me fais plaisir de me dire cela, Saed, quoique je ne sache pas à quoi cela peut me servir d'être belle.

— Oh! je te le dirai, moi, reprit Saed, qui sur certaines institutions sociales était beaucoup plus avancé que son amie, cela peut te servir d'abord à trouver un mari.

— Si ce n'est que cela, je ne m'en soucie guère. Ma mère Fatma était bien gaie lorsque mon père l'a épousée; mais à présent toute sa gaieté a disparu, d'où j'ai conclu que le mariage n'était pas la plus belle chose du monde.

— C'est selon le mari, Emina. Ton père est vieux (il avait vingt-huit ans, ce qui est un grand âge en Asie Mineure, où l'homme se marie presque au sortir de l'enfance), il est sérieux, de mauvaise humeur quelquefois, et il ne rend pas sa jeune femme heureuse; mais suppose un moment que je devienne, moi, ton mari! Hein! qu'en dis-tu?

Emina se préparait à répondre, lorsque d'affreux hurlements retentirent. Les deux enfants se levèrent brusquement, regardèrent du côté d'où partait le bruit, et aperçurent un loup aux prises avec le fidèle *Ac-Ciâq*. Emina fit un pas en avant, Saed la retint par le pan de sa robe, en lui

disant d'une voix étranglée par la peur : — Sauvons-nous, Emina, car, après avoir dévoré le chien, le loup se jettera sur nous. — Me sauver! s'écria Emina. Abandonner le troupeau de mon père! abandonner mon pauvre chien! — Et se rappelant les conclusions rassurantes auxquelles elle était arrivée un moment auparavant, elle leva machinalement les yeux au ciel; puis, s'armant du bâton ferré qui l'aidait à gravir les montagnes et ramassant des pierres, elle s'élança en poussant de grands cris vers le lieu du combat. *Ac-Ciâq* était un dogue féroce et vigoureux; il portait en outre un collier en fer hérissé de pointes et de crocs contre lesquels le loup se blessait chaque fois qu'il essayait de l'attaquer. Les dents du chien avaient déjà entamé en plusieurs endroits la peau du loup, et celui-ci eût peut-être battu en retraite, s'il eût su comment se débarrasser du terrible collier en fer qui s'était accroché à son poil. Aussi, lorsqu'il entendit le son menaçant d'une voix humaine et qu'il aperçut un bâton levé au bout de deux bras, il ne s'arrêta pas à examiner si la voix, les bras et le bâton représentaient un ennemi vraiment formidable; mais, se dégageant par un effort désespéré des dents du collier, auquel il abandonna une grosse touffe de sa crinière, il prit la fuite.

Emina n'avait pas eu peur; elle fut très-étonnée lorsqu'en se retournant pour adresser quelques mots à Saed, elle ne l'aperçut pas à ses côtés. Sa première pensée fut qu'il avait fait un détour pour surprendre l'animal dans la montagne, la seconde la ramena plus près du vrai : Emina ne savait pas encore qu'un poltron est un être ridicule, mais elle sentit confusément que la peur peut être aussi mauvaise conseillère que l'ingratitude. — Après tout, se dit-elle, il ne sait pas que Dieu veille sur lui. Et moi aussi j'aurais peur sans cette pensée-là; il faut que

je l'avertisse. — En cela, elle se calomniait, la chère petite, car ce n'est que sur les cœurs naturellement braves que le raisonnement peut exercer quelque influence au moment du danger. Si Saed avait su, pour parler comme Emina, que Dieu ne le quittait point dans le péril, il est probable qu'il l'eût oublié à la vue du loup. Quoi qu'il en soit, les premiers soins d'Emina furent pour son chien, qui n'avait reçu que de légères égratignures, et les seconds pour Saed, qu'elle trouva à la place où elle l'avait laissé, à demi mort de peur. — Dieu soit loué (*mash Allah!*), te voilà ! s'écria-t-il tout tremblant du plus loin qu'il la vit. Le loup est-il parti ? N'as-tu pas de mal ?

— Non, répondit Emina, et le loup est loin d'ici ; mais s'il s'était tourné contre moi, ce n'est pas toi qui m'aurais défendue, Saed.

L'enfant sentit le reproche, que sa conscience lui avait déjà adressé, et de blême qu'il était il devint cramoisi. — Pardonne-moi, Emina, dit-il lorsqu'il eut recouvré la voix ; mais que pouvais-je contre un loup ? Il m'eût dévoré après toi, et... le beau profit !

— Non, Saed, reprit Emina d'un air grave et quelque peu sévère, ce n'est pas cela que tu dois dire et ce n'est pas cette réflexion qui t'a retenu, ou bien il me serait impossible de t'aimer ; la vérité est que tu as eu peur. Eh bien ! viens ici, je vais te dire quelque chose qui te donnera du cœur à l'avenir. Je t'entends souvent dire : *hish Allah! mash Allah!* comme mon père, comme ma mère, comme tout le monde enfin ; mais as-tu jamais réfléchi à ce que ces mots signifient ? Je parierais que non, ou bien tu les prononcerais d'une autre façon. Quand tu dis : Que la volonté de Dieu soit faite ! tu crois que Dieu veut ton bien ; quand tu dis : Dieu soit loué ! tu reconnais que Dieu t'a accordé un don, un bienfait. Tu ne t'en rends pa

compte, mais ces mots n'ont pas d'autre sens. Sache donc qu'en effet Dieu ne nous perd pas de vue une seule minute, ni toi, ni moi, ni aucune créature humaine, ni aucun animal petit ou grand, beau ou laid. Les arbres, les rivières, les champs, les étoiles, tout est dans l'œil et dans le cœur de Dieu ; mais plus une de ses créatures est bonne et plus le cœur de Dieu est tendre pour elle, ce qui se comprend de soi-même, car il est naturel d'aimer ce qui est bon et de préférer ce qui est meilleur.

— Qui donc t'a enseigné tout cela ? fit Saed.

— Personne, répliqua Emina ; mais si je suis convaincue que Dieu nous vient en aide dans nos dangers et qu'il nous suggère les moyens de les éviter, c'est que moi-même j'ai reçu ses avis, et aussi parce que j'ai vu comment il fait parvenir à d'autres êtres ces mêmes conseils et ces mêmes leçons. M'entends-tu, Saed ? Pourquoi me regarder avec des yeux qui te sortent de la tête ? Me comprends-tu ?

— Je crois que oui, et en tout cas je t'écoute. Mais comment sais-tu que ces avis dont tu parles te viennent de Dieu ? Je sais bien que les derviches adressent des questions à Dieu, qui leur répond et qui fait d'ailleurs tout ce qu'ils désirent ; mais toi, Emina, tu es une femme et non pas un derviche ; tu n'as pas le sel de La Mecque, ni la pierre verte, ni...

— Je ne sais ce que font les derviches, reprit Emina, et je comprends que certains hommes entendent la voix de Dieu plus souvent que d'autres. Pour ce qui est de moi, je sais que certains avis me sont venus de Dieu, parce qu'ils ne pouvaient me venir d'ailleurs, et aussi parce qu'ils étaient si sages, si opportuns, si nécessaires, que nul autre que le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux ne pouvait me les envoyer. Toi-même, si jamais un

péril te menace, adresse-toi à Dieu, tu l'écouteras et tu le laisseras faire. Je ne te demande que cela ! Écoute la voix qui te parle dans ton cœur, c'est la voix de Dieu.

Malgré les avertissements d'Emina et la bonne volonté de Saed, mon rôle d'historiographe m'oblige à avouer que Saed ne fit pas de grands progrès dans l'art de communiquer avec celui dont Emina disait de si jolies choses avec un si joli visage. Dans deux ou trois occasions importantes, il s'étudia à écouter les voix confuses qui s'élevaient dans son cœur, mais sans pouvoir reconnaître celle qui lui avait été annoncée. Il entendait bien, outre la voix de ses passions ou de ses instincts, une autre voix plus mélodieuse et plus puissante qui disait juste tout le contraire des premières ; mais cette voix, il n'y avait pas à s'y méprendre, et Saed ne s'y méprit pas : c'était la voix d'Emina. Faute de mieux, Saed se décida à écouter celle-ci, et il fit bien. Plus d'une fois, lorsque sa paresse l'invitait à se reposer à l'ombre des grands chênes et à laisser ses chèvres devenir ce qu'elles pourraient, il se rappela les leçons d'Emina, et résista à la tentation. Il fit aussi de louables efforts pour vaincre sa timidité naturelle, car Emina lui avait dit : — J'ai toujours entendu dire que l'homme étant fort et la femme faible, c'est à celui-là qu'il appartient de défendre et de soutenir celle-ci. Cependant si nous étions mari et femme, Saed, si nous avions de petits enfants, et qu'un danger nous menaçât, que ferais-tu ? Te sauverais-tu, et nous laisserais-tu nous en tirer comme nous pourrions ?

Ce reproche piqua si fort Saed, qu'à partir de ce jour il se promit de devenir aussi brave qu'un Osmanlis des anciens temps. L'occasion de se signaler ne se fit pas attendre longtemps.

Les deux enfants étaient assis un jour dans le verger

d'Hassana sous un vieux pommier couvert de fruits. A quelques pas de là picotait et se trémoussait une compagnie de poules et de petits poussins, tandis que, perché sur un tas de fumier, le coq du poulailler, le pacha de sérail, se faisait beau, et envoyait à ses rivaux d'alentour d'harmonieux et stridents défis. Tout à coup la scène jusque-là si paisible changea d'aspect. Le coq interrompit son hymne de guerre et poussa un cri plaintif, auquel répondit le chœur des matrones. Un aigle descendait rapidement des nues, et avant que la volaille effarouchée eut le temps de se blottir sous les planches du hangar, une jeune poulette blanche et sans queue, qu'Emina affectionnait particulièrement, était entre les serres de l'oiseau de proie. Quelque fort que l'on soit, la défense désespérée du faible donne toujours, comme on dit vulgairement, du fil à retordre à l'assaillant, et, quoique captive, la poule se débattait si fort que l'aigle ne pouvait reprendre son vol et l'emporter daus son aire. Le combat toutefois n'eût pas duré longtemps, mais une seconde avait suffi pour décider Saed. Il s'était élancé au-devant de l'aigle, et lui avait asséné sur la tête un coup de bâton si vigoureux, que le terrible oiseau desserra ses griffes et lâcha sa proie, mais ce fut pour se retourner contre le nouveau venu. Saed était furieux et n'avait pas peur du tout. Il leva une seconde fois son bâton, qui redescendit aussi pesamment que la première fois sur le crâne du roi des airs. On a beau être aigle, deux coups de bâton sur la tête ne laissent pas que d'agir comme un calmant très-efficace, et notre vaillant oiseau eût abandonné de grand cœur la partie pour reprendre le chemin des nuages, s'il avait su en ce moment de quel côté était le ciel, et de quel côté la terre. Il tournoyait sur lui-même ni plus ni moins qu'un étourneau blessé, tant il est vrai que le

malheur efface les distances ! Et Saed de revenir à la charge, et son rotin de monter et de descendre comme la canne d'un marquis de Molière, si bien que l'aigle finit par rendre le dernier soupir. Alors seulement Saed comprit ce qu'il avait fait : le danger couru, et le courage déployé par lui. Il se retourna et aperçut Emina qui était accourue dès le commencement de la lutte pour lui prêter main forte, mais qui, ayant vu la victoire assurée à son ami, s'était tenue à part, pour ne pas lui dérober une portion de sa gloire. Et bien, Emina, s'écria-t-il, suis-je en état de défendre ma femme et mes enfants ? Hein ? Qu'en dis-tu ?

— Qu'à partir d'aujourd'hui tu n'es plus enfant, mais un homme, répondit Emina avec une certaine gravité. Je te l'avais bien dit, qu'à l'occasion Dieu te parlerait et que tu n'avais qu'à l'écouter. Saed, qui ne se souciait pas de rapporter à un autre une part de son mérite, expliqua tant bien que mal ce qu'il avait éprouvé, et comment il avait trouvé son courage.

— Comme tu es changé, dit ensuite Emina ; tu ne parais plus le même enfant si doux et si faible. Tu as le regard d'un soldat ! — Je suis changé en mieux, repartit Saed, fier d'inspirer de pareilles réflexions à Emina. Tu me trouves mieux ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui, sans doute, répondit-elle d'un air distrait, car elle ne disait pas la vérité. Emina avait l'âme forte, sans s'en douter, et le faible des âmes fortes c'est d'aimer la faiblesse qu'elles n'estiment pourtant pas. Notre petite héroïne s'était accoutumée à regarder Saed comme un être qui avait besoin de sa protection et qu'elle protégeait volontiers, à peu près comme une mère prend plaisir à porter son enfant. Et voilà que tout à coup il prenait son essor. D'ailleurs Saed n'était pas aussi beau qu'il le croyait

sous sa nouvelle forme. Il avait l'air en colère plutôt que brave ; ou du moins sa bravoure n'était pas cette bravoure calme que tempèrent la bienveillance et l'aménité. Le visage en feu, l'œil allumé, les lèvres pâles et tremblantes, la voix dure et saccadée, il était décidément moins joli, et surtout moins intéressant que lorsqu'il avait peur. Mais on ne peut être timide et brave en même temps, avoir les grâces de la faiblesse et le mérite de la force. Emina lui avait reproché sa lâcheté, elle lui devait des compliments sur sa vaillance. Elle le sentit et s'acquitta de son devoir en conscience, sans que Saed, dont la vanité surpassait la pénétration, s'aperçût que ses louanges étaient un peu guindées.

Malgré ce léger nuage, la petite bergère se complaisait dans un double sentiment, celui de l'affection qu'elle éprouvait pour Saed et de l'ascendant qu'elle venait de conquérir sur lui ; mais à l'époque même où les exemples et les paroles d'Emina commençaient à exercer sur Saed une salutaire influence, un grand changement se préparait dans la destinée de la fille d'Hassan. Le sort tenait en réserve à ces deux enfants une catastrophe qui devait bouleverser leur existence, si peu agitée jusque-là.

III

Comme tous les Turcs de l'Asie Mineure (je veux croire qu'il en est autrement dans le reste de l'empire), Hassan-Agha était criblé de dettes. Quand un créancier le pressait un peu trop, il se mettait en campagne, frappait à toutes les portes, et ne s'arrêtait qu'il n'eût ramassé, sinon la totalité de la somme due, du moins un à-compte considérable. C'est ainsi, et jamais autrement, que l'on paye ses dettes en Asie Mineure, en en contractant de nouvelles, et l'intérêt légal y étant de 36 à 40 pour 100, il en résulte que les prêteurs amateurs exigent quelquefois le double, et que le malheureux, une fois lancé dans la carrière des emprunts, n'a plus la moindre chance de salut. Il ne meurt pas de faim pour cela, car tant qu'il a des bras, de la terre devant lui, et des bois par derrière, il est assuré de récolter assez d'orge, de blé, de millet et de courges pour suffire à sa consommation, et abriter sa tête sous les poutres et sous les planches qu'il a coupées dans la forêt. Reste le chapitre de la toilette, et je mets en fait

que tous les accoutrements à l'usage des deux sexes ne sont jamais achetés qu'avec de l'argent emprunté ; j'en dirais volontiers autant des instruments de labour et du bétail. Hassana n'était pas homme à échapper à la loi générale. Il s'était endetté à la mort de son père, à son premier mariage, lors de son veuvage et lors de son second mariage, sans compter les cas extraordinaires, les accidents, les maladies, les mauvaises années, les bêtes mangées par les loups, etc. Aussi devait-il de l'argent à son voisin de droite, à son voisin de gauche, au *mogtar* de son village, et surtout au banquier du gouvernement, sorte de receveur chargé de percevoir le tribut et de le transmettre à la capitale; mais le créancier qui à lui tout seul inquiétait Hassana plus que tous les autres réunis, c'était un certain bey des environs, qui avait eu soin d'assurer sa créance sur les terres d'Hassana. Ce bey s'était tenu tranquille pendant plusieurs années. Néanmoins cette réserve discrète des temps passés rendait ses exigences actuelles encore plus effrayantes, car on n'avait pas la consolation de se dire : Il se calmera, comme cela lui est arrivé déjà tant de fois!

Hamid-Bey avait depuis peu prévenu Hassana que son argent lui étant nécessaire, il était décidé à ne rien négliger pour rentrer dans ses fonds. L'avertissement avait été réitéré plus d'une fois, et Hassana était au désespoir. Malgré ses courses multipliées et ses tentatives incessantes; il n'avait pu compléter la somme due à Hamid-Bey, et les quelques piastres qu'il avait récoltées lui avaient été octroyées à quelque chose comme 80 pour 100 d'intérêt. Ce fut sur ces entrefaites, et lorsque le désespoir d'Hassana était à son comble, qu'Hamid-Bey se présenta chez lui, et lui tint à peu près ce langage.

— Noble Hassana, mon cher ami, mon âme, voulez-

vous ou ne voulez-vous pas me payer? Voilà bien des fois que je vous adresse la même question.

— Votre excellence peut-elle douter de mes bonnes et loyales intentions? Que votre excellence me rende la justice de croire que mon vœu le plus ardent est d'accord avec le sien à ce sujet. Je suis, grâce à Dieu, en mesure aujourd'hui de conformer mes actions à mes discours.

Hamid-Bey ouvrit de très-grands yeux.

— Oui, excellence, quoique je ne sois pas encore en état de m'acquitter entièrement, je puis du moins alléger le poids dont mon âme reconnaissante est chargée. J'ai là pour votre excellence...

— Qu'avez-vous pour mon excellence, noble *effendi?* repartit le bey, qui avait remarqué l'hésitation d'Hassana, et qui n'en augurait rien de bon.

— J'ai... cent piastres...

— Cent piastres! noble Hassana! Et vous m'en devez deux mille? Y pensez-vous? Autant vaut ne rien m'offrir du tout.

— Mais, excellence, ce n'est qu'un petit à-compte pour vous faire prendre patience. Après la récolte...

— Bon, parlez-moi de la récolte maintenant! Et vous n'avez pas encore semé. Ah! ces terres-là ont bien l'air de venir à moi! Leur étendue n'est pas considérable, mais vous êtes un bon cultivateur, Hassana, et votre raisin est excellent. Je ne serais pas fâché d'ailleurs d'avoir dans cette vallée un petit coin de terre à moi, où je viendrais passer les mois d'hiver, car il fait froid sur ma montagne. Voyons, noble Hassana! Vous voilà tout abasourdi! Comme vous pâlissez! Vous y tenez donc beaucoup à votre propriété?

Le pauvre homme ouvrit la bouche pour répondre qu'en effet il y tenait infiniment, mais la voix lui man-

qua, et il garda un morne silence, faisant de louables efforts pour ressaisir cette apparence de tranquillité stoïque que les Turcs considèrent comme indispensable à la dignité humaine. Après s'être livré quelques instants à ses réflexions le bey reprit : — Je vois que la pensée de renoncer à ces lieux vous afflige, et je voudrais vous épargner ce chagrin. Peut-être y aurait-il moyen de tout arranger. Vous avez une fille?

— Oui, excellence, répondit Hassana, qui crut voir le paradis s'ouvrir devant lui.

— Quel âge a-t-elle?

— Bientôt treize ans, excellence.

— Diable! c'est beaucoup... Et avez-vous songé à la marier?

— Pas encore, excellence; elle me sert à garder mes chèvres, et partant, je ne suis pas pressé.

— Vous avez tort, vous avez grand tort, car à treize ans une fille n'a déjà plus de temps à perdre. Voyons, voulez-vous me la donner?

— A vous? A votre excellence? Mais assurément. Ma fille ne vaut pas sans doute le prix...

— Un moment, un moment! Vous ne m'avez pas compris. Je ne veux pas payer votre fille deux mille piastres. Se je l'épouse, votre dette subsistera comme auparavant, si ce n'est que je consentirai à en attendre le remboursement pendant cinq ans. Vous me donnerez en outre, votre vie durant, quatre chevreaux, cent ocques de raisin, dix mesures d'orge et trois voitures de paille par an. Voilà mes conditions.

Qu'on me permette une courte digression au sujet de ce mariage. Hassana avait espéré d'abord qu'il s'agissait de vendre sa fille pour deux mille piastres à un grand seigneur, ce qui ne blessait aucunement les susceptibilités

paternelles de son cœur turc. Pareilles choses ont lieu tous les jours parmi des personnages beaucoup plus haut placés qu'Hassana. La femme, en tant que femme, y est cotée si bas sur l'échelle des mœurs et du sentiment, qu'elle ne peut guère déchoir. L'esclavage d'ailleurs n'a rien de dur ni d'humiliant dans ces contrées, et la concubine se trouve matériellement et moralement dans la même condition à peu près que l'épouse légitime. Hassana eût donc été le plus heureux des Turcs s'il eût pu échanger sa fille contre un reçu de deux mille piastres signé Hamid-Bey. Reste à expliquer maintenant pourquoi le bey préférait une femme à une esclave, et la raison en est si simple que j'ose à peine la dire : c'est que l'une lui revenait meilleur marché que l'autre. Non-seulement il conservait par son mariage tous ses droits sur la terre d'Hassana, et il imposait à ce dernier une redevance assez considérable, mais il ne se chargeait pas d'une esclave, qui est souvent un meuble fort dispendieux. Si elle est mécontente de sa destinée, si son maître lui inspire une aversion insurmontable, si les épouses légitimes de celui-ci lui rendent la vie par trop dure, l'esclave a le droit de forcer son maître à l'établir quelque part à son gré, à lui faire un présent que le cadi ou le juge se réserve de fixer, et qu'il grossit de son mieux afin que sa part soit meilleure. La femme légitime ne jouit pas des mêmes avantages ; elle peut, à la vérité, réclamer le divorce, qu'elle obtient même sans de trop grandes difficultés, mais cela arrive rarement. Le mari se borne dans ce cas à restituer la dot, quand il en a reçu une, et comme en même temps il se fait rendre par les parents de la femme la somme qu'il leur a donnée lorsqu'il a épousé leur fille, chacun rentre dans ses déboursés, sans se trouver ni plus riche ni plus pauvre qu'avant le mariage. Ici par exemple la dot

était nulle, et le prix payé par Hamid-Bey à Hassana pour l'achat d'Emina se montait à cinquante piastres. De semblables mariages sont très-communs en Turquie. On croit généralement qu'une jeune fille élevée dans la pauvreté coûte moins cher, si elle ne rapporte pas plus qu'une demoiselle élevée et nourrie dans des habitudes de luxe et d'oisiveté. Hamid-Bey savait bien qu'Emina ne le ruinerait ni en frais de toilette, ni en essences, ni en cosmétiques, ni même en confitures ou sucreries. D'ailleurs il était marié depuis plusieurs années à la veuve de son frère aîné, qui, plus âgée que lui de deux ans, ne lui avait donné que cinq enfants, dont le plus jeune comptait alors six printemps. Il avait donc fait preuve d'une longanimité admirable, et il devenait urgent pour lui de s'unir à une autre femme, qui, plus jeune et plus robuste, pût compléter sans retard ni interruption sa douzaine d'héritiers.

Le contrat de mariage ou de vente entre Hassana et Hamid-Bey fut bientôt signé, et les parties contractantes se séparèrent fort satisfaites l'une de l'autre, tout en se promettant *in petto* de se duper réciproquement et de toute leur finesse lors de la mise à exécution des stipulations pécuniaires.

Il faut maintenant faire connaissance avec Hamid-Bey. Il était à peu près du même âge qu'Hassana, qui passait, lui, pour un vieillard ; mais le riche étant toujours d'une dizaine d'années plus jeune que le pauvre, Hamid-Bey tenait encore sa place parmi les jeunes gens. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne et bien prise, la vigueur de ses formes nuisait pourtant à leur élégance, et un observateur un peu attentif y eût découvert tout d'abord des menaces d'obésité. Son visage était plutôt rond qu'ovale, et son teint parlait tout haut des ardeurs du soleil d'Asie.

Ses yeux noirs, très-grands et à fleur de tête, souriaient tantôt avec la voluptueuse douceur d'un mangeur d'opium, tantôt ils s'allumaient du sombre feu du Tartare. Il avait le nez fin, bien modelé, aussi éloigné du type grec que du romain; sa bouche, grande, bien découpée, aux lèvres un peu épaisses, mettait à découvert des dents longues et aiguës d'une blancheur sans tache. Une moustache bien tenue ombrageait seule ce beau visage, qui paraissait dédaigner l'ornement réputé indispensable d'une longue barbe: tel était l'époux que l'on préparait à Emina, tel était le seigneur et le maître auquel on allait livrer cette créature naïve et inculte, ce corps accoutumé à un exercice constant et au grand air, cette âme fière, forte et contemplative.

Hassana eut quelque peine à lui faire comprendre et accepter sa nouvelle position.—Je t'ai mariée, Emina,— lui dit-il un jour qu'elle revenait de la montagne. La première pensée d'Emina fut que Saed s'était expliqué avec son père, et que ce mariage, auquel elle n'avait pas encore réfléchi bien sérieusement, allait véritablement avoir lieu. —Nous avions le temps d'attendre, lui répondit-elle; mais, puisque ce mariage vous convient et que Saed est si pressé, je le...

— Saed? Quel rapport y a-t-il entre Saed et ton mariage? Réponds vite, parleras-tu?

— Je croyais, mon père, que vous parliez de mon mariage avec Saed. Qui donc songe à moi, si ce n'est lui?

— Celui qui t'a demandé en mariage est bien un autre personnage que ce petit idiot de Saed! Ce n'est rien moins qu'Hamid-Bey.

— Hamid-Bey! Vous plaisantez, mon père.

— Je ne plaisante pas, ni lui non plus. Ton ma-

riage est arrêté, et tu seras sa femme dans trois semaines.

— Comme vous voudrez, mon père. Irai-je toujours dans la montagne avec le troupeau ?

— Jusqu'au jour de ton mariage assurément, mais après, non. Tu habiteras le harem de Son Excellence, et tu n'en sortiras jamais. Oh ! tu auras le temps d'engraisser ; tu seras bien heureuse, tu n'auras rien à faire.

— Pardon, mon père, si je vous parle encore de Saed. Je ne songe plus à l'épouser, puisque vous en avez décidé autrement ; mais comment m'y prendrai-je pour le voir et causer avec lui, si je ne dois pas quitter le harem, où il n'entrera pas sans doute ?

— Mais tu n'as que faire de Saed ; tu ne dois plus jamais ni le voir, ni lui parler, ni songer à lui. Tu ne verras plus d'autre homme que ton mari. Tu sais bien que cela se passe ainsi dans tous les pays du monde à l'égard des femmes mariées.

— Mais Saed est un enfant, mon père ; nous sommes accoutumés l'un à l'autre, et nous ne nous résignerons jamais à nous séparer ainsi, lui surtout.

— Je me soucie bien de sa résignation ! Ce qui m'importe, c'est que tu ne fasses pas de sottises et que tu comprennes bien tes devoirs. Ton mari n'est pas un modèle de patience, tiens-toi-le pour dit, et si tu le fâches, tu t'en repentiras. Saed aussi fera bien de ne pas se trouver sur son chemin.

— Mais qu'est-ce que cela fait à Hamid-Bey que j'aille dans la montagne avec Saed ? J'y suis bien allée jusqu'ici, et vous n'y avez rien trouvé à redire. Pourquoi le bey ne ferait-il pas de même ? Je resterai à la maison quand il y aura de l'ouvrage.

— Allons, je vois que tu as pris de mauvaises habi-

tudes. Si tu avais vécu plus souvent à la maison, tu ne serais pas si ignorante, et tu ne dirais pas tant de sottises. Sache donc qu'en prenant un mari une jeune fille prend un maître, qu'elle doit lui obéir en toute chose, le servir de même, ne voir que lui, n'être vue que de lui, ne parler et ne penser qu'à lui. La femme d'un bey surtout ne sort du harem que huit ou dix fois par an pour aller au bain, et encore sort-elle le visage couvert et entourée de gardes qui ne permettent à personne de l'approcher ni de la regarder. Et si la femme mariée manque à quelques-uns de ses devoirs, il lui arrive malheur.

— Et que lui arrive-t-il, mon père?

— Ah! il lui arrive, par exemple, qu'on n'entend plus parler d'elle. Je me souviens, lorsque j'étais encore enfant, que j'admirais de loin les esclaves noirs et tout le cortége qui suivait au bain la femme d'Osman-Bey, père d'Hamid-Bey. On la disait fort belle, et rien qu'à la voir marcher, on devinait qu'elle n'était pas gaie. Un mois, deux mois, trois mois s'écoulèrent sans que le cortége passât, comme il le faisait d'ordinaire, devant ma porte. Je me risquai un jour à demander à un de mes voisins si la femme du bey ne se baignait plus. — Chut! me répondit-il, elle a pris un bain qui lui suffira jusqu'au jour du jugement dernier. J'insistai pour qu'il m'expliquât le mystère, et voici ce que j'ai appris: Osman-Bey s'était aperçu que sa femme pleurait beaucoup, cela lui avait donné des soupçons. Il l'avait questionnée, et la pauvre fille lui avait avoué avoir aimé avant son mariage un sien cousin, lequel était parti désespéré, et dont elle n'avait plus reçu de nouvelles. Après avoir écouté ce bel aveu, Osman-Bey quitta la chambre sans mot dire; mais il y rentra bientôt, suivi de deux esclaves noirs qui prirent la

femme dans leurs bras, lui lièrent les mains, les pieds et la tête, l'enfermèrent dans un sac et jetèrent le sac dans la rivière. Voilà mon histoire, Emina, et je crois (quoique je n'en sois pas sûr) que c'est de cette femme-là qu'Osman-Bey a eu le fils que tu vas épouser. Prends bien garde à toi. Je t'ai avertie; j'ai fait mon devoir de père; le reste te regarde. Ah! encore un mot... Le bey a déjà une femme, c'est la veuve de son frère aîné; elle est vieille, ne lui donne plus d'enfants, et c'est pour cela qu'il s'est décidé à prendre une autre femme. On dit qu'Ansha (c'est ainsi qu'on la nomme) a été fort belle, qu'elle est très-habile, et qu'Hamid-Bey ne fait rien sans la consulter. Tâche donc de t'en faire une amie; c'est, je crois, le meilleur moyen de vivre en paix avec le bey. Et maintenant, va rejoindre tes chèvres.

Elle y alla; mais à peine avait-elle fait quelques pas vers l'étable, que, s'arrêtant soudainement et tournant vers son père son visage pâle, elle lui dit d'une voix ferme, quoique triste :—Mon père, si les choses se passent comme vous venez de me le dire, je ne resterai pas longtemps dans le harem du bey.

— Non? Et où donc iras-tu, malheureuse enfant?

— Là où sont allées ma mère et la mère du bey.

Et elle retourna à ses chèvres.

— Bah! bah! propos de petite fille, marmotta Hassana. Après tout, cette enfant a été mal élevée; elle n'est pas comme tout le monde, et elle aura de la peine à se tirer d'affaire. Elle ne m'a pas même demandé si sa robe de noce serait en satin de Damas...

Je n'essayerai pas de dépeindre le désespoir de Saed, lorsqu'il apprit la grande nouvelle. Il ne parlait de rien moins que d'attendre le bey au coin d'un bois, de lui tirer un coup de fusil, de mettre le feu à la maison, d'enlever

Emina; mais celle-ci n'eut pas grand'peine à lui faire comprendre qu'Hamid-Bey appartenait à une famille puissante, qu'on ne l'offenserait pas impunément, que les fugitifs seraient poursuivis, traqués, puis séparés et punis. Elle n'eut pas grand'peine à lui faire entendre cela, parce que Saed savait très-bien au fond du cœur qu'il proposait des choses impraticables, mais cela le soulageait de former des projets fous qu'il n'avait pas le dessein d'exécuter et de combattre ensuite les raisonnements que hasardait Emina pour le ramener à de plus sages pensées. Emina de son côté lisait assez couramment dans le cœur de son petit ami; mais, voyant que cette gymnastique de l'âme allégeait sa peine, elle s'y prêtait de bonne grâce, oubliant pour un moment ses propres chagrins, bien plus vifs, quoique moins bruyants. Elle s'étonnait de cette manière de sentir si différente de la sienne, elle ne la condamnait pas. C'est qu'il y a du bon chez les femmes, même parmi les moins civilisées. Chose étrange toutefois, cette abnégation féminine déplaît toujours à l'homme en faveur duquel elle s'exerce. Saed en effet s'avisa de chercher querelle à Emina sur la façon dont elle oubliait sa propre peine pour ne s'occuper que de la sienne à lui, et de déclarer qu'une douleur sur laquelle on possède autant d'empire n'est pas de celles dont on meurt.— Après tout, dit-il dans un intervalle de sanglots et de gémissements, j'ai tort de t'importuner ainsi d'un désespoir que tu ne partages pas. Il est facile de voir que ce mariage te sourit. Tu vas devenir une grande dame, tu ne garderas plus les chèvres, tu boiras ton café, tu fumeras ton chibouk ou ton narghileh depuis le matin jusqu'au soir. Ah! qui me l'eût dit il y a huit jours, qui me l'eût dit hier encore que tu changerais de la sorte et si vite? Moi qui t'aime tant! Ah! c'est bien mal, Emina, c'est bien

mal ! — Et il se reprit à sangloter et à s'arracher les cheveux.

Emina lui répondit de sa douce voix, un peu tremblante : — Je ne t'en veux pas de ton injustice, mon pauvre Saed ; c'est la souffrance qui te rend injuste, et tu souffres à cause de moi. Crois-moi, Saed, je suis la plus à plaindre des deux. Tu me perds, mais que de choses te restent ! Tu reviendras dans ces lieux que nous avons si souvent parcourus ensemble ; tu t'asseoiras, à l'ombre de ces arbres, sur ce frais gazon que nous aimons tant. Tes chèvres viendront encore te lécher les mains, tes chiens accourront toujours à ta voix, tu boiras l'eau limpide de la fontaine, tu te baigneras dans la rivière qui coule à nos pieds, tu penseras à moi, tu te rappelleras nos beaux jours, et tu seras libre de pleurer à ton aise. Moi, je passerai les jours et les nuits dans une chambre dont il ne me sera pas permis d'ouvrir les fenêtres à ma fantaisie, j'étoufferai entre quatre murailles ! Je ne serai entourée que d'inconnus, d'indifférents, d'ennemis, et Dieu sait de combien de rivales ! Heureusement je sais un remède aux plus grands maux. Ce remède me sera administré tôt ou tard par mon Créateur : si je suis malheureuse, je le supplierai de se hâter ; si je suis contente, je verrai l'heure suprême approcher avec effroi ; mais heureuse ou affligée, cette heure viendra, et cela me console.

— Pauvre Emina ! dit alors naïvement Saed, est-il bien vrai que tu souffres ? Puisqu'il en est ainsi, je te rends toute mon estime et tout mon amour. Oh ! je t'aime bien, Emina ! je t'aime bien, et c'est la pensée de te perdre qui me rend si méchant.

Les deux enfants passèrent une triste journée. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, dans un des sites que préférai Emina. C'était sur les bords d'un torrent qui roulait au

fond d'une étroite vallée, entre des prairies et des bosquets de saules qui trempaient leurs rameaux recourbés dans l'eau courante. A quelques pas plus loin, la scène, de riante et paisible qu'elle était, devenait soudainement sombre et effrayante. Des rochers taillés à pic, sortis comme par enchantement de ces vertes prairies, formaient d'immenses arceaux sous lesquels le torrent se précipitait avec bruit, se heurtant et se brisant aux énormes pierres qui tapissaient son lit. La route, suivie d'ordinaire par les voyageurs peu nombreux qui traversaient ce canton, se perdait dans le torrent, et ce n'était qu'en marchant dans l'eau jusqu'à mi-corps ou jusqu'au poitrail des chevaux que l'on atteignait l'issue de ce défilé, dans lequel la lumière du soleil pénétrait à peine. C'était sur le seuil de cette sombre nature, sur les dernières limites de ce paysage calme et serein, qu'Emina se plaisait à contempler les chocs et les ténèbres qui venaient expirer à ses pieds. — Hélas! se disait-elle ce jour-là, je vais marcher en avant. Adieu, frais ombrages, eaux tranquilles, je vais entrer dans le sombre défilé, lutter contre les vagues, déchirer mes pieds aux pierres du torrent. Qui sait si je reverrai jamais la lumière, ou si, sanglante et brisée, je serai jetée sur le rivage lointain?

Inutile de dire que les deux enfants formèrent des projets pour l'avenir, ou pour mieux dire ce fut Saed qui les fit et Emina qui y prit part, pour ne pas le replonger dans son désespoir. Cette entrevue ne fut pas la dernière. Pendant les trois semaines qui s'écoulèrent avant le mariage, Emina et Saed se rencontrèrent tous les jours et passèrent le temps à se répéter les mêmes choses. Je dois avouer qu'Emina éprouvait quelque lassitude de ces scènes cent fois renouvelées et qui n'aboutissaient à rien. Elle eût préféré employer ces derniers beaux jours à puiser des

forces contre l'avenir; mais Saed avait besoin de gémir, cela lui faisait du bien, et comme entre deux malheureux celui qui souffre le moins est celui qui crie le plus fort, Saed usait de son droit en poussant des hurlements à en assourdir les échos et à fendre les rochers.

Depuis que le monde est monde, ni ceux qui supplient le temps de ralentir sa marche, ni ceux qui le conjurent de la hâter n'ont obtenu le moindre succès. Saed subit la loi commune, et malgré ses larmes, malgré ses prières et certaine visite à un iman fort renommé pour son savoir et sa puissance surnaturelle, le jour des fiançailles, voire celui des noces, arrivèrent comme si de rien n'était.

IV

La veille de ce jour funeste, Emina fut remise dès l'aube aux matrones du village voisin, auxquelles appartenait le privilége de la faire belle. La toilette des fiancées turques peut être considérée comme un premier degré de torture, apprentissage utile et salutaire sans doute à la jeune fille qui va entrer dans un harem. Emina fut donc revêtue : — d'une chemise en soie blanche, — d'un énorme pantalon de satin de Damas rayé jaune, noir, rouge, vert, — d'une seconde chemise en calicot blanc, — d'une petite veste en satin rose, — d'une veste plus ample et plus longue, en satin de Damas rouge à petites fleurs, — d'une énorme écharpe en cachemire français qui faisait huit ou dix fois le tour de sa taille, — d'une longue robe, que nous nommerions volontiers robe de chambre, traînant jusqu'à terre, ouverte sur les côtés et sur le devant, en satin de Damas pareil à celui du pantalon. Quant à la coiffure, elle consistait dans une calotte de coton blanc, dans un mouchoir en coton rouge

roulé plusieurs fois autour de la calotte, dans un *fez* très-élevé, en laine rouge, placé sur la calotte et le mouchoir, donnant à la coiffure la forme d'un pot en terre cuite renversé. Elle se complétait par un voile de crêpe vert, brodé en paillettes d'or, flottant sur le fez, et par un second mouchoir de coton rouge qui, posé carrément sur la tête, couvrait le visage et descendait jusque sur la poitrine. Venait enfin une sorte de drap de lit qu'on nomme un voile én Asie, et qui enveloppait de la tête aux pieds la pauvre fille. On était alors à la mi-juin. Quant aux bijoux, nous parlerons d'abord de deux ou trois pendants d'oreilles fichés en différents endroits des oreilles d'Emina, et rattachés sous son menton par plusieurs chaînettes en or, en argent ou en perles; d'un médailler complet cousu sur une pièce d'étoffe et placé sur la poitrine de la victime; de quelques fleurs en diamants piquées sur le fez, et qui étaient, on s'en doute bien, un présent du futur.

C'est à regret que je poursuis la description rigoureusement exacte de cette toilette. Dire que les beaux sourcils châtains d'Emina étaient entièrement couverts par une ligne noire qui, partant d'une tempe, atteignait l'autre sans solution de continuité et ne tenait aucun compte du nez, si ce n'est par un petit crochet géométrique destiné à en signaler la naissance; dire que son visage était enduit d'une couche blanche, sur laquelle se détachaient au-dessous des pommettes deux plaques d'un rouge de brique; que des zigzags bleuâtres, imitant des veines, serpentaient à tort et à travers tout ce badigeon; qu'un coup de brosse de laque masquait les lèvres; qu'un cercle aussi noir que la ligne des sourcils encadrait les yeux; que l'intérieur des mains et les ongles des pieds et des mains étaient peints en orange foncé, ce sont là des horreurs que je voudrais effacer de ma mémoire. Que sera-ce? quand il

me faudra ajouter que toute cette peinture était parsemée de petites étoiles en papier doré, fixées sur le visage de la pauvre enfant avec de la colle! J'oubliais le pire : — les beaux cheveux d'Emina ayant été rasés la veille afin de la rendre plus digne de la couche d'un bey, on les avait remplacés par des queues de chèvre peintes en rouge et pendantes sur ses épaules! Dieu soit loué, j'ai fini!

J'ai fini de décrire ce qui est laid, mais non ce qui est barbare. L'étiquette musulmane exige que la fiancée demeure ainsi affublée depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; que pendant ces longues heures elle ne soulève jamais son voile; qu'elle pleure toutes les larmes de son corps (l'obligation est opportune), et qu'elle ne prononce pas un mot. Emina n'exécuta pourtant pas à la lettre le programme des fiançailles, car elle ne poussa pas un seul cri. Pour morne et abattue, elle l'était dans la perfection, mais elle l'était trop véritablement pour faire du bruit. Lorsqu'une voisine entrait dans l'appartement des femmes, la fiancée, sortant du coin où elle était accroupie sur ses talons, allait droit à elle, lui baisait silencieusement la main, et retournait aussitôt dans son coin sans faire plus de bruit qu'une souris. Plus d'une larme roula le long de ses yeux sur son poitrail à sequins, plus d'une mouche en papier doré fut décollée par les pleurs; mais tout cela se passait dans l'intérieur des draperies. Plusieurs matrones crurent donc pouvoir affirmer, en rentrant chez elles, que la fiancée montrait effrontément un excès de joie malséant dans sa position.

Lorsque la nuit fut venue (c'était la dernière qu'Emina dût passer sous le toit paternel), l'on voudrait croire qu'il lui fut permis de déposer son lourd attirail, et de chercher dans la solitude et sur son propre matelas quelque repos et des forces pour le lendemain. Il n'en fut rien.

On l'avait parée pour la noce du lendemain, et sa parure devait tenir bon jusque-là. On ne lui fit pas même grâce d'une de ses mouches ni d'un de ses voiles. Assise à terre devant le feu (il y a toujours du feu dans les maisons turques), entourée de ses parentes et des amies de sa belle-mère, la nuit ne fut pour elle que le prolongement d'une journée déjà trop longue. Aussi, lorsque le jour reparut, Emina, quoique naturellement forte, pouvait à peine se soutenir. Pendant ce long supplice, pensa-t-elle à Saed? Quelquefois. Quoiqu'elle connût son caractère, elle s'était surprise d'abord à s'inquiéter de ce qu'il pouvait devenir et à craindre un coup de tête, fruit de son désespoir; mais ses craintes s'étaient bientôt dissipées, car non loin de la porte, qu'une voisine avait laissée entr'ouverte en entrant, Emina avait aperçu Saed au milieu d'un groupe d'enfants de son âge, venus à la fête pour avoir leur part de gâteaux, lait caillé, thé de mauve et autres friandises qui devaient être distribuées au public. Les gâteaux n'étaient pas l'aimant qui attirait Saed à la noce, cela va sans dire. S'il en mangea (ce que j'ignore), ce ne fut que par prudence, pour ne pas attirer sur lui l'attention, toujours malveillante, et ne pas nuire à la réputation immaculée d'Emina. Toujours est-il que, rassurée sur le sort de son ami, les pensées d'Emina prirent une direction dans laquelle elles n'étaient pas exposées à rencontrer Saed. Elle s'occupa de son avenir.

Vint enfin le grand jour, le jour des noces. Avant que le soleil parût au-dessus de la colline qui faisait face à la maison d'Hassana, une musique bruyante, composée d'un tambour, d'une grosse caisse, de deux fifres et d'une guitare ou mandoline au long manche, retentissait dans la plaine. Quelques instants plus tard, un long cortége d'hommes et de femmes à cheval descendait le sentier qui

menait du village d'Hamid-Bey à la vallée. A peine les cavaliers avaient-ils mis pied à terre, qu'on leur offrit des tartes au miel, des boulettes d'avoine bouillie enveloppées dans des feuilles de vigne, de petits morceaux de viande rôtie enfilés dans de petites broches en fer, et une énorme montagne de *pilaff*. Tous plongèrent à l'envi leurs doigts dans le beurre ou la sauce, et leur appétit, excité par tant de bonnes choses, se satisfit à plaisir ; mais comme il est impossible de toujours manger sans jamais boire, quelque bon musulman que l'on soit d'ailleurs, on apporta dans une coupe homérique un *sherbet* composé d'eau, de miel, de poires cuites et d'orge, et tous les convives trinquèrent à la ronde dans des cuillères de bois. L'un d'eux, prenant à part Hassana, lui demanda ensuite à voix basse s'il n'avait pas une goutte d'eau-de-vie à la maison, et sur la réponse affirmative de l'amphitryon, chacun passa à son tour dans un réduit intérieur, où l'on but plusieurs litres de cette boisson exhilarante, si bien qu'en rentrant dans la pièce commune, tous les convives avaient le visage allumé, l'œil troublé, et décrivaient en marchant les courbes les plus irrégulières. Personne n'en fit la remarque néanmoins, et c'était là le point essentiel.

L'heure arrivée, on se disposa au départ. Plus morte que vive, Emina reçut sur sa tête et sur son dos une courte-pointe piquée ; puis, quand elle eut embrassé père, mère, frère, parentes et amies, Hassana la hissa à califourchon sur un cheval du bey, magnifiquement harnaché et caparaçonné ; chacun reprit sa monture, et l'on se mit en marche pour quitter la vallée. Je ne puis dire qu'Emina donna un dernier regard à ces lieux témoins de sa vie paisible et de son bonheur évanoui : elle était séparée du monde entier par sa courte-pointe, et elle n'aperçut pas même Saed, qui, blotti derrière un buisson, la

guettait pour la voir une dernière fois. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de deviner, à l'épaisseur plus ou moins grande des ténèbres qui l'environnaient, qu'elle traversait un bosquet bien connu et peu éloigné de la maison paternelle, et ensuite qu'elle quittait ce vert abri pour rentrer dans la plaine découverte. Ce ne furent pas les distractions du voyage qui en abrégèrent pour elle la durée; mais elle redoutait si fort le but vers lequel elle marchait, que la route lui parut fort courte. Elle comprit qu'elle s'avançait au milieu de la foule; elle entendit un murmure confus de voix sur les deux côtés du chemin; les chevaux ralentirent le pas comme s'ils marchaient au milieu des obstacles; on s'arrêta enfin. Un petit enfant de deux ou trois ans fut présenté à Emina, qui, instruite à l'avance de son rôle, le reçut dans ses bras, le posa un instant devant elle sur son cheval, et lui donna une pomme dont sa belle-mère l'avait munie pour la circonstance. Le bambin redescendit fier et enchanté. Ce fut ensuite le tour d'Emina de mettre pied à terre. Cette évolution heureusement accomplie, une main amie entre-bâilla la courtepointe afin qu'Emina pût apercevoir la porte ouverte pour la recevoir et la grand'mère d'Hamid-Bey (nous avons vu que sa mère était morte) se tenant sur le seuil de la maison pour faire accueil à sa belle-fille. Ce fut à ses pieds qu'Emina se prosterna, baisant à trois reprises, selon la coutume, le tapis qu'une esclave noire avait étendu expressément devant la vieille dame; celle-ci la releva, la prit dans ses bras, pénétra un moment sous ses voiles pour déposer un baiser sur les joues brûlantes et enluminées de la pauvre enfant, puis elle l'entraîna tout doucement dans l'intérieur du harem. Là les scènes de la veille se répétèrent. Emina devait crier; elle se contenta de pleurer silencieusement. On la plaça debout dans un coin de

la pièce d'honneur, on ramena sur son visage le voile de tulle vert, le mouchoir de coton rouge et le drap de calicot blanc, et on l'abandonna à ses propres réflexions, tandis que la nombreuse société féminine rassemblée pour lui faire honneur s'entretenait des incidents du voyage, de la chaleur du jour, des fêtes de la veille et des événements du lendemain, absolument comme en Europe. On examina la toilette d'Emina, qui fut officiellement déclarée irréprochable, quoique chacune de ces dames la trouvât *in petto* de fort mauvais goût. Le dîner fut servi, la compagnie mangea de bon appétit, après quoi jeunes et vieilles se mirent à danser. La danse turque est curieuse à voir malgré sa monotonie. Deux femmes, ou deux hommes habillés en femmes, se placent au centre des spectateurs, qui font entendre une espèce de plain-chant. Les danseurs ou danseuses agitent leurs doigts comme s'ils jouaient des castagnettes, ce qui leur arrive bien quelquefois; quelquefois aussi, à défaut de castagnettes, on se sert de deux cuillères de bois, qui, il faut bien l'avouer, font absolument le même effet. En tout cas le mouvement des mains et des doigts y est. On ne fait point de pas. Les danseuses se bornent à se poursuivre l'une l'autre, à tourner sur elles-mêmes et à remuer rapidement les hanches, tandis que le haut du corps est rejeté tantôt en arrière et tantôt de côté. La danse continue ainsi pendant des heures sans autre interruption que l'arrivée des rafraîchissements, la pipe et le café.

Le soleil s'était couché pourtant, et le muphti était prêt pour la cérémonie. Qu'était devenu le fiancé, et pourquoi ne l'ai-je pas seulement nommé? C'est que, selon l'étiquette turque, le fiancé demeure caché pendant toute la journée des noces. Il ne doit être aperçu ni de près ni de loin, ni par ses parents ni par ses amis. Sa toilette est des

plus simples, car pareil jour n'est pas un jour de fête pour lui, ce n'est pas même un jour mémorable. Ainsi le veut la dignité virile. La femme reçoit un honneur qu'elle ne peut trop reconnaître ni célébrer trop haut; mais le mariage est pour l'homme un fait sans importance. Quand les acteurs et les spectateurs sont au complet, quand tout le monde a mangé, bu, fumé et dansé à satiété, quand le muphti a préparé sa *pâte* (on verra tout à l'heure de quoi il s'agit), et surtout lorsque le soleil est couché, on appelle l'époux, qui paraît enfin, triste et soucieux comme pour un enterrement. S'il lui arrivait de prononcer un mot, de laisser percer un sourire, le monde entier crierait à l'oubli des convenances. Hamid-Bey n'avait garde de s'exposer à ce reproche : il se respectait assez pour savoir être maussade lorsque les circonstances l'exigeaient, et plus souvent encore.

L'époux arrive, ai-je dit, tenant par la main un jeune garçon qui représente la fiancée absente. Le muphti prononce quelques paroles sacramentelles, et on lui apporte un plat sur lequel est du *henné* délayé dans de l'eau. L'époux tend la main au muphti, qui la prend, la ferme comme pour la mettre en mesure de donner un coup de poing, puis avec son index il glisse dans ce poing fermé une boulette de *henné* qu'il fixe sur la paume de la main. Retirant ensuite le doigt de cet étau vivant et prenant une seconde boulette de la même pâte, il s'en sert pour coller en quelque sorte le pouce de l'époux sur le poing toujours fermé. Il enveloppe la main ainsi empâtée dans un mouchoir qu'il roule autour du poignet à plusieurs reprises, et, abandonnant l'époux, il accommode de la même manière la main du jeune garçon. La cérémonie est alors achevée; les rites sont accomplis, le mariage est célébré. Emina, qui est demeurée à quelques toises de là, parfai-

tement étrangère à tout ce qui s'est passé, n'est plus la jeune fille de tout à l'heure; elle est femme, elle a un mari, un maître, et le muphti s'en va souper. Pendant ce temps, deux jeunes filles ont préparé la couche nuptiale avec tous les témoignages extérieurs de respect que réclame un semblable autel. En posant à terre le matelas, elles se sont inclinées; en plaçant les oreillers, elles se sont agenouillées; en étendant les draps, elles ont baisé la terre; en faisant la couverture, elles ont recommencé à s'agenouiller et à se prosterner. Ceci achevé, elles quittent la chambre à reculons et vont chercher Emina, qu'elles conduisent au lieu du sacrifice, dans les bras de son heureux époux.

On me pardonnera de ne point suivre pas à pas, comme je l'ai fait jusqu'ici, Emina à partir de ce moment suprême. La petite bergère heureuse et innocente a cessé d'exister. On va faire connaissance avec la jeune femme esclave, avec ces agitations, ces tristesses de la vie de harem qui sont le vrai sujet de notre récit. Comment la première phase de son existence avait-elle préparé la fille d'Hassan à la seconde? Avant de répondre et d'aller plus loin, il faut dire quelques mots de la famille dans laquelle Emina devait vivre désormais.

V

J'ai dit qu'Hamid-Bey avait une première femme, que cette femme avait été d'abord sa belle-sœur, qu'elle était plus âgée que lui, et qu'elle ne lui donnait plus d'enfants depuis cinq ans. Il ne faudrait pourtant pas conclure de là qu'Ansha fût une vieille femme, dépouillée de toute beauté. Ansha avait peut-être passé la trentaine, mais elle était encore fort belle, plus belle qu'elle ne l'était à quinze ans, et beaucoup plus belle qu'Emina. Elle était grande et puissante, mais point obèse ni lourde. Elle était belle de la beauté de Junon, et c'est une beauté qui a son prix. Ses grands yeux noirs, largement fendus en amande, avaient conservé tout le feu de la jeunesse et de la passion. Son nez aquilin donnait à son visage cette expression ferme et hautaine qu'on attribue, je ne sais pourquoi, aux impératrices romaines, les plus légères et les moins inhumaines des femmes, si Tacite et Suétone n'en ont pas menti. Il fallait que sa bouche fût bien gracieuse et son sourire bien doux pour tempérer l'expression impérieuse

de ce nez et de ce regard; mais, quelque difficile que fût l'entreprise, la bouche et le sourire d'Ansha étaient de force à la mener à bonne fin. Un teint éblouissant complétait cette beauté, devant laquelle les charmes d'Emina pâlissaient un peu; mais cette beauté si fière était bien connue d'Hamid-Bey, et si bien connue qu'il ne la reconnaissait plus du tout. Ansha avait cessé d'être belle aux yeux de son seigneur, et elle le savait. Aussi, lorsque sa stérilité lui en fournit un prétexte (s'il est permis d'appliquer l'épithète de stérile à la mère de huit enfants), elle s'empressa de faire remarquer au bey qu'il avait besoin d'une femme plus jeune qu'elle, se réservant ainsi la consolation de se dire et de dire à ses amies : — C'est moi qui l'ai voulu; Hamid-Bey ne se fût jamais décidé de lui-même à me donner une rivale.

Quoiqu'elle ne fût plus belle aux yeux de son mari, Ansha n'était pourtant pas sans influence sur son esprit. Elle possédait les titres de la partie la plus considérable des biens d'Hamid, c'est-à-dire qu'elle était légalement en possession de la maison, des meilleures terres et des troupeaux du bey, celui-ci les ayant hérités de son frère aîné, qui, pour se mettre à l'abri de certains accidents politiques dont il était menacé, avait placé sur la tête de sa femme le plus clair de ses propriétés. Hamid-Bey, lui, n'avait jamais rien eu à démêler avec la politique, mais il avait en revanche des créanciers qui, n'étant pas les créanciers de sa femme, ne pouvaient faire vendre ses biens. Hamid avait donc besoin d'Ansha : première cause d'influence. En second lieu, il est juste de reconnaître qu'Ansha était ce qu'on appelle dans un certain monde une femme supérieure. Elle avait une forte tête, et c'était merveille de voir comment, sans quitter le coin de son ottomane, elle savait à point nommé le moment où tel

ami d'Hamid-Bey était en fonds, où tel créancier perdait patience, où tel débiteur se trouvait en mesure de s'acquitter. Elle avait rendu à son mari des services signalés en lui fournissant de précieux renseignements; aussi avait-il coutume de dire à ses amis : — Ansha sait où est l'argent de tout le monde, et personne ne la surpasse dans l'art de trouver des fonds.

Ainsi cuirassée, Ansha n'avait rien à craindre de la rivalité d'Emina, et d'autant moins qu'elle se souciait fort peu du cœur de son bey. Il lui suffisait d'être et de demeurer maîtresse au logis, et c'était elle-même qui avait conseillé à son mari d'épouser la fille d'Hassana, en l'assurant que c'était le seul moyen pour lui de rentrer dans sa créance ou d'en obtenir l'équivalent. Il faut avouer néanmoins que, tout en étant sans crainte au sujet d'Emina, Ansha ne l'aimait guère. Elle la dédaignait comme une enfant sans conséquence, n'ayant d'autre mérite que sa beauté délicate et fragile; or les femmes de la trempe d'Ansha n'aiment guère ce qu'elles dédaignent, et ce n'est qu'en se rendant redoutable qu'on parvient à éveiller leur intérêt. Emina était loin de se douter de cette vérité philosophique, et elle espérait au contraire gagner les bonnes grâces de sa devancière par sa soumission et son humilité. Elle faisait fausse route, la pauvre petite, mais ce ne devait pas être la dernière fois.

Si le fameux adjectif d'*incomprise* peut s'appliquer à une femme quelconque, c'est bien assurément à Emina. Il est juste de reconnaître cependant que sa rivale la comprit mieux que personne. A peine eut-elle, du haut de sa suprématie, jeté un regard sur les traits réguliers mais délicats d'Emina, dont les yeux, si limpides malgré leur expression de timidité, se fixaient calmes et sereins sur tous ceux à qui elle avait affaire, qu'Ansha se dit : —

Il y a dans cette petite quelque chose que je dois surveiller. — Elle remarqua aussi qu'Emina pâlissait plus souvent qu'elle ne rougissait, ce qui, nous le savons, nous autres civilisés, ne dénote après tout qu'une anomalie dans le système de la circulation du sang. Ansha n'avait pas lu Bichat, et elle conclut de son observation qu'Emina sentait avec plus de force que cela n'était à souhaiter dans sa position. Elle s'appliqua donc à étudier la nouvelle venue, et cette étude eut les résultats les plus satisfaisants. — S'il y a quelque chose de singulier dans cette enfant, se dit-elle, ce n'est rien du moins dont je doive m'inquiéter. Elle n'est bonne à rien, elle ne sait pas se faire valoir, elle ne songe pas même à flatter ceux à qui elle a bonne envie de plaire; elle n'aura jamais la moindre influence sur Hamid-Bey, et elle demeurera toujours en mon pouvoir. — Ansha était donc rassurée, mais non radoucie. Elle allait jouer avec Emina comme le chat joue avec l'oiseau captif, et, lorsqu'elle jugerait le moment favorable, elle l'achèverait d'un coup de dent.

Les deux enfants du premier lit d'Ansha, deux jeunes gens de seize à dix-sept ans, avaient leurs entrées dans le harem, où leurs épouses demeuraient en assez bonne harmonie sous la présidence d'Ansha. Ces deux couples ne méritent pas d'être présentés au lecteur, et une simple mention honorable est tout ce que je puis leur accorder. Venaient ensuite une fille mariée et aussi du premier lit, et les cinq enfants d'Hamid et d'Ansha. C'était d'abord une jeune fille de treize ans, jalousant à double titre Emina, — premièrement parce que c'était la rivale de sa mère, — en second lieu parce que sans être ni son aînée, ni la fille d'un bey, elle avait trouvé un bey pour mari, tandis qu'elle, issue d'une noble famille et parfaitement en âge d'être établie, attendait encore le

bey qui n'arrivait pas. Puis c'étaient deux garçons de dix à onze ans, insupportables comme le sont tous les garçons de cet âge en Turquie, traitant leur mère et toutes les femmes du harem comme les dernières des esclaves, se glissant à toute heure dans toutes les chambres sans qu'on eût le droit de les envoyer promener. Venait encore une petite fille assez douce et assez gentille jusque-là (elle n'avait que huit ans), mais qui commençait pourtant à ouvrir les yeux sur sa propre importance, et menaçait par conséquent de devenir sous peu aussi désagréable que sa sœur aînée. Enfin le *Benjamin* d'Ansha (c'était d'ailleurs son nom) entrait dans sa sixième année. Il était gâté au possible, mais son charmant naturel avait tenu bon contre les cajoleries sans fin, les monceaux de dragées et les flatteries colossales que chacun lui prodiguait. Le petit bonhomme se prit tout d'abord d'un goût effréné pour Emina, qui ne le gâtait pas, mais qui en revanche l'aimait fort, ce dont il eut la malice de s'apercevoir et de lui savoir gré. La mère lui pardonna ce penchant dépravé, elle se félicita même de ce qu'il lui fournissait un prétexte pour commencer les hostilités contre Emina, qui, disait-elle, s'efforçait de lui enlever le cœur de ses enfants. Hamid-Bey lui-même ne pourrait lui refuser son appui dans cette lutte toute maternelle.

Au-dessous des grandes dames et des filles du bey, il y avait dans le harem tout un monde d'esclaves de couleurs diverses, tenues en respect par l'autorité d'Ansha. Une fille d'Afrique, au teint luisant et noir comme l'ébène, aux formes puissantes et rebondies, au sourire grimaçant, se plaignait hautement du joug détesté qu'elle ne subissait pas moins. Une Circassienne aux joues roses et aux yeux bleus, au nez tant soit peu camard, aux contours frêles et délicats, intriguait de toutes ses forces de-

puis son entrée dans le harem contre ce pouvoir illimité, qu'elle n'avait su pourtant ni miner ni contre-balancer Seule, une *Abassa* (Abyssinienne) au teint olivâtre mais uni, aux traits larges mais réguliers, aux yeux noirs bien fendus et parfaitement veloutés, acceptait sans murmure, faute d'intelligence et d'énergie, la monarchie absolue telle qu'Ansha l'avait établie. C'était vers Hamid que gravitaient tous ces astres, c'était à lui que s'adressaient tous les regards partis de ces prunelles noires ou bleues; mais Hamid lui-même subissait la royauté qu'il avait créée, et ce n'était qu'à la dérobée, et pendant l'absence d'Ansha, qu'il osait payer de quelques faveurs insignifiantes les agaceries sans nombre dont il était l'objet.

Une jeune fille tout récemment descendue de ses montagnes et jetée sans instruction préalable dans un pareil guêpier (que l'on me pardonne cette expression vulgaire) devait se sentir mal à l'aise. Par bonheur pourtant, Emina n'apprécia pas tout d'abord à leur juste valeur tous les embarras de sa position. Selon elle, Ansha était une mère de famille, jusque-là maîtresse absolue dans le harem, et qui ne pouvait voir sans peine qu'on lui eût donné une rivale dans l'affection de son seigneur. Son bon sens lui apprit cela, mais rien que cela, et son bon cœur lui suggéra la pensée d'adoucir autant qu'il était en elle des regrets si légitimes en occupant la plus petite place possible dans cette affection si vivement convoitée. Ce plan était excellent sans doute; il n'avait qu'un tout petit défaut, celui d'être impraticable.

Et d'abord, les regrets d'Ansha n'étaient pas, comme Emina le pensait, de nature amoureuse. Puis Ansha n'était pas de nature à agréer les adoucissements qu'Emina lui réservait. Enfin la pauvre fille présumait vraiment trop de ses propres forces, quand elle se promettait d'évi-

ter le combat et de ne pas disputer à sa rivale le cœur de leur époux. Ces combats-là sont dans la nature des choses, et il n'appartient à personne de les refuser. Les enfants d'Hamid étaient, aux yeux d'Emina, des personnages sacrés auxquels elle ne se permettait pas de trouver le plus petit mot à dire; mais cette fois encore l'abnégation était exorbitante, et devait nécessairement faire place à une appréciation mieux justifiée. Les deux plus jeunes conservèrent leur place dans le sanctuaire qu'Emina y avait élevé tout exprès pour eux, mais les deux aînés en furent expulsés.

Quant aux esclaves, Emina ne s'en occupa que pour tâcher de ne pas leur rendre la vie plus dure que cela n'était absolument indispensable. De leurs prétentions et de la haine que ces créatures lui avaient vouée à première vue, elle n'en conçut pas le plus léger soupçon. La négresse était la seule qui éprouvât quelque sympathie pour sa nouvelle maîtresse, sympathie qui n'était peut-être, après tout, qu'une forme de sa perpétuelle révolte contre la tyrannique Ansha. La Circassienne enveloppa dans ses toiles d'araignée la seconde comme la première épouse; quant à l'Abassa, elle subissait sans résistance l'impulsion donnée par sa maîtresse, et cette impulsion n'était pas favorable à Emina.

Je n'ai rien dit encore de la grand'mère d'Hamid-Bey, de celle qui avait reçu Emina sur le seuil du harem. C'était une bonne vieille dame qui ne se mêlait plus des intrigues féminines, et qui eût souhaité de bon cœur en préserver Emina : elle ne l'essaya pourtant pas, tant l'entreprise était hérissée d'obstacles; elle se contenta de témoigner quelque tendresse à la pauvre enfant, sans se constituer ni son champion ni sa protectrice, ce qui était, après tout, la meilleure marche à suivre dans l'intérêt

même d'Emina. Aussi la jeune femme s'attacha-t-elle profondément à cette prudente amie.

Telle était la population du harem. Mais nous n'avons rien dit du moteur de tout ce monde, d'Hamid-Bey lui-même. Quels rapports allaient s'établir entre le bey et sa jeune femme? Nous savons qu'Emina n'avait jamais vu le bey avant le soir de ses noces, et Hamid-Bey n'était pas plus avancé en ce qui la concernait. La première impression que la beauté de sa jeune épouse produisit sur lui fut tout à fait à son avantage. Malgré le badigeonnage et les mouches de papier doré, qui ne produisent pas sur les Turcs le même effet que sur nous, Emina était réellement jolie, et devait surtout le paraître à un homme blasé sur la beauté non moins réelle, mais complétement opposée d'Ansha. Hamid vit d'abord dans sa jeune femme un joli hochet, un meuble élégant, qu'il avait acheté, comme on dit, *chat en poche,* et la satisfaction qu'il éprouva du marché conclu tourna à la plus grande gloire d'Ansha, instigatrice de ce mariage. — Ansha a un tact extraordinaire pour les bons marchés, se dit Hamid; décidément je ne puis mieux faire que de m'en rapporter à elle lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter.

Quoique fort ignorante en matière de cœur, Emina eut comme un vague soupçon du jugement que son mari portait sur elle, et, quoique accoutumée à ne compter pour rien dans sa propre famille, ce jugement marital, confusément pressenti, lui causa une impression pénible. Les Turcs ont des manières fort douces avec leurs femmes; mais cette douceur extrême témoigne trop qu'ils ne les considèrent que comme des enfants auprès desquels il ne faut pas apporter les soucis et les préoccupations que l'on partage avec ses semblables. Hamid complimenta sa jeune femme sur ses petites mains, sur ses pieds mignons, sur

sa taille souple et gracieuse, sur son gentil sourire, et ces compliments causèrent à la pauvre Emina un malaise indéfinissable. Il ne lui dit pas un mot d'amour, il ne s'informa pas de ce qu'elle avait éprouvé en quittant sa vallée, de l'effet qu'avait produit sur elle sa nouvelle maison. Il ne lui parla ni de son père, ni de sa belle-mère, ni de son frère, ni de lui. Non, non, rien que des compliments, accompagnés d'un regard et d'un accent fort gracieux sans doute, parfaitement conformes, à coup sûr, au code de la galanterie musulmane, mais qu'Emina eût souhaité ne jamais voir ni entendre. Elle ne comprenait pas nettement d'où lui venait ce mécontentement, mais elle savait que ce regard, cet accent, et les compliments même dont ils étaient comme les préludes lui causaient une souffrance bien positive.

Plus tard, lorsqu'elle vit son mari auprès d'Ansha, et qu'elle remarqua l'air sérieux avec lequel il l'entretenait d'affaires, elle se prit à regarder d'un œil d'envie l'espèce d'affection que sa rivale inspirait à son époux. — Il ne la regarde pas avec cette expression qui me fait monter le sang au visage et courir un frisson dans la moelle des os, — se dit-elle; et en effet il y avait dans la manière d'être d'Hamid pour Ansha comme un reflet lointain, quelque chose de celle de Saed pour Emina : c'était l'expression de la confiance, de l'estime et de la déférence. La source de ces sentiments n'était pas la même chez les deux musulmans; mais la pensée d'Emina n'allait pas aussi loin. Elle ne se rendait pas même compte de la ressemblance, mais elle la sentait. Hamid entrait-il dans le harem l'air sombre et préoccupé? si Ansha s'y trouvait, il la prenait à part, causait quelques instants avec elle à voix basse et paraissait aussitôt soulagé. Si au contraire Ansha était absente, Hamid la cherchait du regard, après quoi, pous-

sant un soupir ou faisant un geste d'impatience, il prenait un air riant de commande et se mettait à débiter des fadaises à Emina. Évidemment ni son esprit ni son cœur n'étaient de la partie, et quoique je ne puisse dire ce qu'il faisait de son cœur, je sais bien que son esprit était auprès d'Ansha. — Je dois être pour lui une source d'ennui et d'aversion, se disait Emina, puisqu'il juge nécessaire de se contraindre avec moi, et je vois bien que son perpétuel sourire en me parlant ne part pas d'un cœur satisfait! — Et en cela elle se trompait, car Hamid-Bey savait se plaire dans la société des femmes lors même qu'il ne les honorait pas de beaucoup d'estime.

Mais elle, Emina, qu'éprouvait-elle pour cet époux improvisé qui était venu brusquement couper court aux rêves de ses treize ans? Le premier regard qu'elle avait levé sur Hamid-Bey lui avait appris qu'il était beau, plus beau que le joli Saed; le second l'avait convaincue que la porte de communication entre la pensée et l'organe extérieur de la vue était pour elle fermée à double tour. Elle avait essayé de percer le voile tendu derrière sa prunelle; mais son propre regard s'était émoussé à la peine, et la communication n'avait pas été établie. Hamid avait pourtant remarqué la fixité du regard d'Emina s'efforçant de pénétrer le sien, et cette remarque avait amené sur ses lèvres ce sourire terne et froid qui faisait tant de mal à la petite.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, Emina? lui avait-il dit. Trouves-tu en moi quelque chose qui te déplaise? Mon teint est-il trop brun, mon front trop ridé? Tu as le droit d'être difficile, toi dont les joues sont si fraîches et le front si uni!

— Je ne regarde ni la couleur de ton visage ni les plis de ton front, seigneur, et je ne suis pas assez sotte pour y trouver à redire.

— Tant mieux s'il en est ainsi, reprit le bey, car avec la meilleure volonté du monde il m'eût été impossible d'y rien changer.

— Il est beau, se dit-elle lorsqu'il se fut éloigné, mais il ne me plaît guère. J'éprouve en sa présence de l'embarras et de l'impatience. Ah! mon pauvre Saed, que tu étais différent! Comme je me sentais à l'aise et paisible auprès de toi!

C'est une vérité bien connue que nulle femme n'éprouve impunément auprès d'un homme de l'embarras ou de l'impatience, surtout si cet homme est beau, et si elle ne peut se soustraire à sa présence. Emina n'échappa point à la loi commune. Peu à peu l'image du froid et moqueur Hamid s'empara exclusivement de sa pensée. Son sourire lui faisait toujours mal, et pourtant elle éprouvait le besoin de souffrir de ce mal, et à peine était-elle seule, qu'elle se demandait si ce sourire ne disparaîtrait jamais. Elle imaginait cent moyens de le mettre en fuite, et elle eût voulu se retrouver en présence de celui dont le cœur lui semblait une énigme qu'il eût été beau de deviner.

Elle arrangeait dans son imagination des circonstances extraordinaires qui devaient la mettre en possession de cette clef introuvable, lui ouvrir les portes du palais mystérieux, l'initier à des secrets précieux. Que pense-t-il? que pense-t-il de moi? Pourquoi me traite-t-il toujours comme une enfant? Pourquoi est-ce Ansha toute seule qui connaît ses pensées? Pourquoi n'est-il sérieux qu'avec elle, et qu'ai-je donc de si risible, qu'il ne puisse me regarder comme il la regarde? A force de se répéter tous les jours ces questions, il arriva qu'Hamid devint l'unique objet de ses rêveries et de ses rêves, et que Saed lui-même fut presque oublié. Elle ne s'en souvenait que

pour comparer son regard attentif et passionné au regard sans âme qu'Hamid lui réservait.

Une fois cependant l'occasion se présenta pour Emina d'occuper enfin la position qu'elle ambitionnait; mais cette occasion, elle ne sut pas la saisir. Un jour qu'Hamid, resté seul avec elle, avait épuisé le vieux thème de ses petites mains, de ses pieds mignons, de ses roses et de ses lis, il s'avisa, après un silence embarrassant pour tous les deux, de la questionner sur son enfance, sur les lieux qu'elle parcourait avec son troupeau, et sur la manière dont elle passait son temps.

— Tu devais bien t'ennuyer, pauvre petite, de n'avoir personne à qui parler? Tu devais avoir peur aussi, la nuit, toute seule, dans ces montagnes? N'as-tu jamais rencontré de loup?

— Plus d'une fois, seigneur, mais je n'ai jamais eu peur.

— En vérité? Et d'où te vient ce beau courage? T crois-tu de force à terrasser un loup? Avec ces petites mains, ce n'est guère croyable.

Et les petites mains et les pieds mignons allaient rentrer en scène, si Emina, qui comprit le danger, ne l'eût conjuré en ajoutant : — Je n'avais pas peur, parce que je savais que Dieu était auprès de moi.

— Tu le savais, dis-tu? Tu es bien savante en ce cas! Et qui donc t'avait appris de si belles choses?

— Personne que Dieu lui-même. Je savais qu'il était auprès de moi, parce que j'avais entendu sa voix.

La superstition est si naturelle et si générale en Orient, qu'en entendant ces mots, Hamid-Bey, qui n'était rien moins qu'un illuminé, s'imagina qu'Emina avait des visions, et qu'elle était tant soit peu prophétesse. — Je savais bien que cette petite n'était pas comme tout le monde,

— se dit-il en ouvrant de grands yeux ; puis il ajouta tout haut : — Tu avais entendu la voix de Dieu ? En vérité ? Et quand ? Et que te dit-il ?

Emina pouvait en ce moment établir son empire plus solidement qu'Ansha n'avait assuré le sien : elle n'avait qu'à confirmer son bey dans sa méprise, ou seulement à ne pas la détruire ; mais Emina ne comprenait rien ni à sa position, ni au caractère de son mari, et elle ne se douta seulement pas qu'elle touchait au but de tous ses efforts. Elle se hâta donc de répondre : — Quand je dis que j'ai entendu la voix de Dieu, je ne prétends pas l'avoir entendue comme j'entends la tienne, noble seigneur. Dieu parlait à mon cœur, et je savais que cette voix était la sienne, parce qu'elle me disait des choses qui ne pouvaient venir que de lui.

— Hum ! se dit Hamid rassuré et refroidi, ce ne sont après tout que des enfantillages ; elle ne doit pas avoir la tête bien forte.

— Au reste, ajouta Emina, qui ne se doutait aucunement de l'impression qu'elle venait de produire, la voix de Dieu ne s'adressait pas à moi seule, et je voyais bien que les animaux étaient aussi favorisés que moi.

— Elle est tout à fait divertissante, cette petite, pensa Hamid, et sa physionomie, jusque-là assez attentive, prit tout à coup et d'une façon si brusque son expression habituelle de moquerie, qu'Emina devint muette comme la tombe. — Tu ne dis plus rien ? dit le bey après un moment de silence. Tu n'as plus d'histoires à me conter ? C'est dommage, car elles sont assez drôles ; mais tu en trouveras d'autres, j'espère. Où donc est Ansha ?

Ansha n'était pas loin ; elle attendait avec impatience dans la pièce voisine la fin d'une conférence dont la durée commençait à l'inquiéter. A peine son nom eut-il été pro-

noncé (Ansha avait l'habitude d'écouter aux portes), qu'elle se hâta de paraître. Un coup d'œil aussi rapide que perçant lui avait appris qu'elle n'avait rien à craindre, et Hamid ayant laissé entendre qu'il désirait causer avec elle, Emina, qui comprenait ce genre d'insinuation à demi mot, se retira en silence.

Cette fois l'entretien des deux époux roula sur Emina. Hamid avoua qu'elle lui paraissait singulière, et qu'il ne savait trop si son cerveau n'était pas un peu dérangé; il s'enquit naïvement près d'Ansha si elle n'avait pas fait la même remarque. Ansha l'avait faite, qu'on n'en doute pas. Elle prit un air hypocrite qui lui allait fort bien, et elle avoua en soupirant que cette enfant ne répondait pas exactement à l'idée qu'elle s'en était formée. Elle avait des distractions nombreuses, et passait la plus grande partie de la journée à rassembler des touffes d'herbes sèches ou à effeuiller des bouquets de fleurs flétries. — Je lui ai proposé, ajouta Ansha, de faire des confitures de coing et de mûres, de la pâte de noix et du sirop de raisin : elle s'y est prêtée d'assez bonne grâce; mais hélas! je n'oserais jamais présenter à ta seigneurie le résultat de son travail, les servantes elles-mêmes n'en ont pas voulu, et cependant elle a usé plus de miel que je n'en emploie dans le courant d'une année. (Hamid était à la fois gourmand et économe.) Je croyais que cette petite m'aiderait à préparer tes sucreries et qu'elle te ferait économiser ce que te volent tes servantes; mais elle ne sait rien faire que de regarder les étoiles et se tenir auprès de sa fenêtre ouverte pour respirer le grand air, qui, dit-elle, lui fait du bien. Après tout, peu importe qu'elle possède ou non certains talents que je puis exercer à sa place. Je me fatigue quelquefois, mais c'est pour ton service, et cette fatigue m'est plus douce que le repos. Quant à Emina,

tu l'as prise afin d'en avoir des enfants, et pourvu qu'elle t'en donne, le reste importe peu ; mais aurons-nous bientôt ce bonheur, cher seigneur? Dois-je préparer la layette? car Emina ne saurait comment s'y prendre, et je m'en félicite ; je tiens à soigner son enfant comme s'il était à moi.

— Rien ne presse, répondit le bey légèrement piqué ; Emina est encore très-jeune, trop jeune, et il est probable qu'il nous faudra attendre quelque temps encore.

— Tu es plus patient que moi, noble Hamid, car chaque jour qui s'écoule sans te donner (permets-moi de dire sans *nous* donner) d'enfant me semble un jour perdu pour notre bonheur à tous. Et Anife, et Ismaël, et Hassan, et jusqu'à Fatma et à Benjamin, tous ces enfants souhaitent de si bon cœur avoir un petit frère ! Oh ! le jour où Emina comblera tous ces vœux, je l'aimerai bien !

— Pauvre bonne Ansha ! répondit le bey ému jusqu'aux larmes ; je sais bien que tu n'as de soucis que les miens ! Aussi es-tu et seras-tu toujours ma bien-aimée, quelque sacrifice que je sois d'ailleurs obligé de faire à ma famille et à ma parenté.

L'arrivée des enfants coupa court à ces tendres épanchements, et la vue de ses cinq rejetons aida peut-être Hamid à endurer patiemment le retard qu'apportait Emina à l'arrivée du sixième.

Il n'y a en toutes choses, dit-on, que le premier pas qui coûte, et lorsque le premier pas n'a rien coûté, les suivants se succèdent à plus forte raison avec une incalculable rapidité. Ansha avait évité jusque-là de se placer officiellement entre le bey et sa jeune épouse ; mais, à partir de ce jour, elle profita de la liberté qu'Hamid venait de lui accorder implicitement, en la questionnant sur le compte d'Emina. Dès lors elle répondit sans même

attendre les questions. — Emina est une bonne fille, disait-elle par exemple, et elle n'a que de bons sentiments envers mes enfants ; mais je voudrais qu'elle s'abstînt de tenir toute sorte de propos étranges aux deux plus jeunes, qui sont devenus indomptables depuis qu'elle s'en occupe. — Et Hamid répondait qu'en effet Emina devait laisser les deux enfants sous la direction de leur mère, et qu'elle avait grand tort de se mêler de leur éducation. La négresse avait-elle cassé une tasse ou un verre en cristal (sortes d'accidents auxquels Hamid se montrait plus sensible qu'on n'était en droit de l'attendre), Ansha remarquait tout simplement que depuis l'avénement d'Emina la négresse empirait de jour en jour, assurée qu'elle se sentait de la protection de sa jeune maîtresse. — J'hésite maintenant, ajoutait-elle, à me mêler du gouvernement du harem, car je m'aperçois qu'Emina prétend l'exercer exclusivement, et pour rien au monde je ne voudrais lui déplaire ; mais il me semble, seigneur, que tu étais satisfait de la manière dont ta maison était tenue lorsque le soin m'en était confié, et je voudrais, dans ton seul intérêt, que les choses marchassent comme par le passé sous la nouvelle dame du logis. — Hamid s'empressait alors de l'assurer qu'il n'avait jamais songé à la dépouiller d'une autorité qu'elle exerçait avec tant de supériorité, et la suppliait de défendre ses droits contre la nouvelle venue. Y avait-il une tache sur un coussin de l'ottomane ou un accroc aux rideaux des fenêtres, c'était Emina qui avait versé une tasse de café sur le coussin ou arraché le rideau en ouvrant brusquement la fenêtre. Un cheval était-il fourbu, Emina aimait tant à galoper! En un mot, tout accident fâcheux, toute révolte intérieure, tout dommage, tout dégât était le fait d'Emina.

Il ne faudrait pas croire, en jugeant les mœurs orien-

tales d'après les mœurs européennes, qu'Ansha se flattât un seul moment d'attirer sur sa jeune rivale la mauvaise humeur et les mauvais traitements du seigneur Hamid. Il n'y a peut-être pas un seul Turc qui se permette de maltraiter une femme, et je connais des femmes de toutes les classes de la société musulmane qui tirent leurs maris par la barbe sans que ceux-ci usent de représailles sur la chevelure de celles-là. On pourrait remplir un volume d'anecdotes curieuses qui témoigneraient du respect et de la condescendance du sexe fort envers le sexe faible : je n'en rapporterai que deux. Pendant que j'étais à Constantinople, le gouvernement de la Sublime-Porte imagina de reléguer les femmes de mauvaise vie dans un vaste édifice où les amateurs chrétiens étaient invités à aller faire leur choix, à la condition qu'avant d'emmener l'une des recluses, l'acquéreur déposerait une légère somme et s'engagerait à garder son acquisition au moins pendant quelques mois. Tout avait été prévu par la loi, et le logement destiné à ces dames était prêt ; il ne s'agissait plus que de les y parquer. En traversant une des rues de Péra, je fus arrêtée par un rassemblement d'une vingtaine de personnes attroupées autour d'un *gavas* (sorte de garde urbaine) qui pérorait pour persuader à une négresse de se laisser conduire dans le palais qui l'attendait, et où elle trouverait tous les agréments imaginables. La négresse ne répondait que ces mots : « Tuez-moi plutôt ! » et elle sanglotait. Et le *gavas* de recommencer ses descriptions fantastiques et enthousiastes du bon lit, de la bonne chère, des beaux vêtements, de la pipe sans cesse allumée, du café coulant à grands flots, de toutes les délices qui feraient de cette prison un vrai paradis. J'assistai à la discussion pendant près d'une demi-heure, et lorsque je continuai ma route, rien n'était encore décidé. Je de-

mandai pourtant à une espèce de valet de place qui m'accompagnait pourquoi le *gavas* perdait son temps à convaincre la négresse, au lieu de l'emmener de force à sa destination. — Une femme ! me répondit-il complétement scandalisé de ma question, et je commençai à soupçonner que les Turcs ne sont pas aussi butors qu'on veut bien le dire en Europe.

La seconde anecdote se rapporte aussi à mon séjour à Constantinople. Une femme d'origine marseillaise, mais mariée à un musulman, avait un procès à je ne sais plus quel sujet ; ce que je sais, c'est que ses adversaires fondaient leurs prétentions et leurs espérances sur un document qu'ils avaient déposé entre les mains du juge. Instruite de cette circonstance, la Marseillaise se rend chez le juge et le prie de lui donner connaissance de ce titre. Rien de plus juste. Le juge prend le papier et se met en mesure d'en donner lecture à la dame; mais à peine a-t-il fixé ses lunettes sur son nez, que la dame s'élance, lui saute à la gorge, lui arrache le papier, le met dans sa poche, fait sa révérence et sort tranquillement en traversant le vestibule, rempli de soixante esclaves ou serviteurs. La Marseillaise défia ses adversaires de produire aucun document écrit en leur faveur, et elle gagna son procès. Quand on me raconta cette histoire, je fis remarquer que le juge était sans doute gagné par la Marseillaise, puisqu'il lui eût été on ne peut plus facile, s'il l'avait voulu, de la faire arrêter par ses gens et de lui enlever le papier qu'elle avait dérobé avec tant d'effronterie. On me répondit encore : — Une femme !

Ansha se contentait donc de mettre obstacle au développement de l'amour d'Hamid pour sa jeune femme, et en cela elle réussit passablement. Hamid demeura à l'égard d'Emina tel qu'il était le jour même de ses noces,

poli, souriant; mais de progrès dans son affection, la pauvre enfant n'en fit guère. J'ai dit que les façons glaciales et moqueuses du bel Hamid causaient à Emina un malaise douloureux, dont l'effet déplorable était de comprimer en elle tout élan de passion ou seulement même de tendresse. Les dehors d'Emina étaient encore plus froids que ceux d'Hamid, car pour celui-ci Emina était toujours une femme, et une très-jolie femme encore, tandis que pour elle Hamid n'était qu'un maître, et la différence du sexe ne faisait qu'ajouter à l'embarras qu'il lui causait. Hamid passait-il, en souriant d'un air protecteur, la main sous le menton d'Emina, celle-ci se redressait soudain, pâlissait et rougissait, dévorant les larmes qui roulaient dans ses yeux.

Étant entré un jour à l'improviste dans la pièce où la famille se rassemblait d'ordinaire, Hamid trouva Emina à demi couchée par terre au milieu des enfants, riant aux éclats et jouant avec eux. — Bon ! dit-il, les trois enfants s'amusent ; continue, Emina, c'est ainsi que j'aime à te voir. — Mais la jeune fille folâtre avait disparu, et la jeune femme décontenancée avait pris sa place. Elle se leva brusquement, repoussa les enfants et se tint un instant debout devant Hamid sans rien dire ; puis, s'apercevant qu'il la considérait avec étonnement, elle fit volte-face et courut se cacher dans les profondeurs du harem. Alors, se voyant seule et réfléchissant à ce qui venait de se passer, elle fondit en larmes. — Suis-je assez malheureuse ! s'écria-t-elle en sanglotant, et faut-il que tout tourne contre moi ! Pourquoi suis-je si craintive, et Dieu lui-même m'a-t-il oubliée ? Que doit penser de moi le noble Hamid ? Sans doute il croit que je ne l'aime pas, qu'il me déplaît, que je suis une enfant capricieuse et d'un mauvais caractère... Que ne puis-je me montrer une fois

à lui telle que je suis, ou du moins telle que j'étais, car je ne me reconnais plus ! Si j'osais lui dire, ce qui est vrai pourtant, que je suis malheureuse de son absence, que je pense à lui nuit et jour, que le bruit de ses pas me fait battre le cœur, peut-être comprendrait-il combien je l'aime et m'adresserait-il un de ces doux regards qui feraient mon bonheur ! Ah ! si Dieu me venait en aide, si une circonstance imprévue me déliait la langue, que mon sort serait différent !

Et Emina se mit à rêver, à combiner des événements romanesques et invraisemblables, à bâtir des châteaux en Espagne, sans se douter au prix de quelles épreuves suprêmes la lumière se ferait jour dans l'âme de son époux.

VI

Emina allait une fois par semaine aux bains de la ville voisine. Elle faisait ce trajet à cheval, convenablement escortée, et Hamid lui-même l'accompagnait quelquefois, lorsqu'il avait des visites à rendre. Faites en compagnie de son époux, ces excursions étaient pour Emina une source de froissements plus pénibles les uns que les autres, et faites sans Hamid, rien n'était plus ennuyeux. C'est ainsi d'ailleurs que se partageait sa vie : tourments ou ennui, blessures ou oppression. Des tourments qu'éprouvait Emina, Hamid ne s'en doutait guère. Il se croyait quitte envers sa jeune femme quand il lui avait donné quelques marques d'une banale sollicitude. Les jours où il accompagnait Emina, il s'arrêtait, si la route devenait mauvaise, pour offrir ses services à la petite amazone, qu'il précédait de quelques pas. Le vent venait-il à souffler ou le soleil à darder avec plus de force, Hamid se tournait vers Emina pour lui offrir de se reposer quelques instants sous un arbre, ou d'ajouter une

fourrure à la multitude des *ferradjas, mœshlaks* et *burnous* dont elle était enveloppée ; mais si rien de tout cela n'arrivait, si la route était praticable, l'air tiède, le soleil tempéré, Hamid était homme à chevaucher deux heures durant sans se retourner une seule fois, tandis qu'Emina ne le quittait pas des yeux. — Que ne donnerais-je pas pour un regard sans motif ! se disait-elle, et il me semble qu'Emina avait fait de grands progrès depuis qu'elle avait quitté ses chèvres.

Une fois dans la ville, Hamid déposait sa femme à la porte des bains et s'en allait chez ses amis, promettant d'être de retour dans quelques heures. Emina, en soupirant, se livrait aux baigneuses, qui commençaient par la dépouiller complétement, après quoi elles l'enveloppaient dans plusieurs zones de serviettes serrées autour de la taille à la façon des femmes cafres ou des Indiennes, puis jetées sur les épaules. On la conduisait ensuite dans une petite chambre sale et nue, dont tout l'ameublement consistait en une estrade en bois, placée au fond de la pièce et garnie de quelques coussins, sur lesquels on établissait la jeune femme pour qu'elle y bût sa tasse de café sans sucre et qu'elle y fumât son chibouk de rigueur.

On a souvent décrit les bains turcs, et j'abrégerai les détails du supplice que subissait Emina, d'abord dans la première pièce, où l'atmospère était déjà beaucoup plus élevée que sur la grande route, puis dans la seconde, où la chaleur était plus forte, enfin dans la troisième, où les voluptés du bain atteignaient leur apogée. Ici une odeur infecte, — résultat impur de quelques milliers de transpirations tour à tour évaporées et condensées et des exhalaisons produites par les eaux bourbeuses répandues sur le plancher, — affectait désagréablement l'odorat. Des

vapeurs épaisses, s'élevant de toutes les parties de la pièce, formaient comme un nuage au milieu duquel s'agitaient des figures empourprées, ruisselantes, plus qu'à moitié nues. Il y avait là des femmes assises à terre dans la boue, d'autres qui mangeaient, — qui buvaient des liqueurs; la plupart s'appliquaient à un genre de chasse corporelle fort en honneur en Orient. D'autres femmes jouaient, plaisantaient et se caressaient réciproquement en riant aux éclats; d'autres encore, étendues sur les dalles inondées, se livraient à un sommeil qu'à leur teint violacé et à leur respiration bruyante on pouvait prendre pour le précurseur d'une attaque d'apoplexie. C'est ainsi, et dans de pareilles chaudières, que les Orientaux des deux sexes passent des heures délicieuses. Tous ces jeux, ces ris, ces repas, ces amusements divers, ne sont pourtant que les avant-coureurs de la jouissance principale et exquise, celle de l'*étrillage*, car je ne sais trop quel autre terme trouver pour désigner cette opération, qui consiste à frotter le corps du patient avec une brosse de crin jusqu'à enlever l'épiderme. Ce dernier supplice héroïquement supporté, le patient, après avoir subi encore le massage et les douches, regagne par degrés la première pièce où il a quitté ses vêtements. Il les reprend, s'étend sur un lit de repos, où il passe plusieurs fois de l'abattement et de la torpeur à l'agitation, grâce à un certain nombre de pipes et de tasses de café qu'il absorbe alternativement. Les véritables amateurs du bain ajoutent à ces stimulants de diverse nature quelques morceaux d'opium ou de *hachich*, mais il est juste d'observer que l'on n'arrive pas d'emblée à ce degré de raffinement, et qu'Emina n'était pas encore d'âge à s'y élever. Elle bornait son ambition à attendre sans trop d'impatience le retour de son bey, et celui-ci ne lui épargnait guère malheureusement les ennuis de l'attente.

C'était à une de ces excursions si redoutées qu'Emina allait devoir cependant un changement dans les dispositions de son époux ; mais à quel prix devait-elle l'obtenir! Le jour dont nous parlons, la séance aux bains avait été plus longue qu'à l'ordinaire, et voici pourquoi : les routes alentour de la ville étaient infestées de Kurdes, et les amis du bey l'assurèrent qu'il ne devait pas s'aventurer la nuit dans la campagne sans une bonne escorte. Il y avait un moyen fort simple d'éviter cet inconvénient, c'était de se mettre en route d'assez bonne heure pour atteindre son village avant la fin du jour; mais on ne songe jamais à tout, et on fit si bien, on fut si longtemps à rassembler les *cavas* et à obtenir le consentement du gouverneur, qu'il était presque nuit lorsque nos deux époux se remirent en selle.

J'ai nommé les Kurdes, mais on ignore peut-être pourquoi leur présence était pour les amis du bey une cause de frayeur. Je vais l'expliquer. Les Kurdes sont d'abord les habitants du Kurdistan, ou plutôt ils l'étaient, car à cette heure le Kurdistan, conquis par les Turcs, est devenu une province de l'empire ottoman gouvernée par un pacha, et n'est pas plus habité par les Kurdes que l'Anatolie et même l'Ionie ne le sont par des Grecs. Dépouillés par les Turcs de leur territoire, les Kurdes se créèrent une existence à part, renoncèrent au séjour des villes, au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, et s'étant retirés sur une chaîne de montagnes qui s'étend depuis les environs de Bagdad jusqu'à peu de distance de la mer Noire et d'Héraclée, ils se livrèrent à l'élève des troupeaux, et de temps à autre à l'exploitation de ce qu'on appelle les grandes routes en Orient. Ils divisèrent leurs montagnes et leurs vallées en pâturages d'été et en pâturages d'hiver, se réservant pourtant de parcourir dans cette dernière

saison, et lorsque la nécessité les y forcerait, les contrées situées au delà des frontières. Je ne sache pas que la propriété de ces montagnes leur ait jamais été conférée par contrat ni traité, mais le respect qu'inspire aux populations de l'Asie Mineure le nom des Kurdes est si profond, que personne ne songea à les troubler dans leur possession, et que nulle trace de village ni de corps de garde n'apparaît sur ce vaste espace qui s'étend depuis Bagdad jusqu'aux environs de Constantinople. C'était un scandale, si l'on veut, que cette prise de possession tacite, mais incontestée, faite par un peuple vaincu, d'un territoire appartenant au peuple vainqueur; mais ce scandale rapportait gros au trésor, sans parler des richesses qu'une population active et intelligente répand toujours dans les pays qu'elle habite. Les troupeaux kurdes sont les plus beaux du monde, et l'industrie de ce peuple, certaines branches au moins de son industrie, ne sont pas à dédaigner, surtout pour les Turcs *. Malgré cet avantage, le gouvernement ottoman crut devoir signifier aux Kurdes de demeurer toujours dans leurs quartiers d'hiver et de ne plus reparaître sur les montagnes où ils avaient coutume de passer l'été. Qu'arriva-t-il? On le devine sans peine: les Kurdes pacifiques obéirent, mais ceux-là sont peu nombreux, tandis que les Kurdes querelleurs et batailleurs sont en grand nombre, et ce furent ces derniers qui se chargèrent de répondre à l'édit. Ils vinrent donc en armes et en colonnes serrées, non plus sur leurs montagnes et dans leurs pâturages, mais dans les vallées habitées, sur les routes fréquentées et jusque sous les murs

* La *fête aux moutons* par exemple (le *beiram corban*), pendant laquelle on égorge à Constantinople plus de cent mille moutons, était défrayée par les troupeaux des Kurdes.

des villes, résidences des pachas et des kaïmakans. Les malheureux paysans voyaient leurs moissons ravagées, leur bétail égorgé ou enlevé par les brigands, sans oser leur opposer la moindre résistance. On s'indigna de l'audace de ces rebelles. On dépêcha des *zappetiers* (sorte de gardes urbaines et communales) à la piste des voleurs, mais plusieurs d'entre eux, qui étaient partis sur de bons chevaux et revêtus d'un costume assez riche, s'en retournèrent à pied et à demi nus. La chose prenait de jour en jour plus de gravité. Les pachas se demandaient et s'envoyaient réciproquement des secours, ce qui n'avait pour résultat que de fatiguer les troupes et de les faire opérer sur un territoire inconnu. Bref, cet état de choses dura aussi longtemps qu'il y eut sur pied dans les provinces envahies soit un animal domestique, soit un épi de blé; puis, lorsque tout fut ravagé, un corps de cavalerie arriva en toute hâte de Constantinople, prêt à exterminer les coupables, qui, fort heureusement pour eux, s'étaient retirés huit jours auparavant.

A l'époque où nous a conduit notre récit, ces deux grands événements, — savoir l'arrivée de la cavalerie ottomane et la retraite de la horde kurde, — n'étaient pas encore accomplis, et le brigandage s'exerçait librement. Voilà pourquoi les amis d'Hamid-Bey lui firent perdre le temps qu'il eût employé à rejoindre ses pénates avant la nuit à lui procurer une escorte composée de deux zappetiers. L'amour de la vérité m'oblige à reconnaître qu'Hamid-Bey s'inquiétait fort peu de ce retard. Hamid n'était ni un fanfaron, ni un lâche. Je ne dirai pas qu'il se rendît bien compte de la figure qu'il eût faite en se voyant attaqué par dix ou douze Kurdes aussi bien armés que résolus à tout braver et à tout entreprendre, ni qu'il eût contemplé de sang-froid et avec indifférence sa jeune

femme au pouvoir des brigands, ou destinée à compléter la demi-douzaine de fortunées mortelles dont Méhémed-Bey (le prince des Kurdes) était le légitime possesseur. D'abord l'aventure l'eût couvert de ridicule; en second lieu, la perte d'Emina eût rendu un nouveau choix nécessaire, un nouveau mariage inévitable, et, tout bien considéré, il valait mieux s'en tenir au fait accompli. Cependant Hamid-Bey ne songeait pas aux Kurdes, et ne pas songer au péril qui nous menace n'est pas seulement le fait d'un esprit imprévoyant, c'est aussi celui d'un cœur naturellement brave. Quant à Emina, elle ne savait pas au juste ce que c'était que ces Kurdes; elle n'en avait jamais entendu parler que pendant les veillées du harem, dans les récits des femmes et des enfants, qui les peignaient tour à tour comme des ogres et des loups-garous. Les deux époux étaient donc assez insouciants du danger qu'ils allaient courir, quand, après une journée presque entière passée à la ville, ils se remirent en route à la tombée de la nuit.

Les deux zappetiers, chargés d'un arsenal de pistolets, sabres, poignards et carabines, ouvraient la marche. Hamid-Bey et ses serviteurs venaient ensuite, puis le gardien du harem et ses acolytes; Emina et ses femmes fermaient le convoi. Ils traversèrent, sans faire de mauvaise rencontre, une belle partie de ce beau pays de l'Asie Mineure, si peu connu et si mal décrit. Arrivés sur le bord d'un torrent qui était resserré entre deux montagnes taillées à pic, il leur fallut descendre jusqu'au fond du ravin, traverser le torrent et remonter le rivage opposé. Hamid, qui marchait en avant, avait déjà passé le torrent et chevauchait sur l'autre versant de la montagne, qu'Emina descendait encore la pente conduisant au torrent. L'obscurité lui dérobait la vue de son mari, mais la lune, qui venait de se lever et qui apparaissait au-dessus de la

montagne, dessinait nettement l'ombre d'Hamid sur le rocher. Emina contemplait cette ombre avec toute la tendresse qu'elle n'osait témoigner à celui dont elle n'était que l'image. Tout à coup (était-ce une erreur des sens ou l'effet d'une imagination surexcitée?) Emina crut apercevoir une seconde ombre auprès de celle d'Hamid. Ce n'était pas l'ombre d'un homme, mais quelque chose d'informe et de confus, une masse sans contours précis et comme hérissée de pointes. Un cri d'effroi s'échappa avec le nom d'Hamid de ses lèvres tremblantes. Le cheval d'Hamid s'arrêta aussitôt, et Emina distingua alors plus nettement cette ombre chérie de l'autre ombre effrayante qui s'agitait à quelques pas de lui. — Hamid! s'écria-t-elle encore, et Hamid, retournant à la hâte sur ses pas, fut bientôt à ses côtés. — Qu'est-ce, Emina? dit-il doucement. Quelque chose t'a-t-il effrayée? — Mon cheval est inquiet, répondit Emina sans trop savoir ce qu'elle disait; je n'en suis pas maîtresse. Ne t'éloigne pas, je t'en prie. — Je m'en garderai bien, chère petite, reprit Hamid, ne crains rien pourtant. C'est un animal doux et tranquille, et d'ailleurs je suis là. — Oui, tu es là, je le sens, car ma frayeur s'est dissipée; je ne songe plus au danger, j'ignore s'il existe... Oui, tu es là, ajoutait Emina se parlant à elle-même, car mon âme est en fête; mon sang coule doucement dans mes veines; je respire le bonheur, je me sens forte, légère et bonne.

Ainsi chantait le cœur d'Emina, mais il chantait tout bas, si bas qu'Hamid ne pouvait pas l'entendre. Elle marchait à ses côtés plus pâle qu'à l'ordinaire, les yeux baissés, et si elle permettait à sa poitrine de se soulever plus rapidement, c'est qu'elle pensait qu'Hamid devait attribuer à l'effroi ses tressaillements inaccoutumés. Avant de remonter le versant de la montagne le long duquel

l'ombre terrible lui était apparue, Emina leva les yeux vers le point qu'elle avait occupé. Les doux rayons de la lune éclairaient en ce moment le flanc de la montagne sans dessiner d'autres formes que celles des arbres et des buissons. — Je me suis trompée sans doute, se disait-elle tout bas ; — mais elle ne regretta pas une erreur qui lui avait valu de la part de son époux un témoignage si précieux de tendre sollicitude. Cependant, en approchant de l'endroit redouté, le cheval d'Emina s'arrêta court, fit entendre un hennissement plaintif et étouffé, souffla de toutes ses forces, se cabra presque, et refusa obstinément d'avancer. — Tu as bien fait de m'appeler à ton aide, chère enfant, dit Hamid, car Doro, d'ordinaire si tranquille, a d'étranges caprices ce soir. Veux-tu prendre mon cheval ? Il est assez obéissant, et je te verrais d'ailleurs avec plus de confiance sur mon fier arabe que sur cette bête effrayée. Voyons, Emina, descends. Et Hamid se préparait de son côté à mettre pied à terre ; mais Emina, qui avait bien plus peur que son cheval, s'écria : — Ne restons pas une minute de plus dans ce lieu, je t'en conjure ! Voilà mon cheval qui se décide.

Et en effet le pauvre animal, pressé par la voix et par les genoux d'Emina, secoua brusquement la tête, frissonna de tout son corps, et, faisant un bond en avant, partit au grand galop. Hamid le suivit en l'appelant par son nom et en criant à Emina de se bien tenir, de ne pas trop tirer la bride, de ne pas jouer des étriers. Doro ne tarda pas à se calmer. Hamid, qui s'était tenu à une petite distance pour ne pas ajouter à son ardeur par la poursuite, rejoignit Emina, la félicita de son adresse et lui promit pour le lendemain un nouveau cheval, à la condition qu'elle ne monterait plus celui-là. — Je ne me soucie pas, dit-il, de voir ma petite femme emportée à travers

champs par un cheval fantasque et ombrageux. Je tiens à la garder pour moi le plus longtemps possible, et je veux éviter les mauvaises chances... — Ici Hamid s'interrompit, car les lumières de son village, qu'il aperçut au détour d'un sentier, vinrent donner un autre cours à ses pensées. — Nous voilà donc arrivés ! s'écria-t-il ; le temps m'a semblé bien court !

Il y avait dans ces quatre mots de quoi faire rêver Emina pendant bien des jours.

VII

Ils étaient arrivés en effet. On donna quelques piastres et quelques tasses de café aux *cavas*, qui reprirent aussitôt le chemin de la ville. Ansha avait préparé pour Hamid un souper délicat et succulent auquel il ne fit pas grand honneur, la fatigue de la journée ayant, à ce qu'il disait, chassé l'appétit. Emina ne prit qu'une tasse de café. Les enfants dormaient, les servantes mouraient d'envie d'en faire autant. La conversation, qu'Ansha s'efforçait d'animer, languit, et la nuit, la véritable nuit, commença bientôt pour la population du harem.

Je ne sais si parmi mes lecteurs il s'en trouve un qui ait vécu dans l'intérieur d'une maison turque, et franchement je ne le crois pas. Ils sont dans leur droit s'ils se figurent que là comme chez nous chaque habitant ou habitante possède une chambre à part, un lit, un chez soi : il en est tout autrement. Les harems, même les plus riches et les plus vastes, se composent d'ordinaire d'un immense vestibule conduisant à quatre grandes

chambres dont l'ameublement consiste dans une estrade qui fait le tour de l'appartement, et sur laquelle sont placés des tapis, des matelas et des coussins. De vastes armoires pratiquées dans les boiseries de ces pièces renferment un supplément de matelas, de couvertures et de coussins. Lorsque le besoin de repos se fait sentir à l'un des membres de la communauté, il étend une partie de ce supplément par terre, et il se couche dessus. La plus belle de ces chambres, la mieux exposée et la mieux aérée est réservée au maître et à celle de ses femmes qui jouit de sa faveur. Le reste de la famille, maîtresses ou servantes, enfants ou matrones, campent où bon leur plaît, dans les pièces vacantes, dans le vestibule, sur le palier, sur les toits, aujourd'hui ici, demain ailleurs, sans règle ni dessein préalable. C'est ainsi que les choses se passaient chez notre bey. Son lit, ou, pour parler plus exactement, sa pile de matelas était prête à le recevoir avec Emina dans la pièce d'honneur. La porte close, les lumières éteintes, Ansha et le reste se casèrent au hasard, de ci, de là, et bientôt le sommeil ferma toutes ces paupières que des passions diverses tenaient trop souvent ouvertes.

Ce soir-là, Emina s'était endormie auprès d'Hamid, mais son sommeil n'était pas le doux sommeil du bonheur. Ce sommeil-là d'ailleurs, quoi qu'on en dise, est peut-être le moins paisible de tous. Des images confuses et effrayantes se succédaient dans ses rêves inquiets. Elle se voyait à cheval auprès d'Hamid dans une vaste plaine aride qui se confondait à l'horizon avec le ciel. Une grande femme qui avait les traits de la belle Ansha semblait sortir de terre et se placer entre les deux époux; elle agitait un poignard, elle le levait sur le sein d'Emina, et celle-ci rassemblait toutes ses forces pour détourner le fer. Tout à coup un réveil plus terrible que ce rêve même in-

terrompit la vision de la femme d'Hamid. Un poignard était bien devant les yeux d'Emina, seulement ce n'était pas la grande femme qui le tenait, et il ne menaçait pas sa poitrine ; mais à la faible clarté de la lune pénétrant dans la chambre à travers les croisées entr'ouvertes, la pauvre enfant aperçut deux hommes penchés sur Hamid, tandis qu'un troisième se tenait immobile près de la porte. Pousser un cri et se jeter entre le sein d'Hamid et le poignard qui allait le frapper, ce ne fut pour Emina que l'affaire d'un instant. Réveillé en sursaut, mais comprenant du premier coup son danger et résolu à se défendre, Hamid repoussa d'une main Emina, de l'autre il saisit un poignard qu'il portait toujours à sa ceinture ; puis, se dressant brusquement sur ses pieds et s'emparant de deux pistolets placés auprès de son oreiller, il en mit un entre ses dents et dirigea l'autre contre celui de ses assaillants qui le serrait de plus près. Emina, qu'Hamid avait placée derrière lui, n'était pas femme à se faire un rempart de celui qu'elle aimait. Elle se fût plutôt battue à ses côtés, et si elle ne l'osa pas, ce ne fut pas la crainte des couteaux ni des balles qui la retint, ce fut celle du blâme et peut-être du persiflage dont Hamid poursuivrait un jour ses hauts faits. Elle songea donc à un moyen de se rendre utile sans se rendre importune, et, se laissant glisser sans bruit sur le parquet, elle se traîna jusqu'à la croisée, la poussa doucement, monta sur le rebord, puis, sans même se redresser de peur d'être aperçue, elle s'élança dans la cour. De là elle courut réveiller les domestiques du bey, leur apprit la situation désespérée de leur maître, et les conjura de courir à son secours sans perdre un instant. Ceux-ci n'hésitèrent pas, et, ramassant leurs armes éparses sur le plancher, ils se dirigèrent par la petite porte dans la cour du harem. De là, pénétrant par

l'entrée principale du bâtiment, ils arrivèrent bientôt à l'escalier qui conduisait au premier étage. Dès que les brigands demeurés aux prises avec Hamid entendirent ce bruit de pas, ils se précipitèrent au-devant de leurs nouveaux adversaires.

— Hamid va les poursuivre, — se disait Emina, qui suivait les serviteurs ; mais Hamid ne paraissant pas, la terreur d'Emina fut bientôt à son comble. On se battait sur l'escalier, les balles sifflaient, les lames brillaient dans l'étroit corridor. A travers les balles et les épées, Emina parvint à se frayer un passage. Les uns ne la remarquèrent point, et à vrai dire ils avaient assez d'occupation sans songer à elle ; d'autres l'aperçurent, mais aucun musulman, fût-il même le plus féroce des bandits, n'oserait s'attaquer à une femme. Emina gagna donc sans obstacle le palier ; d'un bond elle traversa le vestibule. La porte d'Hamid était toute grande ouverte, la chambre était sombre, et dans le premier instant Emina la crut vide ; mais son erreur fut bientôt dissipée. Un rayon de la lune, tombant sur un coin reculé de la pièce, lui montra une masse informe étendue sur le plancher. Elle y court, se baisse, soulève un coin du manteau qui la couvrait : c'était Hamid. Emina pousse un cri étouffé, elle presse cette tête inanimée contre son cœur, elle pose ses lèvres glacées sur ce visage pâle et plus glacé que ses lèvres ; elle appuie une main tremblante sur ce cœur qu'elle ose à peine interroger ; mais ce cœur palpite encore, de faibles battements se font sentir. Il vit, et c'est assez pour Emina, qui a recouvré toute son énergie. Elle n'appelle personne à son aide ; elle est seule avec son trésor, qu'elle suffit à défendre contre les assassins et contre la mort. Dans un compartiment pratiqué dans le chambranle de la cheminée sont entassés, à côté d'un

briquet, les morceaux de bois résineux qui sont l'unique moyen d'éclairage connu en Asie. Emina allume une de ces torches ; elle traîne Hamid vers son lit, et peut enfin examiner sa blessure. Sa vue se trouble ; cependant elle murmure une courte prière et se remet à l'œuvre. Le sang jaillissait à grands flots d'une large blessure à la tête, le crâne était dénudé, et un filet d'une matière blanchâtre se mêlait au sang, déjà caillé autour de la plaie. Deux autres coups avaient percé la poitrine et le bras droit d'Hamid. Ces blessures étaient légères, comparées à la première. Emina essaya d'abord d'en laver la plaie pour en reconnaître la profondeur ; mais, remarquant que le sang coulait avec plus d'abondance à mesure que les caillots s'en détachaient et que le pouls baissait de plus en plus, elle se prit à tamponner et à resserrer la plaie, ce qui lui réussit assez bien. Le pansement achevé, Hamid demeurait toujours sans connaissance, et la jeune femme sentit le besoin de secours. Le combat sur l'escalier avait cessé depuis quelques instants ; les brigands fuyaient, et les serviteurs les poursuivaient, tout en sachant fort bien qu'ils ne pourraient les rejoindre et sans en éprouver de grands regrets. Malgré sa répugnance à laisser Hamid seul, ne fût-ce que pour peu d'instants, Emina se détermina à se mettre à la recherche de ses compagnes et des enfants du bey.

Un second éclat de bois fut allumé, et après d'assez longues recherches, Emina put enfin découvrir dans un des coins les plus obscurs du harem la famille d'Hamid.

Ansha, la grand'mère, l'Abassa et les enfants étaient serrés les uns contre les autres dans l'attitude du plus violent effroi. — Dieu soit loué ! te voilà sauvée, mon enfant ! — s'écria la vieille dame en reconnaissant Emina, et, en dépit du geste impérieux et effrayé d'Ansha, ell

continua : — Et Hamid, qu'est-il devenu? Aucun malheur, je l'espère...

— Un bien grand l'a frappé, ma mère, répondit Emina d'une voix mal assurée; il est blessé, la blessure est grave, à ce que je crains, et je venais réclamer du secours...

— Mon Dieu, mon Dieu! épargnez mon enfant! s'écria la pauvre mère en sanglotant; qu'il ne meure pas comme son père et son grand-père et ses deux frères sont morts, et que je ne voie pas s'éteindre dans le sang le dernier de ma race!...

— Ne parlez pas si haut, Madame, interrompit Ansha avec aigreur; mais, ayant rencontré le regard d'Emina fixé sur elle avec étonnement, elle se ravisa aussitôt en prenant sur son cœur ses deux plus jeunes enfants. — Ce que vous éprouvez pour Hamid, je l'éprouve, moi, pour ces enfants qui sont les siens, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, c'est à leur salut que je me dévoue avant tout.

— Vous n'avez plus rien à craindre ni pour eux ni pour vous, Ansha, dit Emina avec douceur. Les brigands sont loin d'ici à cette heure.

Puis, prenant sous son bras la vieille mère, qui s'était levée pendant cet entretien, elle se dirigea vers la chambre d'Hamid.

Ansha les suivit.

Hamid gisait toujours sur sa couche, sans mouvement et sans connaissance. En vain sa pauvre mère l'appela des noms les plus tendres, en vain les sanglots d'Ansha firent résonner les voûtes du harem, en vain les larmes plus sincères de ses enfants baignèrent ses pieds et ses mains.

A la vue de ces témoignages d'une affliction plus ou

moins vraie, Emina sentit redoubler sa douleur; mais, faisant un dernier effort sur elle-même, elle se disposa à administrer au blessé la potion qui pouvait le rappeler à la vie. Elle tira d'une armoire sa boîte à médicaments, choisit une petite fiole contenant une liqueur rougeâtre, et en ayant versé quelques gouttes dans de l'eau-de-vie, elle en baigna les lèvres et les tempes d'Hamid. Cette première tentative ne réussissant pas, Ansha proposait déjà de défaire les bandages, qui, selon elle, gênaient la circulation du sang, et d'envoyer quérir certain iman bien connu pour plusieurs cures miraculeuses, lorsque la grand'mère, s'opposant à ces mesures, déclara qu'Emina se connaissait en médecine beaucoup mieux que l'iman, et qu'il fallait s'en rapporter à elle. En effet, grâce aux soins continus de la pauvre enfant, la poitrine d'Hamid commença à se soulever comme pour aspirer l'air, qui n'y était pas entré depuis environ une heure. Ses yeux s'entr'ouvrirent et se refermèrent aussitôt; un léger frémissement parcourut tout son corps, comme si la vie eût repris possession de ses membres engourdis. Il fit un mouvement et parut vouloir porter sa main à sa tête; mais la main, refusant d'obéir, retomba lourdement sur sa couche. Quelques instants de silence et d'immobilité suivirent cet effort, qui semblait avoir épuisé les forces du blessé; puis ses yeux s'ouvrirent de nouveau et se fixèrent cette fois sur ceux qui l'entouraient. Chacun prit alors, et presque sans y songer, la physionomie qui convenait le mieux à la situation. C'était une peine inutile. Si les yeux d'Hamid étaient ouverts, l'âme, dont ils n'étaient que l'instrument, n'était pas présente; le corps vivait, l'intelligence était captive et obscurcie.

— Hamid, mon enfant, lui dit sa grand'mère, ne me reconnais-tu pas?

— J'ai une pierre sur la tête; ôtez-la-moi.

En entendant ces mots, Emina, par un mouvement involontaire, posa sa main sur cette tête endolorie.

— C'est bien, murmura Hamid.

VIII

Un silence solennel se fit autour du blessé, car il y avait dans le son sec et saccadé de sa voix et dans la fixité de son regard quelque chose qui disait que l'homme étendu sur ce lit de douleur n'était plus celui dont la volonté inébranlable avait gouverné et contenu jusque-là les agitations du harem. Il était là devant ses femmes, sa mère, ses enfants et ses esclaves; mais l'une ne retrouvait plus en lui son fils, non plus que les autres leur époux, leur maître ou leur père, et cet homme pour ainsi dire dédoublé, qui se montrait sous une nouvelle forme tandis que l'ancienne semblait avoir disparu, inspirait un inexprimable effroi à toutes ces femmes, excepté à Emina, pour laquelle Hamid était toujours Hamid, l'objet de son amour et de son adoration. Ansha essaya pourtant de se rappeler au souvenir de son seigneur, et, se plaçant résolûment entre lui et Emina : — Le noble Hamid, lui dit-elle, ne reconnaît-il plus sa servante fidèle, sa dévouée Ansha?

Le mouvement d'Ansha ayant déplacé Emina, qui se

retirait discrètement à l'écart, Hamid s'écria d'une voix irritée et sans faire la moindre attention à la suppliante Ansha : — Pourquoi me remettre cette pierre sur la tête? ne vous ai-je pas dit de m'en débarrasser? Voulez-vous me faire mourir? — Et il s'agitait sur sa couche comme une bête farouche dans sa cage, pendant que les femmes, interdites et éperdues, se consultaient du regard et ne savaient quel parti prendre; mais la vieille dame, qui n'avait pas encore complétement oublié les mystères du cœur humain et de la jeunesse, prit la main d'Emina et la plaça de nouveau sur le front d'Hamid. L'agitation se calma aussitôt. Il respira profondément comme un homme qui passe d'une situation insupportable à un repos bienfaisant; ses paupières s'abaissèrent comme pour appeler le sommeil, il murmura quelques mots de remerciement et de satisfaction, et il parut s'endormir.

Son sommeil fut long, quoique agité. Personne ne remuait dans la chambre à l'exception d'Ansha, qui allait d'une fenêtre à l'autre, et de celle-ci à la porte, déclarant que sans doute à son réveil Hamid retrouverait sa raison, que son délire était trop pénible à voir, et que s'il se prolongeait, il faudrait absolument avoir recours à l'iman. — Nous verrons, disait la grand'mère. — Et Ansha maudissait dans son cœur les caprices de la vieillesse, qui livrait son mari à sa rivale. Le moment si impatiemment attendu arriva enfin, et Hamid se réveilla; mais c'était encore le même Hamid. La lumière de son intelligence n'était pas complétement éteinte; elle était voilée, faussée. Son premier regard fut semblable à celui qui avait précédé son sommeil. Évidemment rien n'était amélioré dans l'état du blessé; il y avait même dans ses mouvements et dans l'expression de son visage une sombre irritation plus marquée qu'au début.

Ansha lui ayant demandé comment il se trouvait, il ne parut pas l'avoir entendue et ne lui fit aucune réponse. — N'accepteriez-vous pas une boisson de ma main, noble Hamid? une tasse de café vous ferait sans doute grand bien? — Même silence. Encouragée par ce silence même; car Ansha n'avait pas le découragement facile, elle porta aux lèvres d'Hamid une tasse pleine du café qu'on avait servi aux femmes pendant son sommeil; mais la tasse, violemment repoussée par le bey, alla tomber sur les genoux d'Ansha en l'inondant de café brûlant. — Je vous connais, disait Hamid en s'agitant; vous êtes Méhémed-Bey, le chef des Kurdes, et vous me gardez rancune à cause de la jument que je vous ai enlevée, mais vous n'êtes que des traîtres, vous et vos amis. Venez donc vous battre avec moi : je suis fort et ne vous crains pas; mais non, vous n'osez. Vous m'attaquez en traître, vous me jetez des pierres à la tête, vous m'écrasez sous un quartier de roche. Au secours, à moi!

Et tout en poussant ces exclamations furieuses, Hamid se démenait comme un possédé, au risque de défaire cent fois ses bandages et de rouvrir ses blessures. Toutes les femmes l'entouraient, elles essayaient de le contenir; mais que pouvaient leurs faibles bras contre la puissance de la jeunesse et de la fièvre? Il envoyait l'une à dix pieds de sa couche et contre le mur, il renversait l'autre par terre, il faisait pirouetter la troisième jusqu'à lui enlever la respiration. Le plancher de sa chambre ressemblait à un champ de bataille après une action meurtrière. Personne ne songeant à Emina, celle-ci s'enhardit jusqu'à reprendre sa place auprès du blessé. S'approchant de lui et posant sa petite main sur le bras qu'il raidissait : — Hamid, lui dit-elle à voix basse, pourquoi vous agitez-vous ainsi?

Hamid ne fit point de réponse; mais un changement subit et complet s'opéra dans toute sa personne. — Ah! les voilà qui prennent la fuite, les misérables! Je savais bien qu'ils n'oseraient pas me regarder en face; mais ils m'ont laissé sous le poids de cette pierre immense qui me fait tant de mal!

Sans mot dire, Emina porta sa main du bras à la tête d'Hamid. — Qui donc enfin a eu pitié de moi? demanda-t-il?

— C'est moi, seigneur, répondit timidement Emina.

— Qui es-tu?

— Ne me reconnaissez-vous pas, noble Hamid? ne reconnaissez-vous plus votre pauvre Emina?

— Emina! Qu'est-ce qu'Emina? Ah! je sais, une petite qui est dans mon harem... Mais non, ce n'est pas elle qui a soulevé cette pierre; elle n'est ni assez forte ni assez courageuse pour cela. Montre-moi ton visage, ajouta-t-il après un moment de silence.

Emina n'osait guère, mais Hamid reprit en l'attirant plus près de lui : — Soulevez donc ce rideau rouge, qui jette un reflet sanglant sur tout ce qui m'entoure. — Puis, fixant sur elle un regard encore égaré : — Ah! je te reconnais, maintenant!... Tu es ma belle, ma brave *Ae-Elma* (blanche pomme). Comment es-tu ici sur ce rocher solitaire? T'a-t-on dit que l'on m'y avait amené, enchaîné?... Demeure auprès de moi, donne-moi ta main, et ne me quitte plus... Dis que tu ne me quitteras pas!... Tu sais bien, la dernière fois que je te vis, je ne voulais pas te laisser partir : je ne pouvais me résoudre à me séparer de toi, malgré ta promesse de revenir le lendemain; mais maintenant que te voilà, tu resteras toujours auprès de moi, ta main dans la mienne et ta tête sur mon sein.

Ces discours incohérents étaient prononcés avec l'ac-

cent de la plus exquise tendresse. Emina, à laquelle ils n'étaient adressés que des lèvres, se raidissait contre les séductions de cette voix émue, de ces regards amoureux, de ces caresses fourvoyées. Elle rougissait devant ses compagnes de ces témoignages d'amour, d'abord parce qu'ils étaient publics, et ensuite parce qu'ils ne lui étaient pas destinés. Au milieu de sa mauvaise humeur, Ansha triomphait du malaise d'Emina : elle savait combien d'orages recélait ce joli nom de *Blanche-Pomme*, et il est bon d'entrer ici dans quelques détails sur les causes de la satisfaction d'Ansha.

Blanche-Pomme était le nom d'une bohémienne fort connue dans la province d'Hamid-Bey. Il y avait très-longtemps que Blanche-Pomme était belle, ce qui ne l'empêchait pas de l'être encore beaucoup, et le très-grand nombre de têtes qu'elle avait tournées depuis une trentaine d'années ne diminuait pas le nombre de celles qu'elle tournait encore. On citait plusieurs beys, voire quelques pachas, qui s'étaient ruinés pour lui plaire, quoiqu'elle affectât un grand désintéressement, qui consistait à ne prendre que ce qu'on voulait bien lui donner. Bref, elle n'était pas voleuse, ce qui la plaçait d'emblée parmi les créatures d'élite, les prodiges de sa race. Plutôt petite que grande, la taille assez épaisse, le teint pâle et brun, les cheveux légèrement crépus, les yeux gris et la bouche grande, Blanche-Pomme possédait un certain charme provenant on ne sait d'où, mais qui n'opérait pas moins sur tous ceux qui l'approchaient. Elle dansait à ravir la danse turque, chantait à merveille les chansons turques, avait de beaux bras et de belles mains, quoique peu mignonnes, et son sourire prêtait à ses yeux chatoyants un éclat singulier, pour ainsi dire vertigineux. Tout en ayant l'air d'ignorer la liaison d'Hamid-Bey avec la bohé-

mienne, Ansha la connaissait parfaitement, cette liaison étant d'ailleurs si peu mystérieuse que le voisinage s'en était égayé plus d'une fois. Il n'en était pas de même pour Emina. Le nom de Blanche-Pomme avait été prononcé plusieurs fois devant elle, soit par Ansha, soit par les enfants, aussi bien informés que leur mère, soit par quelque esclave, et toujours avec un sourire méchant. Emina cependant ne s'était jamais inquiétée de ce que pouvaient cacher de semblables sourires, et la pensée que l'amour d'Hamid pût appartenir à une autre femme qu'Ansha ou elle-même ne lui avait jamais traversé l'esprit. Le délire d'Hamid venait de dissiper son erreur en lui donnant de nouveaux sujets d'inquiétude. La jeune femme du bey se voyait menacée par deux rivales : l'une, Ansha, dont elle appréciait jusqu'à un certain point les forces et la faiblesse ; l'autre, la bohémienne, dont elle s'exagérait l'importance à plaisir. Pour Ansha, chaque fois qu'Hamid adressait à Blanche-Pomme, sous le couvert d'Emina, de douces paroles, ses beaux traits exprimaient, en se contractant, une joie diabolique. Elle ne tarda pas à remettre l'iman sur le tapis. L'intervention d'une image païenne dans le délire d'Hamid prouvait avec trop d'évidence qu'il y avait de la sorcellerie dans son mal, et il fallait absolument conjurer le démon. La vieille dame n'osa pas s'opposer plus longtemps aux pieux désir de sa belle-fille, et elle se dit, pour excuser sa faiblesse, que la visite de l'iman ne pouvait nuire au blessé. On envoya donc quérir le saint homme, qui, alléché par la perspective de quelques piastres à gagner, ne se fit pas attendre.

On se figure peut-être un iman turc sous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche et flottante, au teint pâle, aux regards éteints par l'abus de l'opium, ou bien

encore on se représente un vieillard vigoureux, un musulman de la vieille école, du temps des janissaires, du beau régime du turban ballonné et du *far niente*. Un iman du XIXe siècle est un tout autre personnage. Son aspect n'a rien de respectable ni de sacerdotal. Aucune de nos vertus n'ayant cours dans les mœurs musulmanes, il en résulte que le directeur de ces mœurs ne ressemble aucunement à ce que nous nous représentons par exemple comme le résumé vivant des vertus chrétiennes, ou bien seulement de l'honnête homme civilisé. L'iman turc a autant de femmes, voire de concubines, qu'un simple mortel; il s'enivre (d'eau-de-vie à la vérité) sans le moindre scrupule, il travaille aux champs ou exerce un métier quelconque; mais le plus clair de son revenu se compose de l'impôt qu'il tire de la crédulité des âmes simples ou hypocrites, ce qui le constitue charlatan et imposteur par-dessus le marché. L'imposture, l'hypocrisie et la fourberie, telles sont les trois vertus théologales qui distinguent le prêtre mahométan en général du commun des laïques, sans préjudice de l'oisiveté, de la luxure et de la gourmandise, qui sont inséparables des susdits mérites. Ceci s'applique aux imans en général. Quant à l'individu en question, il exerçait naturellement la profession de bouvier.

Depuis quelques années cependant, le produit de sa profession sacerdotale lui permettait de laisser reposer ses bœufs, et il ne conservait plus du bouvier que le titre et les manières. En sa qualité d'iman, il était censé savoir lire et écrire, mais il bornait ses lectures au texte du Koran, et sa mémoire étant d'ailleurs assez bonne, il avait abandonné la noble profession des lettres. Celui qui l'eût invité à lire à livre ouvert, et dans un autre volume que celui qu'il portait dans ses poches, un

chapitre quelconque du Koran lui eût joué un fort mauvais tour.

Ahmed-Effendi (ainsi s'appelait l'iman) était âgé de trente ans environ; il avait quelque droit à l'épithète de bel homme, si une taille au-dessus de la moyenne, une carrure remarquable, de grands yeux noirs surmontés d'épais sourcils, un nez long, des lèvres épaisses et sensuelles, une barbe noire et inculte, un teint rubicond et un visage plutôt carré qu'arrondi, constituent un pareil droit. Ahmed-Effendi jouissait d'une grande considération dans le pays, et cette considération était l'œuvre d'Ansha. D'où venait la partialité de la belle Ansha pour l'homme de dieu? Ses ennemis (et elle en avait beaucoup) se moquaient de sa dévotion. Chaque fois qu'un accident survenait dans la famille, qu'un enfant tombait d'un peu haut, qu'un autre mangeait des fruits verts jusqu'à se donner la colique, chaque fois qu'Ansha elle-même était atteinte d'une de ses infirmités passagères si communes à son sexe, vite on envoyait chercher l'iman. Dans la circonstance où la plaçait l'accident survenu au bey, Ansha avait surtout bien des choses à dire au saint personnage.

Elle voulait lui raconter d'abord l'événement en s'y attribuant à elle-même le plus beau rôle, lui communiquer ses soupçons sur l'ensorcellement d'Hamid-Bey, et lui insinuer que le délire n'ayant paru qu'à la suite des médicaments administrés par Emina, on pouvait considérer la petite scélérate comme la complice de la bohémienne et les croire toutes deux d'accord pour égarer la raison du malade et s'emparer complétement de son esprit. L'iman entra sans peine dans les vues qu'Ansha lui développa confidentiellement avant de le conduire près d'Hamid; il s'engagea à ne rien négliger pour combattre la pernicieuse

influence de sa rivale. Tous deux passèrent ensuite dans la chambre du blessé.

Hamid reposait assez tranquillement, la tête appuyée sur l'épaule d'Emina, dont il tenait les petites mains dans les siennes. Assise de l'autre côté du matelas, la vieille dame contemplait son fils avec toute l'anxiété d'une véritable tendresse. Les enfants (y compris les deux fils aînés d'Ansha et leurs femmes) étaient groupés çà et là dans la chambre, causant à voix basse des événements de la nuit et des inquiétudes de la journée.

L'iman s'était approché du blessé et le considérait depuis quelque temps d'un air grave comme s'il eût cherché la solution d'un problème d'algèbre, sans que le bey parût s'apercevoir de sa présence. J'oubliais de remarquer qu'Hamid avait montré de tout temps peu de bienveillance pour l'homme du Seigneur, ce qui tenait sans doute à un caprice de sa nature rebelle. Lorsqu'Ahmed-Effendi jugea que sa contemplation s'était assez prolongée (la vieille dame était arrivée à cette conclusion quelques minutes avant lui), il exprima le désir d'être laissé seul avec le blessé. Les enfants se dirigèrent aussitôt vers la porte, la grand'mère quitta son siége, et Emina fit un mouvement pour se conformer aux vœux du saint homme; mais, quelque faible que fût ce mouvement, il suffit à amener le trouble et la confusion dans le harem. A peine Hamid se fut-il aperçu de ses efforts pour retirer les petites mains enfermées dans les siennes, que, les serrant avec plus de force et bondissant sur son oreiller comme le daim blessé bondit sur l'herbe qu'il a rougie de son sang, il recommença ses invectives, ses protestations, ses menaces et ses supplications désespérées. — Que veut-on? Qui prétend te séparer de moi? Éloignez-vous tous, ou vous vous en repentirez! Prenez,

emportez tout ce qui m'appartient, mais qu'on ne touche pas à elle. J'ai de l'argent, j'ai des bijoux, là, dans cette armoire... (La vieille dame lui ferma résolûment la bouche, et cela suffit pour donner un autre cours à sa pensée.)... *Ae-Elma*, reprit-il, te souvient-il de ce jour où je m'égarai dans la montagne? Tu me trouvas assis sur l'herbe auprès d'une fontaine, pendant que mon cheval paissait à quelques pas de moi. Tu vins t'asseoir à mes côtés, tu me pris la main, et nous demeurâmes ainsi l'un auprès de l'autre sans nous parler et sans même lever les yeux, de peur que notre bonheur ne s'évanouît comme un songe. Ah! que nous étions heureux ce jour-là! Place-toi comme tu étais alors, fermons les yeux et rappelons-nous la forêt sombre, le vert gazon, les chênes frémissants et la voûte resplendissante du ciel, qui paraissait au-dessus de leur dôme d'ombrage.

Tremblante et émue, Emina n'osait ni partir ni rester; mais pendant qu'elle cherchait son courage pour s'éloigner, elle restait. Ansha s'agitait en regardant l'iman, et elle le regarda si bien, que celui-ci, interprétant ce muet langage, prit son parti, en brave qu'il était quelquefois. Il s'avança d'un air décidé, et s'écria en s'adressant à Emina : — Partez, Madame, il le faut; il faut que je demeure seul avec Son Excellence. — Puis il la saisit par le bras.

Y songeait-il, le saint homme? savait-il à quelle sorte d'Excellence il avait affaire, et quels orages il attirait sur sa tête en touchant à ce petit bras? Le délire donne, dit-on, de la force aux plus faibles, et Hamid-Bey était naturellement des plus forts. A peine l'iman avait-il touché le bras d'Emina, qu'on vit sa barbe crépue violemment secouée par la main nerveuse d'Hamid, et l'alarme redoubla lorsque, passant de la barbe à la gorge,

les deux bras du blessé la serrèrent de façon à étouffer l'iman. Celui-ci était menacé d'asphyxie, si Emina ne l'eût tiré d'affaire en exerçant sa douce omnipotence sur le bey. — Hamid, mon cher Hamid ! s'écria-t-elle en enlaçant de ses bras délicats le poignet contracté du blessé. Il n'en fallut pas davantage. Le charme opérant, les doigts d'Hamid se desserrèrent, et, passant subitement de l'excès de la fureur à l'excès de la tendresse, le terrible malade parut ne plus se souvenir que de son amour : il recommença son idylle comme si personne n'eût osé l'interrompre. Ansha avait beau se démener, l'éloignement d'Emina n'était plus, ne serait plus jamais réclamé par l'exorciste. — Je pense, dit-il aussitôt qu'il eut repris l'usage de la parole, je pense que, vu l'état des choses, la présence de Madame est plutôt à désirer qu'à craindre. D'ailleurs il n'est rien d'impossible à celui dont Dieu a fait son instrument indigne : ma tâche sera seulement plus difficile, mes rites plus compliqués, j'aurai à livrer une double bataille; mais deux victoires sont-elles plus difficiles à remporter qu'une pour le Tout-Puissant ?

Tout en se tenant à une assez grande distance du possédé, l'iman dressa le catalogue des objets nécessaires à la conjuration. Il fallait d'abord un coq noir, mais tout noir, car une seule plume blanche mêlée aux noires pouvait produire des résultats incalculables. — Ahmed-Effendi réclamait ensuite la racine d'une plante récemment arrachée, — une jatte de lait d'une vache ayant vêlé dans les vingt-quatre heures, — une oque de fine fleur de farine de froment, — une douzaine d'œufs frais pondus par des poules entièrement blanches, — une demi-oque de sucre blanc, — quelques herbes aromatiques, telles que la menthe, le serpolet, etc. Aucun des ingrédients demandés par l'iman n'appartenait à la caté-

gorie des produits exotiques, mais pour les trouver il fallait du temps. Il est vrai que le temps est nécessaire à bien d'autres choses encore, et entre autres à la confection de certain ragoût à l'ail qui formait l'un des principaux titres à la célébrité de la négresse cuisinière du bey, ragoût que l'iman affectionnait de prédilection, et dont Ansha ne manquait jamais de le régaler lors de ses visites professionnelles.

Les servantes furent donc partagées en deux corps : le premier partit pour le village à la recherche du coq noir, des poules blanches, etc., tandis que le second s'occupait des préparatifs du goûter. La journée s'écoula presque entièrement avant que le repas et l'exorcisme fussent à point ; mais enfin tout s'arrangea si bien que le ragoût à l'ail et le coq noir parurent en même temps. Le docteur se restaura d'abord, et annonça ensuite qu'il était prêt à livrer bataille. On égorgea le coq noir, dont le sang fut soigneusement recueilli dans un baquet en faïence tenu par Ansha, qui remuait le liquide pour l'empêcher de se coaguler, tandis que l'iman, marmottant des formules mystérieuses, jetait tour à tour dans le baquet des poignées de farine et d'herbes aromatiques séchées au four et réduites en poudre, des pincées de sucre et des fragments de la racine merveilleuse. Quand le gâteau eut été suffisamment pétri, Ahmed-Effendi se fit donner une casserole, y déposa une certaine quantité de beurre frais, plaça la casserole sur le feu, y versa la pâte encore liquide, et attendit, en continuant ses prières, que le feu lui donnât la couleur et la consistance voulues. Puis il retira la tarte du feu, la posa sur une planche carrée faisant office de plateau, et la coupa en plusieurs tranches. Prenant ensuite le papier, l'écritoire et la plume dont les hommes de sa profession sont toujours munis, il coupa

autant de petits carrés de papier qu'il avait coupé de tranches de gâteau, écrivit sur chacun un verset du Koran approprié à la circonstance, et plaça les papiers sur les tranches. Ces préparatifs terminés, l'iman s'approcha avec précaution du blessé, tenant son plateau à la main, non sans avoir recommandé à Emina, qui était assise sur le bord du lit, de mettre ses mains dans celles d'Hamid et de ne pas bouger. Lorsque l'exorciste fut arrivé près du lit, il prit une tranche du gâteau, en enleva le papier, mangea l'une et déposa l'autre sur la tête du possédé, opération qu'il répéta jusqu'à six fois consécutives, après quoi il déclara qu'un peu de repos lui était nécessaire, vu l'acharnement de l'esprit de ténèbres; mais, cédant aux instances et aux supplications d'Ansha, le saint homme fit un dernier et généreux effort, et il vida le plateau. Hamid cependant paraissait ne ressentir aucun effet de ce merveilleux traitement. Le docteur jugea donc nécessaire de recourir à des moyens plus énergiques. Il roula respectueusement entre ses doigts l'un des petits papiers qui couronnaient la tête du bey, et il le lui présenta pour qu'il l'avalât; mais la douce voix d'Emina elle-même échoua cette fois contre l'invincible endurcissement du blessé, qui serra les poings, grinça des dents, et se montra plus disposé à avaler le docteur que son petit papier. Décidément le diable tenait bon et n'était pas aussi facile à déloger qu'on l'avait pensé; l'iman déclara d'un ton capable et entendu qu'il savait bien pourquoi, et que c'était à Emina elle-même d'avaler les papiers dont le bey ne voulait pas. Trop heureuse d'obtenir au prix de ce léger sacrifice qu'on laissât son mari tranquille, Emina consentit à avaler autant de petits papiers qu'on le jugerait à propos. Le malade cependant ne donnait pas le moindre signe d'amendement. — Il faut nous contenter

pour le moment de ce que nous avons obtenu, dit gravement l'iman, dont la modération se montrait digne des plus grands éloges. Espérons que le temps et notre persévérance nous procureront des résultats plus décisifs.

Avant de s'éloigner et cédant aux prières d'Ansha, Ahmed-Effendi prépara un charme salutaire, et le laissa comme auxiliaire auprès du malade, absolument comme nos grands médecins d'Europe laissent auprès de leurs malades de distinction un aide-médecin chargé de veiller à l'administration des médicaments et de combattre les crises imprévues. Le charme salutaire consistait dans les cendres du feu qui avait cuit le gâteau, et qui, renfermées dans de petits sachets, furent placées çà et là sur le corps du blessé. L'iman se retira ensuite accompagné par Ansha et promettant de revenir.

IX

Hamid-Bey demeura dans le même état pendant quinze jours en dépit des conjurations souvent réitérées de l'exorciste, malgré les soins assidus d'Emina et ceux non moins empressés d'Ansha et des servantes, malgré les prières ferventes de sa vieille mère et de ses jeunes enfants. Pendant quinze jours, la raison du blessé ne reprit pas un seul instant son empire; les mêmes illusions l'agitèrent et le dominèrent constamment; les mêmes exigences retinrent Emina auprès de son lit, ses mains dans la sienne, son épaule lui servant d'oreiller. Faut-il s'étonner si Emina ne se sentait pas trop malheureuse? Elle qui avait tant souffert de la position secondaire et insignifiante qu'elle occupait dans les affections de son mari, elle était devenue tout à coup nécessaire, non pas seulement à son bonheur, mais à son existence. Il y avait là sans doute quelque chose qui tenait aux phénomènes magnétiques, et le cœur d'Hamid-Bey n'était peut-être pour rien dans ces mystères; mais Emina, qui ignorait

jusqu'au nom du magnétisme, attribuait ce besoin impérieux de sa présence à l'amour, — un amour étrangement éclos dans ce cœur jusque-là indifférent et cruel, un amour qui ne lui était pas destiné, et qu'elle usurpait en quelque sorte : usurpation bien involontaire cependant, et sa conscience était assez tranquille sur ce point.

Une autre circonstance singulière qui accompagnait la maladie du bey, c'était sa profonde indifférence pour la belle Ansha. On eût dit qu'il avait complétement oublié l'existence de cette femme, jusque-là maîtresse si absolue, sinon de son cœur, au moins de son esprit. Malgré tous ses détours et toutes ses ruses, malgré sa sollicitude affectée et ses soins importuns, elle ne parvint pas une seule fois à attirer son attention: Hamid ne s'inquiétait nullement d'elle, et s'il lui arrivait parfois de prononcer son nom, c'était au sujet de quelque circonstance passée et comme il l'eût fait de toute autre personne sans ajouter un mot de tendresse ou de souvenir. Le nom d'Emina venait aussi quelquefois sur ses lèvres, mais, hélas! c'était à peu près de la même manière que celui d'Ansha et aux mêmes occasions. S'il goûtait à des confitures qu'il trouvait trop sucrées, il disait : — C'est sans doute Emina qui a fait cela; Ansha n'a jamais pu lui enseigner à ménager le sucre dans les confitures. — C'était d'ordinaire devant Emina elle-même qu'Hamid faisait ces réflexions, car ce n'est guère qu'à elle qu'il adressait spontanément la parole, et elle connut ainsi la méthode suivie par Ansha pour la perdre dans l'esprit de son mari. — Si jamais Hamid revient à lui, se disait-elle parfois, je sais maintenant d'où me vient le danger, et je saurai m'en défendre. Et d'ailleurs il me semble que je n'aurais plus si peur de mon mari, car je sais qu'il m'aime maintenant.

Un soir entre autres, Emina se tenait ce langage, tan-

dis qu'assise auprès du lit de son amant, sa main toujours entre les siennes, elle le regardait dormir. Hamid avait passé une bonne journée; il avait mangé et causé tour à tour; puis, vers le coucher du soleil, il s'était endormi tranquillement sur l'épaule d'Emina. Après être restée quelque temps immobile de peur de troubler son repos, elle avait doucement dégagé son épaule, posé sur l'oreiller la tête de son mari, et s'était assise, toujours sans lâcher sa main, auprès de son lit, où elle le contemplait avec amour. Il y avait juste quinze jours qu'Emina ne s'était couchée, qu'elle ne dormait qu'à de rares intervalles et pendant de courts instants. Aussi, tout en devisant avec elle-même, sentait-elle ses yeux appesantis se fermer, et ses pensées devenir de plus en plus indistinctes et confuses. Elle fut bientôt plongée dans un sommeil paisible, quoique léger. Ce sommeil durait depuis quelque temps, lorsqu'elle crut sentir une impression de froid à la main qu'elle avait laissée dans la main d'Hamid, et à cette impression en succéda bientôt une autre de gêne et de malaise. Il lui semblait que ce froid passait de sa main à sa poitrine et dans son cœur, dont il suspendait les battements, et qu'un frisson glacial parcourait tout son corps, tandis que sa respiration devenait difficile et douloureuse. Lorsque le sommeil est ainsi irrité par ce que nous appelons le *cauchemar*, il ne tarde guère à se dissiper. Emina ouvrit donc bientôt les yeux, et son premier regard fut pour Hamid.

Hamid ne dormait plus. Il était assis sur son lit, et ses yeux étaient fixés sur le pâle et doux visage de sa jeune femme. Il la regardait, hélas! avec le regard des anciens et des mauvais jours, un regard froidement protecteur, légèrement moqueur, celui du précepteur observant l'enfant qu'il a laissé accoudé sur ses livres et qu'il retrouve

endormi. Emina demeura interdite, atterrée. — Où est Ansha? — fit Hamid de sa voix un peu sèche et stridente. Et comme Emina ne répondait pas, mais continuait à le regarder d'un œil effaré : — Voyons, mon enfant, reprit-il, qu'y a-t-il? On dirait que tu as peur? On t'a placée là pour me veiller pendant mon sommeil, car je sais bien que j'ai été malade, et tu t'es endormie à la peine? Il n'y a pas de mal à cela, ma petite. De plus fortes que toi ont sans doute fait la plus rude besogne; puis, quand elles ont été à bout de leurs forces, ton tour est venu, et tu n'as pu achever la veillée? Encore une fois, il n'y a pas de mal à cela, ma chère petite. Veiller les malades, ce n'est pas de ton âge; quand tu auras dix ans de plus, tu ne t'oublieras pas si vite, mais tu ne seras plus si gentille... Où est donc Ansha? Fais-moi le plaisir de l'appeler.

Confondue d'abord par l'affectueux dédain de son mari, Emina avait rassemblé toutes ses forces et rappelé toutes ses résolutions. — Du courage, se disait-elle, voici le moment décisif; si je perds cette occasion, c'en est fait de moi, et je retombe à tout jamais dans l'abîme dont je viens de sortir. — Et joignant l'action à la pensée, Emina s'approcha d'Hamid, lui passa tendrement un bras autour du cou, et lui dit d'une voix toute tremblante :

— Hamid! cher Hamid! regarde-moi, et aime-moi comme...

Elle allait peut-être ajouter : Comme tu m'aimais quand tu étais fou ; mais Hamid qui croyait lire couramment dans le cœur des femmes, la regarda en souriant avec malice, et faisant un mouvement comme pour la presser sur son cœur, il s'arrêta, et dit en la regardant d'un air narquois :

— Aie pitié de moi, ma fille! Ne vois-tu pas quel pauvre

mari je fais en ce moment? Va me chercher Ansha, bonne petite, je ne suis...

Mais Emina n'en entendit pas davantage. Troublée, humiliée, le visage en feu, les yeux pleins de larmes, elle s'échappa en courant, et alla exécuter l'ordre d'Hamid. Elle se dirigea vers la chambre d'Ansha, lui annonça qu'Hamid la demandait, puis courut s'enfermer dans une pièce qu'elle savait inhabitée; mais là ses forces l'abandonnèrent, et la pauvre enfant tomba évanouie sur le divan.

— Hamid-Bey vous appelle, avait dit Emina, et ces trois mots avaient frappé Ansha comme une étincelle électrique. — Il m'appelle! donc il a retrouvé sa raison, donc il me revient, et voilà cette déplorable comédie terminée. — Et avec la rapidité qui n'appartient qu'à la foudre et au génie de la femme jalouse de son influence, Ansha s'était tracé aussitôt un plan de conduite, sans oublier rien de ce qu'il fallait avouer, ni de ce qu'il fallait cacher, ni de ce qu'il convenait de laisser subsister, mais en le modifiant. Elle ordonna à ses enfants de la suivre jusqu'à la porte de la chambre d'Hamid, de l'y laisser entrer seule, mais de la rejoindre aussitôt qu'ils entendraient sa voix. Elle fit son entrée l'air triste et grave, comme si elle n'avait aucun soupçon du changement survenu dans l'état de santé du bey, car c'eût été un aveu imprudent que de paraître considérer son appel comme un événement extraordinaire. Elle s'avança avec empressement, mais sans lever les yeux, jusqu'à ce qu'elle fût assez près de lui pour qu'il pût remarquer le jeu de sa physionomie. Alors, mais alors seulement, elle hasarda un regard, et ce regard lui apprit tout... ce qu'elle savait déjà. — Que vois-je! s'écria-t-elle en joignant les mains et en les élevant vers le ciel en signe de reconnaissance,

que vois-je ! Non, je ne me trompe pas, vous nous êtes rendu, noble Hamid. Ah ! parlez-moi ! que le son de votre voix chérie me confirme dans mon espoir, et que le saint prophète en soit loué !

Que cet accueil était différent de celui qu'Hamid venait de recevoir d'Emina ! En fit-il la remarque ? Peut-être, et pourtant, ne sachant pas encore au juste de quels lointains rivages il revenait, l'émotion d'Ansha le surprit plus encore qu'elle ne le toucha. Le bey avait à peine eu le temps de répondre aux questions que multipliait Ansha sur l'état de sa santé, sur sa faiblesse, ses maux de tête, etc., quand les enfants, fidèles aux instructions de leur mère, envahirent la chambre. Ansha, se tournant vers eux, leur cria aussitôt : — Accourez, mes enfants ! venez auprès de votre père, il nous est enfin rendu ; oui, il est rendu à nos pleurs et à nos vœux ! — Aussitôt, joignant l'exemple au précepte, Ansha se précipita à genoux, et les enfants firent de même, le tout au très-grand ébahissement du bey, dont la curiosité devint si vive qu'Ansha dut lui avouer, quoique avec les plus grands ménagements, qu'il venait, pour la première fois, depuis deux semaines, de reconnaître sa femme et ses enfants. — Ah ! fit Hamid, ceci m'explique l'air effaré d'Emina, lorsque je lui demandais tantôt où vous étiez ; la chère petite s'attendait sans doute à ce que j'allais débiter quelque sottise, et elle a été tout étourdie de m'entendre parler raison... Mais où est-elle donc maintenant, et que fait ma mère ?

Heureusement pour Ansha ces deux questions furent faites en même temps, et elle put, négligeant la première, ne répondre qu'à la seconde, et ouvrir par là une nouvelle voie à la sollicitude et à l'attention de son époux. La vieille dame était malade depuis plusieurs jours de l'in

quiétude et des fatigues causées par l'état de son fils. Ansha s'apitoya longuement sur les angoisses et sur les souffrances morales et physiques de cette excellente mère, et elle s'y prit si bien, qu'elle chassa pour le moment de l'esprit d'Hamid toute autre pensée. Hamid s'enquit si on avait envoyé chercher un médecin pour la malade, à quoi Ansha répondit affirmativement. Il voulut savoir ensuite ce que pensait le médecin, et la question ne laissait pas d'être embarrassante, car le seul qu'on eût consulté était le bienheureux iman, qui ne pensait rien du tout au sujet de la malade ni de la maladie. Ansha dit cependant à ce propos beaucoup de choses qui ne signifiaient absolument rien, mais qui produisaient le résultat qu'elle attendait, c'est-à-dire qu'elles inquiétèrent le bey et détournèrent son attention d'Emina.

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces tendres épanchements, pendant lesquelles Emina fut complétement oubliée. La première à s'en souvenir et à la nommer, ce fut pourtant Ansha qui, se sentant à court de distractions et craignant que la mémoire ne revînt au bey, se hâta de prévenir le danger en s'écriant d'un ton chagrin : — Et où donc se tient-elle *encore, notre* Emina?

Cet *encore* était gros de perfidies. Il signifiait : — Emina ne vient que rarement dons cette chambre; elle a délaissé son malheureux époux! Nous qui passons nos jours et nos nuits à ses côtés, nous ne la voyons jamais; nous ne savons ce qu'elle devient. — Hamid-Bey, qui sentit vaguement l'accusation enfermée dans ce mot, essaya d'excuser sa jeune femme aux yeux de la trop susceptible Ansha. — Elle est peut-être auprès de ma mère, dit-il. — Peut-être bien, reprit Ansha avec empressement, comme si elle eût été heureuse de trouver un prétexte plausible aux absences réitérées d'Emina. — Va voir chez

notre mère, dit-elle en s'adressant à sa fille aînée, et si tu ne la trouves pas, cherche-la dans la chambre où elle se tient d'ordinaire.

Si Ansha se fût adressée à Benjamin ou même à Fatma, l'un et l'autre, en véritables enfants terribles, n'eussent pas manqué de répondre par cette question incongrue : — Quelle chambre, maman ?— Mais Anifé était une jeune fille fort intelligente pour son âge, et qui lisait couramment dans la pensée de sa mère. Aussi, loin de provoquer le moindre éclaircissement, elle répondit : — Oui, ma mère, je sais bien. — Et elle partit. Anifé débuta, comme sa mère le lui avait commandé, par la chambre de la vieille aïeule, à laquelle elle fit part en passant de l'heureuse révolution survenue dans l'état de son petit-fils. Elle s'informa ensuite de ce qu'était devenue Emina ; ni la malade ni les femmes qui la servaient ne purent rien lui apprendre à ce sujet. Une femme introuvable dans un harem est un phénomène propre à y répandre l'étonnement et même l'inquiétude, car il n'y a que la citerne qui puisse abriter une femme turque en pareil cas. Les esclaves se répandirent dans les divers recoins du harem ; mais elles furent dispensées de trop prolonger leur recherche. Dans la première pièce que l'on visita, on trouva Emina à la même place où nous l'avons laissée, étendue sur le divan, passant tour à tour d'un évanouissement à des spasmes cent fois plus douloureux. On l'entoura, on la déshabilla, on lui jeta de l'eau au visage, on lui tapa dans les mains, on l'accabla de questions qu'elle n'entendait seulement pas ; rien ne fut négligé. Enfin, lorsqu'il fut constaté que la pauvre enfant était réellement fort malade, on la laissa tranquille. Un lit fut préparé, on l'y plaça, la négresse demeura auprès d'elle pour en prendre soin, et les autres femmes s'en allèrent vaquer à leurs

affaires. La maladie d'Hamid-Bey avait frappé trop vivement toutes ces imaginations féminines, pour qu'une autre maladie, survenue à une époque si rapprochée de la première, pût prétendre causer des impressions semblables.

Anifé se trouvait pourtant assez embarrassée. Elle ne savait comment il conviendrait à sa mère de présenter au bey l'accident arrivé à Emina. Elle résolut, dans sa perplexité, de ne lâcher que le peu de mots indispensables, et de s'en référer pour le reste à la physionomie si expressive d'Ansha. Quand elle rentra dans la chambre du bey, celui-ci demanda, non sans impatience, pourquoi elle avait tant tardé, et ce qu'elle avait fait d'Emina? Anifé s'excusa en assurant que l'aïeule l'avait retenue auprès d'elle pour avoir des nouvelles d'Hamid. — Quant à Emina, je ne l'ai pas ramenée, dit-elle, parce qu'elle est souffrante.

— Et qu'a-t-elle? interrompit vivement Hamid.

— Je ne sais. Elle dit qu'elle est souffrante, sans expliquer de quel mal.

— Je vais voir ce qui en est, s'écria Ansha en se levant et je te donnerai ensuite des nouvelles exactes de son état.

Et là-dessus la chaste épouse, qui tenait à n'apprendre au bey que juste ce qu'il lui convenait qu'il sût, se dirigea vers la chambre d'Emina, emmenant avec elle Anifé, s'assura que la malade ne pourrait lui donner de si tôt un démenti, et revint auprès de son mari, en affirmant que l'indisposition de la jeune femme n'avait aucune gravité. — Allons, il faut espérer que cela ne durera pas, dit le bey, et il soupa d'assez bon appétit. — Il jouit encore pendant quelques instants de la société de son aimable famille, et le sommeil vint clore enfin cette journée de bonheur et de bien-être.

X

Plusieurs jours s'écoulèrent. Emina était revenue de ses évanouissements : mais il lui restait une faiblesse excessive, qu'augmentaient de moment en moment les spasmes et les suffocations auxquels la pauvre fille était en proie. Le moment arriva où, soit que la faiblesse eût vaincu l'agitation, soit que Dieu eût pris pitié d'elle, elle se résigna complétement à sa destinée. Dès lors elle fut plus calme ; ce n'était pas le calme de la fermeté dans la résistance, ni le calme de la vie qui triomphe de mille vaines atteintes : c'était un calme non moins puissant, le calme du désespoir et de la mort. Quel qu'il fût pourtant, il eut pour résultat de rendre Emina à elle-même, de la tirer de cette atmosphère inquiète, agitée, fiévreuse, dans laquelle elle vivait depuis son mariage, et de la ramener à son naturel méditatif et élevé. Elle parvint petit à petit à détourner sa pensée des scènes d'amour et de jalousie qui l'obsédaient, pour se reporter en esprit aux jours plus sereins de son enfance. Elle se demanda

alors ce qu'étaient devenues sa ferme confiance dans la sollicitude divine, sa certitude de ne jamais invoquer vainement le secours d'en haut, sa conscience de la présence continuelle d'un esprit tout-puissant et parfait dans sa bienfaisance. La voix qui lui avait jadis révélé mille dangers inconnus, en lui enseignant les moyens de s'en préserver, s'était-elle tue, ou bien était-ce Emina qui avait cessé de lui prêter une oreille attentive ? Du moment qu'elle se posait cette question, la réponse ne pouvait être douteuse, et Emina se reconnut franchement coupable d'oubli et d'indifférence pour tout ce qui n'était pas l'objet de son malheureux amour. Elle arriva sans peine à cette conclusion, que quelque bon, quelque grand que fût Dieu, il ne pouvait demeurer indifférent devant l'ingratitude et l'oubli d'une créature qu'il avait pris soin d'éclairer. — Je ne veux pas, s'écriait-elle ensuite, augmenter, en m'abandonnant à mon désespoir, la douleur de mon Dieu. Non, non, mon doux Seigneur, ne craignez pas pour moi ; je ne fléchis pas sous le poids de mes maux, je ne me débats pas comme un enfant dépité et colère pour m'en délivrer. Le mal que j'éprouve est devenu par ma faute un mal nécessaire, et soyez assuré que moi-même je le regarde comme un bienfait.

Et cette âme naïve, qui ne comprenait pas d'autre hommage que l'amour, s'efforçait de mettre d'accord ses sentiments et sa volonté pour ne pas affliger son Dieu. Elle y réussissait jusqu'à un certain point. Ses forces physiques décroissaient à la vérité de jour en jour, son cœur ne battait plus qu'irrégulièrement, et chacune de ses pulsations était douloureuse. Sa maigreur et sa pâleur étaient si grandes qu'elles ne pouvaient plus guère augmenter ; mais son regard, qui brillait parfois du feu de la fièvre, resplendissait aussi d'une inexprimable sé-

rénité. Sa voix bien faible avait pris des inflexions si douces et si pénétrantes qu'elles allaient droit au cœur de ceux qui l'entendaient. Que le soleil de sa vie fût bien près de son couchant, c'est ce dont elle était parfaitement convaincue ; mais la pensée de sa mort prochaine ne lui causait plus cette terreur instinctive qu'elle avait éprouvée au début de ses crises. Bien plus, depuis qu'elle avait renoncé à l'espoir de gagner cette partie dont son bonheur faisait l'enjeu, elle regardait la mort comme une amie envoyée par Dieu pour l'aider à atteindre le port en dépit des orages.

Assise sur son lit, qui était placé sous une fenêtre, accoudée sur le rebord de celle-ci, plus blanche que les blancs oreillers qui soutenaient sa tête affaiblie, Emina contemplait d'un œil tranquille les champs et les prairies qu'elle allait bientôt quitter. Ses anciennes pensées sur la mort l'occupaient à cet instant. — Qui m'eût dit, se demandait-elle, lorsque je vins en ces lieux le cœur tout rempli de regrets pour ma vallée et si mal disposée envers tout ce qui m'attendait, que j'y prendrais une si forte attache que je ne pourrais la briser sans mourir ? Qui m'eût dit qu'au moment de quitter la vie, mes plus vifs regrets ne seraient ni pour ma vallée, ni pour aucun de ceux que j'y ai laissés ? que je songerais à peine à Saed ? Pauvre Saed ! m'aime-t-il encore ? Et moi, l'ai-je jamais aimé ? Oui, comme j'aime mon frère, mais non pas comme j'aime mon mari.

Et quand elle arrivait à cette conclusion, les joues pâles de la malade se coloraient d'un éclat passager. Puis, se reprochant ce retour aux émotions qui lui avaient fait tant de mal, elle s'absorbait dans la pensée de sa fin prochaine.

La gravité de l'état d'Emina n'était ignorée que d'un

seul des habitants du harem, et Ansha, en vue d'un but nouveau, couvait avec une rare sollicitude cette bienheureuse ignorance. Tantôt elle prenait son plus jeune fils sur ses genoux, et, regardant tristement Hamid, elle s'écriait : — Quand donc donneras-tu un frère à cet enfant ? Il s'ennuie d'être seul. — Tantôt elle soupirait, secouait la tête et disait comme emportée par le sentiment : — Ah ! je crains bien qu'Emina ne réalise jamais notre espoir ! — Après être revenue plusieurs fois à la charge et avoir arraché au bey cette parole d'une superbe insouciance : — Bah ! je suis jeune, et j'ai le temps d'aviser, — elle jugea enfin le moment favorable pour faire un pas en avant. — J'ai reçu hier, dit-elle, la visite de ma cousine la femme d'Osman-Bey (un des conseillers du pacha) et de sa fille. Sais-tu, seigneur, quel est le plus ardent désir de ma parente et de son mari ? C'est de te donner leur fille. Elle aura une belle dot, elle a été élevée simplement, elle jouit d'une santé robuste, et celle-là, je t'en réponds, te donnera un enfant avant la fin de la première année. Que n'ai-je vu Emina avant son mariage ! Je t'aurais fait part de mes craintes, et peut-être n'eusses-tu pas dédaigné de les prendre en considération.

— J'en doute, répondit froidement le bey, car Emina me plut dès le premier jour que je la vis, et même elle me plaît encore.

— Faudra-t-il donc que j'enlève tout espoir à mes cousines ? Ce sera un coup terrible que je leur porterai.

— Je ne dis pas cela, reprit Hamid avec empressement, dans ces sortes de choses il ne faut rien précipiter.

Laissant Hamid-Bey sous l'impression de ces ouvertures intéressées, Ansha se rendit près d'Emina et lui parla de fêtes prochaines qu'on préparait. — Des fêtes ! dit Emina, pendant la maladie d'Hamid-Bey ! Et qui

donc pourrait en donner? — Oh! non pas pendant sa maladie, mais après son rétablissement. Celui qui les donnera, c'est Hamid-Bey lui-même pour célébrer son mariage. — Emina écoutait Ansha avec une surprise douloureuse. Heureusement pour elle l'excès de sa faiblesse la préservait d'agitations trop poignantes. Elle se dit que peut-être la nouvelle était fausse, et elle se reposa dans cet espoir.

Ansha avait bien jugé que la maladie de la grand'mère la mettrait à l'abri de beaucoup d'indiscrétions; mais on ne s'avise jamais de tout, et à la place de la vieille dame il y avait de petits enfants dont la langue était aussi fort déliée. Un jour le bey apprit par ses enfants qu'Emina ne l'avait pas quitté pendant ses jours et ses nuits de souffrance; il sut qu'à la requête d'Ansha l'iman était venu le visiter, et qu'enfin celle-ci avait pris le parti d'éviter la chambre du malade, parce qu'elle n'aimait pas l'odeur des drogues. Hamid fut profondément touché de ce qu'il venait d'apprendre au sujet d'Emina. — Elle sera tout simplement malade de fatigue, la pauvre chère petite, se dit-il. Et moi qui ne l'ai pas même remerciée de ses soins! Mes premiers pas me porteront auprès d'elle. — Hamid réfléchit ensuite à l'étrange réserve d'Ansha, et il conçut sur sa sincérité des soupçons qu'il se promit de dissimuler et de vérifier au plus tôt. — Serait-il possible qu'Ansha fût jalouse d'Emina et qu'elle essayât de m'en éloigner? — Question naïve, et qui prouve combien la sagacité de l'homme est aisément déroutée par la malice féminine!

Malheureusement le pauvre Hamid avait affaire à forte partie. A peine Ansha eut-elle jeté les yeux sur lui, qu'elle s'aperçut des soupçons qu'on lui avait inspirés. Elle interrogea les enfants et en apprit tout ce qu'elle voulait savoir. Elle ne les gronda pourtant pas, d'abord

parce que le mal était fait, et ensuite parce qu'elle savait bien que la vérité ou du moins quelques fragments de la vérité devaient se faire jour tôt ou tard, qu'elle y était dûment préparée, et que le moment lui semblait assez opportun pour affubler ces membres épars de la vérité du costume étrange qu'elle leur destinait.

— Qu'as-tu, mon seigneur? dit-elle doucement à son époux. — Rien, répondit celui-ci d'un ton maussade. — Je parierais, continua-t-elle, qu'on t'a parlé de certaines circonstances de ta maladie que j'avais jugé à propos de te cacher jusqu'à ton complet rétablissement. Mais si je ne suis pas dans l'erreur, si des rapports tronqués ont éveillé ta curiosité sans la satisfaire; interroge-moi, et je te dirai tout. Tu es bien près de la guérison maintenant, et les craintes qui m'avaient imposé le silence d'abord n'existent plus.

— Je voudrais seulement savoir, répondit Hamid qui oubliait déjà ses sages résolutions, pourquoi tu m'as caché qu'Emina ne m'a jamais quitté tout le temps qu'a duré mon délire. Tu voyais cependant l'inquiétude et l'étonnement que me causaient ses longues souffrances, et un mot de toi eût suffi pour me rassurer, en me fournissant l'explication de cette maladie qui vient sans doute de la fatigue et des veilles.

Ici Ansha poussa un profond soupir. Elle garda quelques instants le silence, puis comme si elle faisait sur elle-même un effort héroïque, elle répondit : — La cause de cette maladie est moins simple que mon cher seigneur ne le suppose; c'est là un sujet triste et épineux, dont j'ai évité jusqu'ici de t'entretenir, et ce n'est pas ma faute si j'y ai été entraînée aujourd'hui. Permets-moi encore de me taire.

— Tu en as trop dit, interrompit le bey non sans un lé-

ger accent de courroux, pour t'arrêter maintenant. Qu'y a-t-il encore contre cette enfant? Est-elle malade, oui ou non? Et si elle l'est, de quoi l'est-elle? Pourquoi ne guérit-elle pas?

— Mon seigneur m'ordonne-t-il de parler?

— Oui, oui, encore une fois, oui!

— Mon seigneur me promet-il de ne pas s'abandonner à la colère? de plaindre les faibles et de pardonner aux coupables s'il y en a? ce n'est pas pour moi que je le supplie.

— Oui, oui, je te promets tout ce que tu voudras; mais parle vite.

Ansha s'assit avec solennité; elle soupira, toussa, leva les yeux au plafond, dessina avec les deux premiers doigts de la main droite une multitude de petits plis sur la couverture du bey, puis elle prit la parole en ces termes:

— Ce n'est pas ma seule pensée que je vais te dévoiler; car mon opinion est bien peu de choses surtout lorsqu'il s'agit de matières aussi délicates: c'est l'opinion d'un homme de Dieu, d'un homme de science qui t'est profondément attaché. Je veux parler d'Ahmed-Effendi.

Le bey se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang, mais, par une sorte d'instinct qui le guidait lorsqu'il était question du saint personnage, il dissimula son émotion. De son côté Ansha, la clairvoyante Ansha, n'était pas aussi clairvoyante qu'à l'ordinaire lorsqu'il s'agissait de ce même homme de Dieu, dont elle ne parlait qu'avec la plus douce émotion. Elle continua donc sans s'apercevoir du mouvement du bey:

— Lorsqu'à la suite de cette affreuse blessure qu'Emina pansa toute seule et d'après ses idées tu parus perdre la raison, ton délire prit dès l'abord un caractère si singulier, que je ne pus me défendre de l'attribuer à des causes surnaturelles, et que je fis appeler l'iman pour qu'il les

combattît de tout son pouvoir. Emina s'y opposait; mais je tins bon et je l'emportai. Je ne t'ai pas encore dit pourquoi ton délire me paraissait si extraordinaire. D'abord tu ne reconnaissais aucune de nous; ni moi, ni ta mère, ni tes enfants; tu ne reconnaissais pas Emina non plus, car tu l'appelais d'un nom païen, du nom de cette bohémienne qui parcourt souvent le pays, Blanche-Pomme enfin. Mais tout en la confondant avec cette infidèle, tu ne pouvais te passer d'elle un instant, tu lui prodiguais les expressions les plus tendres, et ce qui me frappait surtout, c'était ta pâleur, tes évanouissements ou ta fureur, chaque fois que je parvenais à éloigner Emina de ton lit, fût-ce même à ton insu. On eût dit qu'elle tenait ta vie dans sa main et qu'elle l'emportait avec elle. Je voulus défaire les bandages dont Emina avait entouré ta blessure, dans l'espoir de détruire ainsi le charme dont je te croyais la victime, mais Emina poussa les hauts cris, ta mère se mit de la partie, et il n'était pas facile à toute autre qu'à Emina de t'approcher. Force me fut donc d'attendre l'iman, qui heureusement ne tarda pas à arriver. Mais le saint homme ne fit que confirmer mes soupçons sans porter aucun remède au mal. Ses prières et ses conjurations demeurèrent sans effet. Emina tenait toujours ta main dans les siennes, et si on essayait de t'en séparer, tu entrais en fureur. L'iman avait composé un remède puissant, qu'il ne put te décider à prendre, mais, à sa grande satisfaction et à la mienne aussi, Emina consentit sans trop se faire prier à l'avaler à ta place. Il suffisait de la regarder pendant qu'elle subissait cette épreuve, pour se convaincre de la justesse de nos suppositions. Elle pâlissait et rougissait tour à tour, et elle parut même sur le point de se trouver mal; mais elle se remit par un violent effort, et poursuivit jusqu'au bout sa téméraire entreprise.

Cela était trop évident. L'esprit de ténèbres habitait en elle, et il résistait avec force au charme qu'on lui administrait. Ton état demeura pourtant le même, et l'iman sortit découragé; mais avant de partir il voulut m'entretenir en particulier (la lèvre d'Hamid-Bey saigna de plus belle), et voici ce qu'il me dit : « Le doute n'est plus possible; la païenne et cette jeune femme se sont entendues pour enlever au noble Hamid l'usage de sa raison. Le démon de la folie est en lui; pour moi, je ne discontinuerai pas mes prières aussi longtemps qu'il en sera ainsi, et je ne désespère pas du succès; mais, je vous le dis, l'esprit chassé de sa demeure actuelle se vengera sur les faibles créatures qui, l'y ayant appelé, ne sauront pas l'y maintenir. Le jour de la délivrance d'Hamid-Bey sera celui de la captivité de l'une de ces femmes, et peut-être de toutes les deux. » Voilà ce que me dit le saint homme, et juge de ma consternation, lorsque à l'instant même où je te voyais rendu à mes vœux, je voyais aussi la malheureuse Emina plongée dans un état absolument semblable à celui dont tu sortais. Les paroles qu'elle prononça dans ce premier moment me glacèrent d'effroi, et je ne pourrais jamais les répéter. Il est vrai que depuis sa raison est revenue, mais son état n'est guère plus rassurant, et quoiqu'il diffère de tout ce qu'on a vu jusqu'ici, il n'en est pas moins effrayant. Juge maintenant, seigneur, de mes tourments lorsque tu me demandais des nouvelles d'Emina, forcée que j'étais de te cacher la vérité, et brûlant du désir de te consulter sur ce malheur, de connaître ta pensée à ce sujet et d'y conformer ma conduite. J'ai souvent trouvé ma tâche trop difficile, et je demandais jour et nuit à notre saint prophète de m'en décharger.

Hamid avait écouté ce long récit avec l'attention la plus scrupuleuse.

Ansha s'attendait à des exclamations, à des réflexions, à des objections, pendant qu'elle débitait cette étrange histoire; mais elle attendit en vain. Après quelques moments de silence, le bey déclara un peu sèchement qu'il regrettait de ne pas avoir connu plus tôt le véritable état des choses, mais que mieux valait tard que jamais, et qu'il s'occuperait incessamment d'éclaircir ce mystère. Il fit ensuite un petit mouvement de tête accompagné d'un gracieux sourire semblable à celui avec lequel les monarques d'Occident ont pour coutume de congédier leurs visiteurs. Ansha, qui le comprit, s'inclina profondément, et, marchant à reculons, elle se retira passablement intriguée.

— Que se passe-t-il dans son esprit? — se demandait-elle à chaque instant. Une seule chose ressortait pour elle des paroles et des façons d'Hamid-Bey : c'est qu'il n'abondait pas dans son sens. En réalité, dans tout le galimatias débité avec une rare assurance par Ansha, le bey n'avait remarqué qu'une chose : l'iman s'était mêlé de ses affaires beaucoup plus que cela ne lui convenait, et une affaire dans laquelle l'iman avait trempé ne pouvait aboutir à rien de bon. Qu'Emina fût sorcière, il ne le crut pas un instant; mais qu'elle pût être victime d'un tour de sorcellerie joué par l'iman, cela lui semblait infiniment plus vraisemblable. Ansha avait-elle trempé dans le complot? Cela n'était pas impossible non plus. Son alliance avec l'iman la dépouillait comme par enchantement de tout son prestige, et une fois le soupçon et la défiance entrés dans l'esprit d'Hamid, ils devaient y croître et s'y fortifier d'autant mieux qu'ils en avaient été plus longtemps exclus. Le résultat de ses réflexions fut donc d'abord qu'Emina lui avait sauvé la vie et qu'elle l'avait soigné avec une tendresse incomparable, puis qu'elle était actuel-

lement la victime de cette tendresse, enfin qu'Ansha s'était liée contre elle avec l'iman, qu'Ansha le trompait. C'était tout un édifice qui s'écroulait, entraînant sous ses ruines quinze années de bonheur et de confiance; c'étaient aussi les fondements d'un nouvel édifice, d'un nouveau temple que le bey posait dans son cœur, temple dont Emina allait devenir l'idole. Malheureusement il y avait loin de la base au couronnement, et la mort était proche.

Sourd aux remontrances et aux supplications d'Ansha, qui le conjurait de ménager ses forces à peine renaissantes, Hamid quitta son lit et alla voir Emina. Il ne la trouva pas seule; car, alarmée des rapports qu'on lui faisait tous les jours, la vieille aïeule s'était fait transporter chez sa belle-fille, qu'elle ne quittait plus. Hamid s'était promis d'avoir avec sa jeune femme une explication franche et complète. Il comprenait à cette heure qu'Emina n'était pas heureuse, et il voulait enfin savoir pourquoi; mais à peine l'eut-il regardée que cette pensée s'évanouit. Il ne s'attendait pas à la voir ainsi, et ce fut à peine si, en contemplant ces traits altérés, ces yeux devenus plus grands et brillant d'un sombre éclat, cette taille penchée et ce teint de marbre, c'est tout au plus, dis-je, si quelques larmes ne mouillèrent pas sa paupière. Malgré le trouble que la présence inopinée d'Hamid lui causait, Emina ne tarda pas à s'apercevoir de son émotion. Elle le vit se lever; elle crut remarquer des larmes dans ses yeux. Ce fut alors que la pauvre enfant, rassemblant toutes ses forces et implorant le secours de son Dieu, étendit vers Hamid son bras amaigri, saisit la main qu'il s'empressait de lui tendre, et dit en la portant tout doucement à ses lèvres : — Permets-moi de te demander une grâce.

Et elle le regardait d'un œil à la fois si suppliant et si tendre, que le bel Hamid n'y tint plus : — Tout ce que

tu voudras, mon enfant; tout ce que je possède, moi, mon sang, ma vie, je n'ai rien à te refuser.

— Promets-moi d'attendre encore quelques semaines avant de te... de...

Et voyant qu'Hamid la regardait avec anxiété, cherchant à lire sa pensée dans son regard, elle ajouta par un effort désespéré : — De ne pas amener de si tôt une autre femme ici!

Hamid était encore très-faible, et son corps, bien qu'un peu amaigri, n'était pas des plus légers. Cependant à peine avait-il entendu ces mots, qu'il bondit de surprise et de colère. — Une autre femme! s'écria-t-il, une autre femme! et qui y songe? D'où te vient cette idée, mon enfant? Sois tranquille, il ne viendra pas de femme ici ni maintenant, ni plus tard, à moins que toi-même ne l'ordonnes.

— Merci, Hamid, murmura Emina, merci; tu m'as fait plus de bien que je n'en attendais encore en ce monde. Maintenant va te reposer, et n'abuse pas du retour de tes forces.

Hamid profita de l'avis, et, à vrai dire, il lui tardait d'être seul pour éclater à son aise. Il fit signe qu'on ne le suivît pas, et il rentra chez lui.

Ansha avait été un des muets témoins de cette scène. Elle se contint; mais le diable, comme on dit, n'y perdait rien. — Te voilà bien fière et bien joyeuse, pâle sorcière que tu es! pensa-t-elle en arrêtant un sombre regard sur Emina; mais il me reste encore assez d'haleine pour souffler sur ta joie et pour l'éteindre.

A partir de ce jour, Hamid passa tous les matins et tous les soirs une heure auprès d'Emina, lui prodiguant tous les témoignages d'affection dont sa pauvre âme était depuis longtemps affamée. Ansha, presque toujours pré-

sente, ne laissait échapper aucune occasion de verser quelques gouttes de fiel sur ce miel qui l'importunait fort. Un jour entre autres, elle crut avoir trouvé le moyen de détruire la confiance et la tendresse qu'Hamid-Bey paraissait avoir rendues à Emina. Prenant la parole au milieu d'un de ces silences qui s'établissent d'eux-mêmes et quoi qu'on fasse auprès des malades, elle dit d'un air dégagé : — J'ai des nouvelles à t'apprendre d'un de tes anciens amis, Emina ; Saed, le beau Saed, se marie. — Puis elle ouvrit tout grands des yeux pleins de malice, pour jouir du désordre où pareille nouvelle allait jeter Emina ; mais Emina ne l'entendit seulement pas, et lorsque Ansha, qui avait vainement attendu la crise désirée, se décida à répéter sa phrase en élevant la voix et en se penchant vers sa rivale inattentive, celle-ci se contenta de répondre : — Ah ! se marie-t-il ? J'en suis bien aise. Pourvu que ce mariage le rende heureux !

Ce fut le tour d'Ansha de se mordre les lèvres, mais cela ne remédiait à rien.

Cependant Emina ne se plaignait plus. Ce n'est pas que ses douleurs fussent moins vives, mais elle voyait que son mari souffrait de la voir souffrir, et, satisfaite de l'affection dont cette sensibilité était le témoignage, elle tâchait de l'épargner. Hamid-Bey, de son côté, dont la sensibilité, quoique éveillée cette fois, n'avait rien d'excessif, se persuada aisément qu'Emina se trouvait mieux, puisqu'elle se plaignait moins. Les jours s'écoulaient ainsi, et le mal de la pauvre petite faisait de rapides progrès.

XI

La moisson était achevée, les travaux des champs chômaient faute de travailleurs, car on était dans le mois de ramazan, époque consacrée au triomphe de la paresse musulmane. N'ayant pas grand'chose à faire dans ma vallée, je pris le parti de visiter la province voisine, et un beau matin, montant à cheval, accompagnée d'une suite convenable, je me dirigeai vers le sud-est. Après quelques jours de marche, nous devions atteindre la ville où Emina prenait jadis des bains; mais la chaleur avait été si accablante pendant une grande partie du jour, que nous prolongeâmes notre repos de midi, et que la nuit nous surprit en pleine campagne. — Trouvons de l'eau et des pâturages pour nos chevaux, dis-je au guide, et arrêtons-nous ici. — Encore quelques pas, *bessadée,* répondit-il; nous touchons à un joli village où rien ne nous manquera. — Je voyais en effet des feux à quelque distance, et je me rendis aux vœux du muletier, ce dont je n'eus pas à me repentir. Quelques minutes plus tard, nous nous

trouvions au milieu d'un petit groupe de maisons bâties en planches, à l'aspect assez misérable, comme l'ont d'ailleurs toutes les maisons de l'Asie Mineure. Nous marchions encore, que déjà nous étions entourés des principaux habitants de l'endroit, chacun nous suppliant de lui donner la préférence sur son voisin; mais notre conducteur, paraissant regarder notre choix comme étant arrêté de toute éternité, éconduisit tous les prétendants moins un, dont c'était l'imprescriptible droit de nous héberger. Nous nous laissâmes faire, et bientôt nous fûmes introduits sur une espèce de balcon ouvert, dont le plancher était abondamment garni de tapis, de matelas et de coussins. Le souper fut promptement servi, après quoi, m'excusant sur la fatigue de la journée, je demandai la permission de me retirer. Le maître du logis me conduisit dans son harem, où je fus reçue par une fort belle dame un peu sur le retour, et par un bataillon de servantes déguenillées, débraillées, les pieds et les jambes nus. — Reposez-vous, me dit mon hôte, et demain j'aurai une grande grâce à vous demander. — Bon! fis-je à part moi; quelque marmot à guérir, ou une vieille femme qui veut avoir son quatorzième enfant!

Le lendemain matin, je venais de quitter mon lit, lorsque mon hôte frappa à ma porte. Je m'habillai à la hâte et j'allai lui ouvrir. Après s'être enquis avec une bonne grâce et un empressement parfaits de la manière dont j'avais passé la nuit, de la qualité de mes matelas et de la température de ma chambre, comme s'il n'avait eu d'autre pensée que d'assurer mon bien-être, il prit tout à coup un air sérieux et presque ému pour me dire : — Je vous ai prévenue hier que j'aurais une grande grâce à vous demander; me permettez-vous de m'expliquer?

— Assurément, lui répondis-je, et vous pouvez comp-

ter en tout cas sur ma bonne volonté et sur mon désir de vous obliger.

— Vous autres Européens, vous pouvez tout ce que vous voulez, reprit mon hôte avec emphase... Et, sans écouter les protestations d'impuissance que me dictait l'esprit de vérité, il poursuivit :

— J'ai épousé, il n'y a pas encore un an, une jeune fille que j'aime de tout mon cœur et qui est très-malade. Si vous parveniez à la guérir, vous me rendriez le plus heureux des hommes, et ma reconnaissance ne connaîtrait pas de bornes. J'ai dans mon étable une paire de buffles magnifiques, et...

— Laissons vos buffles dans leur étable, et dites-moi quel mal souffre votre femme.

— C'est un mal extraordinaire. Elle ne se plaint jamais, et pourtant elle dépérit de jour en jour. J'ai mes idées sur ce mal-là cependant.

— Et quelles sont vos idées? Vous plairait-il de m'en faire part?

Là-dessus Hamid-Bey, car c'était bien lui, me raconta l'aventure des Kurdes, ses blessures et leur suite, l'intervention de l'iman et la maladie d'Emina, ajoutant qu'il soupçonnait ce dernier d'avoir ensorcelé sa jeune femme. Ma première pensée fut, je l'avoue, que si l'iman n'était pas sorcier, il pouvait bien être empoisonneur. Je ne sais comment cela se fit, mais la figure de la belle dame un peu sur le retour qui m'avait reçue la veille me revint à l'esprit, et je demandai si ce formidable iman n'aurait pas dans le harem quelque secrète accointance, et si son mauvais vouloir au sujet de la jeune malade n'avait pu faire alliance avec la jalousie de quelque rivale.

Le bey parut émerveillé de ma pénétration. — Je le savais bien, s'écria-t-il, que vous autres Européens vous

pouvez tout et savez tout! Vous ne faites que d'arriver, et voilà que vous me demandez juste ce que je me demande à moi-même depuis que je connais la maladie de cette pauvre petite. Que vous répondrai-je pourtant? Quels sont les rapports de ce diable d'iman avec chacune de mes femmes? C'est ce que j'ignore, car sans cela ces rapports auraient cessé depuis longtemps. Quels sentiments éprouvent ces femmes les unes pour les autres? C'est aussi fort difficile à dire. Elles ont l'air de s'aimer tendrement, mais qui sait? Les femmes sont si rusées! Ce qui est certain, c'est que mes soupçons sont éveillés sur l'un comme sur l'autre des sujets auxquels vous venez de faire allusion, et que s'ils viennent à se confirmer!... il y aura ici des mécontents! — ajouta-t-il en riant d'un air qui n'était pas gai du tout. Je vis bien que je ne tirerais pas de mon hôte des renseignements plus précis, et je le priai de me conduire sans plus tarder auprès de la malade.

J'ai dit ce qu'était Emina, et je n'ai pas à la montrer maintenant telle qu'elle m'apparut ce jour-là; mais ce dont on ne saurait se former une idée, c'est de l'accueil tendre et caressant que les femmes turques font d'ordinaire à l'Européenne qui passe auprès d'elles. Or, si cet accueil m'a toujours émue, de quelque part qu'il me vînt, jugez de ce que j'éprouvai lorsque je vis cette enfant, si belle encore, quoique mourante, si naïve, si résignée, si digne de pitié, me sourire avec une expression de contentement impossible à rendre, joindre ses petites mains comme pour applaudir à la bonne fortune qui m'amenait à elle, et répéter à plusieurs reprises d'une voix brisée, mais joyeuse : — Sois la bienvenue! Que Dieu te protége et te récompense! Oh! sois la bienvenue! Mon Dieu, merci!

Je m'assis auprès d'elle; elle me prit la main avec vivacité et la garda. Je fixai mes yeux sur elle avec une attention douloureuse. Elle comprit, à la façon dont je la regardais et dont son mari me regardait à son tour comme pour lire dans ma pensée, qu'il s'agissait de sa santé. — Oh! fit-elle, docteur!... — Le lecteur peut rire, et je l'y autorise de grand cœur; mais rien ne prête moins à la plaisanterie en Orient qu'une femme exerçant la médecine, et dans les villes de l'intérieur ce sont toujours des femmes grecques ou arméniennes qui ont la clientèle des harems. A Constantinople aussi, dans le palais même du sultan et malgré ses docteurs attitrés, ce fut une femme médecin comme moi, et peut-être un peu moins que moi, qui eut naguère l'insigne honneur d'arracher la sultane mère à une mort qui paraissait inévitable.

Je commençai alors mon interrogatoire, et je n'eus pas de peine à reconnaître que la pauvre enfant était à la dernière période de cette affreuse maladie du cœur qu'on nomme anévrisme. Il n'y avait d'ailleurs qu'à regarder son corsage, qui se soulevait sans rhythme ni régularité, il n'y avait qu'à approcher l'oreille de son sein, dont on entendait nettement l'artère crépitante, pour ne conserver aucun doute sur ce triste sujet. Je remarquai pourtant une certaine hésitation dans les réponses d'Emina, un certain embarras lorsque le bey joignait ses questions aux miennes, qui me firent désirer de l'entretenir seule. Je dis donc au bey que les femmes ne parlaient jamais librement de leurs maux en présence d'un homme, ce qu'il eut l'air de comprendre parfaitement et de trouver fort juste. Il s'excusa même d'être resté jusque-là, et nous dit en se retirant qu'il attendrait dans une pièce contiguë que nous le fissions appeler.

Quand nous fûmes seules, Emina m'ouvrit tout entier

ce cœur si riche et si pur que j'ai cherché à faire connaître. Elle commença par me passer son bras autour du cou, puis, me regardant fixement avec un sourire que je puis, sans tomber dans le dithyrambe, appeler angélique, elle m'embrassa au front, et promena doucement ses petites mains sur mes joues en m'appelant tour à tour sa mère, sa fille et sa sœur. — Je t'aime, me disait-elle, oui, je t'aime; j'ai souvent, si souvent prié Dieu de m'envoyer une personne comme toi pour m'enseigner à mourir!... car, je le sais bien, je vais mourir!... Non, non, ne perds pas le temps à tâcher de me faire vivre; c'est fini, vois-tu, tout à fait fini, et je n'en suis pas trop fâchée. Il est une question que je me suis faite bien des fois au commencement de ma maladie : mourrai-je sans savoir ce que c'est que d'être heureuse? Cette pensée me tourmentait, me désolait, oh! bien plus que je ne puis le dire; mais Dieu m'a répondu en m'envoyant le bonheur. N'est-ce pas là une aimable réponse? Un bonheur bien court, mais aussi doux, aussi complet que court. Mon mari m'aime maintenant! ajouta-t-elle avec un petit accent de triomphe. As-tu vu qu'il m'aime? Est-ce ainsi qu'on aime chez toi? — Oui, répondis-je en laissant tomber la dernière question, je suis sûre qu'il t'aime de tout son cœur. — Enfin! reprit-elle. Ah! s'il avait pu m'aimer tout de suite, je n'en serais pas où je suis! Mais tu ne sais pas tout ce qui m'est arrivé? Laisse-moi te le conter.

Et là-dessus, tout en s'interrompant bien des fois pour reprendre haleine et pour attendre que les battements de son cœur s'apaisassent, elle me conta tout, la chère enfant, tout ce que je viens de raconter moi-même, et bien d'autres choses encore, que je tais, parce que je ne suis pas Emina, et qu'elle seule pouvait les dire comme elle les disait. Elle me parla ensuite de ses pensées sur la mort.

— Je suis bien persuadée, me dit-elle, que mourir, ce n'est pas seulement cesser de vivre. J'ai souvent entendu parler d'un lieu de délices où les bons musulmans se retrouvent dans la société du prophète ; mais on ne m'a jamais dit que les femmes y entrassent. Et puis je ne comprends pas bien comment ces justes peuvent jouir de tout ce bonheur, pendant que leurs corps pourrissent dans la terre. Comment se promènent-ils dans ces beaux jardins ? comment respirent-ils les parfums de ces fleurs suaves ? comment goûtent-ils à ces fruits délicieux ? J'ai entendu dire que les Francs pensaient autrement que nous à ce sujet et qu'ils savaient avec certitude les choses de l'autre vie. On m'a dit aussi que selon eux les femmes étaient admises dans les jardins des fidèles, et voilà pourquoi j'ai tant prié Dieu de m'envoyer quelqu'un de cette nation bienheureuse qui possède une certitude si rassurante, et Dieu m'a exaucée. Ah ! qu'il est bon ! et que je l'aime ! Comment donc as-tu fait pour venir jusqu'à ce village où nul voyageur ne passe jamais ? Je suis sûre qu'hier encore tu ne comptais pas t'arrêter ici, mais c'est Dieu qui t'a amenée vers moi. Chère sœur, chère amie, à présent que je t'ai dit tout, parle à ton tour, éclaire-moi.

Que lui dire, mon Dieu ? J'aurais voulu voir un missionnaire à ma place, et pourtant l'esprit d'un homme n'eût-il pas froissé cette âme si neuve et en même temps si susceptible ? Moi aussi, je me recommandai à Dieu, je lui demandai des lumières et du tact ; puis je dis à la pauvre enfant tout ce qui me parut clair, facile à saisir et surtout consolant. Je composai de mon mieux un catéchisme à l'usage d'une femme turque dont les jours sont comptés, et je tâchai de ne jamais oublier que j'étais dans un harem, ni que je parlais à une mourante de quatorze ans non encore révolus. A ma place, un membre de la

société biblique, tel qu'on en rencontre en si grand nombre chez les Juifs, les Druses, les Métualis, les Arabes et même chez les catholiques de Syrie, eût été fort content de lui-même. Ma néophyte ne perdait pas un mot de ce que je lui disais, elle comprenait vite et bien, et la sérénité semblait descendre dans son cœur à mesure que le son de ma voix frappait son oreille.

Lorsque je dis à Emina qu'il me fallait la quitter, la pauvre petite s'empara de moi, me pressa contre son cœur et me supplia de rester encore. — Tu ne m'as pas encore tout dit, s'écria-t-elle, et j'ai encore tant de choses, et des choses si importantes, à te demander! — Interroge-moi donc, mon enfant, et je te répondrai. — Oh! non, pas à présent, je n'en ai pas encore le courage, et puis je me sens trop faible. Reste, je t'en conjure, reste encore, et Dieu te bénira.

Le moyen de refuser? Je cédai, et d'autant plus aisément, qu'Emina avait évidemment besoin de repos. Je l'aidai à se recoucher, puis je sortis en lui promettant de revenir dans quelques heures. Je décommandai le départ, et je me retirai dans ma chambre pour me recueillir. Je ne fus pourtant pas longtemps seule. J'avais complétement oublié que mon hôte exerçait sa patience dans une chambre voisine de celle d'Emina. Le silence qui avait succédé au murmure de notre conversation lui avait annoncé la fin de notre conférence, et il venait en apprendre le résultat. En Europe, j'eusse commis une impolitesse, sinon même une impertinence; en Orient, on est parfaitement libre d'oublier ceux dont on n'a aucun motif de se souvenir. Hamid-Bey ne me parut en effet nullement offensé; mais il était inquiet, car il pensait, et avec raison, que j'eusse mis plus d'empressement à lui porter de bonnes nouvelles.

— Eh bien! me dit-il en entrant, vous l'avez vue; qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondis-je froidement (j'étais à cette heure-là fort irritée contre le bel Hamid), qu'elle est perdue.

— Perdue! répéta-t-il vivement.

Je m'étais attendue à quelque bruyante démonstration de douleur, que je déclarais d'avance affectée, et qui devait me donner le courage de poursuivre jusqu'au bout ma méchante entreprise, car j'étais montée tout à fait au cruel; mais les choses se passèrent autrement que je ne l'avais prévu. Après cette exclamation arrachée par la surprise, Hamid-Bey se tut. Il baissa les yeux, son visage demeura immobile, sa respiration ne parut subir aucun trouble, mais une pâleur livide se répandit comme un voile sur ses traits, qui semblèrent subitement vieillis de dix ans. Je le regardai en silence, et l'envie de lui faire tout le mal que je pouvais s'évanouit; mais lui, qui ne se préoccupait pas du tout de l'effet qu'il produisait sur moi, et qui ne savait seulement pas si j'avais des yeux pour le voir et un cœur pour plaindre sa femme, rompit enfin le silence pour me dire d'une voix calme : — Et de quel mal se meurt-elle?

Mon mauvais vouloir se réveilla. Il le demande, le malheureux! Il ne comprend donc rien! — Cela me paraît étrange de vous entendre m'adresser cette question. De quel mal se meurt-elle, dites-vous? Eh! mon Dieu! elle se meurt d'amour pour vous, quoiqu'à vrai dire je ne voie pas... Non, rien n'est moins fat ni moins irascible qu'un Turc! — Il me regarda quelque temps stupéfait, puis il reprit :

— D'amour pour moi!... voulez-vous dire que sa santé?...

Je secouai la tête.

— Mais alors cet amour devrait la rendre heureuse : je suis son mari ; je la vois constamment.... je...

Je vis alors que si je voulais être comprise et exciter dans mon bey les remords que je lui souhaitais, il me fallait lui tout expliquer catégoriquement. Je lui dis donc :

— L'amour qu'Emina vous porte l'a réduite en cet état, parce qu'il n'est pas partagé.

— Pas partagé par moi ? Mais c'est une erreur, une illusion fatale, déplorable. J'aime Emina de tout mon cœur, je...

— A présent, je ne dis pas non, et Emina elle-même en est convaincue; mais il est trop tard. A l'époque où elle est tombée malade, votre amour n'existait pas.

— Mais si ; mais si, vous dis-je. Depuis le premier jour...

— Je ne dis pas le contraire : vous l'aimiez d'une certaine façon, parce qu'elle était jeune et jolie, et vous auriez aimé de même toute autre femme aussi jeune et aussi jolie qu'elle ; mais ce n'est pas ainsi qu'Emina voulait être aimée, et, tenez, vous ne l'aimiez pas comme vous aimez Ansha.

— Ansha ! comme j'aime Ansha ! dites-vous ! mais ceci est encore plus extraordinaire. Je ne l'aime pas du tout, Ansha, et la preuve, c'est que j'ai épousé Emina.

L'*imbroglio* allait en se compliquant de plus en plus. Il me fallut beaucoup de temps et non moins de patience pour lui faire comprendre qu'Emina souffrait d'être traitée par lui comme une enfant, comme un jouet, une occasion de plaisir, et non pas comme une amie, une égale, une compagne de cœur. — Allah ! s'écriait-il à chaque instant et m'interrompant à chaque phrase ; Allah !

Emina jalouse d'Ansha ! Qui l'aurait jamais pensé ! Allah ! Être aimée comme Ansha ! Allah !

Il fallut aussi beaucoup d'efforts pour déloger de son esprit la pensée de l'iman sorcier. — Vous verrez, répéta-t-il à plusieurs reprises, vous verrez que les machinations de ce diable d'homme sont pour quelque chose dans tout ceci. Il n'y a que le diable qui puisse inspirer de semblables pensées à une jeune femme. — Le fait est qu'Hamid eût été comparativement heureux de pouvoir attribuer à un autre que lui le malheur d'Emina ; mais, quoique fort adoucie à son égard, je ne poussai pas la complaisance jusqu'à lui donner satisfaction sur ce point, et je lui déclarai nettement qu'il ne pouvait rejeter sur personne la responsabilité des événements. Je conclus en disant qu'aucune puissance humaine ne pouvait lui rendre sa femme, qu'il devait mettre tous ses soins à adoucir les derniers instants qu'ils avaient encore à passer ensemble. Emina possédait un tour d'esprit, une intelligence élevée dont lui-même n'avait aucune idée, et qui dans d'autres circonstances eût pu lui paraître ridicule. Emina se préoccupait fort de Dieu et de la vie qui l'attendait au delà du tombeau ; elle avait à ce sujet des idées qui se rapprochaient beaucoup plus des nôtres que des siennes ; vraisemblablement elle lui en dirait quelque chose, et je l'engageai de toutes mes forces à ne pas la contredire là-dessus, et surtout à ne pas lui répondre avec légèreté, ce qui serait pour son cœur la dernière et la plus fatale blessure, mais à l'écouter patiemment, sérieusement, à se donner l'air de la comprendre et d'entrer dans ses sentiments.

— J'y entrerai de bonne foi, répondit-il d'un air triste et soumis dont je lui sus bon gré.... J'ai toujours pensé, ajouta-t-il, qu'Emina avait une forte tête, et qu'il y avait

en elle quelque chose d'extraordinaire. Je croirai ce qu'elle me dira de croire, pour lui faire plaisir d'abord, et ensuite parce que je suis sûr qu'elle a raison. Oui, elle a toujours eu raison, la chère petite.... excepté pourtant, ajouta-t-il en revenant à son idée fixe, excepté lorsqu'elle a cru que j'aimais Ansha ! Allah !

Nous causions encore, lorsqu'une esclave vint m'avertir qu'Emina m'attendait. Je me levai. — Puis-je vous accompagner auprès d'elle ? me demanda timidement le bey.

Réfléchissant à mon tour qu'il serait plus à son aise pour lui parler de son amour si je n'étais pas présente, je lui proposai de me précéder de quelques instants, lui promettant de le rejoindre bientôt ; mais s'il est vrai que les Orientaux ont l'affectation de la dignité, s'il est vrai que dans les circonstances ordinaires ils aiment à se montrer toujours graves et immobiles, il n'est pas moins certain qu'une fois lancés dans la voie des émotions, ils ne s'y arrêtent jamais pour lire dans les yeux du spectateur l'effet produit par leur bon ou par leur mauvais jeu. Hamid n'accepta pas ma proposition, parce qu'il voulait, dit-il, que je pusse le mettre immédiatement à la porte, si sa présence ou ses discours fatiguaient Emina. — Il ne me manquerait plus maintenant, ajouta-t-il, que d'empirer son état par les témoignages de mon amour, et de ne m'en apercevoir, selon mon habitude, que trop tard !

Nous allâmes donc de conserve chez Emina, que je trouvai un peu plus faible que dans la matinée, mais encore plus sereine et plus paisible. Elle nous tendit les mains en souriant du plus loin qu'elle nous aperçut. Je m'avançai vers elle, mais le bey ne m'attendit pas. Traversant la chambre en deux enjambées, il fut en un clin d'œil à ses côtés. Les sentiments qui l'agitaient étaient si

clairement écrits sur son visage, que son action me parut toute simple, et c'était pourtant une action incroyable de la part d'un mari turc vis-à-vis de sa propre femme. Il fit bien plus, car il s'agenouilla devant elle, lui passa un bras autour de la taille, cacha son visage contre ses genoux, et répéta plusieurs fois ces seuls mots : — Pardon ! pardon !

— Pardon, dis-tu? interrompit la douce voix d'Emina. Pourquoi me dire cela, Hamid? En quoi m'as-tu offensée, et que puis-je te pardonner?

— Je t'ai fait bien du mal sans le savoir, je ne t'ai pas montré assez combien tu m'étais chère, combien je te préférais à tout dans le monde, et voilà où ma stupidité t'a menée ! Et maintenant on me dit qu'il est trop tard !

— Il ne fallait pas lui dire cela, me dit Emina avec un léger accent de reproche, qui ne me toucha pourtant guère, tant il me restait encore de mon endurcissement primitif. La réponse du bey produisit sur moi plus d'effet. — Si elle devait me le dire, elle a bien fait de me le dire. Il faut que je sache bien tout ce que j'ai fait, que toute illusion soit détruite, afin que je puisse déplorer jusqu'à mon heure dernière mon fatal aveuglement.

Je ne sais quel frisson me saisit lorsque Hamid-Bey prononça ce mot *afin*. Je tremblais qu'il n'ajoutât : — Afin de ne pas commettre une autre fois la même erreur ; — mais non, gloire et justice lui soient rendues, s'il le pensa, il ne le dit pas, et franchement je ne crois pas que l'idée lui en fût venue.

Emina me rappela qu'elle avait encore plusieurs questions à m'adresser, et le bey offrit de se retirer ; mais sa femme s'y opposa. — Si notre entretien est salutaire, dit-elle, pourquoi t'en priverais-je? D'autre part, si tu blâmes le parti que je voudrais prendre, tu me le diras, et je

m'arrêterai, car, au prix de mes espérances les plus chères et du bonheur éternel lui-même, je ne voudrais pas te désobéir pour la première fois de ma vie.

— Je reste donc, répondit Hamid, mais pour tâcher de t'imiter, non pour te juger.

Emina me demanda alors si, d'après ma foi, les femmes étaient séparées des hommes pour l'éternité. Je l'assurai que non. — Et en supposant, ajouta-t-elle, que je fusse jugée digne d'entrer dans votre paradis, Hamid-Bey ne pourrait-il m'y rejoindre un jour?

Il fallut bien lui dire que cela dépendait d'abord d'Hamid lui-même et de Dieu ensuite, qui toucherait peut-être son cœur, si ce cœur n'était pas trop endurci. — Mais moi-même, ajouta Emina, ne puis-je contribuer à lui obtenir ce bonheur?

Je lui répondis qu'elle le pouvait, que son mari avait encore, selon toutes les probabilités, un long avenir devant lui, et qu'il avait à passer par bien des épreuves avant de paraître devant Dieu, mais qu'elle-même, une fois admise et établie dans la société des justes, pourrait intercéder auprès de Dieu en faveur de l'époux chéri qu'elle laissait sur cette terre, que Dieu écoutait les prières de ses élus, et qu'Hamid lui serait sans doute redevable de son salut éternel.

— Ah! que tu me fais de bien en me disant cela! s'écria-t-elle, entends-tu, Hamid? Quand une bonne pensée te viendra dorénavant, ne la repousse pas, mais songe que c'est Dieu qui te l'envoie pour exaucer mes prières. Et je le prierai tant!... Je sais bien, moi, qu'il écoute toujours les prières qu'on lui adresse du fond du cœur. Veux-tu savoir ce que je lui ai souvent demandé depuis que je m'attends à mourir? Je lui ai demandé de m'envoyer à ma dernière heure une personne capable de dis-

siper mes doutes sur la vie future. Qu'en penses-tu?... Et que crois-tu que je me sois dit à moi-même, lorsque tu m'amenas cette dame?

Hamid-Bey parut frappé de cette coïncidence, et Emina, qui s'en aperçut, prit courage. — Je ne te demande pas de songer souvent à moi, ajouta-t-elle; car songer à une morte, c'est toujours triste, et jamais je ne me souviens de ma mère sans avoir envie de pleurer. Ce que je te demande, c'est de penser à moi comme à une créature qui t'appartient dans l'autre vie de la même manière qu'elle t'a appartenu dans celle-ci, et qui n'aura d'autre soin pendant l'éternité que de prier pour toi.

— Je t'obéirai toujours, je ferai ce que tu voudras, répétait Hamid en sanglotant. Hélas! que ne puis-je te donner tout de suite un gage de ma docilité? N'y a-t-il pas un moyen d'assurer dès à présent notre réunion future?

Je crois que, si je l'avais voulu, j'aurais pu assister à une reproduction de la scène du baptême d'Atala; j'avoue aussi que j'éprouvai quelque scrupule de ne pas pousser les choses plus loin. Emina vint encore ajouter à mes hésitations en me disant qu'elle avait entendu parler d'une cérémonie qui effaçait la trace de tous les péchés commis, et qui rendait à l'âme chargée de fautes et même de crimes l'innocence et la pureté du premier âge, d'une cérémonie enfin qui conférait d'elle-même à l'infidèle tous les droits et les avantages du chrétien. Elle voulait savoir si cette cérémonie était nécessaire pour leur assurer, à elle et à son époux, l'entrée du paradis des chrétiens, objet de tous ses vœux.

Assez troublée par cette ouverture, j'appelai à mon secours la lumière divine. Ce n'était pas, en vérité, la crainte du ridicule qui m'empêchait de verser sur ces deux fronts l'eau régénératrice du baptême, mais je n'é-

tais pas bien convaincue que la scène dont j'étais l'un des acteurs fût parfaitement sérieuse. J'aurais baptisé Emina en toute sûreté de conscience, mais le bey m'eût semblé un singulier néophyte ; or j'étais persuadée qu'elle n'accepterait pas un gage de salut dont son époux ne pourrait réclamer sa part. Je donnai donc à Emina quelques explications sur l'efficacité qu'a chez l'homme le désir sincère d'être lavé de toutes ses fautes, originelles ou acquises; désir qui équivaut à un baptême de fait, et qui suffit aussi bien que le martyre pour ouvrir les portes du ciel. Mes paroles causèrent une satisfaction visible à la pauvre Emina, qui avait craint jusque-là de ne pouvoir conserver ses espérances sans accomplir quelque acte éclatant dont les suites eussent pu mettre en péril la personne ou les propriétés d'Hamid-Bey. Toutes ses inquiétudes avaient maintenant disparu ; elle était calme et souriante.

Je passai deux jours auprès d'Emina et de son mari. J'eus encore avec ce dernier plusieurs conversations à moitié sentimentales et à moitié banales, dans lesquelles je retrouvai constamment le Turc ou l'œuvre d'une fausse civilisation aux prises avec l'homme de la nature. Hamid était fort irrité contre Ansha, quoiqu'il ne le lui témoignât pas ; mais, seul avec moi, il se laissait aller à la maudire avec un abandon plein de naturel. — Ansha n'est pas la seule à blâmer dans tout ceci, lui dis-je un jour, ce sont vos lois sur le mariage qui sont la vraie cause du mal. Quand vous n'épousez que des femmes de la trempe d'Ansha, elles s'exècrent réciproquement, se font l'une à l'autre tout le mal qu'elles peuvent ; elles font semblant de vous adorer à l'envi, tandis qu'au fond de leur cœur elles vous détestent plus encore qu'elles ne détestent leurs rivales ; mais vous ne vous doutez de rien, vous êtes trompés toujours et par chacune, et personne n'en meurt.

Au contraire, si par hasard vous introduisez dans l'enfer de la famille une nature sensible, naïve, aimante comme Emina, qui prend au sérieux son titre et son rôle d'épouse, et qui veut être aimée sérieusement, aimée comme elle aime enfin, cette enfant devient nécessairement le but de toutes les haines, de toutes les jalousies, et cela ne fût-il pas, elle n'en serait pas plus heureuse après tout, car elle ne saurait obtenir l'amour dont elle a besoin pour vivre. Ne rejetez donc pas tout le blâme sur Ansha, et si vous me permettez de vous donner un conseil, je vous dirai de ne pas recommencer l'expérience, de vous en tenir à ce premier coup d'essai.

— Vous me condamnez donc à n'avoir toute ma vie d'autre compagne qu'Ansha? Savez-vous que c'est bien dur!

— Du moins, lui dis-je, si vous prenez une autre femme, choisissez-la parmi les jeunes filles élevées dans un harem nombreux, afin qu'elle soit formée d'avance à ce qu'elle trouvera chez vous. Si j'étais à votre place, je n'accepterais plus d'épouse que de la main d'Ansha.

— Merci encore! Vous consentez à me donner une Ansha de quinze ans au lieu d'une Ansha de trente, mais toujours une Ansha! Ah! oui, c'est bien dur!

Le troisième jour après mon arrivée, je pris congé d'Emina. Ses adieux furent aussi tendres que ceux d'une fille à sa mère. — Ton départ ne précède le mien que de fort peu, me dit-elle, et la trace de tes pas ne sera pas effacée des allées de notre jardin que je le traverserai à mon tour et pour la dernière fois en allant au champ du repos. Je ne te retiens pas davantage; tu m'as dit tout ce qu'il était bon que je susse, et je désire t'épargner le pénible spectacle de mon heure suprême. Que Dieu te bénisse dans ton voyage, et qu'il comble tes vœux les plus chers!

Dans ce ciel dont tu m'as ouvert l'entrée, je ne t'oublierai pas, ni toi, ni les tiens. Adieu, adieu!

Et me passant autour du cou ses bras amaigris, elle me pressa de toutes ses forces contre son cœur, me couvrit de baisers sur le front, sur les yeux, sur la bouche, puis, se détachant de moi et se couvrant le visage de ses mains, elle me dit tout bas, mais si bas qu'à peine je pouvais l'entendre : — Va, quitte-moi à présent... — Craignant en effet que l'émotion des adieux ne lui devînt fatale, je me retirai à la hâte.

Je partis le cœur gros, car ce court séjour dans le harem d'Hamid-Bey m'avait laissé matière à de tristes et durables souvenirs. Aussi ne laissai-je depuis échapper aucune occasion d'apprendre des nouvelles d'Emina et d'Hamid. Ces occasions se présentèrent plus d'une fois pendant mon séjour en Asie, et voici, dans leur ordre chronologique, les événements qu'elles m'apprirent.

Un voyageur que je rencontrai six mois plus tard revenant des lieux où s'est passée cette histoire me dit qu'il n'était bruit à plusieurs lieues à la ronde que du désespoir d'Hamid-Bey. Il avait perdu sa jeune femme, et en comparant les dates, je reconnus qu'Emina était morte le huitième jour après mon départ. Pauvre enfant! son bonheur avait peu duré! On disait qu'elle avait péri victime des machinations et des intrigues de la première femme du bey; mais quelles étaient ces machinations? c'est ce que personne ne disait, ou du moins ce que chacun disait d'une façon différente. La nouvelle de la mort d'Emina avait abrégé les jours de son père, et le débiteur insolvable du bey avait, lui aussi, achevé sa vie de chagrin.

Il y avait encore une version contraire, selon laquelle Emina aurait trahi à ses derniers instants de singulières et coupables tendances vers la sorcellerie; il était ques-

tion de conférences secrètes qu'elle aurait eues avec un vieillard qui n'était rien moins qu'un célèbre enchanteur des *giaours*. Hamid-Bey avait assisté à d'étranges scènes, telles que conjurations, apparitions, et son esprit en avait été fortement ébranlé, car d'après quelques mots qui lui étaient échappés on comprenait que sa femme n'était pas complétement morte pour lui, et qu'il s'attendait à en recevoir de fréquentes visites, attente qui causait dans le harem un trouble et un effroi faciles à comprendre.

Le second bulletin était un peu moins sombre. Le bey, qui soupçonnait Ansha et la surveillait depuis quelque temps, l'avait surprise dans le domicile de l'iman. L'éclat avait été terrible. Les parents d'Ansha et Ansha elle-même s'étaient d'abord estimés fort heureux d'en être quittes pour un acte de divorce, tant le courroux du bey faisait craindre des mesures plus violentes. Le divorce avait donc été décidé; mais dans toute condamnation il se passe toujours un certain temps entre la signature et l'exécution de l'arrêt, et ce temps fut si bien employé par Ansha, qu'il se prolongea indéfiniment. Ce n'était plus sans doute la toute-puissante, la triomphante Ansha, mais elle était tolérée dans le harem, où elle avait régné, et elle ne désespérait pas, ajoutait-on, de remonter un jour sur le trône d'où elle était descendue, en suivant la route de l'humilité et de l'hypocrisie.

Le troisième rapport m'affligea, mais sans me surprendre. Hamid-Bey avait enfin trouvé une femme selon son cœur. C'était une très-jolie fille de seize ans, fort riche, resplendissante de santé et de fraîcheur, dont les joyeux éclats de rire perçaient à chaque instant les murs épais du harem, et allaient éveiller la gaieté dans le cœur même des passants. Elle avait été élevée à bonne école, car elle était la fille unique de la troisième épouse d'un bey, qui

en possédait simultanément jusqu'à cinq. Ce n'était pas elle qui irait se heurter aux rivalités du harem ni y briser son cœur.

Telles furent les dernières nouvelles que je reçus de cette famille, à laquelle j'avais pris un instant un si vif intérêt; mais parmi ces cœurs qui avaient oublié Emina, ou qui ne s'en souvenaient que pour lui faire injure, il n'y avait plus pour moi que des étrangers.

UN PRINCE KURDE

I

La nuit, une nuit tiède et sereine, venait de succéder aux clartés et au mouvement d'une chaude journée d'avril. Sur le sommet d'une des montagnes dont les ramifications traversent en tous sens la partie septentrionale de l'Asie Mineure, se dessinait une masse d'épais bâtiments, illuminée çà et là par des feux qui de loin ressemblaient à des étincelles. Ces bâtiments étaient la résidence, le château, si l'on veut, d'un chef montagnard, d'un prince même, car tel était le titre que les populations kurdes donnaient au seigneur de l'endroit, à Méhémed-Bey. Les feux qui éclairaient le château étaient ceux des nombreuses cheminées de l'intérieur, alimentées par de nombreux troncs d'arbres et de véritables bûchers de branches sèches. Une de ces cheminées surtout semblait le foyer d'un véritable incendie : elle était destinée à chauffer la principale pièce du harem, et, à l'heure où commence notre récit, ce brasier aux proportions colossales éclairait un curieux tableau d'intérieur musulman.

Des deux côtés et en face de l'âtre, le long des murs et devant de nombreuses fenêtres, une multitude de matelas

et de coussins couvraient le plancher et l'estrade en bois élevée alentour de la chambre. Toute une population féminine se prélassait sur ces coussins et ces matelas. Les maîtresses du logis (et on en comptait jusqu'à cinq officiellement revêtues de cette dignité), des esclaves de tous les âges et de toutes les couleurs, des enfants aussi nombreux que les grains de sable de la mer et que les étoiles du ciel, mais beaucoup plus bruyants, tout cela était entassé pêle-mêle, dans un désordre que je veux croire plein de charme, fumant à pleines pipes, buvant à pleines tasses, poussant des éclats de rire homérique, chantant des chansons que personne n'écoutait, se livrant enfin à toutes les distractions que peut imaginer une population privée de règle morale, dépourvue de culture intellectuelle, et condamnée pour la vie à la triste captivité du harem.

J'ai dit que les maîtresses du logis étaient au nombre de cinq. Il y avait pourtant des degrés dans cette autorité ainsi partagée : la première en date était ou devait être la plus respectée; puis, et comme cela arrive partout, celle qui savait le mieux commander était la plus obéie. La doyenne des épouses du seigneur Méhémed s'appelait Fatma, et pouvait avoir alors de vingt-cinq à trente ans. Elle était née dans le pays même, et ne possédait par conséquent ni une grande beauté, ni une intelligence supérieure. Son principal mérite était une gaieté si tenace, qu'elle n'avait subi aucune altération en présence des quatre rivales que son époux avait successivement placées sous sa tutelle, gaieté qui lui permettait encore, malgré ses vingt-cinq ans, — âge respectable dans un harem, — de décocher des plaisanteries fort vives, de pousser des éclats de rire à faire trembler les voûtes du palais, de chanter à tue-tête des airs turcs, et de danser les farandoles les plus échevelées. De taille moyenne, de corpu-

lence toujours croissante, avec de grands yeux gris à fleur de tête, un nez retroussé, une grande bouche bien fendue, laissant à découvert de fort belles dents mal soignées, telle était Fatma, la mère de plusieurs enfants et la souveraine avouée du chapitre féminin réuni dans le château de Méhémed-Bey.

Vis-à-vis de Fatma, de l'autre côté de la cheminée, trônait la seconde épouse du prince montagnard. La Géorgienne est un article de prix, et n'en a pas qui veut. Actié était née dans cette magnifique contrée de Géorgie, si célèbre à bon droit pour la beauté de ses filles et de ses moutons. Ce fut même en se disant que sa rivale n'était rien moins qu'une Géorgienne, une personne franchement incomparable, que Fatma se consola de sa première mésaventure conjugale. Le moyen de disputer à une Géorgienne la palme de la beauté! Actié, à vrai dire, ne démentait en rien son origine. Grande, droite et solide comme une tour ou comme un peuplier, la Géorgienne joignait un teint éblouissant à des traits empreints d'une majesté vraiment royale. Son caractère s'accordait avec son extérieur. Calme, grave et sérieuse, sa voix ne se mêlait jamais au concert discordant de cris et de glapissements qui se poursuivait nuit et jour autour d'elle. Ses compagnes l'aimaient peu, sans doute, parce qu'elles se sentaient comme intimidées en sa présence; aussi se dédommageaient-elles de cette faible contrainte en se moquant de ses grands airs de reine. Dans ce moment, Actié fumait, assise sur ses talons, la longue pipe turque; mais, quoique assise, elle dépassait de la tête toutes ses rivales, et on l'eût prise en effet pour une reine entourée de ses suivantes.

La Circassienne n'est guère moins estimée que la Géorgienne à cause du caractère de sa beauté, qui tranche for-

tement avec le type oriental. Aussi Fatma n'eut garde de se fâcher lorsque son mari lui annonça son troisième mariage avec une fille de Circassie. Puisque l'occasion se présentait pour lui de faire une semblable acquisition, elle ne pouvait le blâmer de la saisir, et Kadja la Circassienne occupa sans contéstation la place que le sort lui marquait. Si je disais cependant qu'à partir de l'introduction de cette blonde, pâle et frêle beauté aux yeux bleus, aux traits fins et délicats, quoique irréguliers, à la physionomie changeante et trompeuse, il ne s'éleva aucun nuage dans le harem, je mentirais à l'histoire. Quand la colère du maître tombait comme un ouragan sur tel ou tel membre de la communauté, c'était à la Circassienne qu'on s'en prenait d'ordinaire, et jamais non plus on n'ajoutait la moindre foi à ses protestations. Kadja témoignait au prince une admiration voisine de l'idolâtrie ; elle prétendait reconnaître son pas, et même le pas de son cheval, avant que personne n'eût entendu le plus léger bruit; elle allait jusqu'à soutenir qu'une voix secrète l'avertissait des dangers qui menaçaient le bien-aimé dans ses excursions aventureuses (dangers malheureusement trop réels), et quand la voix mystérieuse retentissait en elle, Kadja poussait des exclamations d'effroi qui faisaient frissonner ses compagnes ébahies. On avait remarqué plus d'une fois d'assez singulières coïncidences entre les mystérieux avertissements de la Circassienne et les rencontres fâcheuses qu'avait faites Méhémed-Bey. Les préventions excitées par la blonde prophétesse étaient telles que ces coïncidences mêmes ne faisaient que redoubler la défiance et l'éloignement dont elle était l'objet. Malgré son isolement, malgré ses prétentions à la mélancolie, Kadja avait cependant des heures de folle gaieté où son regard s'illuminait d'une flamme étrange, et où de cruelles plaisan-

teries s'échappaient de ses lèvres, mêlées à des éclats de rire stridents qui troublaient jusqu'au fond de l'âme les plus aguerries. Ce soir-là, entre autres, elle était en belle humeur. Après avoir dansé toute seule pendant quelques instants, elle s'était élancée au milieu des enfants, et, tout en riant comme une folle, elle pinçait l'un, tirait les cheveux à l'autre, égratignaît un troisième, sans que ceux-ci ripostassent d'aucune façon : on eût dit qu'ils avaient peur.

Le quatrième choix du bey était de ceux que rien ne pouvait justifier même aux yeux de Fatma. Il ne s'agissait plus, hélas ! ni de Géorgie, ni de Circassie ; le nouvel objet de la préférence du bey était une négresse, une véritable négresse du Sénégal, quoique non absolument dépourvue de tout charme. Elle possédait ce qu'on appelle vulgairement de beaux yeux et de belles dents. Pour l'ampleur et la majesté des formes, elle pouvait rivaliser avec la Géorgienne Actié. Quant au moral, elle n'avait qu'une passion, la couleur rouge,—qu'un défaut, la colère. Elle aimait son mari comme un dispensateur inépuisable de jupes écarlates et de colliers de corail. Ce qui avait réconcilié Fatma avec cette union mal assortie, il faut bien le dire, c'était précisément la singularité du fait. Comment se dire sérieusement qu'Abrama était la rivale d'Actié et de Kadja ? Abrama d'ailleurs était bonne personne quand elle n'était pas en colère, et cette colère n'éclatait que lorsqu'on avait le malheur de lui rappeler le pays où elle avait vu le jour. En somme, l'avénement de la négresse au quatrième degré de la hiérarchie conjugale avait apporté plus d'agrément que d'ennuis à la compagnie féminine *.

* Quoique la loi musulmane borne à quatre le nombre des femmes légitimes accordées au fidèle, ce nombre peut être augmenté à l'infini, puisque toute concubine qui donne un fils à son seigneur, se trouve par le fait élevée au rang d'épouse légitime. Ce fut probable-

Mais quelle est cette sombre et silencieuse figure, enfoncée dans l'embrasure d'une fenêtre, qui ne prend aucune part à tout le bruit que l'on fait autour d'elle? On la dirait âgée de quinze à seize ans, et elle semble même d'une grande beauté. Ses yeux sont noirs, quoique ses cheveux brillent d'un reflet doré; ses traits sont d'une régularité parfaite; mais son teint, un peu trop brun pour la couleur de ses cheveux, est d'une pâleur de cire. Quoique ses compagnes soient toutes richement vêtues, elle ne porte qu'une robe de couleur sombre et unie, d'une étoffe commune, et le voile qui l'enveloppe de la tête aux pieds n'est relevé par aucune broderie. Pas un ornement, pas un bijou, pas un colifichet! Abrama se pendrait plutôt que de porter de pareilles horreurs. Les femmes lui adressent tour à tour la parole : — Viens çà, Habibé, que fais-tu là toute seule? Chante-nous une chanson; causons ensemble. — Mais Habibé ne semble pas les entendre, et ce n'est évidemment pas la première fois qu'elle se comporte ainsi, car personne ne paraît s'en étonner; au contraire, c'est à peine si l'on a l'air d'attendre d'elle une réponse, comme si le silence était tout ce qu'on pouvait en espérer. On ne saurait pourtant l'accuser ni de caprice ni de maussaderie, car sa physionomie est douce, et jamais une repartie amère ou piquante n'est sortie de ses lèvres. Serait-elle stupide? Cette hypothèse tombe d'elle-même devant ce regard pensif et rêveur, un peu sévère peut-être, aussi froid que la glace assurément, mais aussi limpide et aussi profond qu'elle.

Comment Habibé avait-elle été élevée à la cinquième

ment par cette porte qu'Abrama passa de l'esclavage à la liberté, de la condition de concubine à celle de la *moitié* de Fatma, de la Georgienne et de la Circassienne. (*Note de l'Auteur.*)

couche du seigneur? C'est toute une histoire qui ressemble à un roman. Un jour que Méhémed-Bey, suivi des siens, revenait d'une de ces excursions qui éveillaient les alarmes soudaines de la Circassienne inspirée, il avait rencontré une bande de bohémiens emmenant de vive force une jeune fille qui, malgré les liens dont elle était garrottée, poussait des cris plaintifs et se débattait de son mieux. Méhémed-Bey était brave, et il aimait les aventures. Il attaqua sans préliminaires les ravisseurs, et ceux-ci, prenant aussitôt la fuite, abandonnèrent leur captive, qui se trouva par conséquent n'avoir fait que changer de maître. Elle ne se montra nullement satisfaite de ce changement; mais sa rare beauté avait frappé son nouveau seigneur, et son indifférence le piqua au jeu. Il l'épousa. A quoi bon? Habibé (c'est le nom qu'il lui donna faute de connaître le sien) demeura telle qu'il l'avait trouvée le premier jour, triste, abattue, sombre, désolée par moments et toujours indifférente. C'est en vain qu'il comblait de présents sa belle dédaigneuse, qu'il l'accablait de questions sur son passé et qu'il lui confiait sur sa propre existence bien des choses qu'il n'avait jamais dites à aucune de ses compagnes : il ne parvint pas même à connaître le lieu de sa naissance, son nom ni son âge. Qu'elle fût étrangère et qu'elle vînt de fort loin, cela n'était pas douteux, car elle parlait fort mal le turc, quoiqu'elle ne comprît pas un mot de géorgien, de circassien, ni même de sénégambien. La langue de Méhémed-Bey, qui n'était pas le turc, lui était aussi étrangère que les autres. On avait rassemblé tous les drogmans des environs, qui lui avaient adressé tour à tour la parole en persan, en arabe, en indoustani, je crois même en chinois, mais toujours sans succès. Elle comprenait un peu le grec; cependant ce n'était pas encore là

sa propre langue, sa langue maternelle, dans laquelle elle avait parlé pendant les quinze ou seize années qui avaient précédé sa captivité. Quand Méhémed-Bey l'avait rencontrée, elle portait le costume des bohémiennes; mais depuis combien de temps était-elle ainsi vêtue? Était-elle musulmane? Personne ne le savait. Enfin tout en elle était mystère; elle vivait enveloppée d'un nuage épais que personne ne pouvait pénétrer et que rien ne semblait devoir dissiper.

Nous connaissons maintenant les épouses du bey; mais pour comprendre les propos qu'elles échangeaient entre elles, il faut faire connaissance avec le bey lui-même. Ce personnage, dont la langue n'est pas le turc, n'est ni plus ni moins que le chef ou le prince d'une population révoltée contre la Sublime-Porte. Méhémed-Bey menait une vie pleine d'aventures, d'émotions, de périls, commandant des armées qui s'assemblaient comme par enchantement à son moindre signe, et qui disparaissaient de même lorsque le combat avait été livré et la victoire assurée. Une garde peu nombreuse, mais fidèle, ne le quittait jamais. Pour lui, voyageant sans cesse à la tête de ses prétoriens, il battait les grandes routes pour y récolter quelque butin, et il ne craignait pas de pénétrer dans les villes. Là, sous un nom supposé et à l'abri d'un déguisement, il vendait ou échangeait le produit de ses courses à main armée, visitait ses amis, découvrait la piste des riches voyageurs, et se tenait au courant des nouvelles politiques qui pouvaient le concerner. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que dans les villes son nom d'emprunt et ses déguisements ne trompaient jamais personne. Chacun savait pertinemment que le petit vieillard pauvrement vêtu qui se montrait de temps à autre sous prétexte de vendre son riz ou d'acheter un peu d'orge

était le jeune, le vigoureux et redouté chef des Kurdes. Plus d'une fois la pensée de l'arrêter traversa la cervelle d'un puissant pacha, et lui fit perdre le sommeil et l'appétit pendant plus d'une semaine; plus d'un divan fut consulté; cependant, s'il n'était pas trop difficile de s'emparer de Méhémed-Bey, il était impossible de dire comment on le garderait. Le territoire turc est, il est vrai, sillonné par des rivières d'où aucun prisonnier, quelque embarrassant qu'il fût, n'est jamais sorti; mais, outre que la Sublime-Porte semble depuis quelque temps ne plus goûter ces expédients héroïques, la disparition totale de Méhémed-Bey n'eût pas coupé court à toute inquiétude. Tout au contraire, les Kurdes forment encore à l'heure qu'il est une population puissante et belliqueuse, causant à la vérité de grands dommages au pays et sur les routes, mais qui en causerait encore bien plus, pour peu qu'elle le voulût bien. Si du vivant et sous les ordres de Méhémed-Bey cette population ne faisait pas tout le mal qu'elle pouvait faire, n'était-il pas juste et convenable d'attribuer sa modération à l'influence de ce chef? Et si le gouvernement turc jugeait bon de rayer ce chef du livre des vivants, les Kurdes ne se croiraient-ils pas le droit d'user de représailles? Or quelles représailles que celles de ce peuple farouche, dont l'existence habituelle et normale se compose d'agressions à main armée, de combats et de pillage, — sans compter que les auteurs présumés de la capture du bey deviendraient le but constant des plus cruelles vengeances! Toutes ces considérations avaient pendant longtemps assuré le salut de Méhémed-Bey bien mieux que sa barbe postiche et ses vêtements en lambeaux. Peu à peu on en était venu à regarder l'impunité du bey comme un gage de sécurité relative pour les populations au milieu desquelles il circulait libre-

ment, et qu'il rançonnait à sa fantaisie. Cette manière de considérer les choses avait été même adoptée à Constantinople, et le chef audacieux des Kurdes s'était trouvé aussi en sûreté au milieu de ses ennemis qu'il l'eût été dans sa propre capitale, s'il en eût possédé une. Ce n'est pas que le projet de s'emparer du bey et de détruire le brigandage eût été jamais positivement et officiellement abandonné par le gouvernement. L'exécution de ce plan avait seulement été remise à une époque indéterminée. On attendait qu'il s'offrît une occasion de frapper ce grand coup sans danger pour la tranquillité publique. La question demeurait ainsi une question d'opportunité, et sans un incident qui allait mettre à l'épreuve le dévoûement des cinq femmes dont nous avons tracé le portrait, Méhémed-Bey eût pu croire qu'on ne chercherait jamais à la résoudre.

Cet incident était la nomination d'un nouveau pacha au gouvernement de la province où Méhémed-Bey menait sa vie de prince errant. En sa qualité d'homme nouveau, ce personnage était disposé à suivre une ligne de conduite entièrement opposée à celle de ses prédécesseurs. Il blâmait leur coupable mollesse, et il écrivait dépêche sur dépêche à Constantinople, pour solliciter du ministre des mesures sévères qui missent fin à un état de choses scandaleux. En recevant ces renseignements si différents de ceux qu'il avait reçus jusque-là, le ministre ne se souvint pas qu'ils lui venaient d'une nouvelle source, et il pensa tout naturellement que la situation était changée. Le divan suprême s'appliqua dès lors à trouver pour les Kurdes un châtiment convenable, c'est-à-dire un châtiment assez rude pour qu'ils se sentissent châtiés, et assez doux pour qu'ils jugeassent la soumission préférable à la résistance. Après de longs débats, voici à quoi l'on

s'arrêta. Tous les Kurdes ne sont pas brigands, mais tous sont pasteurs. Ils possèdent les plus beaux troupeaux de l'empire. Pour avoir des troupeaux, les pâturages sont indispensables, et les Kurdes, qui le savent bien, se sont approprié depuis un temps infini toute une chaîne de montagnes qui s'étend du centre de l'Asie Mineure jusqu'à Bagdad. Cette propriété immense, sur laquelle jamais Turc n'a osé s'établir, demeure déserte pendant la froide saison et se peuple au retour de chaque printemps d'une multitude de troupeaux, de pasteurs et de femmes, vivant sous la tente comme les contemporains et les descendants de Jacob. Ce fut cette existence sanctionnée par le droit des siècles que le divan se décida à frapper par un décret qui interdisait aux Kurdes l'occupation de leurs quartiers d'été.

La mesure était hardie. Il y eut grand émoi parmi les Kurdes. Les uns voulaient se porter en masse et bien armés sur leurs montagnes, et attendre de pied ferme les troupes turques : c'était l'avis de Méhémed-Bey ; mais, quelque grande que fût son autorité, elle fléchissait devant celle d'un vieillard établi dans la ville où résidait le pacha, et cachant sous un faux nom et une existence fictive sa position véritable de chef de la nation kurde. Hassan-Effendi passait pour un riche commerçant, aussi dévoué au gouvernement de la Sublime-Porte qu'il était respecté pour son grand âge, sa probité parfaite et sa fidélité à toute épreuve à son souverain. Le pacha et son conseil recherchaient parfois l'avis du sage vieillard, qui affectait en toute occasion une horreur profonde pour les perturbateurs de la tranquillité publique et pour les sujets rebelles de son bien-aimé maître. Quoique le pacha et le vieillard se regardassent l'un l'autre sans rire, le pacha connaissait le vrai nom et la véritable condition du

vieillard, et le vieillard savait à quoi s'en tenir sur la politique du pacha. Aussi y avait-il eu à l'occasion de la nouvelle mesure contre les Kurdes bien des allées et des venues, des pourparlers, des offres, des propositions, des négociations, entre le pacha et l'effendi. Si la conscience du vénérable chef de la nation kurde avait été achetée par le pacha, j'ignore ce qu'elle coûta à ce dernier et ce qu'elle rapporta au premier ; ce qui est certain, c'est que dans l'assemblée des chefs kurdes le vieillard combattit la motion de Méhémed-Bey. — Ce que l'on nous propose, dit-il, c'est la guerre avec la Porte, c'est la guerre aujourd'hui même, avant que nous ayons eu le temps de nous y préparer. Nous nous défendrons, je le crois, je le sais, car je connais la bravoure sans pareille de mes compatriotes ; mais combien de temps pourrons-nous nous défendre ? Et jusqu'à quand les Turcs persisteront-ils à nous attaquer ? Avons-nous seulement des munitions pour un mois ? Et nos troupeaux, qui forment notre véritable richesse, que deviendront-ils pendant que toute notre jeunesse marchera au combat ? Ils seront détruits, volés, égorgés, et lors même que nous remporterions la victoire, nous serions des triomphateurs ruinés.

Ce mot de *ruine* produit d'ordinaire un effet merveilleux sur ceux qu'il menace. L'ardeur guerrière de la majorité des Kurdes tomba subitement, et on ne s'occupa plus que de trouver un biais moyennant lequel les plus belliqueux pussent revenir à des sentiments plus doux, sans faire pourtant une trop brusque conversion. L'on convint de se soumettre officiellement, puis de se venger sournoisement et sans bruit. La montagne serait abandonnée pour cette année, mais en revanche Méhémed-Bey et sa garde fidèle, grossie cette fois de l'élite de la jeunesse kurde, se répandraient sur toutes les routes et

dans les plus riches contrées, dévaliseraient les caravanes, enlèveraient les sommes considérables que les courriers du gouvernement transportent d'une province à l'autre, ravageraient les habitations isolées et les petits villages, brûleraient les moissons, détruiraient le bétail; en un mot, ils mettraient le pays à feu et à sang.

Le soir même où les femmes de son harem se livraient aux divertissements que nous avons décrits, Méhémed-Bey avait assisté à l'assemblée où ces résolutions avaient été prises, et où on lui avait confié la mission de commander les Kurdes révoltés. L'on avait aussi arrêté diverses mesures, envoyé des ordres aux différents chefs secondaires; enfin tout était préparé pour ouvrir la campagne.

Ce fut en songeant à l'avenir qui s'ouvrait devant lui que Méhémed-Bey reprit le chemin de son harem, où nous l'avons devancé, et où s'échangeaient entre les compagnes du prince des propos qu'il nous sera maintenant aisé de comprendre.

— Ah ! qu'il me tarde de partir pour la montagne ! vociférait la ronde Fatma. Comme nous allons nous amuser ! comme nous danserons ! comme nous chanterons ! — Et elle battait des mains pour donner cours à sa joie.

— Nous devrions y être déjà, observa la grave Actié ; nous sommes à la fin d'avril, et la chaleur est grande.

— Nous devrions y être sans doute, dit à son tour Kadja ; mais si j'en crois mes pressentiments...

— Au diable tes pressentiments ! s'écria Fatma ; que vas-tu nous annoncer à cette heure ? que la montagne s'écroulera, que nos moutons crèveront, et autres gentillesses ! Tu m'ennuies avec tes pressentiments de malheur. Si tu pressentais quelque chose d'heureux une fois dans ta vie, et ne fût-ce que pour changer, passe encore, mais...

— Je vois bien que je t'ennuie, interrompit Kadja, non sans aigreur ; mais si je te disais tout ce qui nous attend !

— L'entendez-vous ? reprit Fatma ; voilà l'oiseau de mauvais augure qui se met à chanter !

Kadja allait riposter, mais en ce moment un bruit d'armes et de chevaux retentit dans la cour. — Méhémed-Bey n'est pas loin, — s'écria la Circassienne en plaçant sa main sur son cœur, comme pour indiquer le lieu d'où lui venait cet avertissement. Personne n'eut cependant le loisir de remarquer ni ce geste ni la prétention qu'il exprimait, car le chef des eunuques se précipita dans l'appartement en criant : — Le bey ! le bey ! en place ! — Et toutes les femmes furent aussitôt sur pied. Un grand silence succéda aux causeries bruyantes. Les femmes se rangèrent sur deux lignes, les maîtresses devant et les esclaves derrière, tandis que les enfants couraient se cacher sous les jupons et les voiles de leurs mères respectives, — évolution compliquée, qui ne s'exécuta pas sans le secours de plusieurs soufflets vertement distribués. L'ordre et le silence étant enfin rétablis, le *kiaja* (gardien du harem), qui se tenait à la porte, prêt, si cela devenait nécessaire, à aider par quelque coup de poing au rétablissement des bonnes manières, fit signe à son seigneur que tout était bien, et le bey, qui avait ralenti sa marche pour laisser aux flots le temps de s'écouler, parut enfin sur le seuil de l'appartement. Une légère ondulation, résultat de l'émotion générale, se manifestait sur la ligne de draperies flottantes qui révélaient les formes de ces houris terrestres. Méhémed-Bey traversa l'appartement en faisant de la main droite un geste qui signifiait : Mesdames, je vous salue. Puis il s'assit auprès d'Habibé, en faisant un autre geste qui signifiait : Mesdames, vous pouvez suivre mon exemple si cela vous con-

vient. Que cela leur convînt ou non, aucune de ces femmes n'osa profiter de la permission. L'étiquette prescrivait d'autres mouvements. Chacune s'approcha donc du seigneur, prit le bord de sa pelisse, l'appuya sur son front, toucha de la main le bout de ses doigts, porta ensuite la main honorée de cet attouchement sur son cœur, sur ses lèvres et sur sa tête, s'inclina jusqu'à terre, et marcha à reculons jusqu'au coussin qui la reçut. Deux parmi ces femmes trébuchèrent dans cette reculade, et s'assirent un peu plus tôt qu'elles ne l'avaient décidé. Ce furent Fatma et Abrama. La première trébucha, se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire, et demeura assise là où elle était tombée, couvrant ainsi par une adroite manœuvre son accident. La seconde n'eut pas le même bonheur : elle voulut résister à la secousse que lui avait imprimé un premier faux pas ; elle se raidit, perdit l'équilibre, s'embarrassa dans son grand voile, et tomba lourdement sur son dos, les jambes en l'air. La chute ne pouvait plus être dissimulée, et le sérieux d'emprunt des femmes ne put y tenir. Le visage sombre de Méhémed-Bey lui-même se dérida un instant comme pour amnistier les bruyants éclats de rire qui firent trembler les voûtes du harem. Mais l'hilarité générale ne se prolongea pas au delà de quelques instants. Méhémed-Bey reprit sa gravité, et les femmes se turent, sauf à reprendre plus tard le divertissement lorsqu'elles seraient en liberté.

J'ai oublié de parler des compagnons de Méhémed-Bey, car il n'était pas entré seul dans son harem. Son vieux père l'accompagnait, un beau vieillard, dont l'unique épouse, paralysée par l'âge, ne quittait plus son matelas. Il y avait aussi un frère du vieillard, puis un frère de Méhémed, puis deux cousins, et enfin un garçon âgé de douze ans, le fils de Fatma et de Méhémed, qui commen-

çait à suivre son père dans ses courses les moins périlleuses. Tous ces personnages du sexe masculin avaient libre accès dans le harem, car les proches parents ne sont pas toujours soumis aux formalités qui s'opposent, en Turquie, aux relations familières entre l'étranger et la femme musulmane. D'ailleurs chacun de ces hommes avait ou avait eu sa compagne ou ses compagnes dans ce même harem, et dès lors le quartier réservé n'avait plus pour eux de barrière; puis enfin Méhémed-Bey était Kurde et non Turc, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Notre prince était toujours auprès d'Habibé, qu'il entretenait à voix basse. Les habitantes des harems ont en certaines occasions un tact exquis, et toutes comprirent que leur présence était au moins superflue. Aussi, une à une, deux à deux, elles s'inclinèrent, portèrent la main à terre d'abord, sur leur cœur et à leur front ensuite, et se retirèrent. Les hommes suivirent leur exemple, à l'exception pourtant du vieux père, qui, assis sur un coussin auprès de la cheminée et fumant nonchalamment sa pipe, semblait absorbé dans de tristes pensées.

Resté seul ou presque seul avec Habibé, Méhémed-Bey lui prit la main et la força doucement à s'asseoir à ses côtés, puis il lui annonça qu'il lui apportait des présents. Habibé ne répondit pas.

— Cela me rend tout triste de te voir toujours si simplement vêtue, lui dit Méhémed; je t'ai encore apporté de riches étoffes, et j'espère que cette fois tu consentiras à t'en parer, ne fût-ce que pour me faire plaisir. Tu es toujours belle, mais ta beauté me serait bien plus agréable, si tu consentais à en prendre soin pour me plaire.

— Je n'ai aucun désir de te plaire, répondit sèchement Habibé.

— Je ne le sais que trop; mais tu te donnes alors une peine inutile, car, quoi que tu fasses, tu me plairas toujours.

Habibé soupira.

— Seulement mon amour me cause du chagrin, tandis qu'il ne tiendrait qu'à toi qu'il me rendît heureux. Voilà tout.

Et en parlant ainsi, il défaisait un paquet qu'il avait tenu jusque-là sous son bras, et dont la cupide curiosité des autres femmes avait bien su percer les enveloppes. Il en tira d'abord deux pièces d'étoffe de Damas en soie brochée d'or et d'argent, une écharpe de cachemire des Indes aux mille couleurs, un collier de perles qui eût fait la rançon d'un roi, un bracelet en diamants et en émeraudes, enfin un nombre infini de petits objets de moindre valeur, mais d'un goût exquis, tels que mouchoirs brodés, bas de laine d'Angora, agrafes de ceinture, épingles émaillées à piquer dans les cheveux, bouts de pipe en ambre ornés de pierreries, bagues, parfums précieux, etc. Il y avait là de quoi faire pâmer d'aise toutes les filles d'Ève, à quelque communion qu'elles appartinssent; mais Habibé faisait exception à la règle. Elle regarda toutes ces magnificences sans se dérider un seul instant, et lorsque, flatté par cet examen prolongé, Méhémed se hasarda à lui demander si elle ne trouvait pas tout cela de son goût, elle répondit froidement : — Je me demande d'où viennent ces richesses. Elles ont peut-être coûté du sang.

— Que t'importe? s'écria le bey avec impatience. S'il y a eu du sang versé, ce ne peut être que le sang de quelques misérables, ou le mien. Le premier ne mérite pas que tu t'en occupes; quant au mien, tu le verrais couler peut-être avec la même indifférence... Mais laissons là

ces misères. Ce n'est pas de moi que je viens te parler ; ainsi écoute avec attention. Vous vous attendez toutes à partir pour la montagne, mais la montagne ne vous verra pas cette année. Le gouvernement impérial nous défend d'y conduire nos troupeaux, et les chefs de notre nation ont décidé qu'il fallait obéir. Les Turcs pourtant s'attendent à quelque résistance de notre part, et il est possible qu'en effet une partie de la nation se montre moins docile que le reste. On me connaît à Constantinople, et l'on ne manquera pas de m'imputer les désordres qui pourraient arriver. Il faut donc que je quitte ce château, où l'on aurait trop bon marché de moi, et que je mette ma famille en lieu de sûreté. Je ne saurais vous assurer un asile qu'en cachant votre nom et les liens qui vous attachent à moi. J'ai trouvé pour chacune de vous une retraite où vous serez à l'abri de tout péril ; mais il faut vous séparer. L'un de mes amis s'offre à recevoir deux de mes femmes ; la troisième vivra dans la famille d'un de mes proches parents ; enfin un homme sur lequel je puis compter, quoiqu'il soit Turc, recevra les deux dernières. Les enfants suivront leurs mères, et chacune de vous pourra se faire accompagner d'une ou de deux servantes. J'ai voulu t'annoncer d'abord ces nouvelles, parce que je désire prendre à ton égard les mesures que tu agréeras davantage. Choisis de ces trois asiles celui que tu préfères : mon parent habite une maison de campagne isolée, le Turc un village, et mon ami une ville... Désigne aussi celle de tes compagnes que tu préfères ; et si tu désires n'en avoir aucune, dis-le moi tout aussi franchement.

A en juger par les apparences, il risquait d'attendre longtemps ; car Habibé paraissait plongée dans de profondes réflexions. Enfin elle leva sur lui ses beaux yeux,

ce qui signifiait qu'elle allait parler; et Méhémed-Bey lui serra tendrement la main, ce qui signifiait aussi qu'il était prêt à l'entendre.

— Ton parent qui habite la campagne ne peut-il recevoir qu'une de nous?

— Pas davantage, reprit le bey.

— En ce cas, je préférerais demeurer chez le Turc, pourvu que Kadja m'accompagne.

— Kadja! répéta le bey étonné; tu préfères la société de Kadja à celle de mes autres femmes? Kadja te plaît? tu l'aimes?

— Dieu m'en préserve, seigneur! Kadja ne me plaît pas, et je suis loin de l'aimer; mais je désire ne pas me séparer d'elle, et je te prie de ne pas me demander pourquoi.

— Il sera fait comme tu le veux. Maintenant appelle les femmes et prépare-toi au départ. Cette nuit sera la dernière que nous passerons dans ce château, de quelque temps au moins.

En voyant qu'Habibé se disposait à sortir, il la retint, et, baissant la voix, il lui dit encore : — Écoute-moi, Habibé, tu es une étrange fille, et je soupçonne parfois que tu as sur les choses de la vie d'autres idées que nous. Peut-être la pensée de partager avec d'autres l'affection de ton mari te répugne-t-elle, et peut-être n'as-tu pas tort, car moi aussi, depuis que je t'aime, je sens combien la vie que je mène est folle. Vivre comme si on aimait plusieurs femmes, cela peut être bon, quand on n'en aime aucune; mais lorsque l'amour, l'amour pour une seule femme s'est emparé de nous, le reste nous ennuie et nous déplaît. L'amour, je commence à le croire, a ses lois, qui sont les mêmes chez tous les peuples du monde. Si telle est la pensée qui t'empêche de m'aimer,

avoue-le-moi franchement, dis un seul mot, et je renvoie dès aujourd'hui tes rivales. Il ne m'en coûtera rien : je les garde parce que c'est l'usage, et que je n'ai eu jusqu'ici aucun motif de ne pas m'y conformer ; mais ton désir sera toujours ma loi. Parle, et toi seule me suivras demain et partout.

Habibé était debout devant Méhémed-Bey, qui la retenait par la main, fixant sur elle des regards passionnés. Quelque effort qu'elle fît pour cacher son trouble, elle était évidemment agitée par une sorte de lutte intérieure. Un moment elle regarda le bey avec une expression de tendresse qui semblait répondre à ses paroles ; mais la jeune femme eut bientôt réprimé cet élan, qui s'accordait si peu avec sa froideur habituelle, et c'est avec le plus grand calme qu'elle répondit au bey : — Et que deviendraient ces femmes? que deviendraient ces enfants qui sont les tiens? Votre société a-t-elle un asile pour des existences ainsi délaissées?

— Qu'appelles-tu un asile? reprit Méhémed. Mes femmes iront rejoindre leurs parents si elles en ont, ou leurs amis si elles n'ont plus de parents ; leurs enfants les suivront, ou ils resteront avec nous, comme tu le voudras. Je leur donnerai de l'argent.

— Non, non, reprit vivement Habibé, cela est impossible. Il y a entre nous une barrière qu'aucune volonté humaine ne saurait renverser. Garde tes femmes, garde tes enfants : l'argent est impuissant à guérir les blessures que ton abandon leur ferait. Oui, la présence de ces femmes me repousse loin de toi, mais leur absence ne suffirait pas à nous réunir. Il y a d'autres obstacles, et ces obstacles sont invincibles.

Et sans attendre la réponse du bey, elle s'élança hors de la chambre, laissant Méhémed plus désolé que jamais.

Grande fut la stupéfaction des femmes du harem, quand on leur signifia qu'il fallait immédiatement partir pour d'autres lieux que la montagne, et non moins grandes furent la curiosité et la consternation qui suivirent le premier mouvement de surprise. — Adieu les danses champêtres, adieu les réunions bruyantes à la fontaine, où, sous prétexte de laver le linge de leurs familles, les femmes et les jeunes filles causaient gaiement; adieu les longues veillées, les hommes dans un compartiment de la tente et les femmes dans le compartiment voisin, de sorte que les discours des uns et les rires des autres se mêlaient sans cérémonie; adieu tous les plaisirs attendus avec tant d'impatience et embellis encore par l'attente! En revanche quel vaste champ ouvert aux conjectures! Méhémed-Bey avait dit seulement que, le Grand-Seigneur ayant défendu aux Kurdes de faire paître leurs troupeaux sur la montagne, les Kurdes obéissants demeureraient dans la plaine. Jusque-là tout allait bien, mais pourquoi ce départ précipité et cette dispersion des femmes dans des lieux différents? Pourquoi chacune d'elles n'emmenait-elle qu'une ou deux servantes tout au plus, et surtout pourquoi cet incognito qui leur était imposé? Aucune n'osait demander d'explications au maître redouté; mais Kadja, dont les mouvements du cœur ne souffraient aucun contrôle, s'écria tout à coup :

— Et dans cette retraite où je serai renfermée, ne te verrai-je jamais, seigneur?

— Je viendrai vous voir le plus souvent que cela me sera possible.

— Mais on te reconnaîtra, seigneur, et alors tout ce mystère, dont je ne comprends pas le motif, sera dévoilé.

— Bah! reprit le bey, il n'y a pas beaucoup d'habitants dans le village de mon ami le Turc, et ceux qui me re-

connaîtront sont encore moins nombreux. D'ailleurs, poursuivit-il comme en se parlant à lui-même, je ne marcherai pas souvent à visage découvert, et je défie tous les *zapetiers* de l'empire de me reconnaître sous mes déguisements.

Quoique prononcés à voix basse, ces mots n'échappèrent pas à l'oreille attentive de la Circassienne, qui, s'approchant timidement du bey et levant sur lui ses beaux yeux bleus, lui dit d'un air suppliant : — Mon cher seigneur, promettez-moi de m'accorder une grâce à laquelle je tiens plus qu'à la vie.

— Je te l'accorde, si cela est possible, répondit le bey, plutôt ennuyé qu'ému.

— Eh bien! seigneur, promets-moi de porter toujours à ton cou ce talisman. Quels que soient les déguisements que tu adopteras, ne t'en dépouille jamais; c'est ma mère qui me l'a légué à son lit de mort, parce qu'il l'avait sauvée de bien des périls, et moi-même, c'est à sa vertu que je dois le bonheur de t'appartenir. Me pardonnes-tu cette hardiesse, seigneur, et m'accordes-tu ma prière?

Et en parlant ainsi, elle passait au cou du bey un ruban fané auquel était suspendu un petit sachet en soie verte, comme on en voit un si grand nombre en Asie.

— C'est bon, c'est bon; je porterai cela, je te le promets, sois tranquille. S'il m'arrive malheur, ce ne sera ni ta faute ni la mienne, mais bien celle du talisman.

Une seule des femmes du bey avait prêté quelque attention à ce court entretien de Méhémed et de Kadja : c'était la taciturne Habibé, qui venait de se glisser dans la salle à la suite des autres sultanes, et qui se tenait dans l'ombre auprès du bey. En voyant l'amulette de Kadja passée au cou de Méhémed, elle frémit, comme partagée entre l'inquiétude et l'indignation. Elle resta

muette cependant, et personne ne remarqua le trouble qui l'agitait.

Le lendemain, dès le point du jour, les femmes se mirent en route pour leurs destinations respectives, les unes dans des paniers attachés aux deux côtés d'une mule ou d'un chameau, les autres à califourchon sur des chevaux bien tranquilles. Méhémed-Bey assistait au départ. Toutes vinrent se prosterner à ses pieds, et attendirent dans cette humble attitude qu'il les relevât et les embrassât plus ou moins tendrement. Lorsque ce fut le tour d'Habibé, — elle si froide, elle qui ne répondait jamais aux caresses de son seigneur, — on la vit passer tendrement son bras autour du cou de Méhémed; elle sembla même se plaire à prolonger cette étreinte. Que signifiait cet élan de tendresse? Était-ce un caprice inexprimable du cœur féminin? — Je dois ajouter que le départ ayant eu lieu et le bey étant rentré chez lui pour donner quelques ordres avant de monter à cheval, un de ses serviteurs, qui l'attendait dans la cour, trouva sur le sable, — juste à l'endroit où le bey avait reçu les derniers adieux de ses femmes, — un ruban fané auquel était attaché un petit sachet en soie verte. — Tiens! se dit le serviteur, une de ces dames aura perdu son talisman! Bon, je l'ai trouvé et je le garde, car avec la vie que je mène il peut m'être plus utile qu'à aucune d'elles.

Et il se passa le talisman autour du cou en ayant soin de cacher le sachet sous ses vêtements.

II

Nous ne suivrons pas chacune de ces dames dans la retraite qui lui avait été assignée. Fatma et Actié passèrent leur temps comme elles purent en regardant par les fenêtres grillées du harem les rares passants qui traversaient la rue et les nonchalantes beautés qui se promenaient dans les jardins des maisons voisines. La brune Abrama acheva de devenir stupide à force de s'ennuyer dans la solitude à laquelle elle avait été condamnée. Quant à Kadja et à Habibé, elles arrivèrent sans aventures dans le village habité par l'ami turc du chef kurde. C'était plutôt un serviteur qu'un ami, et l'accueil fait aux deux femmes le disait assez. Toute la maison fut mise sens dessus dessous par leur hôte, visiblement préoccupé de leur offrir une demeure convenable et de bon goût. Les maîtresses du logis se reléguèrent dans un grenier pour céder les meilleures pièces aux nouvelles venues. On ne tua pas le bœuf gras, car il n'y a que des bœufs maigres en Asie Mineure; mais le chevreau le plus tendre et le mouton à

la queue la plus large furent immolés et rôtis, sinon sans regrets, du moins sans pitié. On étala force tapis sur les planchers, force matelas sur les tapis, et force couvertures sur le tout. On s'appliqua à faire tourner le lait, on mit tout le voisinage à contribution pour avoir du marc de café, que l'on versa dans la cafetière de crainte que le café ne fût pas assez épais; on fit cuire du pain sans levain, rôtir des perdreaux pendant douze heures consécutives, et bouillir des choux dans une marmite hermétiquement fermée pour empêcher que l'odeur ne s'en évaporât; enfin rien ne fut négligé de ce qui pouvait contribuer au bien-être des deux femmes que la Providence plaçait sous la protection de l'ami turc.

Les plaisirs de l'intelligence ne furent pas oubliés non plus, et le jour même de l'arrivée des deux dames une troupe de bohémiens ambulants ayant traversé le village, Osman-Effendi, c'est le nom de notre Turc, s'empressa d'en informer ces dames et de leur demander s'il leur serait agréable d'assister à une danse exécutée par les plus jeunes femmes de la troupe. Kadja, qui n'avait pas cessé de verser des larmes depuis le moment des adieux, s'apaisa subitement, et déclara d'une voix langoureuse qu'elle ne refusait pas cette distraction. Habibé, à son tour, protesta qu'elle ne quitterait pas son amie, dont la douleur l'effrayait. Ce fut en vain que Kadja s'efforça de la rassurer, et de l'engager à ne pas se contraindre en assistant à cause d'elle à un spectacle pour lequel elle avait témoigné plus d'une fois son aversion. Habibé tint bon et demeura auprès de sa compagne, si bien que Kadja (tel est sans doute l'effet contagieux du dévouement!) se montra disposée à renoncer au divertissement qu'on lui offrait plutôt que de l'imposer à Habibé; mais la maîtresse du logis coupa court à ce débat généreux en introduisant

les bohémiennes dans le vestibule du harem, où les deux étrangères et les femmes de la maison étaient rassemblées.

Parmi ces danseuses de Bohême, il y en avait une qui ne ressemblait aucunement ni à une danseuse ni à une bohémienne. On eût juré tout d'abord que c'était un homme déguisé, un homme fait qui se serait coupé la barbe et la moustache une heure auparavant, car le menton portait encore les traces du rasoir. Cette étrange bohémienne ne se donnait pas seulement pour danseuse; elle se vantait surtout d'une habileté consommée dans la science de la divination. Ce fut une de ses compagnes qui signala ce talent à la curiosité de l'assemblée, et aussitôt Kadja manifesta un violent désir de connaître le sort qu'Allah lui réservait. Rien n'était plus facile, puisqu'il suffisait de mettre sa main dans la main de la sibylle et de répondre sans détour aux questions que celle-ci lui adresserait. Kadja se hâta de souscrire aux conditions imposées. La voilà donc livrant sa blanche main, écoutant de ses deux oreilles, et prête à ouvrir son cœur aux investigations de la bohémienne. Pour surcroît d'étrangeté cependant, la danseuse bohémienne a une voix de basse-taille qui ne dément en rien ses dehors masculins; mais Kadja n'est pas femme à remarquer de pareilles misères lorsqu'il s'agit de pénétrer les secrets de l'avenir. Aussi ne tressaille-t-elle pas le moins du monde en entendant ces notes basses et sonores, et répond-elle comme si les questions lui étaient adressées par une voix de fausset.

— Que désires-tu savoir, noble dame?

— Le sort qui m'attend.

La main fut aussitôt minutieusement examinée. — Ta vie est si étroitement liée à celle d'une autre personne, que je ne puis rien dire de toi sans parler d'elle.

— Ah! parle, je t'en conjure, car c'est surtout à cause de lui que je désire te consulter. M'aimera-t-il toujours? vivra-t-il longtemps? Serai-je assez heureuse pour expirer dans ses bras?

— Un moment, un moment, s'il te plaît! je ne puis rien te dire de cette personne à moins que tu ne me la dépeignes au naturel. C'est un homme d'abord; n'est-ce pas? Est-il jeune? est-il grand? bien ou mal fait? Comment s'habille-t-il? Lui connais-tu quelques signes particuliers? Enfin comment se nomme-t-il?

— Oh! pour son nom, reprit Kadja d'un ton de voix solennel, je ne puis le dire; non, on m'arracherait plutôt la vie que ce nom si cher pourtant, mais je vais répondre à tes autres questions.

Et la Circassienne donna avec une exactitude parfaite le signalement du bey à la devineresse, ajoutant même à ce portrait des détails singulièrement minutieux. C'est ainsi qu'elle parla d'une mèche de cheveux blancs mêlée à ses touffes de cheveux noirs et d'un petit sachet de soie verte attaché à son cou.

— Je vois que cet homme t'aime passionnément, dit alors la bohémienne, et qu'il songe à toi dans ce moment même. Tu ne tarderas pas à le revoir; et je ne doute pas qu'il ne vienne souvent se récréer auprès de toi. Du courage, noble dame! je connais tes pensées, tes désirs. Celui auquel tu t'es dévouée récompensera dignement tes généreux services. Tu désigneras les récompenses, et tu les verras venir aussitôt cent fois plus grandes que ton espoir. Voilà ce que j'avais à te dire; et maintenant permets-moi de me retirer.

La bohémienne allait en effet s'éloigner après avoir échangé avec la Circassienne un regard significatif qui n'échappa point à Habibé; quand elle se vit entourée par

la famille de l'ami turc, qui venait réclamer sa part des prédictions. Un souper fut ensuite servi aux bohémiennes, et une danse générale termina la journée.

Le lendemain, la maison qui servait de retraite aux deux femmes du bey reçut d'autres visiteurs, et Kadja, qui cherchait un moyen d'éveiller dans l'esprit de Méhémed des soupçons sur sa taciturne compagne, crut l'avoir trouvé. Ces visiteurs venaient de l'Occident; c'étaient des Francs, et trois femmes se trouvaient parmi eux, une petite fille, sa mère et sa bonne. On se disait tout bas que l'une des femmes connaissait la médecine, que partout sur son passage les boiteux devenaient ingambes, et les aveugles clairvoyants. L'une des épouses du maître de la maison se souvint qu'elle était fort malade depuis quelques années : elle voulut consulter la dame franque, qui n'était autre que moi-même. Je fis ma visite de médecin en conscience. Quand la consultation fut terminée, les deux femmes qui jouent un rôle dans cette histoire, Habibé et Kadja, vinrent à moi, m'apportant le café, et je ne remarquai pas sans surprise la consternation de la Circassienne quand Habibé me présenta la tasse et se mit à me parler couramment une langue inconnue de tous les assistants. Ce qu'Habibé me disait en très-bon français le voici : — Lorsque vous serez de retour à Constantinople, veuillez faire savoir au chargé d'affaires du Danemark qu'une de ses compatriotes, la fille d'un de ses agents en Asie, est retenue captive par le chef de cette nation nomade à laquelle la Sublime-Porte vient d'interdire la faculté de conduire ses troupeaux sur la chaîne de montagnes qui commence à une heure d'ici et va jusqu'à Bagdad. Notre chargé d'affaires n'a qu'à me réclamer auprès de mon maître. — Je ferai sans doute votre commission, répondis-je; mais quel est le nom de votre maître? — Il

porte, répondit Habibé après avoir hésité un moment, le nom même du prophète. — Où le trouvera-t-on? — Je ne voudrais pas qu'on le cherchât, ni qu'on dévoilât même le lieu de ma retraite. Il suffira que notre chargé d'affaires adresse une réclamation au chef religieux de ladite nation qui réside à Constantinople. Celui-ci fera parvenir cette réclamation à mon maître sans danger pour personne. Ma reconnaissance et celle de mon pauvre père vous seront à jamais acquises, Madame : c'est tout ce que je puis vous dire. — Je répondis par un signe de tête, et peu d'instants après notre cavalcade s'était remise en route, non sans que j'eusse jeté un regard d'adieu à Habibé.

Notre entretien s'était borné aux quelques mots que j'ai rapportés et que la Circassienne n'avait pu comprendre; mais elle se promit d'interpréter l'incident à sa guise dès la première entrevue qu'elle aurait avec le bey. L'occasion ne se fit pas attendre, et deux jours après la venue des voyageurs francs, un vieux mendiant frappait à la porte de l'ami turc. Celui-ci lui ouvrit en personne et lui fit signe d'entrer à la cuisine, en ayant soin de refermer la porte derrière lui; puis il le conduisit sans mot dire dans le quartier habité par les femmes et dans la chambre même réservée aux deux étrangères. Arrivé là, le vieillard secoua ses vêtements en lambeaux, enleva sa barbe blanche et son vieux turban, et mit à découvert la belle figure et la taille élégante du chef des Kurdes. Habibé ne dit mot, mais Kadja, poussant un cri de surprise et de joie, s'élança d'un bond au cou du bey. — La, la, doucement, s'écria Méhémed avec un peu d'impatience, je vais remettre ma barbe blanche pour peu que cela continue. — Ah! le méchant! dit Kadja avec un geste de reproche, ah! le méchant! qui plaisante la pauvre femme dont il cause les tourments!... Mais qu'y a-t-il, noble seigneur? On dirait

qu'un grave sujet de mécontentement te préoccupe. De grâce, cher seigneur, ne me laisse pas dans l'inquiétude; quel souci?...

Il y avait en effet de quoi s'inquiéter en regardant le visage sombre et contracté de Méhémed. Son regard était éclairé par ce feu intérieur que laisse après elle la colère, comme l'ouragan laisse les vagues de la mer agitées même après qu'il a cessé de souffler. Il se promenait en long et en large, croisait les bras, les laissait retomber, les croisait encore, poussé qu'il était par un besoin instinctif de mouvement. Le corps s'agitait pour faire prendre patience à l'âme, qui était évidemment mal à l'aise. Avant de répondre à Kadja, Méhémed chercha des yeux Habibé. Elle était, selon sa coutume, assise dans l'embrasure d'une croisée, écoutant avec un intérêt qu'elle ne songeait pas à dissimuler le dialogue auquel elle ne prenait aucune part. Méhémed fut évidemment satisfait de ce bref examen, car son visage prit tout à coup une expression moins irritée. Un sourire se jouait même autour de ses lèvres, lorsqu'il répondit : — Oui, en vérité, j'ai sujet de m'inquiéter, ou pour mieux dire de m'impatienter, car je comptais être ici ce matin, et ce ne sont pas les plaisirs qui m'ont retardé.

— Quelque fâcheuse affaire? murmura Kadja.

— Assez fâcheuse en effet, puisqu'elle m'a réduit à me présenter ici sous ce piteux costume. Ce pauvre Seïd... Kadja, fais-moi le plaisir d'aller me commander à souper, j'en profiterai pour dire quelque chose en particulier à Habibé.

Kadja s'inclina et sortit sans laisser paraître le moindre dépit d'un congé qui n'était guère poli. Alla-t-elle bien loin? C'est ce que j'ignore; mais Méhémed, qui n'était pas naturellement soupçonneux, se tint pour assuré qu'elle

s'occupait des préparatifs de son repas, et s'adressant à Habibé, dans laquelle il avait une entière confiance, il lui raconta comment dans la matinée, s'étant mis en route avec quatre serviteurs pour venir la voir, il avait été assailli par un détachement de *yavas* qui semblaient parfaitement au courant de la route qu'il devait suivre. Le combat avait duré quelque temps, deux de ses serviteurs étaient restés sur le terrain, le troisième, Seïd, était tombé dans les mains des soldats, qui, l'ayant entraîné à l'écart et fouillé sous ses vêtements, avaient poussé des cris de joie en déclarant qu'ils tenaient enfin le chef des Kurdes.

Méhémed avait profité de leur erreur pour prendre la fuite et se rendre au village habité par l'ami turc sous le déguisement que nous avons décrit. — Mais, poursuivit-il, je ne comprends rien à la stupidité de ces hommes. Comment se méprendre à ce point? par quel hasard s'acharnent-ils après ce pauvre Seïd, qui ne me ressemble pourtant guère? Je ne crains rien pour lui, car il sera reconnu tôt ou tard; mais il y a là un mystère que je ne puis pénétrer et qui m'inquiète.

— Et tu as raison, seigneur; tu es entouré de trop de monde pour ne pas avoir à craindre les traîtres. Ne ferme les yeux ni le jour ni la nuit, ni chez tes amis, ni dans ta propre maison, surtout ne viens ici que le moins possible. Ce n'est pas la crainte de ta présence qui me fait parler ainsi, c'est ma conscience qui ne me permet pas de te voir courir à ta perte sans t'avertir.

Méhémed voulut en vain lui arracher des aveux plus complets. — Tu oublies, dit-il tristement, que je ne puis te voir qu'en venant ici, et que pour me priver de ce bonheur il me faudrait plus que la vague menace d'un danger inconnu. A moins d'un obstacle insurmontable,

je ne serai jamais longtemps absent des lieux que tu habites.

— S'il en est ainsi, reprit Habibé, mes soins sont inutiles; je ne puis que te recommander à mon Dieu.

— Mais quel est-il, ce Dieu? interrompit vivement Méhémed, qui espérait surprendre l'un des secrets d'Habibé.

— Il n'y en a qu'un pour tous les hommes, répondit-elle gravement, qu'on l'appelle Allah, Jéhovah ou le Seigneur.

Kadja entra en ce moment, suivie des esclaves qui apportaient le souper. La Circassienne paraissait soucieuse. Le bey n'eut garde de s'en apercevoir. Habibé fut plus clairvoyante. La pâleur soudaine de Kadja, l'expression inquiète et quelque peu effrayée de son visage ne lui échappèrent pas, car elle s'écria : — Mon Dieu, Kadja, que vous est-il arrivé? Seriez-vous malade?

— Je ne sais, répondit Kadja avec assurance, je ne sais si c'est un de ces secrets avertissements que le ciel m'envoie quelquefois, mais je me suis sentie tout à coup envahie par un sentiment d'effroi dont la cause m'est inconnue. Dieu veuille que ce ne soit pas le présage d'un affreux malheur!

Pendant toute la soirée, Kadja redoubla de câlinerie, et Habibé de maussaderie. Pourtant la maussaderie d'Habibé semblait plus agréable au bey que la grâce caressante de Kadja. — Combien de temps nous donneras-tu, seigneur? lui disait celle-ci. Ah! si tu savais comme ces lieux sont tristes quand ils ne sont pas animés par ta présence!

— Pars vite, seigneur, disait au contraire Habibé, tu n'es pas en sûreté quand tu es hors de la portée des mousquets de tes gens.

— Habibé me renvoie, disait le bey, pourquoi resterais-je?

— Qu'Habibé le permette ou non, reprit Kadja de sa voix la plus caressante, j'espère du moins que tu ne laisseras pas passer le dixième jour du mois de ramazan sans venir me consoler par ta présence.

— Qu'a donc le dixième jour de ce mois qui exige si particulièrement des consolations?

— Eh quoi, seigneur! le souvenir de ce jour est-il déjà effacé de ta mémoire? ah! il ne sortira jamais de la mienne. N'est-ce pas le dix du mois de ramazan que j'ai eu le bonheur de recevoir de toi le titre sacré d'épouse? Oh! si tu me délaissais ce jour-là, ce serait pour moi comme l'annonce d'une séparation éternelle, ce serait mon arrêt de mort. Promets-moi que je te verrai ce jour-là, rassure-moi par cette promesse, ou mon désespoir ne connaîtra plus de bornes.

— Pourquoi exiger une promesse que Méhémed ne pourrait peut-être pas tenir sans danger? observa Habibé. Tu lui as exprimé ton désir, et il ne peut y être insensible. Aie confiance dans son amour, et n'exige pas de promesse à ce sujet. S'il peut venir sans danger, il viendra, n'en doute pas, que cela te suffise.

— Non, cela ne me suffit pas. Tant de choses peuvent le retenir, le distraire, le détourner d'ici! Comment supporter cette incertitude? Non, il me faut une promesse; une promesse peut seule m'aider à traverser les jours qui me séparent encore de ce jour solennel et à jamais mémorable. Promets! oh! de grâce! promets; me promets-tu?

— C'est bon, c'est bon, je viendrai, je te le promets, dit enfin le bey, légèrement impatienté.

Satisfaite de sa victoire, Kadja voulut encore se venger

sur Habibé des obstacles qu'elle avait tenté de lui opposer. Profitant d'un moment où Habibé s'était éloignée, elle raconta au bey ce qui s'était passé entre sa rivale et les voyageurs francs. — Pourquoi cette insistance à t'éloigner? dit-elle en finissant son récit. Oh! je crains que ce dix du ramazan ne soit aussi un grand jour pour Habibé et qu'elle ne l'ait choisi pour nous trahir; je dis nous, seigneur, car je ne puis me séparer de toi, même dans ma pensée.

Méhémed ouvrit de grands yeux, mais son noble cœur se refusa à partager les soupçons qu'avait exprimés Kadja. — Si Habibé voulait me tromper, se dit-il, elle feindrait de m'aimer, elle chercherait à endormir ainsi ma défiance. Non, Habibé n'a pas d'amour pour moi, mais son amitié du moins m'est acquise, et Dieu me garde de la soupçonner! — Tout en se parlant ainsi, Méhémed se promit bien néanmoins de tenir la parole donnée à Kadja et de revenir le dixième jour du mois suivant.

Pendant que Kadja employait à irriter le prince contre Habibé toutes les ressources de la perfidie féminine, Habibé de son côté n'était pas restée inactive. Celui qui l'aurait épiée en ce moment l'aurait vue se glisser dans une des chambres du harem où la belle Kadja conservait les mille objets nécessaires à sa toilette. Elle s'empara d'une petite boîte contenant une pommade noirâtre dont les femmes turques se servent pour donner aux fils argentés de leur chevelure le noir et le brillant de l'ébène. Quand elle revint dans la chambre commune, elle trouva le bey déjà endormi sur une pile de coussins et Kadja près de s'assoupir. Habibé attendit patiemment que tout sommeillât autour d'elle; puis, certaine de n'être pas vue, elle se glissa jusqu'au chevet de son maître, et lui passa à plusieurs reprises la main sur les cheveux. Cela fait, elle

regagna sa couche, un peu plus tranquille désormais sur le sort du bey, dont le signalement trop fidèle livré par Kadja aux prétendus bohémiens avait évidemment compromis les jours.

Le lendemain, avant le lever du soleil, Méhémed était prêt à se remettre en route. Ce fut à peine s'il prit le temps de dire adieu à ses femmes, et presque aussitôt il sauta en selle. Un singulier incident retarda toutefois son départ. Le bey avait deux chiens dont je n'ai rien dit encore, deux dogues d'Asie Mineure, de la race dite communément *chiens de berger*. Ces chiens, nommés l'un *Karakouch,* l'autre *Beckchi,* étaient d'une taille gigantesque et d'une force extraordinaire. Méhémed-Bey, au moment de lancer son cheval au galop, les avait appelés par un coup de sifflet, mais un seul répondit à cet appel; l'autre, le plus terrible, *Beckchi,* refusa absolument de l'accompagner. Il s'était établi derrière la Circassienne dans l'attitude d'une surveillance menaçante, et restait insensible aux menaces comme aux coups. L'instinct lui avait-il révélé dans Kadja une ennemie de son maître? Ce qui est certain, c'est que Méhémed dut partir, renonçant à emmener son chien et le confiant aux soins d'Habibé, car, chose singulière, tout en se montrant disposé à ne pas quitter Kadja plus que son ombre, *Beckchi* n'acceptait ses caresses qu'en montrant les dents, et c'est à Habibé seule qu'il obéissait, comme le soir de ce même jour Kadja put le reconnaître. Habibé, ayant été en effet attirée dans le jardin par les cris de sa compagne, la trouva clouée contre le mur par le formidable dogue, qui approchait ses dents aiguës des joues blêmes de la Circassienne. Un seul cri d'Habibé suffit pour calmer le terrible animal, qui vint, la tête basse, lécher les mains de sa maîtresse. — Pourquoi vous être aventurée seule dans le jardin? — demanda

Habibé à Kadja. Celle-ci répondit qu'elle était descendue pour faire l'aumône à un mendiant dont elle avait entendu la voix plaintive dans la rue. — Elle a donc parlé à quelqu'un, se dit Habibé, et le dogue, pour prévenir un entretien suspect, n'aura trouvé d'autre moyen que de saisir à belles dents l'un des interlocuteurs. Les arrangements pour le dix de ramazan doivent être pris à l'heure qu'il est. Dieu veuille que le bey se souvienne de mes conseils et qu'il se tienne caché ce jour-là!

III

Rien de remarquable ne se passa dans l'intervalle de temps qui s'écoula entre le départ du bey et l'époque fixée pour son retour. Le jour si impatiemment attendu par Kadja et si redouté par Habibé se leva enfin, radieux et brûlant, comme le sont les jours du printemps en Asie Mineure. Kadja était dès l'aurore vêtue de ses plus beaux atours. Elle portait une veste de satin rose brochée en argent, une longue robe en étoffe de Damas vert tendre brodée en or et en perles; une riche écharpe en tissu des Indes ceignait sa taille souple et svelte, un mouchoir d'une étoffe de soie moelleuse et légère entourait sa tête, et une grande quantité d'épingles en diamant et autres pierreries piquées dans ce mouchoir encadraient son visage dans une auréole resplendissante. Deux ou trois pendeloques étaient attachées à chacune de ses oreilles, et tenaient les unes aux autres par de petites chaînettes qui passaient sous le menton. Ce qu'il y avait cependant de plus remarquable dans son costume, c'était le collier,

non pas ce que nous appelons de ce nom, mais un nombre infini de monnaies en or, cousues sur un plastron en drap et appliquées sur la poitrine de manière à remplir au besoin l'office de cuirasse. Habibé, qui examina de près cet étrange bijou, remarqua que le drap du plastron était rembourré, et elle se risqua même à en demander la raison. — Ces monnaies sont si lourdes, répondit Kadja, qu'elles ont déjà déchiré quatre morceaux de drap sur lesquels je les avais cousues d'abord. — Ce jour est un grand jour pour moi, ajouta-t-elle après un moment de silence. Crois-tu que Méhémed tiendra sa promesse?

— Je le crois, répondit Habibé, et il commettra une bien grande imprudence.

— Pourquoi? reprit vivement Kadja, dont le visage trahissait une anxiété mêlée d'effroi.

— Parce que, surveillé, épié comme il l'est sans doute, il ne devrait jamais annoncer ses démarches à l'avance.

— Mais qui t'a dit qu'il ait annoncé son intention de venir ici aujourd'hui? Nous le savons, il est vrai; mais ce n'est pas une raison pour que d'autres le sachent.

— Et penses-tu, répondit Habibé, qu'en te voyant ainsi vêtue, chacun ne devine pas que tu attends ton époux?

— Oh! notre hôte est un ami sûr, et quand même il saurait que Méhémed doit venir, cela n'aurait aucun inconvénient.

— Je le souhaite, murmura Habibé, et les deux compagnes n'en dirent pas davantage sur ce sujet.

Cependant la journée s'avançait, et le bey ne paraissait pas. A mesure que les heures s'écoulaient, un nuage paraissait s'étendre sur les traits de Kadja, tandis que le regard d'Habibé devenait de plus en plus calme et serein. Enfin, à un moment où Habibé s'était rapprochée de la

fenêtre, elle découvrit une troupe de cavaliers. — Voici Méhémed-Bey en nombreuse compagnie, — dit-elle à Kadja; et lorsque celle-ci se précipita à la fenêtre pour vérifier l'exactitude de ce rapport, son visage exprimait le mécontentement, la colère et l'effroi, au lieu de la joie et de l'amour que l'on était en droit d'y chercher. Habibé, de son côté, paraissait radieuse; mais les rôles changèrent bientôt. Arrivé à la porte de la maison occupée par ses deux épouses, Méhémed adressa quelques mots en particulier à son lieutenant, qui continua sa route suivi du gros de la troupe, ne laissant auprès du bey que deux anciens serviteurs. — Ah! je suis heureuse que tous ces hommes soient partis! s'écria Kadja de l'air le plus naturel. S'ils étaient restés, ils auraient trouvé le moyen de retenir le bey loin de nous pendant une grande partie de la journée, et nous ne l'aurions aperçu qu'à la dérobée. Voilà qui est bien. Nous le tenons aujourd'hui, et personne ne nous le disputera.

Méhémed ne portait pas de déguisement ce jour-là; mais son front n'était pas moins sombre sous le riche costume de guerrier kurde que sous les vêtements en haillons du vieillard turc. Après avoir répondu aux compliments de son hôte et lorsqu'il se vit seul avec ses femmes, il se jeta sur un divan. — Fais-moi le plaisir de m'apporter ton miroir, dit-il à Kadja. Il se passe depuis quelque temps des choses singulières autour de moi, et je suis impatient de deviner le mot de ces énigmes. — Kadja obéit, et après s'être contemplé quelques instants en silence, le bey jeta le miroir et s'écria en soupirant : — Le brave homme disait vrai; mais je n'y comprends rien.

— Quoi donc, seigneur? dit Habibé.

— Je me promenais hier tout seul dans la montagne,

lorsque je fus accosté par un voyageur qui m'adressa plusieurs questions sur la route qu'il suivait, sur la distance qui lui restait à parcourir avant d'arriver à son gîte, tout en m'examinant avec attention. Je n'étais pas sans inquiétude, et déjà je pressais le manche de mon poignard, lorsque mon compagnon, prenant un air de bonhomie et de confiance, me dit : « Savez-vous, mon ami, que vous avez la figure malheureuse? Vous ressemblez trait pour trait à un personnage dont je suis la piste, et dont le signalement m'a été donné il y a peu de jours par quelqu'un qui le connaît bien. La ressemblance est si parfaite que j'allais souffler dans ce petit instrument (et il me montrait un sifflet) pour appeler mes gens et vous faire arrêter, n'était une circonstance qui détruit l'idendité et qui vous sauve par conséquent la vie. L'individu que nous cherchons a une mèche de cheveux gris sur le milieu de la tête, quoiqu'il soit encore jeune et que sa chevelure soit aussi noire que l'ébène. C'est un signe bien remarquable, n'est-ce pas? Je tressaillis à ces mots, car je sais fort bien que j'ai cette mèche grise, et je me demandais s'il se moquait de moi, ou si ses yeux le trahissaient : je m'en tins à cette pensée; mais quel fut tout à l'heure mon étonnement, lorsque je reconnus que ma mèche de cheveux blancs avait disparu!

— La Providence a veillé sur toi jusqu'ici, répondit gravement Habibé; mais ce n'est pas une raison pour t'en rapporter aveuglément à elle, et pour négliger, comme tu le fais, les conseils de la prudence.

— Laissons cela aujourd'hui, reprit le bey en affectant l'insouciance, et tâchons de jouir du temps présent.

C'était un ordre de parler d'autres choses, et les femmes s'y conformèrent. On servit le repas, et la table ayant été enlevée, Kadja proposa au bey de lui faire de la musique.

Celui-ci accepta avec d'autant plus d'empressement, que, malgré ses efforts, il n'était pas de bonne humeur. — Je voudrais te chanter l'amour qui dévore mon cœur, dit Kadja en soupirant; mais tu préfères les chansons guerrières, et je suis entraînée, malgré mes instincts, vers tout ce qui te plaît. Je vais donc te chanter les charmes de la vie du soldat.

Et après avoir tiré quelques accords d'une espèce de mandoline à long manche, elle se mit à moduler d'une voix traînante le refrain d'une des mélodies populaires de son pays, sur laquelle la Circassienne avait placé les mots suivants :

« L'homme paisible aime le silence des forêts, les eaux transparentes du lac azuré, ou les rayons du soleil se jouant dans le miroir des eaux ou à travers les frais ombrages des chênes et des peupliers; il aime le gazouillement des oiseaux, les soupirs de la brise, la verdure des prés et l'or des moissons. Mais que sont-ils pour moi, ces charmes monotones? Parlez-moi de la guerre; chantez la guerre pour le guerrier! la guerre et ses périls qu'il est si doux de braver! la guerre et ses plaisirs qui font circuler dans nos veines un sang généreux; la guerre et ses honneurs qui forment une noble couronne pour le front du vaillant; tout me plaît dans la guerre. J'aime le son de la trompette qui m'appelle au combat; j'aime le sombre vêtement du tirailleur qui, caché dans le taillis, harcèle l'ennemi sur ses flancs ou découvre les embuscades; j'aime le bruit du canon qui ébranle les montagnes et renverse les bataillons; j'aime le campement dans la plaine et les gaies chansons du soldat; j'aime le sommeil sur la terre, sous la voûte émaillée des cieux; j'aime la gloire que j'ai acquise, l'admiration de la foule étonnée qui se répète mes exploits, les regards timides et charmés des jeunes

filles qui se disent en me voyant passer : C'est lui; c'est lui qui a forcé la redoute... J'aime la mort du guerrier, non pas la mort qui vient lentement se placer au chevet du malade, mais la mort portée par une balle qui arrête soudain les battements d'un cœur enthousiaste et qui glace tout à coup le sang qui n'a pas eu le temps de se refroidir. Guerre, oh! ma bien-aimée, toi que j'appelle, accours à ma voix; mort que j'invoque, pourquoi me fuir? Viens, ô guerre! viens, ô mort!... L'appel harmonieux de Kadja aurait-il été entendu? Quelqu'un s'avance; serait-ce la mort? — Des pas pressés et nombreux ne tardèrent pas à retentir sur l'escalier. Presque en même temps Habibé, qui avait disparu depuis le commencement du concert, se précipita dans la chambre en criant : — Fuyez, Méhémed! un corps de troupes est en bas, ils vous cherchent, ils me suivent... — Méhémed ne fit qu'un bond du sofa où il était étendu à la croisée qu'il allait enjamber, lorsque Kadja, se jetant dans ses bras, le retint de toutes ses forces en protestant qu'il se tuerait, et qu'elle ne le quitterait pas. Les instants précieux qui furent ainsi perdus suffirent pour rendre la fuite impossible. Quatre soldats venaient d'entrer, et un officier, suivi d'une troupe nombreuse, se tenait sur le seuil de la porte. L'officier crut sans doute que sa présence en disait assez, et que Méhémed-Bey ne songerait pas à lui résister; car, après avoir salué respectueusement le prince, il fit quelques pas vers celui qu'il considérait déjà comme sa proie. Méhémed-Bey pourtant était armé comme un bandit ou comme un Kurde; il portait dans sa ceinture une paire de grands pistolets, un poignard ou yatagan de Damas, et un large coutelas à peu près semblable à ceux que portent les bouchers européens. Un sabre, un petit tromblon, des pistolets et une carabine

complétaient son armement. Ce n'était donc pas chose facile que de s'emparer du bey. Dès le premier pas que fit l'officier, Méhémed était debout, son yatagan entre ses dents et un de ses grands pistolets dans chacune de ses mains. Sans perdre son temps en pourparlers, il fit feu de ses deux pistolets, étendit là l'officier mort à ses pieds et blessa grièvement l'un des soldats. Au bruit de l'explosion, toute la troupe se précipita dans la chambre; mais l'attaque se borna pour le moment à cette invasion, car tous attendaient des ordres, et l'officier, qui seul avait le droit d'en donner, n'était plus qu'un cadavre. Profitant de ce moment d'hésitation, le bey saisit ses seconds pistolets et les déchargea presque à bout portant sur la troupe, dont il éclaircit ainsi les rangs; puis, s'emparant de sa carabine, il s'écria : — Que l'on m'ouvre le passage, ou je fais feu! — Les soldats, ainsi menacés, perdirent le sentiment de leur responsabilité pour n'obéir qu'à celui plus impérieux du salut. — Feu! feu! s'écrièrent plusieurs voix à la fois; — et la foule qui encombrait le fond de l'appartement se fendit pour former deux colonnes entre lesquelles le bey avait à se frayer un passage, mais qui, en se rapprochant tout à coup, devaient forcément l'entourer et le prendre.

Aucune détonation n'avait répondu cependant à l'appel spontané des soldats, et cela par une raison bien simple. Les ordres du pacha portaient que l'on eût à s'emparer du bey vivant et en bonne santé, et le défunt officier, redoutant, je ne sais trop pourquoi, l'impétueuse ardeur de sa troupe, avait pris la précaution de décharger préalablement ses armes. Méhémed-Bey ne courait d'autre danger que celui d'être écrasé par le nombre, et pour peu que le combat durât encore quelques instants, ce nombre allait être fort réduit. Se tournant d'abord vers la colonne

de gauche, il tira un coup de sa carabine, qui la culbuta, plusieurs soldats ayant été mortellement blessés, d'autres entraînés dans la chute des premiers; puis, faisant un pas en avant et tenant la colonne de droite en respect avec son tromblon, il allait franchir la porte, lorsqu'un des soldats renversés, qui n'avait aucun mal, se leva subitement et s'élança avec légèreté sur le dos du bey, qui chancela sous ce choc imprévu. Ce mouvement suffit pour enhardir le reste de la troupe, qui se précipita aussitôt sur l'ennemi, qu'il était peut-être plus dangereux d'attaquer à distance que corps à corps. Le tromblon de Méhémed lui étant désormais inutile, il le jeta loin de lui, et, armé seulement de son coutelas et de son poignard, il mit encore plusieurs soldats hors de combat. Tout à coup un *lazo*, lancé avec une merveilleuse justesse, vint réduire à l'immobilité le héros. Les soldats se précipitèrent aussitôt sur Méhémed, et n'eurent pas de peine à le terrasser. C'en était fait, le Kurde était prisonnier. Mais qui donc avait si habilement jeté le *lazo*? Méhémed n'avait point eu de peine à reconnaître son perfide vainqueur dans la Circassienne, qu'il avait vue se glisser au milieu des soldats et préparer la corde fatale. Et qui avait essayé de couper le *lazo* d'une main malheureusement trop faible? Méhémed le savait aussi, et son premier regard après la lutte fut pour celle dont il ne pouvait plus désormais suspecter l'affection, pour Habibé, qui, pâle et abattue, tenait encore à la main un couteau devenu inutile.

— Il était trop tard, Habibé, lui dit Méhémed avec un triste sourire; ta prudence ni ton courage n'ont pu me sauver. Quant à la malheureuse qui m'a vendu, je ne m'occupe pas d'elle, mais son triomphe ne sera pas long.

Kadja entendit ces mots. S'ils avaient pour but d'éveil-

ler son repentir, ils manquèrent complétement leur effet. Quoique pâle, et le visage bouleversé par la terreur et la rage, son œil brillait de ce feu sombre que la vengeance satisfaite peut seule allumer.

— Quand même mon triomphe serait aussi court que ta vie, il m'aura payée avec usure ce que j'en attendais, s'écria-t-elle. Te voir vaincu, garrotté, savoir que ta tête roulera bientôt sous le glaive du bourreau, cela me suffit, quand même la récompense qui m'a été promise ne me serait pas payée. J'ai racheté ma liberté, j'ai vengé ma dignité avilie. Ah! si toutes les femmes avaient mon courage, que de sang rougirait les foyers musulmans! Quel est le mari qui oserait s'endormir sur sa couche immonde? Va, je te hais autant que j'ai feint de t'aimer! mais pas plus que ne te haïssent tes autres femmes! Toutes se réjouiront de ta chute; toutes me remercieront de les avoir délivrées de ta présence! tu connais l'aversion que tu inspires à Habibé? nous la partageons toutes, tyran maudit!

Sans répondre à ces imprécations, Méhémed leva les yeux sur Habibé comme pour lui demander si elle partageait les sentiments de Kadja. Habibé ne répondit pas; mais, s'efforçant de vaincre l'abattement qui la gagnait, elle s'approcha du bey, et, lui tendant la main, elle lui dit d'une voix ferme : — Permets-tu que je te suive?

— Me suivre! répéta Méhémed étonné. Que veux-tu dire, Habibé, et sais-tu bien où l'on va me traîner?

— En prison, répondit Habibé, à Constantinople sans doute, où ton sort sera décidé, et où je désire te suivre. Kadja a dit vrai en partie, et la place que je veux prendre et garder auprès de toi ne sera guère enviée ni disputée. Permets-moi donc de te suivre.

— Qu'il soit fait selon ta volonté, repartit Méhémed

profondément ému. Tu as raison, ajouta-t-il après un moment de silence. Ta place en effet est auprès de moi, car je suis de ces malheureux que chacun fuit et abandonne.

Nulle part le respect pour la hiérarchie n'est aussi profondément enraciné qu'en Turquie. Les soldats ne s'en étaient départis en dernier lieu qu'après avoir vu plusieurs de leurs camarades étendus sans vie sur le plancher. A peine la lutte fut-elle terminée, et Méhémed eut-il repris l'attitude fière et hautaine qui lui était naturelle, que le sentiment de leur infériorité vint comme de coutume remplir le cœur des gardes de crainte et de respect. Quoique captif et garrotté, c'était Méhémed qui donnait des ordres, et les soldats vainqueurs les recevaient avec soumission et les exécutaient avec fidélité. L'escorte cependant ne pouvait obéir en tous points au prisonnier : il lui fallait un officier. Celui qui avait succombé dans la lutte était un *insbachi,* chef de cent hommes, c'est-à-dire le premier officier supérieur, au-dessous duquel il n'y a que des sous-officiers. Ces sous-officiers sont indistinctement désignés en Turquie par le nom ou le sobriquet de *ciaous*, comme qui dirait joueur de grelots, ou bien encore de *chapeau chinois*. Il y avait bien dans la troupe victorieuse un de ces dignitaires ou *chapeaux chinois;* mais c'était une espèce d'idiot, sourd, épileptique, généralement regardé comme le Triboulet des sous-officiers. Malgré leur vénération pour la hiérarchie, il était impossible aux soldats de prendre conseil d'un pareil personnage, et il devenait urgent d'arrêter une résolution, car les deux serviteurs et les deux chiens de Méhémed s'étaient évadés; on pouvait craindre qu'ils ne revinssent bientôt avec du renfort. A défaut de supérieur politique, les soldats se tournèrent vers leur doyen d'âge, et le prièrent de

les diriger. Que fallait-il faire du prisonnier? où le conduire? quelle route choisir? Heureusement pour la responsabilité de la troupe en désarroi, le doyen d'âge se trouva être un vieillard doué de quelque bon sens et de beaucoup de prudence. Il comprit qu'il fallait se hâter de placer leur captif entre les mains d'une autorité quelconque, et le plus court chemin lui parut le meilleur. S'approchant respectueusement du bey, le vieillard lui demanda s'il était disposé à se mettre en route, et s'il avait quelques ordres à lui donner pour le voyage. — Rien pour ce qui me concerne, répondit le bey; mais je désire qu'on procure à cette dame un cheval doux et sûr, et que l'on ait pour elle tous les égards auxquels elle a droit.

Le vieux soldat s'empressa d'offrir à Habibé le cheval de l'officier, et vainqueurs et vaincus ne tardèrent pas à quitter le village. Deux heures plus tard, ils arrivaient à la ville voisine, où résidait un kaïmakan, qui se hâta d'envoyer son prisonnier au pacha de la province. Celui-ci confia la direction de l'escorte à un sous-officier, en lui recommandant d'avoir pour ses captifs tous les égards dus à leur rang et compatibles avec le succès de sa mission. Dès lors, il ne s'agissait plus que de gagner la route de Constantinople, en traversant le premier chaînon des montagnes habitées par les Kurdes. Décidé à remplir scrupuleusement sa mission, l'officier mit sa troupe en mouvement.

IV

Conformément aux instructions données par le pacha, l'escorte qui emmenait Méhémed-Bey vers Constantinople entourait le prince captif des plus grands égards. Dès le premier jour du voyage, Méhémed-Bey s'était trouvé pour ainsi dire le véritable chef de la petite troupe, qui, peu familiarisée avec les âpres défilés du pays kurde, s'en remettait au prisonnier du soin de trouver les routes les plus sûres et les passages les plus praticables. Une fois certain de posséder la confiance de son escorte, le bey eut hâte de mettre à profit cette circonstance, et c'est vers une montagne bien connue de lui et de tous les Kurdes qu'il se dirigea.

Pour décrire ici le lieu de la scène, je n'ai qu'à consulter mes propres souvenirs, car la montagne dont il s'agit n'est pas très-éloignée de la ferme que j'habitais en Asie Mineure, et je l'ai visitée bien des fois à des époques très-différentes, tantôt lorsque des populations de pâtres s'y rouvaient réunies, tantôt lorsque nul être humain n'en

troublait la morne solitude. Quel contraste entre ces montagnes d'Asie et nos montagnes d'Europe! Dans nos Alpes, par exemple, rien n'est mystère. Arrivé au pied du Splügen, vous embrassez d'un coup d'œil l'énorme masse depuis la base jusqu'à la cime, et vous n'avez d'autres surprises pendant l'ascension que de voir grandir les objets qui vous paraissaient petits, puis se rapetisser ceux qui vous paraissaient grands. Les montagnes de l'Asie au contraire sont pleines de défilés, de retraites inaccessibles, où se cachent leurs plus rares magnificences. Pour découvrir ces sites merveilleux, il faut vivre dans le pays, s'établir pendant la chaude saison avec ses tentes et ses serviteurs sur l'une de ces montagnes, puis la parcourir lentement, multiplier les excursions et chercher bravement les féeriques paysages qui se cachent souvent derrière les rochers les plus arides. La montagne de Bayendur, où le prince Méhémed avait mené son escorte, offre au voyageur beaucoup de ces contrastes. Je me souviens d'y avoir passé une nuit à la belle étoile et en pleine solitude. Mes tentes n'étaient pas encore arrivées. Dès que le jour parut, j'eus sous les yeux un splendide paysage; de vieux et gigantesques sapins couronnaient le plateau où je m'étais arrêtée : à mes pieds s'étalaient d'un côté une forêt de sapins plus jeunes, de l'autre d'immenses et frais pâturages. Je passai toute la journée sur la montagne, écoutant les récits de mes guides sur les trésors cachés qu'elle recélait et sur les innombrables cavernes creusées dans ses flancs, abri des hordes nomades qui n'en sortaient que pour ravager et piller les districts environnants. Aucun Turc ne s'aventurait au milieu de ces forêts. Les vallées voisines étaient désertes comme la montagne elle-même pendant une grande partie de l'année. On n'y rencontrait que des Kurdes à demi sédentaires, vivant l'été dans des

hameaux qu'ils abandonnaient l'hiver, pour conduire leurs troupeaux vers des régions moins froides. Un de ces hameaux que je visitai pendant une de mes excursions (et à une époque où ses habitants l'avaient quitté) me rappela les plus coquets villages de la Suisse. Les maisons avaient un aspect d'ordre et de propreté qui réjouissait la vue. Une fontaine laissait couler doucement dans une auge en pierre ses eaux, qui allaient grossir un peu plus loin un petit lac, à l'entrée du village. Toutes les portes des maisons étaient ouvertes, toutes les étables étaient vides; autour de moi régnait un silence de mort. — Que sont devenus les habitants de ce village? demandai-je à mon guide. — Ils sont encore dans leurs pâturages d'hiver, me répondit-il; ils ne tarderont pas à revenir. — Quelques jours plus tard en effet, en repassant par les mêmes lieux, je trouvai la physionomie du village complétement changée. Maisons et étables avaient reçu leurs maîtres; les troupeaux remplissaient les enclos pendant la nuit, et la fontaine était entourée de jeunes filles au visage découvert qui lavaient leur linge ou abreuvaient leur bétail. Dans les vallées voisines, des milliers de tentes brunes se détachaient sur la verdure. De magnifiques chèvres, des moutons gigantesques, des chevaux ardents et superbes formaient au pied des grands arbres des groupes pittoresques. Partout régnait une exubérante et joyeuse activité. Dans les montagnes d'Orient, la vie des populations est pleine d'imprévu comme la nature elle-même.

A l'époque où Méhémed-Bey conduisait son escorte vers la montagne de Bayendur, il n'y avait ni tentes ni habitants dans les vallées qu'elle domine. La Porte avait, on le sait, défendu aux Kurdes de mener leurs troupeaux dans leurs anciens pâturages. Méhémed s'inquiétait peu cependant d'être ainsi privé du concours de ses compa-

gnons. Il savait que sous le sol même qu'il foulait étaient creusées d'immenses cavernes dont il connaissait les détours et les issues. Il avait donc projeté une évasion que la confiance de ses gardiens rendait facile, et dès qu'on eut atteint le premier étage de la montagne, dès qu'on fut entré dans les épaisses forêts dont j'ai parlé, Méhémed jeta à Habibé un coup d'œil qui annonçait la résolution et la confiance. La nuit approchait, la marche de l'escorte s'était ralentie, on mourait de soif, et l'officier avait parlé de faire halte : Méhémed offrit de le conduire, lui et sa troupe dans un endroit abrité, au bord d'une source qu'il connaissait bien. L'officier accepta, et l'on s'enfonça dans la forêt. Bientôt le bruit d'une source vint prouver aux soldats que Méhémed ne les avait pas trompés. Dès lors leur reconnaissance pour le prisonnier, devenu leur guide, ne connut plus de bornes. Méhémed n'eut qu'un mot à dire pour qu'ils s'empressassent de dresser à Habibé, au pied d'un arbre désigné par lui, un lit de branchages sur lequel les membres les plus délicats pouvaient reposer sans craindre ni crampes ni rhumatismes. Quant à Méhémed, on le laissa s'établir près de cette couche improvisée, et non loin de là le cheval qui avait porté la jeune compagne du bey fut attaché à un piquet. Après avoir ainsi veillé à l'installation de ses prisonniers, après avoir placé deux sentinelles à quelques pas du bey, l'officier crut avoir satisfait à tous ses devoirs. Aussi ne tarda-t-il pas à s'endormir, donnant à ses soldats un exemple qu'ils s'empressèrent de suivre, y compris les deux sentinelles, d'origine albanaise et par conséquent assez peu soucieuses de la discipline.

Méhémed cependant, étendu sur le gazon près du lit d'Habibé, observait attentivement ce qui se passait autour de lui. Quand il se fut assuré qu'aucun de ses gardiens

n'avait les yeux ouverts, il se leva et reconnut qu'Habibé ne dormait pas plus que lui.— L'arbre au pied duquel tu es couchée, lui dit-il alors, est creux à l'intérieur et communique, au moyen d'une trappe, à un souterrain très-spacieux. Je vais monter sur cet arbre, dont les branches sont disposées en échelons; je glisserai ensuite dans l'intérieur du tronc, et quand j'aurai levé la trappe et posé l'escalier qui mène au souterrain, tu me suivras. Je vais d'abord détacher ton cheval et le chasser dans la montagne pour que sa fuite déroute nos gardiens. M'as-tu bien compris, Habibé? me suivras-tu? — Oui, oui, répondit-elle à la hâte; mais laisse-moi le soin de faire partir mon cheval; donne-moi seulement une baguette, et entre dans ta cachette sans perdre de temps. Le cheval peut faire quelque bruit en partant, et il ne faut risquer d'éveiller nos gardes qu'au dernier moment. — Soit, reprit Méhémed; mais souviens-toi bien que, si je ne te trouve pas dans quelques instants à mes côtés, je reviens me livrer aux soldats. Es-tu prête?— Pars et hâte-toi, répondit Habibé.— En quelques instants, le bey eut atteint la cime de l'énorme chêne, d'où il descendit dans la profonde cavité du tronc. De son côté, Habibé s'était traînée sur ses genoux et sur ses mains jusqu'à son cheval, l'avait délié et touché légèrement avec la baguette qu'elle tenait à la main; puis gagnant en toute hâte l'arbre protecteur et suivant exactement les instructions du bey, elle eut bientôt atteint l'endroit où Méhémed avait disparu. Elle se trouvait alors presque au seuil d'une large ouverture, et sa main, qui cherchait un point d'appui, rencontra fort à propos l'extrémité d'une corde qui pendait à l'intérieur. — Attache-toi à la corde, et laisse-toi glisser, lui dit à voix basse Méhémed, qui était au-dessous d'elle. Elle suivit ce conseil, et presque immédiatement elle fut reçue dans les bras du bey. Le souterrain

était ouvert devant eux. Il fallait se hâter, car, malgré toutes les précautions prises par les fugitifs, le craquement des branches et des broussailles foulées par le cheval échappé venait de réveiller les soldats, qui s'appelaient en maugréant. Méhémed, avant de se précipiter avec Habibé dans le souterrain, remonta jusqu'au haut du tronc pour enlever la corde qui avait facilité la descente de la jeune femme et faire disparaître ainsi toute trace de leur passage; puis il revint à elle, et, l'invitant à le suivre, il la porta plutôt qu'il ne la guida le long de l'échelle mobile qui appuyait sa base sur le sol de la caverne.

La trappe s'était refermée derrière eux; ils étaient enfin en sûreté, mais dans les plus épaisses ténèbres. Heureusement le bey connaissait dans tous ses détails la retraite qu'il avait choisie : il trouva sans peine l'endroit où des fagots résineux avaient été amassés par la prévoyante sollicitude des Kurdes nomades. Le feu jaillit presque aussitôt de son briquet, et, une torche allumée dans la main, il put conduire Habibé tremblante vers une des parois de la grotte; puis, déplaçant quelques pierres qui formaient dans le mur une porte secrète, il introduisit sa compagne dans une pièce qui ne le cédait en rien pour l'élégance et le confortable aux plus beaux appartements de son harem de la montagne. Alors, mais alors seulement, le bey adressa la parole à Habibé.

— Nous sommes sauvés, dit-il en la pressant contre sa poitrine. Et le son de cette voix, qui résonnait après un long silence sous ces voûtes souterraines, fit tressaillir la jeune femme, comme l'annonce d'un prochain danger. Par un mouvement rapide, elle plaça sa petite main sur les lèvres du bey, pour l'empêcher d'en dire davantage; mais tout en gardant cette main chérie là où la terreur l'avait posée, Méhémed n'en parla pas moins, et,

souriant de son effroi : — Nous sommes ici en sûreté, ma bien-aimée, reprit-il ; un traître pourrait seul mettre nos ennemis sur nos traces, et il n'y a pas de traîtres parmi les Kurdes. Depuis des siècles, tu es la première étrangère qui ait pénétré dans ces foyers souterrains.

Habibé restait silencieuse et tremblante; Méhémed, sans remarquer son trouble, s'occupa avec activité des détails de leur installation. Le feu pouvant incommoder la jeune femme dans une pièce où la fumée ne trouvait point d'issue, il fallait y suppléer par des fourrures que le bey s'empressa d'étaler sur les divans de cet étrange salon. Méhémed alla ensuite, dans une autre partie du souterrain, chercher des provisions. Il revint placer devant Habibé un de ces pains sans levain qui rappellent en Orient les pains azymes de l'antiquité, et qui ont la propriété de se conserver pendant plusieurs semaines sans s'aigrir ni se dessécher. Un peu de miel et de l'eau puisée à une source qui jaillissait dans l'intérieur de la grotte complétaient la collation. Habibé cependant était trop accablée pour y faire honneur, et, vaincue par la fatigue, elle ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil. Méhémed crut alors pouvoir la quitter pour faire une visite minutieuse dans toutes les parties de la caverne. Rassuré complétement sur la parfaite solitude où ils se trouvaient, il revint s'étendre lui-même sur un tapis à l'entrée de la chambre, où il passa silencieux et immobile le reste de la nuit.

Il craignait sans doute de troubler le sommeil de sa compagne; mais hélas! la pauvre enfant ne dormait pas, et si elle l'eût osé, elle eût prié Méhémed d'interrompre l'effrayant silence de cette nuit profonde. Elle éprouva d'abord un froid si intense, que les fourrures même dont elle était enveloppée lui semblaient glacées.

Elle essaya plus d'une fois de se rappeler les scènes horribles auxquelles elle avait assisté depuis la veille, dans l'espoir de sentir son cœur battre dans sa poitrine et son sang affluer à ses tempes. Vains efforts! Ce froid glacial, ce ralentissement, ou pour mieux dire, ce silence presque absolu de la vie intérieure, résistait à tous les assauts. Vais-je mourir ainsi? se demandait Habibé, et cette douloureuse pensée ne pouvait la tirer de sa torpeur. Quelques heures s'écoulèrent ainsi, puis le cœur d'Habibé parut s'allumer, et elle le sentit bientôt brûler sa poitrine comme un tison ardent. En même temps que la soif desséchait ses lèvres et son gosier, d'affreuses images troublaient sa pensée. Tantôt elle se voyait au milieu du combat qui avait précédé la capture du bey, et les morts étendus sur le plancher se dressaient sur leur séant, lui montrant leurs mortelles blessures, l'appelant d'un nom qui ne résonnait plus depuis longtemps à ses oreilles, et appelant sur elle et sur son époux la vengeance divine. Tantôt elle se sentait emportée sur un cheval à travers la forêt, et la voix de Méhémed l'appelait à son secours sans qu'elle pût arrêter son cheval. Elle se précipitait à terre, mais au moment qu'elle croyait mettre pied à terre, elle se retrouvait dans l'intérieur du souterrain. Ce n'était pourtant plus le souterrain solitaire et silencieux où elle avait trouvé le salut; une clarté rougeâtre lui en montrait tous les détours, des cris discordants étaient répétés sous ces voûtes, et de diaboliques figures rassemblées en cercle autour d'elle et se rapprochant de plus en plus semblaient prêtes à l'étouffer dans une épouvantable étreinte.

Peu à peu cependant ces images évoquées par la fièvre devinrent plus confuses; l'agitation dont elles étaient à la fois la cause et l'effet s'éteignit; une tiède moiteur

assouplit les membres de la jeune fille, et un lourd sommeil s'empara de ses sens.

Nous avons laissé les membres vigilants de la vaillante escorte troublés dans leur sommeil par le bruit que fit en partant au galop le cheval d'Habibé. — Le premier qui l'entendit était un fort jeune conscrit, cruellement embarrassé de son uniforme, de sa position et de sa consigne, et qui tomba tout d'abord en s'éveillant dans une alternative des plus pénibles. Si je n'avertis ni mes camarades ni mon officier du bruit que j'ai entendu, et que malheur arrive, toute la faute en sera jetée sur moi. Si je réveille quelqu'un, et que la chose après tout n'en vaille pas la peine, on se moquera de moi jusqu'à mon dernier jour. Que faire? Mais pendant que le conscrit hésitait, d'autres soldats avaient été aussi éveillés par le pas du cheval, et l'officier lui-même avait entendu les voix des soldats s'appelant les uns les autres. — Voyant l'affaire ébruitée, le conscrit s'approcha de l'officier, et d'un air à moitié tremblant et à moitié capable, il l'informa de sa découverte. La première pensée de l'officier en apprenant qu'un cheval galopait à travers la forêt, ce fut qu'il avait perdu sa propre monture, un jeune animal de race turcomane qui lui avait été offert en présent par des voyageurs, et qu'il comptait vendre pour un pur sang arabe en arrivant à Constantinople. Mais quand il se fut assuré que son poulain broutait paisiblement l'herbe de la forêt, à l'endroit même où il l'avait attaché, il gourmanda le conscrit pour son zèle incommode et se serait rendormi sans donner à l'affaire d'autre suite, si ce même conscrit, piqué par la façon cavalière dont sa découverte était traitée, n'eût émis une conjecture qui rétablit immédiatement l'officier sur ses jambes et le plongea dans de nouvelles inquiétudes. Et si c'était le cheval de Son Excellence qui s'est

échappé? avait dit le conscrit. — Diable! s'écria l'officier, que dirait Son Excellence! Et la princesse! — et tout en murmurant il courait à l'endroit où les chevaux du bey et d'Habibé avaient été attachés. Ses craintes étaient confirmées. — Allah! Allah! dit l'officier en gémissant, qu'allons-nous devenir? où trouver un autre cheval aussi doux et aussi convenable pour la princesse? — Il dépêcha aussitôt les plus ingambes de sa troupe à la recherche du cheval, et lui-même ayant réfléchi que le sommeil de Leurs Excellences ne pouvait avoir résisté au bruit qui se faisait depuis une demi-heure autour de leur couche, il se dirigea vers le lieu où il les avait vus avant de s'endormir, afin de les informer de ce fâcheux accident, d'implorer leur pardon, et de prendre leurs ordres pour ce qui restait à faire. Ayant trouvé la place vide, il crut s'être mépris et il fit plusieurs fois le tour de l'arbre, le corps penché en avant, et les yeux fixés sur la terre, comme s'il cherchait une épingle ou tout autre objet de la même dimension. Ce ne fut qu'après être revenu pour la troisième fois à l'endroit que le bey et sa compagne avaient occupé naguères, qu'il éprouva comme un coup violent dans l'estomac, et que la triste, l'étonnante vérité se présenta tout à coup à son esprit. Il chancela, étourdi par la conviction qu'il s'efforçait vainement de repousser, puis reprenant pour un moment son courage ou poussé par le désespoir, il s'écria d'une voix que la terreur rendait méconnaissable : — Excellences! Excellences! Où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenues? Et se tournant vers les soldats qui s'entre-regardaient comme pour se demander si leur chef était devenu fou : Qu'avez-vous fait de Leurs Excellences, où sont-elles? Que leur avez-vous fait? leur avez-vous manqué de respect? Le pauvre officier avait parlé jusque-là comme si Leurs Excellences étaient à por-

tée d'entendre sa voix, et ne s'étaient cachées que pour lui jouer un tour; à l'air effaré, à l'immobilité et au silence de tous ceux qui l'entouraient, cette dernière illusion s'évanouit aussi, et dès lors toute son obséquiosité se transforma en fureur. — Misérables chiens! ils veulent ma mort! vite qu'on les poursuive, qu'on les rattrape, qu'on me les ramène. Ah si je les tenais! Ah comme je les traiterais! les scélérats, les brigands; et il continuait à se décharger de toutes les injures dont les langues orientales sont si riches, sans s'apercevoir que ses gens attendaient des ordres précis pour se mettre en campagne. Un vieux coupe-jarret qui avait servi dans les janissaires, et qui était doué sinon de plus de courage, au moins de plus d'impudence que ses camarades, s'approcha de l'officier et lui dit : — Ne vous abandonnez donc pas ainsi au désespoir, et tâchez plutôt de rassembler vos idées. — Mes idées! interrompit avec emportement l'officier; mes idées! je n'en ai qu'une, et c'est que je serai bientôt au fond du Bosphore; il n'y a pas longtemps que sultan Mahmoud. — Mais sultan Abdul-Medjid n'a encore jeté personne dans le Bosphore, et vous ne courez aucun danger. D'ailleurs, si vous daignez diriger nos recherches, nous retrouverons vraisemblablement les fugitifs et personne ne parlera de leur passagère disparition.

Ces paroles produisirent sur l'infortuné capitaine un effet salutaire. Il examina les lieux, interrogea les soldats et consulta le vieux coupe-jarret. Le cheval et la selle de Méhémed-Bey étaient encore à la place où on les avait laissés ce soir-là; les deux fugitifs étaient donc partis à la façon des anciens paladins, la dame en croupe du chevalier, et sur un cheval qui n'avait pas la taille des chevaux normands ni des mecklenbourgeois. De plus, le cheval d'Habibé portait une selle syrienne que l'on appelle un

palan et qui ressemble plutôt à un petit matelas placé en travers de l'animal qu'à une selle quelconque. Ces *palans* que les femmes préfèrent d'ordinaire en Orient aux autres selles turques, sont d'un poids énorme, et l'escorte éplorée pouvait se flatter que les fugitifs ou du moins leur monture n'irait pas loin. Le capitaine, qui avait enfin recouvré ses esprits, fit à peu près ce raisonnement : je serai blâmé sans nul doute pour avoir perdu mes prisonniers; je voudrais que le blâme de ne pas les avoir retrouvés ne retombât pas entièrement sur moi, et pour arriver à ce résultat il faut que je me hâte d'en partager la responsabilité avec le plus grand personnage possible. Osman, dit-il à un de ses soldats, pars à toute bride; va à la ville voisine, présente-toi au kaïmakan-bey, raconte-lui l'aventure, prends ses ordres et reviens en toute hâte me les communiquer. Pendant ce temps, nous chercherons de notre côté, et si nous sommes assez heureux pour mettre la main sur leurs... sur ces gredins, notre faute sera aux trois quarts effacée. Osman partit, et les soldats se dispersèrent dans la forêt, en suivant les directions indiquées par l'officier. L'un d'eux n'avait encore marché qu'une demi-heure lorsqu'il se trouva face à face avec le cheval échappé qui broutait tranquillement au pied d'un chêne et qui se laissa capturer sans opposer la moindre résistance. Fier de sa trouvaille, le soldat rebroussa chemin et ramena sa conquête à son officier, qui, convaincu désormais que ses prisonniers ne pouvaient être loin, se transporta suivi de toute sa troupe sur le point où le cheval infidèle avait été trouvé : — Ils doivent être cachés dans les environs, répéta l'officier; ils ne sauraient être loin, et nous sommes sur leurs traces. — Pensée consolante sans doute et qui s'empara fortement de l'esprit du capitaine. Une battue régulière fut

exécutée, nous savons avec quelles chances de succès, mais l'illusion de l'officier n'en éprouva aucun affaiblissement. Lui-même cherchait dans les buissons, sous les fourrés, au sommet des grands arbres, s'écriant de temps à autre : — ils ne peuvent encore être bien loin, et répondant à toutes les observations du vieux coupe-jarret : on a vu des choses plus extraordinaires que celle-là. — Le jour parut, le soleil s'avança sur l'horizon et le capitaine cherchait toujours, là où il avait déjà cherché vingt fois; enfin il cherchait encore lorsque les troupes nombreuses envoyées par le kaïmakan arrivèrent auprès de lui, conduites par le soldat Osman, que notre officier avait envoyé à la ville y porter la nouvelle de son malheur. Les troupes se dispersèrent, conformément aux instructions que le kaïmakan leur avait données. Quelques soldats parcoururent la forêt pour y chercher des traces de la route suivie par les fugitifs, tandis que d'autres cernèrent la forêt en occupant ses principales issues. Quant au malheureux capitaine, poursuivi par son idée fixe sur l'impossibilité que les deux captifs se fussent encore éloignés, et sur la très-grande chance de leur retour aux lieux dont ils étaient partis, il supplia le commandant des renforts récemment arrivés de lui permettre de demeurer avec ses hommes à l'endroit où il était, et où le cheval avait été trouvé. Le commandant eut égard à ses supplications, et le laissa là. Nous ferons comme lui, et nous reviendrons à nos fugitifs.

J'ai souvent remarqué avec étonnement la précision avec laquelle les gens accoutumés à se passer de montres et de tout secours extérieur pour mesurer le temps, en suivent néanmoins la marche, et calculent les heures à quelques minutes près. Quoique enfermé à plus de cinquante pieds sous le sol, et ne recevant de jour par aucune

ouverture, Méhémed se rendit parfaitement compte du moment où la nuit faisait place au jour; mais craignant de troubler le repos de sa compagne, il se leva sans bruit, se munit d'une seconde torche, et sortant du sombre réduit où il laissait Habibé, il se dirigea vers un point du souterrain qui communiquait par une trappe, destinée à changer l'air du souterrain, avec la forêt. Celle-ci renfermait plusieurs arbres creux pareils à celui par lequel nous avons introduit nos fugitifs dans le souterrain; quelques-uns de ces arbres servaient d'issue secrète à ce lieu de refuge; d'autres étaient destinés seulement à renouveler l'air et à laisser sortir la fumée de l'intérieur. C'était donc vers l'un de ces derniers que Méhémed avait tourné ses pas. A peine eût-il entr'ouvert la trappe qu'un son confus de voix d'hommes et de feuilles foulées aux pieds frappa son oreille. Il se trouvait justement sous le campement du capitaine et de ses hommes, qui attendaient en furetant les ordres et les renforts du kaïmakan. — Méhémed remercia Allah de l'avoir conduit là où il pouvait découvrir les intentions de ses persécuteurs. Il prêta donc une oreille attentive aux discours et aux exclamations des militaires, et le frisson de la crainte le saisit plus d'une fois, en entendant l'officier affirmer que les fugitifs étaient certainement cachés dans quelque retraite connue par les Kurdes seuls et peu éloignée, et que, dût-il passer le reste de sa vie sur l'emplacement qu'il occupait en ce moment, il les surprendrait lorsque la faim les forcerait à quitter leur tanière. — Le souterrain était bien approvisionné de riz, de farine, de miel, de fromage, de crème sèche et de fruits secs; il était peu vraisemblable d'ailleurs que le zèle des soldats se soutînt aussi longtemps que l'officier se le promettait; mais les chances en faveur des proscrits n'étaient après tout que des chances,

et Méhémed avait appris à craindre le danger depuis qu'Habibé lui avait laissé voir qu'elle le craignait pour lui. Il se sentait aimé, il envisageait dans l'avenir une existence bénie par cet amour si précieux et dont il avait si souvent désespéré. Ces pensées rappelèrent à Méhémed qu'il était depuis plus d'une heure loin d'Habibé, qu'elle était réveillée sans doute et qu'elle pouvait s'inquiéter de son absence. Aussi, fermant à la hâte le soupirail, il revint au réduit où il avait laissé Habibé. Tout y était calme et silencieux, et Méhémed put croire un moment qu'Habibé dormait; mais dès qu'il eût élevé la torche à la hauteur de la tête de la jeune femme et qu'il eut aperçu son visage, toute sa sérénité s'évanouit. Habibé était étendue sur sa couche dans la pose de l'accablement et de la lassitude. Une pâleur maladive régnait sur son visage. Ses yeux étaient entr'ouverts, comme cela arrive souvent aux malades plongés par la fièvre dans un sommeil mêlé de rêves qui leur voilent la connaissance du présent et le souvenir du passé.

V

— Habibé ! murmura Méhémed alarmé, regarde-moi et réponds-moi. Tu souffres ?...

Habibé souleva ses paupières appesanties, tourna son regard étonné vers Méhémed, et répondit d'une voix qu'on entendait à peine : Où sommes-nous ?

— Nous sommes en sûreté, et ma seule inquiétude me vient de toi. Qu'éprouves-tu ?

Habibé ouvrit la bouche pour répondre, mais les forces trahirent sa volonté, et, se laissant retomber sur sa couche, elle ferma les yeux : — Plus tard, plus tard ! dit-elle.

Méhémed ne prononça plus un mot ; il alla placer la torche auprès de la porte de façon à ce qu'elle éclairât faiblement la couche d'Habibé et que la fumée s'échappât dans le vaste souterrain ; puis il revint s'asseoir aux pieds de la malade, et demeura plusieurs heures dans une muette et triste contemplation. Elle dormait cependant ; les agitations de la nuit achevaient de s'éteindre

dans un sommeil paisible, et lorsque la nature eut retrouvé son équilibre, Habibé fit un mouvement et appela Méhémed.

— Me voici, mon enfant, répondit-il, dis-moi sans tarder comment tu te trouves, et dissipe, si tu le peux, mes inquiétudes.

— J'ai été fort malade dans la nuit; je ne ressens plus à cette heure qu'une grande fatigue, qui disparaîtra bientôt; mais qu'allons-nous devenir?

— Dis-moi d'abord ce que tu as éprouvé cette nuit, repartit Méhémed, qui, comme tous les êtres doués de quelque intelligence en Orient, se connaissait un peu en médecine et croyait s'y connaître beaucoup. Il y a des simples d'une efficacité merveilleuse dans ces montagnes, et je saurai trouver la plante qui te guérira quand je connaîtrai ton mal.

Habibé assura qu'elle ne souffrait point : au fond, c'était sa vie que Méhémed offrait de risquer pour elle. Habibé avait compris l'étendue de son dévouement. Après avoir jusqu'alors accueilli tous les témoignages d'affection prodigués par Méhémed avec une hautaine indifférence, elle se voyait l'objet d'une passion dont elle n'avait pas soupçonné la profondeur. Elle sentait dans son propre cœur un trouble singulier en sachant sa vie attachée à cette destinée héroïque et malheureuse... Pendant que ces réflexions l'agitaient, le bey l'observait avec une tendre sollicitude.

— N'est-il pas étrange, dit-il enfin d'une voix douce, qu'après les témoignages de dévouement que j'ai reçus de toi, et te tenant comme je le fais en mon pouvoir, isolé avec toi du monde entier, je n'ose t'exprimer mon amour? D'où me vient cette timidité? Hélas! elle me vient de toi, car comment croire à ton indifférence

lorsque je te vois braver tant de périls pour partager mon triste sort? Mais aussi comment conserver l'espoir de toucher ton cœur lorsque tu m'adresses de si froides réponses? Tu n'es pas femme à te jouer d'un attachement aussi passionné que le mien, je le sais, et pourtant comment accorder tes paroles avec ta conduite?

Il se tut, sans attendre de réponse, car il avait vu plus d'une fois de semblables plaintes accueillies par Habibé avec un morne silence. Cette fois pourtant Habibé répondit : — Tu as le droit de m'adresser ces questions, et je n'ai plus les mêmes raisons pour refuser d'y répondre. Tu m'as souvent témoigné le désir, bien naturel, de connaître mon histoire, ma famille, mon pays, mon nom et les événements qui m'ont jetée sur ton passage. J'ai gardé le silence jusqu'ici, parce que je voyais autour de toi des êtres malveillants et grossiers qui se fussent emparés de mes aveux pour me nuire. Tu es maintenant seul avec moi, et personne ne viendra se placer entre toi et les sentiments généreux que mes malheurs doivent t'inspirer. Écoute-moi donc, Méhémed, et apprends pourquoi je ne puis ni partager ni encourager ton amour, malgré la reconnaissance que je te dois.

Méhémed s'était approché d'Habibé et avait étendu la main pour s'emparer de la sienne, comme il avait coutume de le faire lorsqu'elle consentait à causer familièrement avec lui; mais il aperçut sur son visage une expression de gravité si solennelle et si douloureuse, que, retirant sa main, il s'en cacha la figure, et demeura ainsi immobile en l'écoutant.

— Tu as habité Bagdad, reprit Habibé, et tu sais que les nations européennes y entretiennent des représentants appelés consuls, pour veiller sur leurs nationaux qui parcourent ou qui habitent ce pays, et pour protéger les

intérêts de leur commerce. Le consul de Danemark et de Suède à Bagdad habite l'Orient depuis plusieurs années. Sa plus jeune fille et son fils, encore enfants, sont nés dans ces climats d'une mère arménienne que le consul épousa après la mort de sa première femme. Le consul possède une maison de campagne à quelque distance de Bagdad, et c'est là qu'il passait la chaude saison avec toute sa famille, quoique les affaires de sa charge l'appelassent souvent et le retinssent parfois plusieurs jours dans la ville. Il y a deux ans, cette campagne que nous habitions fut envahie par une bande nombreuse de bohémiens qui paraissaient n'avoir que des intentions pacifiques et s'occuper de diverses industries, telles que la vente du bétail et des poulains, le métier de forgeron, de fabricant de paniers, de tamis, que sais-je encore? Nous allions souvent visiter leurs tentes avec mon père, qui ne les voyait pas sans crainte établis si près de sa propriété. Lorsqu'ils nous apercevaient de loin, ils venaient au-devant de nous, nous comblant de politesses, nous offrant le lait frais de leurs vaches et de leurs chèvres, les gâteaux pétris de leurs mains, avec une affectation d'empressement qui nous déplaisait. Une vieille femme, d'une laideur affreuse, semblait m'avoir prise en amitié, et me faisait des compliments effrontés qui me causaient un malaise indéfinissable. — Combien je connais de beaux seigneurs qui donneraient dix domaines comme celui-ci pour être en ce moment à ma place! me disait-elle un jour en me présentant une tasse de lait. Quel dommage qu'une aussi belle personne demeure enfermée à la campagne auprès de son père, au lieu de régner dans un harem et de voir à ses pieds un riche et puissant pacha ou un amant plus illustre encore! — Que dites-vous là à mon enfant, vieille folle? s'écria mon père, qui l'avait

entendue, quoiqu'elle parlât à voix basse; ma fille est née chrétienne, de parents chrétiens, et n'aura jamais rien de commun avec vos harems et vos pachas; pesez mieux vos paroles, si vous ne voulez que je vous chasse d'ici. — Et à partir de ce jour nous n'allâmes plus visiter le camp des bohémiens.

Cependant mon père était depuis deux jours à la ville, et nous ne l'attendions que le surlendemain, lorsque je fus réveillée dans la nuit par une vive sensation d'étouffement. J'étais dans l'obscurité, mais il me semblait que ce n'était pas de l'air que je respirais, et lorsque j'eus rassemblé mes idées, je compris que j'étais enveloppée d'un nuage de fumée. — Le feu! m'écriai-je en sautant hors du lit; puis, passant à la hâte quelques vêtements, je frappai à la porte de notre gouvernante en lui criant que le feu était à la maison, et je descendis précipitamment réveiller les domestiques, qui couchaient au rez-de-chaussée. La confusion qui suivit l'annonce de l'incendie nous enleva aussitôt tout espoir de le vaincre. Les domestiques se sauvaient de côté et d'autre, emportant sous leurs bras ou sur leur dos tous les objets qu'ils pouvaient saisir. Pour moi, ma seule pensée était de sauver les êtres que j'aimais. Je les eus bientôt rassemblés autour de moi, et je me préparais à traverser le vestibule, que je croyais désert, lorsqu'en posant le pied sur la dernière marche de l'escalier, je me vis entourée d'une multitude noire et effarée, qui s'agitait en poussant des cris affreux, singulièrement entrecoupés d'assurances de dévouement. — Ne craignez rien, disait cette foule, qui semblait m'attendre, nous venons vous sauver. — Merci, merci, mes amis, leur dis-je en m'efforçant de me frayer un passage; mais cela me fut impossible. Des bras vigoureux me saisirent; je me sentis enlevée plutôt qu'entraînée vers une

autre porte, qui s'ouvrait sur le derrière de la maison. J'essayai d'appeler; de rudes voix couvrirent la mienne. Je n'avais pas encore de craintes bien déterminées; j'étais seulement saisie d'un étrange vertige, et je commençais à perdre le sentiment de ma position. Je reconnus pourtant le passage par lequel on m'emportait; mais une fois dehors, l'obscurité qui m'enveloppait de toutes parts me déroba la vue des lieux et des hommes au milieu desquels je me trouvais. Ces hommes, tu le devines, c'étaient les bohémiens, c'étaient les misérables que tu rencontras dès le lendemain de l'incendie, fuyant et m'entraînant dans leur fuite. Tu entendis mes cris, tu eus pitié de moi, et tu accomplis ce qui te semblait ma délivrance; mais la liberté que tu croyais me rendre était elle-même un terrible esclavage...

Méhémed avait jusqu'alors écouté la jeune femme sans l'interrompre. A ces derniers mots, il fixa son regard avec surprise sur les yeux d'Habibé. — Mes paroles t'étonnent, reprit-elle en secouant doucement la tête; je suis chrétienne, et j'ai été élevée dans la réserve qui convient à une jeune fille de ma race et de ma religion. Tout rapport qu'une fille chrétienne établit avec un homme sans la sanction paternelle est une faute dont elle doit rougir devant le monde, et qu'il lui faut expier pour obtenir le pardon de Dieu. J'ai enfreint cette loi, à laquelle j'avais juré de rester fidèle... Je sais ce que tu vas me dire : tu m'as épousée; mais ce mariage, contracté avec un infidèle devant le ministre d'une fausse religion, est nul à mes yeux comme à ceux de mon père.

Après cet aveu, Habibé eut hâte d'achever son récit. Méhémed sut tout dès lors, et il fut particulièrement ému des révélations qu'Habibé lui fit au sujet des ruses de la Circassienne Kadja, de ce qu'elle avait fait pour les dé-

jouer, enfin de sa rencontre et de son entretien avec la dame franque. — Je suis ici, ajouta-t-elle, par l'effet de ma propre volonté. J'aurais pu, en invoquant le titre et le nom de mon père, me mettre sous la protection des soldats... Tu le vois, je suis bien coupable...

Habibé ne put continuer; les larmes étouffaient sa voix. — Rien n'est perdu, répondit tristement Méhémed : je ne m'explique pas bien tout ce que tu m'as dit; mais une chose ressort pour moi de tes paroles, c'est que tu me juges indigne de ton affection, et que cette indignité inquiète ta conscience. Je donnerais ma vie pour mériter ton amour, puisque j'aurais alors quelque chance de l'obtenir; mais que puis-je pour cela ? Je ne comprends pas les reproches que tu m'adresses : comment puis-je me flatter de cesser de les mériter? Il ne me reste donc qu'un moyen de réparer en partie le mal que je t'ai causé, c'est de te rendre cette liberté que tu appelles de tous tes vœux. Je puis te conduire sur un point de la forêt peu éloigné de celui où sont les soldats, et d'où il te sera facile de les rejoindre : tu te feras connaître, et tu leur demanderas de t'escorter jusqu'à Constantinople, où tu te placeras sous la protection de ton ministre. Voyons, Habibé; maintenant que j'ai souscrit à tes vœux, cesse de t'affliger et regarde-moi d'un œil satisfait : ce sera ma récompense et ma consolation.

— Y penses-tu, Méhémed ? s'écria Habibé, presque effrayée de son succès. Si je me montrais aux soldats, ce serait leur découvrir ta retraite, ce serait te perdre. Non, non, le sort en est jeté ; j'ai suivi volontairement tes pas, et je ne puis plus te quitter désormais sans attirer le malheur sur toi.

Si Méhémed-Bey eût eu la moindre connaissance du cœur des femmes, il se fût hâté d'accepter l'issue qu'Ha-

bibé lui ouvrait pour sortir d'une situation aussi embarrassante que pénible pour tous les deux. Habibé, la pauvre enfant, consentait à ne pas le quitter, parce qu'elle croyait son départ incompatible avec le salut du bey, et la pensée de ses dangers faisait taire la voix de ses propres remords. Regrettait-elle cette nécessité ? C'était ce qu'il ne fallait pas lui demander et ce qu'elle évitait de se demander à elle-même. Mais le bey était un homme de guerre, ne connaissant des femmes que leur enveloppe extérieure et quelques caprices. Habibé lui avait dit que sa conscience lui ordonnait de le quitter, qu'elle ne pouvait le regarder ni comme un amant ni comme un époux sans s'abaisser à ses propres yeux, et sans attirer sur elle le blâme des hommes, le courroux de son père, et le châtiment de son Dieu ; et un si grand sacrifice n'était offert qu'à sa sécurité à lui, à la sécurité de celui qu'Habibé avait refusé d'aimer. Accepter ce sacrifice lui semblait une lâcheté, et son cœur généreux se révoltait à la seule pensée de tant d'égoïsme. Aussi insista-t-il pour qu'Habibé l'abandonnât, et, pour l'y décider, il entreprit de la convaincre qu'il pouvait se sauver sans elle. — Les soldats se doutaient déjà qu'ils étaient cachés dans les environs ; l'apparition soudaine d'Habibé au milieu d'eux ne leur apprendra donc rien de nouveau, et ne leur facilitera aucunement l'entrée du souterrain. Lui-même, d'ailleurs, pouvait en sortir par une autre issue s'ils venaient à découvrir l'une des trappes établies dans la forêt. Habibé pourrait même entraîner les soldats loin de la forêt en réclamant leur protection pour être reconduite à Constantinople, et en faisant valoir le nom et la dignité de son père.

Tout cela était fort bien raisonné ; si bien, qu'Habibé ne trouva rien à y répondre. Elle ne pouvait plus expli-

quer son refus de partir qu'en avouant sa répugnance à le laisser dans une situation aussi périlleuse, et c'eût été avouer qu'elle lui portait un intérêt tout particulier. Triste, embarrassée et mécontente d'elle-même, Habibé fit ce que les femmes font, hélas! trop souvent. Elle tourna son mécontentement contre celui qui en était la cause, mais la cause innocente et involontaire; puisqu'elle ne pouvait avouer le secret sentiment qui l'attachait à Méhémed; puisque Méhémed renversait obstinément l'édifice construit par elle, pour se justifier à ses propres yeux, il ne lui restait plus qu'à partir, et à dissimuler la douleur que ce départ lui causait. C'était Méhémed qui rendait ce départ inévitable, et un sentiment d'irritation contre la maladresse du bey se glissa malgré elle dans le cœur torturé d'Habibé. Comment s'expliquait-elle cette irritation, cette impatience? En accusant Méhémed, non pas de maladresse, mais d'indifférence, d'inconstance, de grossièreté. — Maintenant qu'il connaît la véritable cause de mon refus de l'aimer et de me regarder comme son épouse; maintenant qu'il n'espère plus vaincre mes scrupules, qu'il prenait sans doute pour des caprices, ma présence lui est désagréable et il veut m'éloigner de lui. Dieu me garde de m'imposer malgré lui à sa pitié. Je partirai et il ne saura jamais ce qu'il m'en coûte.

A partir de ce moment, Habibé ne sembla plus avoir d'autre soin que de hâter son départ, et Méhémed qui craignait par-dessus tout de la retenir par des considérations à lui personnelles, entrait dans tous ses plans avec un désintéressement dont Habibé était fort éloignée d'apprécier le mérite.

Cacher l'amour que l'on éprouve n'est rien moins qu'une tâche facile; mais cacher en même temps et cet

amour et le mécontentement mêlé de méfiance et de dépit qui accompagne quelquefois l'amour, cela exige des forces presque surhumaines, et Habibé ne possédait seulement pas ce jour-là sa part accoutumée de fermeté, ébranlée comme elle l'était par les agitations des jours précédents et par la fièvre de la nuit.

Les heures s'écoulaient pourtant, et depuis quelque temps, absorbés dans leurs tristes pensées, Méhémed et Habibé gardaient le silence. Ce fut Habibé qui le rompit en disant d'une voix que Méhémed n'avait pas encore entendue :

— La journée sera bientôt close, Méhémed, il serait à propos de profiter de ce qui nous en reste pour me faire gagner la forêt.

— Soit, répondit Méhémed en poussant un profond soupir. — Et tendant la main à Habibé, il ajouta avec un accent de douleur impossible à méconnaître : — Habibé, nous quittons-nous bons amis ? Me pardonnes-tu les chagrins que je t'ai causés involontairement ?

— Je n'ai rien à te pardonner, répondit Habibé d'un air contraint; tu as été pour moi un bon maître selon tes idées et selon tes coutumes.

— Et pourtant tu ne me donnes pas la main, et au moment de nous séparer pour toujours, tu me refuses jusqu'à ce léger témoignage de bienveillance. Je ne te comprends pas, ma bien-aimée; mais cela tient sans doute à la différence de nos mœurs et de notre foi.

— Oui, sans doute, reprit Habibé, qui ne pouvait plus contenir son mécontentement; les idées et les sentiments d'un Kurde diffèrent si complétement de ceux d'une chrétienne, que nous ne parviendrons jamais à nous entendre. Dans mon pays, par exemple, un homme qui abandonnerait au milieu d'une forêt, à la merci de

soldats grossiers et brutaux, une femme à laquelle il a donné le nom d'épouse et qu'il a prétendu aimer, un pareil homme serait regardé comme... comme indigne de toute sympathie, de toute confiance, de tout...

— Mais, n'est-ce pas pour te satisfaire que je consens à ton départ ? Sois tranquille d'ailleurs, chère Habibé, je veillerai sur toi jusqu'à ce que tu sois rendue à ceux que tu aimes, et...

— Partons, dit Habibé en interrompant l'apologie de Méhémed ; il me tarde de t'avoir délivré de ma présence ; — et, se levant avec effort, elle marcha d'un pas qu'elle essayait vainement d'affermir, vers l'entrée du grand souterrain, tandis que Méhémed, effrayé de l'expression dédaigneuse et irritée de son regard presque autant que de la pâleur livide de son visage, la suivait en hésitant, et osant à peine étendre son bras pour lui offrir un appui.

Était-ce la maladie ? était-ce le chagrin qui accablait la pauvre Habibé ? Tous les deux peut-être ; mais le fait est qu'au bout de quelques instants ses genoux fléchirent, un voile épais s'étendit devant ses yeux, et qu'elle fut tombée à la renverse si Méhémed ne l'eût reçue dans ses bras.

— Habibé, ma bien-aimée, ma chérie, tu es trop faible, tu ne peux partir ; ton Dieu lui-même ne le veut pas, puisqu'il ne t'en donne pas la force.

— Oui, je partirai, s'écria Habibé en étouffant ses sanglots. Je ne puis rester après ce que tu m'as dit, après que tu m'as prié de partir, que tu as insisté sur mon départ, que tu m'as chassée.

— Moi, te chasser, Habibé ! Moi ! moi qui... Mais ne m'as-tu pas demandé de partir ?

— Non ! s'écria Habibé, emportée par la force de la vérité, — car, en effet, la question de son départ ne lui avait

jamais été nettement posée. Puis honteuse de cet aveu, elle se tut.

— Non? répéta Méhémed; non? Mais alors j'ai été fou; je n'ai pas compris tes paroles, Habibé; mais j'étais aussi malheureux que fou, et tu n'allais pas seule à Constantinople. Je t'aurais remise à l'officier, mais je me serais rendu en même temps à lui, et il nous aurait escortés tous deux à la capitale.

— Ah! je l'avais bien dit, répondit Habibé, que mon sort était enchaîné au tien, et que ton salut dépendait de moi!

— Mais tout ceci n'a été que l'effet d'une erreur, d'un malentendu, dont j'ai cruellement souffert, et que tu me pardonneras. Tu es à moi! tu es ma bien-aimée et tu m'aimes. Ah! que nous allons être heureux!

Hélas! la pauvre Habibé n'échappait à un danger que pour tomber dans un danger plus pressant, et d'autant plus terrible qu'il était moins effrayant. L'émotion qu'elle avait trahie, le mot qui lui était échappé avaient fait naître la confiance dans le cœur de Méhémed, et cette confiance était une menace pour Habibé. Elle s'était élevée par une sorte de compromis avec sa conscience et en marchant sur un terrain glissant, sur une espèce de piédestal si étroit et si chancelant, que le moindre mouvement la jettait de l'un ou de l'autre côté. — Je resterai auprès de lui, parce que je lui suis nécessaire et parce qu'il est malheureux, mais ce sera de ma part un sacrifice. Je ne puis ni l'aimer, ni accepter son amour, et il faut qu'il attribue cette impossibilité à son véritable motif. Il apprendra de quels sentiments sont remplies les chrétiennes, et tout en se plaignant de mes rigueurs, il rendra justice à la sainteté de ma loi et à la fermeté de mes principes. Mais la générosité naturelle et le dévouement

passionné de Méhémed avaient traversé ces beaux projets. Moins subtil, quoique raisonnant aussi bien que sa maîtresse, le Kurde ne voyait rien au delà de ce dilemme: — si elle ne m'aime pas, et qu'il lui en coûte de demeurer avec moi, si elle n'y consent que par pitié et par reconnaissance, elle partira et je n'essayerai pas de la retenir; si elle m'aime, nous ne nous quitterons jamais et nous serons heureux.

Je me trompe pourtant lorsque je dis que Méhémed ne voyait rien au delà de ce dilemme : il n'y comprenait rien, cela est vrai; mais il voyait la pâleur, l'effroi d'Habibé, et il attribuait justement l'une et l'autre à son transport joyeux et amoureux, lorsque le malentendu s'était éclairci, et que toute pensée de départ avait été abandonnée par Habibé. Aussi en brave homme qu'il était, en dépit de sa double qualité de Kurde et de mahométan, il ne s'occupa plus que de calmer l'agitation d'Habibé. — Pardonne-moi, dit-il en répondant aux protestations d'Habibé, qui combattait actuellement sa tendresse comme elle s'était révoltée naguère contre sa résignation, pardonne-moi tous mes torts et ne les attribue qu'à mon défaut d'intelligence. Reste auprès de moi, c'est tout ce que je te demande; tu y resteras comme il te plaira. Ne te désole pas, je t'en supplie, si tu ne veux que je commette encore quelque maladresse pour te consoler. Souris-moi une seule fois, et je ne t'importune pas davantage.

Comment lui refuser une si pauvre faveur? Aussi Habibé la lui accorda-t-elle, mais ce ne fut pas sans s'adresser à elle-même de cruels reproches.

Un homme complétement dépourvu de vanité, est par cela même fort aimable, et pour rendre justice à chacun, il faut avouer que les Orientaux sont les moins vains des

hommes, surtout dans leurs rapports avec leurs femmes. Les paroles et la conduite d'Habibé eussent assurément blessé la vanité de l'Européen le moins susceptible, mais l'amoureux Kurde ne songeait guère à lui, et le sentiment de sa propre dignité le préoccupait peu lorsqu'il était auprès de sa bien-aimée et qu'il la croyait souffrante et affligée. Malgré l'ardeur de sa passion et la grandeur de son sacrifice, Méhémed avouait en plaisantant ne rien comprendre à des scrupules qui lui étaient si complétement étrangers, et qu'il respectait pourtant jusqu'à leur sacrifier tous ses rêves de bonheur. Il s'efforçait aussi de réveiller sa vivacité naturelle, sa gaieté, son entrain. Un spectateur indifférent l'eût trouvé charmant pendant les heures qui suivirent la réconciliation. Comment Habibé le jugeait-elle? Parfois aussi, en écoutant les paroles graves et sévères que lui adressait cette voix si douce, il ne craignait pas de s'humilier devant Habibé, et de proclamer hautement la perfection qu'il désespérait de jamais égaler.

— Habibé, lui disait-il souvent, il y a aussi loin de mon Dieu au tien que de moi à toi. Non, tu n'as plus rien à craindre de moi. Je t'aime telle que tu es, avec ta réserve et ta froideur; j'aime ta perfection, j'aime tes vertus, celles-là même que je ne comprends qu'imparfaitement, et qui t'éloignent de moi. Que ne puis-je te comprendre! que ne puis-je, en t'imitant, devenir digne de toi! Est-ce donc impossible?

De telles paroles allaient doucement au cœur de la pauvre Habibé. Elle ne doutait point de la sincérité de son amant; mais lui-même ne connaissait pas les doctrines religieuses qu'il désirait embrasser, ni les sacrifices qu'elles exigeraient de lui. D'ailleurs de tels sacrifices et les protestations passionnées de Méhémed déliaient-ils Habibé du vœu qu'elle avait fait d'expier le coupable bonheur qu'elle

n'avait pu s'empêcher de goûter pendant les deux années qu'elle venait de passer dans le harem du chef kurde? Une telle pensée réveillait tous les scrupules de cette âme ardente et pieuse, dont le bey ne pouvait deviner les luttes intérieures. En écoutant Méhémed, l'émotion d'Habibé devenait cependant de plus en plus visible. Les battements accélérés de son cœur pouvaient se compter à travers son corsage, et son visage passait tour à tour des couleurs les plus vives à la pâleur de la mort.

— Peut-être, dit-elle enfin, peut-être que mon Dieu t'appellera à lui; peut-être t'appelle-t-il en ce moment, et prépare-t-il en toi un instrument de salut pour ton pays. Quant à moi, Méhémed, le bonheur m'est interdit ici-bas. Je finirai mes jours dans la pénitence. Lorsque tu auras quitté ces montagnes, adresse-toi aux pères qui habitent la Syrie, et demande-leur de t'instruire et de t'aider à connaître le vrai Dieu. Si j'apprends dans ma retraite que les eaux régénératrices du baptême ont coulé sur ton front, je cesserai de déplorer les deux années que j'ai passées auprès de toi, et qui auront été l'origine de ta conversion; mais n'attends rien de plus, puisque la vie près de toi ne ferait que continuer les troubles de ma conscience...

— S'il en est ainsi, s'écria Méhémed, emporté par la douleur et un peu aussi par le dépit, pourquoi renoncerais-je alors à la foi de mes pères? Pourquoi m'imposerais-je des devoirs que je ne comprends pas? Pourquoi dirais-je adieu à l'amour, au bien-être et à la gloire? Tu ne parlais donc pas sérieusement tout à l'heure? Tu ne m'as donc jamais aimé?...

Pour toute réponse, Habibé jeta ses bras autour du cou de Méhémed, mais elle cacha presque aussitôt son visage contre sa poitrine. — Le froid me gagne, et je lutterais

vainement contre le mal qui m'envahit. Place-moi sur ces peaux et promets-moi, quelque chose que je puisse dire pendant l'accès de ma fièvre, de ne pas en prendre avantage pour me parler ensuite de ton amour et me soutenir que je t'aime. — Ah ! Habibé, répondit Méhémed, que la confiance t'est difficile avec moi. N'est-il pas convenu entre nous que ton amour ne peut descendre jusqu'à moi ? Et que peuvent contre tes déclarations si explicites, quelques mots prononcés dans le délire de la maladie? — En disant ces paroles, Méhémed s'empressa de la porter sur le divan et de l'entourer de fourrures.

La fièvre dura toute la nuit avec une effrayante intensité. Pendant les longues heures de cette nuit, Méhémed ne s'éloigna pas un instant de la malade ; il l'enveloppait dans les fourrures lorsqu'elle se plaignait du froid, il établissait des courants d'air autour d'elle lorsque le feu de la fièvre brûlait son sang. Il versait goutte à goutte de l'eau fraîche sur ses lèvres desséchées et brûlantes ; il tâchait de suivre les écarts de son imagination pour calmer ses terreurs et adoucir ses angoisses. Peu à peu pourtant l'accès s'affaiblit, la peau, jusque-là brûlante, devint moite, le délire s'apaisa, le sommeil lourd et agité qui succède à la fièvre, qui en est comme la dernière phase, s'appesantit sur Habibé. Ce sommeil dura deux heures, et le soleil paraissait à l'horizon lorsqu'elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle avec cette expression d'étonnement que le délire laisse après lui. Son regard tomba d'abord sur Méhémed, et, se souvenant confusément de son état, elle demanda aussitôt : — Qu'ai-je dit?

— Rien, ma bien-aimée, rien que des mots sans suite, comme cela arrive aux malades, rien que j'aie compris et dont je me souvienne.

Puis il s'informa avec anxiété de ce qu'elle éprouvait,

Habibé ne ressentait qu'un extrême abattement, et la journée se passa pour elle dans des alternatives de rêve et de sommeil, pendant lesquelles elle voyait et comprenait ce qui se passait autour d'elle sans pourtant s'en rendre bien compte. Une fois seulement elle fut surprise, à la suite d'un de ces courts moments de repos, de ne pas apercevoir Méhémed auprès d'elle. Elle ouvrit la bouche pour l'appeler, mais sa voix se perdit sur ses lèvres, et elle-même ne s'entendit pas. Combien de temps dura son absence? Habibé l'ignora; mais lorsque Méhémed rentra, il tenait à la main des racines qu'il s'empressa de faire bouillir. — D'où viens-tu, Méhémed? lui dit Habibé, et pourquoi me quitter?

— Je connais une plante dont l'effet est souverain dans les fièvres comme la tienne, et je suis allé la chercher.

— Où cela? reprit Habibé, qui sentait vaguement le danger.

— Ici tout près, dans un endroit écarté que moi seul connais.

Et il lui fit boire la tisane qu'il avait préparée. Le fait est que le bey s'était aventuré, en herborisant, jusqu'à une portée de fusil des soldats postés dans la forêt, qu'il avait été aperçu, quoique non reconnu, par l'un d'eux, et qu'il n'avait dû son salut qu'à la rapidité de sa course et à la connaissance des lieux, que personne ne possédait comme lui.

Malgré la potion préparée par Méhémed, la nuit ne fut pas meilleure que les précédentes : le froid, la chaleur brûlante, le délire, l'assoupissement, rien ne manqua, et Méhémed, qui avait placé tout son espoir dans la faculté merveilleuse de sa plante, demeura consterné. Dans la matinée pourtant, Habibé ayant paru un peu soulagée et moins abattue que la veille, Méhémed résolut de profiter

de ce répit pour transporter la malade là où il pourrait lui prodiguer des soins efficaces.

— Tu vas rassembler tes forces épuisées, ma pauvre enfant, lui dit-il, et je vais te porter chez un de mes amis qui habite avec sa famille un petit hameau non loin d'ici.

Habibé combattit en vain cette résolution : elle craignaît pour Méhémed; mais Méhémed craignait pour elle, et rien ne put le faire changer d'avis. Il fit aussitôt ses préparatifs de voyage, passa une longue écharpe autour de la taille d'Habibé; puis, la plaçant sur ses épaules de la façon dont les femmes d'Asie portent leurs petits enfants, il ramena l'écharpe sur sa poitrine, la croisa par devant, la repassa derrière son dos et se la serra fortement autour de la taille. Ainsi assujetti, le corps d'Habibé était aussi solidement attaché à celui de Méhémed que si l'un eût fait partie de l'autre, et le Kurde conservait l'usage de ses mains et de ses bras. Quoi qu'en pût penser l'amoureux bey, c'était un fardeau assez lourd; mais les épaules sur lesquelles il reposait étaient vigoureuses, habituées à la fatigue, et Méhémed déclara qu'il se faisait fort de marcher ainsi jusqu'à Bagdad sans crier merci.

Au moment de se mettre en route, Habibé se recommanda à Dieu, et Méhémed lui-même murmura une sorte de prière. Quoique ne sachant pas au juste à qui il s'adressait, d'Allah ou de son prophète *, il sentait qu'il y avait quelque part une source intarissable de force et de sagesse, et il se tournait vers elle pour y puiser la sagesse et la force dont il allait avoir si grand besoin. Tenant une

* La religion des Kurdes est un mystère, beaucoup croient cependant qu'elle n'est pas sans rapports avec le christianisme.

torche allumée dans une main et un long bâton ferré de l'autre, il marcha pendant deux heures dans le souterrain. Peu à peu le chemin se rétrécit au point que les parois latérales, la voûte et le sol semblaient presque se toucher. Il fallut ramper. On arriva enfin à l'issue du souterrain, mais non au terme du voyage. S'approchant d'une large pierre qu'il connaissait bien, Méhémed appuya la main sur un ressort, et la pierre tourna sur elle-même. Habibé poussa un cri d'effroi... Un précipice de quelques centaines de pieds de profondeur s'ouvrait devant les fugitifs, éblouis au sortir des ténèbres, par les rayons d'un brûlant soleil d'Asie.

Pour comprendre l'effroi d'Habibé, il faut se représenter l'issue de la caverne, pratiquée au tiers d'une muraille perpendiculaire de rochers de douze cents pieds de haut! Pas une pierre formant saillie sur laquelle poser le pied, pas un arbre, pas une racine sortant des fentes du rocher où la main pût s'accrocher : rien que la muraille à pic et l'abîme au fond. Méhémed ne paraissait pourtant ni étonné ni alarmé. Se dirigeant vers un enfoncement de la caverne, il eut bientôt découvert ce qu'il y cherchait : c'était une corde à nœuds, d'une longueur démesurée, garnie à l'une de ses extrémités d'un crochet en fer massif. A côté de celle-ci étaient plusieurs autres cordes, pareilles à la première, mais beaucoup plus courtes. Après avoir roulé ces dernières autour de sa taille, il montra la plus grande à Habibé avec un air de triomphe, comme s'il eût tenu la clef d'un palais tout prêt à les recevoir. Il passa ensuite le crochet dans un anneau également solide, et qu'Habibé n'avait pas remarqué, parce qu'il était placé en dehors de la pierre tournante. — Et maintenant, dit Méhémed, ne fais pas le moindre mouvement, ne crains rien et ferme les yeux, si tu peux. — La pauvre femme

avait grand'peine cependant à obéir : elle ne pouvait ni se tenir immobile, vu qu'elle tremblait de tous ses membres, ni se rassurer, puisqu'elle se voyait déjà brisée en mille morceaux contre les rochers. Quant à fermer les yeux, elle comprit l'utilité de cette précaution, et elle essaya de la mettre en pratique; mais avant que Méhémed eût lâché pied, ses yeux étaient déjà tout grand ouverts, ouverts de telle sorte qu'on eût dit que ses paupières s'étaient subitement contractées, et ne pourraient jamais plus s'abaisser. Habibé avait compris, au balancement de la corde, qu'elle était suspendue entre le ciel et la terre, entre le sommet et le pied de la montagne escarpée. Elle serra ses bras autour du coup de Méhémed, et quoiqu'elle s'y prît de façon à lui ôter la respiration, le vaillant Kurde n'eut pas le courage de se plaindre. A chaque nœud de la corde, Méhémed s'arrêtait un instant, passait une main d'abord et l'autre main ensuite sous le nœud, pour éviter les secousses qui eussent effrayé sa compagne. Lorsqu'il eut descendu ainsi sept ou huit nœuds, il cramponna ses jambes à la corde et se soutint avec une main, tandis que de l'autre il détachait l'une des cordes roulées autour de sa ceinture, et en passait le crochet dans une crevasse du rocher; puis il continua sa route, plaçant toujours une nouvelle corde à l'extrémité de la précédente. C'était comme un second sentier qu'il préparait. Le vent courbait la cime des pins qui s'agitaient au-dessus de l'ouverture de la caverne et sur la crête de la montagne, et malgré les précautions que Méhémed avait prises en attachant une lourde pierre à l'extrémité inférieure de la corde pour la maintenir immobile, son corps était tantôt poussé contre les parois du rocher, tantôt balancé dans l'espace. Ainsi se passèrent quelques minutes pleines d'angoisses, pendant lesquelles Habibé, égarée par la fièvre, voyait s'a-

giter devant ses yeux des visions étranges. Il lui semblait qu'elle regagnait la maison paternelle, que sa famille l'appelait, que les voix connues répétaient : — Lucie! Lucie! — Ce n'était là pourtant qu'une douloureuse hallucination, qui cessa au moment même où Méhémed touchait la terre avec son fardeau et s'écriait : — Nous sommes arrivés, ma bien-aimée!

Habibé ne put répondre, un évanouissement avait succédé à son délire. L'eau qui sortait de la caverne coulait à quelques pas; Méhémed se hâta de transporter la jeune femme près de la source : il lui baigna d'abord le visage et les tempes, puis il versa quelques gouttes sur ses lèvres entr'ouvertes. Ses soins furent couronnés de succès, et Habibé ne tarda pas à rouvrir les yeux.

— Les soldats, le précipice, la corde! murmura-t-elle, cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Les soldats sont à quelques centaines de pieds au-dessus de nous, et il leur faudrait une journée de marche forcée pour nous rejoindre. Le précipice n'en est plus un pour nous, puisque nous en avons touché le fond, et la corde a fini son service. Maintenant, ma bien-aimée, repose-toi pendant que je vais prendre quelques mesures indispensables.

— Que vas-tu faire? où vas-tu? s'écria Habibé effarée, et s'accrochant à ses vêtements pour le retenir auprès d'elle.

— Chère Habibé, répondit Méhémed, je ne puis laisser ces cordes pendues à la porte de notre retraite : ce serait en livrer le secret, qui n'appartient pas à moi seul. — Et, devançant une nouvelle question d'Habibé, il ajouta : — Ne crains rien, dès mon enfance je suis monté et descendu bien des fois par cette corde, et dans des circonstances beaucoup moins graves. Repose-toi, je serai de retour dans quelques instants.

Pendant qu'il s'éloignait, Habibé ne put se défendre d'un mouvement de dépit et presque de colère. — A quoi bon lui faire des remontrances, puisqu'il ne m'écoute jamais? Ai-je eu assez d'influence pour l'empêcher de commettre une seule des folies qu'il a rêvées? Évidemment non. Ah! ces Turcs considèrent les femmes comme des jouets qu'il faut manier doucement, de peur de les briser ou de ternir leur éclat, mais sans leur accorder ni estime ni confiance, et Méhémed est un Turc comme les autres. Il prétend me faire assister à ses tentatives désespérées sans que je m'arroge le droit de lui faire des représentations? Suis-je assez humiliée, suis-je descendue assez bas?

Et en disant ces mots, comme si elle eût voulu mesurer la hauteur d'où elle était tombée, elle leva les yeux et aperçut Méhémed suspendu à sa corde, ballotté par le vent, tournoyant en l'air comme une plume arrachée de l'aile d'un oiseau par le plomb du chasseur. Toute sa colère s'évanouit à cette vue, et elle demeura immobile, hors d'elle-même, plus effrayée qu'elle ne l'avait été encore; car, s'il est affreux d'exécuter de pareils exploits, y assister de loin et du port, c'est encore mille fois plus pénible. On apprécie toujours mieux le danger qu'on ne partage pas; et lorsque celui qui s'y expose nous est cher, nous en souffrons bien plus que d'un danger commun. Habibé vit donc Méhémed se cramponner de nœud en nœud jusqu'à l'ouverture de la grotte, et quoique à pareille distance il lui parût à peine plus gros qu'une mouche, elle comprit qu'il détachait la corde et qu'il la reportait dans la caverne; mais rendons-lui la justice d'ajouter qu'elle ne douta pas un seul instant de son retour, et elle eut raison. Les bouts de corde que Méhémed avait suspendus le long des rochers en descendant étaient encore à leur place. Il s'en servit pour accomplir cette

seconde descente, et eut soin de détacher chaque bout de corde devenu inutile avec un long bâton armé d'un crochet qu'il portait à sa ceinture, puis de le lancer dans l'espace. Après quelques instants, qui parurent des siècles à Habibé, Méhémed toucha la terre, et bientôt se retrouva près d'elle.

Quand les deux fugitifs eurent pris quelque repos, Méhémed donna le signal du départ en replaçant Habibé sur ses épaules. Elle insista vainement sur le retour de ses forces et sur le salutaire effet de la promenade. Ses représentations vinrent encore une fois se briser contre cet entêtement caractéristique des Orientaux, qui, sourds aux conseils de leurs femmes, s'obstinent à les porter sur leur dos pour leur éviter la fatigue de la marche, quoi qu'elles en disent d'ailleurs : n'est-ce pas là une impardonnable grossièreté ?... La nuit n'était pas éloignée lorsque Méhémed et son fardeau atteignirent les abords de la demeure hospitalière qu'ils cherchaient. Le hameau était situé sur la crête d'une colline ; quelques maisons s'étendaient sur le versant méridional, et la maison principale occupait le fond du ravin qui séparait cette colline des montagnes plus élevées dont elle formait le premier échelon. Cette maison se composait de deux corps de logis ; le plus considérable, le harem, spécialement consacré aux femmes et aux enfants, contenait les chambres à coucher, et formait la véritable habitation de toute la famille ; le second bâtiment, séparé du premier par un petit jardin entouré de palissades, ne comprenait que deux chambres et l'écurie. L'une de ces chambres servait de salon de réception au maître de la maison ; l'autre, qui donnait de plain-pied sur la route, était réservée aux domestiques ou aux hôtes de peu d'importance.

VI

Déposant Habibé à une petite distance du village, Méhémed s'avança hardiment le long du ravin, et, profitant de l'obscurité croissante qui dérobait le fond de la vallée à la vue des habitants de la colline, il entra dans le petit édifice que nous venons de décrire, traversa l'antichambre d'un pas rapide, et pénétra sans se faire annoncer dans le salon où le maître du logis se livrait aux douceurs du *kief*. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, et qui pouvait passer pour beau. Sa taille était élevée et encore droite, quoique ses épaules fussent légèrement voûtées; sa longue barbe était blanche comme la neige. L'âge n'avait altéré ni ses traits réguliers, ni son teint uni et vivement coloré; ses yeux, d'un bleu limpide, avaient gardé leur éclat. La tête, coiffée d'un énorme turban blanc ballonné, comme les portent encore les Turcs de l'ancien régime, les admirateurs fanatiques des janissaires, de la corde et du pal, le corps enveloppé d'une longue robe rouge traînant jusqu'à terre, le person-

nage devant lequel Méhémed se présentait inopinément avait un aspect des plus vénérables.

Hassan-Aga, — c'était le nom et le titre du vieillard, — réalisait à merveille l'idée que nous nous formons d'un patriarche des anciens temps, quoique ses enfants courussent les rues en guenilles et pieds nus, quand ils ne gardaient pas les chèvres et les moutons. Il en était alors à sa dix-septième femme, et l'on conviendra que ce n'était pas beaucoup, si l'on réfléchit qu'il s'était marié pour la première fois à quinze ans, que les femmes turques ne sont considérées femmes que pendant un fort petit nombre d'années, et qu'un homme jouissant de la fortune et de l'importance d'Hassana * ne peut se contenter à moins de trois femmes à la fois. Pour expliquer une continence aussi extraordinaire, je suis forcée d'ajouter qu'Hassana possédait un assez grand nombre d'esclaves, dont plusieurs assez jolies. Quant aux enfants, le vieil aga avouait gracieusement ne pas savoir au juste combien il en avait, ni dans quelle partie du monde ils s'étaient fixés. Si parfois il prenait fantaisie à l'un d'eux de rendre visite à l'auteur de ses jours, il était reçu à peu près comme un étranger, et on n'exigeait pas de lui des preuves irréfragables de sa naissance. Il suffisait de dire : — Je suis le fils d'Hassan-Aga; — on était cru sur parole, et de fait rien n'était plus vraisemblable. D'ailleurs, vu le petit nombre d'avantages qui résultaient de ce titre, il n'était guère à présumer qu'un être raisonnable chargeât sa conscience d'un mensonge pour se l'approprier. Quand le fils respectueux avait mangé et dormi pendant quelques journées sous le toit paternel, on lui demandait où il

* *Hassana* pour *Hassan-Aga*, comme nous l'avons dit dans un précédent récit.



comptait aller, et jamais Hassana ne s'était vu dans la nécessité de répéter la question, tant la manière dont il l'accentuait était significative.

Malgré l'éparpillement de la nombreuse famille née de ses dix-sept mariages, Hassana était en mesure de goûter les délices de la paternité, car il ne se séparait d'ordinaire de ses enfants qu'après avoir perdu ou quitté leurs mères, et les enfants de ses femmes présentes étaient toujours auprès de lui. A l'époque dont je parle, une douzaine de créatures plus ou moins innocentes l'appelaient du doux nom de *baba*. C'était d'abord un garçon de dix-neuf ans, court, trapu, brun, louche, au nez difforme, à la bouche grande, aux lèvres fines et comprimées; c'était le rebours du type paternel, ce qui n'empêchait pas les amis de la maison de proclamer la parfaite ressemblance du père et du fils. Suivaient onze petits êtres échelonnés depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de six mois, attendant leur tour d'être mis à la porte de la maison de leurs ancêtres *.

* On m'accusera peut-être d'exagérer les choses et de forcer les caractères; on me dira qu'un homme de quatre-vingts ans, ayant un pied dans la tombe, ne s'amuse pas à contempler de belles esclaves; que s'il ignore où sont ses enfants, ce ne peut être par l'effet de sa volonté, qu'il doit souhaiter leur présence, qu'il voudrait s'en entourer pour reposer à sa dernière heure son regard mourant sur des visages chéris. Supposons pourtant un homme ayant vécu pendant près d'un siècle sans souci ni de la morale, ni de l'humanité, ni de ses devoirs envers Dieu et envers son prochain, un homme qui a passé sa longue vie à se procurer des sensations agréables sans se préoccuper de la source où il les puisait, ni du prix auquel il les achetait : cet homme aura si bien perdu l'habitude de réfléchir et même de sentir, si ce n'est par les nerfs, qu'il lui sera aussi impossible de devenir tout à coup sage et sensible que de danser sur la corde raide. Ce n'est, je l'avoue, qu'en Orient, là où la société est complétement organisée en vue de la sensualité, où aucune loi ne défend le plaisir, quel qu'il soit, qu'on peut rencontrer de semblables phénomènes.

Hassana était assis à la place d'honneur, c'est-à-dire à l'extrémité de son divan, occupé en apparence de la conversation qui se poursuivait entre cinq ou six voisins placés à l'autre bout de la pièce, lorsque Méhémed-Bey, ayant traversé rapidement le vestibule, s'approcha du vieillard, et se baissant de façon à n'être entendu que de lui : — Hassana, lui dit-il à voix basse, il faut que je te voie seul, à l'instant même !

Je n'oserais affirmer que le vieillard reconnût sur-le-champ son hôte ; mais, accoutumé qu'il était à entretenir des relations aussi clandestines que lucratives avec des gens gardant le plus strict incognito, il n'hésita pas à congédier par un geste sa société.

Lorsque tous furent sortis, Méhémed envoya Hassana fermer la porte, commission que celui-ci exécuta machinalement comme un homme habitué à se plier aux circonstances sans faire d'observations. En revenant à sa place, il lança un regard scrutateur sur Méhémed, et ce regard lui apprit ce qu'il voulait savoir.

— Voilà une démarche bien hardie, seigneur ! dit-il, car vous n'ignorez pas sans doute que vous êtes signalé dans toute la contrée, que votre tête est mise à prix, et que les troupes ne sont pas loin.

— Je le sais, je sais tout cela, répondit Méhémed avec impatience ; mais la nécessité n'admet pas d'objection, et d'ailleurs les démarches les plus hardies sont souvent les moins dangereuses. Je puis toujours compter sur toi ?...

— Assurément, reprit le vieillard. Que veux-tu de moi ?

— L'hospitalité, répondit Méhémed, l'hospitalité pour moi et ma compagne malade, dont l'état réclame de prompts secours.

— Où est-elle ? demanda laconiquement le vieillard.

— A quelques pas d'ici; puis-je aller la chercher, et par où l'introduirai-je dans ton harem ?

Hassan réfléchit un instant, puis il reprit : — Puisque le jour tire à sa fin, rejoins-la et reste avec elle jusqu'à la tombée de la nuit. Alors conduis-la à la petite porte qui donne sur la campagne; j'y serai pour vous recevoir.

— Tu n'as pas d'étrangers dans ta maison, point de nouvelle femme depuis ma dernière visite ?

La question était assez embarrassante pour le vieux Hassan, qui achetait souvent des esclaves, et qui ne savait au juste ni combien il en avait, ni depuis combien de temps elles lui appartenaient, ni d'où elles venaient; aussi garda-t-il un instant le silence, cherchant à se rappeler la date de ses dernières acquisitions. Le résultat de cet examen fut conforme à ses désirs, et il assura Méhémed qu'il ne rencontrerait chez lui que des visages connus.

— C'est bien, dit Méhémed, dans une heure je t'amènerai ma femme; que l'un de tes serviteurs soit prêt à partir pour la ville, où il ira chercher des remèdes et un médecin. Adieu, qu'Allah te garde !

Et après avoir prononcé ce souhait, il ouvrit une espèce d'armoire qui n'était qu'une porte dérobée donnant dans un cabinet où le vieux patriarche enfermait toute sorte d'objets de contrebande, hommes, femmes et marchandises, et qui avait une issue sur une petite cour, et de là sur les champs. En opérant sa retraite, Méhémed aperçut un homme qui rôdait sous les murs de la maison, et qui paraissait épier ce qui se passait à l'intérieur. Méhémed était doué d'une vue excellente, comme tous les hommes qui mènent une vie d'aventures, et qui sont perpétuellement exposés à tomber dans un piége. Aussi parvint-il à

découvrir les traits de l'individu suspect sans lui montrer les siens, à ce qu'il crut du moins; mais il se rassura aussitôt en reconnaissant le fils de son hôte, qu'il regardait toujours comme un enfant sans conséquence, et cela par la raison excellente que depuis dix-sept ans il l'avait toujours considéré ainsi.

Après le départ de Méhémed, le vieil Hassana était resté plongé dans ses réflexions, il avait même oublié de fermer la porte secrète du cabinet, lorsqu'une nouvelle figure s'y présenta, entra sans faire de bruit dans la salle, ferma soigneusement la fausse armoire, et vint se placer devant le vieillard de manière à attirer son attention. Le manége réussit, car Hassana, qui jouissait encore de toutes ses facultés, tressaillit et leva les yeux sur le nouveau venu.

— C'est toi, Erjeb! lui dit-il. Eh! par où es-tu entré?

— Par cette porte, mon père, répondit le jeune homme, par cette porte que Méhémed-Bey a oublié de refermer en sortant d'ici.

— Ah! tu l'as vu? repartit le vieillard sans s'émouvoir. Ce n'est pas lui qui a oublié de refermer la porte, c'est moi qui aurais dû prendre ce soin.

— N'importe, interrompit sèchement le jeune homme, j'ai vu sortir Méhémed-Bey, et, trouvant la porte ouverte, je suis venu jusqu'ici.

Et il s'arrêta, espérant que son père lui en dirait davantage; mais celui-ci gardait le silence. — Il est parti, reprit Erjeb, et je suppose que c'est pour longtemps...

Nouveau silence.

— Ai-je raison, mon père?

— Ton idée est raisonnable en effet, répondit Hassana.

— Il ne reviendra donc pas de sitôt? dit Erjeb en insistant.

— Lui? mais non, il va revenir.

— En vérité! mais c'est une imprudence, c'est de la folie! Il va nous compromettre, mon père; le lui avez-vous dit?

— Je ne crois pas avoir eu le temps de le lui dire, mais il connaît les mesures que l'on a prises pour s'assurer de lui, et il les brave parce que sa femme est malade et ne peut aller plus loin.

— Il va donc l'amener ici? s'écria le jeune homme, dont l'intelligence cheminait plus vite que celle de son père, il va la placer dans notre harem! partira-t-il ensuite, restera-t-il?

— Je n'en sais rien, mais j'ai cru comprendre qu'il comptait se cacher ici.

— Ici? dans le harem? Et vous en ouvrirez la porte à ce loup dévorant? Prenez garde!

— Que puis-je y faire? repartit le vieillard d'un air découragé; Méhémed est puissant.

— Vous n'avez qu'à dire un mot, et ce n'est plus qu'un misérable captif, du gibier de potence.

— Cela est vrai, mais il a des amis. Tu sais comment cette pauvre Circassienne a été punie!

— Bah! c'est le gouvernement qui s'est débarrassé d'elle pour ne pas avoir la peine de la récompenser.

— Et si on faisait de même envers moi? reprit le vieillard, tandis que ses yeux brillaient d'un feu étrange, comme s'il triomphait d'avoir conçu une pensée aussi perverse. Il fixait sur son fils un regard interrogateur, et souriait d'un hideux sourire en ouvrant démesurément la bouche et en laissant tomber sa mâchoire inférieure presque sur sa poitrine. Ces paroles et l'expression de physionomie qui les accompagnait parurent produire quelque effet sur le jeune homme, qui demeura un ins-

tant silencieux; mais, reprenant bientôt son assurance ordinaire : — Bah! bah! dit-il, ce n'est pas avec des gens de votre importance qu'on en agit aussi cavalièrement. C'est bon pour une misérable esclave que personne ne connaît et dont personne au monde ne se soucie. D'ailleurs que pouvait-on faire pour elle? La mettre dans le harem du sultan? Une vieille femme qui avait je ne sais combien d'enfants! Un coup de couteau a réglé ses comptes, et si le gouvernement ne s'en était pas chargé, d'autres auraient fait la besogne à sa place. Pour vous, c'est différent; vous n'appartenez pas à ce damné Kurde, et si vous le livriez, ce n'est pas une trahison que vous exécuteriez contre votre maître, c'est un acte méritoire, c'est votre devoir que vous accompliriez envers votre légitime souverain. Vous en seriez convenablement récompensé, et il n'y aurait rien dans tout cela que de parfaitement juste et raisonnable.

— Ce Kurde est riche, répondit le vieillard, et je ne me soucie de me brouiller ni avec lui, ni avec ses associés. Ils me rapportent gros. Vois ce tapis! C'est Méhémed qui m'en a fait cadeau quand je lui appris le départ pour Erzeroum de ce courrier du gouvernement qu'il attaqua et dépouilla sur la route. Vois-tu cet anneau? C'est encore de Méhémed que je l'ai reçu pour le service que je lui rendis en lui donnant avis...

— C'est bon, c'est bon, reprit le jeune homme avec impatience, je sais bien que vous ne le servez pas pour rien; mais que sont de misérables présents auprès de la récompense que vous obtiendriez de l'État?

— Je n'en sais rien, repartit le vieillard; l'État regarde toutes choses comme lui revenant de plein droit, et tous les services comme lui étant dus. Si je pouvais gagner d'un côté sans perdre de l'autre, je ne dis pas; mais me

déclarer ouvertement contre les Kurdes, me ranger franchement parmi leurs ennemis, c'est grave. Nous en reparlerons, mon enfant, et j'y réfléchirai, car je crains bien que nous n'ayons du temps devant nous. En attendant, fais seller le cheval et dis à l'un de nos serviteurs de se tenir prêt à partir pour la ville. Méhémed veut se procurer sur-le-champ un médecin et des remèdes. Moi, je vais le recevoir, car la nuit approche maintenant, et il ne tardera pas.

En disant ces mots, le vieillard se leva et se dirigea vers son harem. Un fils soumis et attentif se fût empressé de lui offrir son bras pour le guider à travers les ténèbres, qui commençaient à s'épaissir; mais Erjeb avait d'autres soucis. Sans plus s'occuper de son père, il passa devant lui et arriva dans le harem longtemps avant Hassana. Il entra d'un air affairé et mécontent dans la salle où les femmes avaient coutume de s'assembler, jeta à la hâte un coup d'œil scrutateur sur celles qui s'y trouvaient, et dit ensuite : — Où est Fatma? où est ma femme * ?

— Je ne sais, répondit la mère du jeune homme, je l'ai laissée il y a quelque temps à la cuisine; peut-être y est-elle encore. Lia, allez voir, ajouta-t-elle en s'adressant à une négresse qui sortit aussitôt.

— Et pourquoi la laissez-vous dans la cuisine? reprit le jeune despote. Est-ce là sa place? est-elle une servante? Est-ce une raison, parce qu'elle fait de bonnes confitures, pour que vous la fassiez travailler comme unee sclave?

— Mais, mon enfant, reprit la matrone en s'excusant,

* Ceux qui connaissent l'Asie Mineure ne s'étonneront pas de voir le nom de Fatma désigner dans le même récit deux personnages différents. On ne compte guère dans cette partie de la Turquie que cinq noms de femmes : Emina, Fatma, Habibé, Ansha et Kadja.

c'est Fatma elle-même qui a voulu descendre à la cuisine avec moi, et quand je suis remontée, parce que la chaleur m'incommodait, elle a refusé de me suivre.

— Oh ! je sais bien qu'elle ne demande pas mieux que de se montrer aux mille désœuvrés qui rôdent toujours auprès des marmites ; mais je lui apprendrai à relever le bout de son voile quand un homme passe auprès d'elle. Oh ! je lui apprendrai...

Ici le jeune homme fut interrompu par l'arrivée de l'objet de sa colère et de son amour. C'était une jeune fille d'environ quatorze ans, grande pour son âge, mais frêle comme un enfant dont la croissance a été trop rapide, au teint vif, aux yeux noirs et souriants. Ses lèvres vermeilles, mais un peu trop pleines, indiquaient un tempérament avide de jouissance et impatient. C'était une de ces femmes comme les jaloux en rencontrent souvent, et qui semblent créées tout exprès pour donner à ce travers tout le développement dont il est susceptible, et pour punir le malheureux qui en est atteint.

— Qu'apprendrez-vous, et qui sera l'heureuse personne à laquelle vous destinez vos leçons ? dit en entrant la malicieuse jeune fille, qui avait entendu les menaces de son époux.

Erjeb, un peu honteux, sortit à la hâte, invitant Fatma à le suivre dans une pièce voisine. Quand ils furent seuls :
— Méhémed-Bey va venir ici, dit-il à sa femme.

— Méhémed-Bey ! s'écria-t-elle ; lequel ? est-ce l'oncle de votre mère ? ou le fils de votre...

— Non, non, ce n'est personne de la famille. Ne feignez pas de ne point me comprendre ; c'est du chef des Kurdes que je vous parle.

— Ah ! Méhémed le Kurde ? ce beau jeune homme qui est venu...

Et Erjeb remarqua que le visage déjà coloré de Fatma se couvrait de teintes plus foncées qu'à l'ordinaire. — Ce beau jeune homme, ne sera bientôt qu'un hideux cadavre, et en attendant je vous défends de le voir, je vous défends de lui parler, de vous mettre seulement sur son passage.

— Je vous obéirai, dit Fatma d'un air soumis.

— Rentrez dans votre chambre, reprit Erjeb, et songez que si vous en sortez, ce sera au péril de votre vie. Vous êtes avertie, et vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-même des conséquences de votre conduite.

Et sans attendre d'autres protestations, il la fit marcher devant lui jusqu'à la chambre qu'ils habitaient, en ouvrit la porte et l'y enferma, emportant la clef dans sa poche.

VII

Méhémed était retourné auprès d'Habibé, il l'avait informée du résultat de ses démarches. Lorsque la nuit fut close, il la replaça sur ses épaules, et il arriva sans encombre à la petite porte. Hassana y était déjà, et à peine eut-il aperçu le Kurde, qu'il marcha au-devant de lui en disant : — Un hôte est un présent que nous fait Allah! Entrez dans ma maison et que ce soit la vôtre aussi longtemps qu'il vous plaira de l'habiter!

Puis, sans remarquer l'étrange fardeau que Méhémed portait sur ses épaules, il fit un geste gracieux, l'engageant à le suivre, entra dans la maison, monta l'escalier, et introduisit son hôte dans une salle où plusieurs femmes s'agitaient et chuchotaient comme une volée de moineaux pendant une froide matinée d'hiver, lorsque la neige couvre la plaine, et qu'ils voltigent en troupe, cherchant leur pâture de buisson en buisson. — Ne pourriez-vous nous conduire dans une pièce plus reculée? demanda Méhémed au vieillard; ma femme a surtout besoin de repos.

Une des femmes entendit ces mots, et s'élança vers une porte qu'elle ouvrit en faisant signe à Méhémed d'entrer dans la pièce voisine, ce que celui-ci fit sans plus de cérémonie. Une fois dans cette retraite, il déposa Habibé sur un divan, la dégagea de ses voiles, et l'établit aussi commodément qu'il le put. On ne lui laissa pourtant pas grand'chose à faire, car l'essaim féminin qui l'avait suivi ne tarda pas à se disperser en tous sens, et revint bientôt, portant des coussins, des couvertures, du café, des pipes, des confitures, en un mot tous les éléments du bien-être oriental. Et qu'on ne s'étonne pas de voir ainsi les femmes turques se mouvoir sans scrupule sous les regards d'un étranger. Cet étranger n'en était plus un, il avait ses entrées dans le harem, il était le mari de l'une d'elles; dès lors c'était un parent, un frère, et il n'y avait plus pour lui de mystère. Cela était si conforme aux règles établies, que le vieil Hassan lui-même ne songea pas à s'en formaliser. Il s'étonna seulement de ne pas voir sa belle-fille Fatma parmi les femmes qui remplissaient ainsi les devoirs de l'hospitalité. Il s'enquit d'elle, mais la mère d'Erjeb lui dit tout bas que son fils avait emmené Fatma avec assez d'humeur, et le vieillard n'insista point. Lorsque Méhémed se fut assuré que sa bien-aimée ne manquait de rien, il jugea qu'un peu de repos lui serait salutaire, et il pria Hassana de faire appeler le serviteur qui devait se rendre à la ville. Les deux amis passèrent dans l'antichambre, et le vieillard chargea une esclave d'aller chercher le serviteur auquel il avait ordonné de se tenir prêt. L'esclave revint bientôt, suivie d'Erjeb. — Saed a la fièvre, dit le jeune homme à son père, et il ne serait pas prudent de le charger de commissions importantes, qu'il comprendrait à peine et qu'il exécuterait de travers; mais dites-moi ce qu'il faut faire, et j'irai moi-même.

Hassana parut touché de l'empressement de son fils, et il laissa Méhémed-Bey expliquer en détail à Erjeb tout ce qu'il attendait de lui.

— Vous serez satisfait de mon exactitude et de ma célérité, répondit Erjeb avec un sourire qui n'avait rien d'agréable. Quant à ma fidélité, je n'ai pas à vous en parler ; je suis le fils de mon père, et cela suffit.

— Oui, oui, reprit Méhémed, je suis sans inquiétude de ce côté. N'oublie rien, je t'en prie; du sucre, du vinaigre, du *thé* (c'est une herbe sèche qui vient d'Angleterre), mais surtout un médecin et du *sulfate* *.

Erjeb reçut toutes ces instructions d'un air guindé et sans que son sourire néfaste quittât ses lèvres crispées; puis, faisant un signe d'intelligence à son père, il partit. Hassan ne répondit à ce signe que par un regard où l'étonnement se mêlait à l'inquiétude, mais il se remit aussitôt et reprit son impassibilité naturelle. Il eut ensuite avec son hôte une conversation confidentielle sur plusieurs questions d'intérêt commercial. On a deviné sans doute que le respectable vieillard remplissait auprès du Kurde les doubles fonctions de recéleur et d'espion. C'était lui, comme on l'a vu, qui avait informé Méhémed-Bey de la route que comptait suivre certain courrier de l'État porteur de grosses sommes. Celles-ci n'avaient pas été déposées chez lui, mais il en était autrement des marchandises enlevées aux caravanes qui traversaient cette partie de l'Asie, car le vieil Hassan était autorisé à prélever une part de prise sur ces objets. Comme tous ceux qui trafiquent en gros et avec le bien d'autrui, Méhémed était fort accommodant en affaires, et il ne cherchait jamais que-

* Le mot *sulfate* ainsi employé par les Turcs désigne le quinine ou le *sulfate* par excellence.

relle à son associé sur la proportion exagérée de ses profits. Aussi l'entretien fut-il tout pacifique et amical, et le vieillard se retira satisfait de son hôte.

Celui-ci retourna auprès d'Habibé, qu'il trouva entourée d'une troupe de femmes, accablée de questions et de prévenances. Quoique accoutumée au perpétuel bavardage du harem, Habibé, à cause sans doute de sa faiblesse maladive, supportait avec peine tout ce bruit, et Méhémed, qui le comprit aisément, se hâta d'y mettre fin en demandant à souper. C'était ouvrir une nouvelle voie aux vagues de cette mer agitée. Il y avait désormais autre chose à faire qu'à parler. Toutes les femmes se précipitèrent dans des directions diverses, et reparurent bientôt, apportant un pliant et un grand plateau, éléments constitutifs d'une table turque, des nappes, des serviettes, des cuillers en bois, des gobelets et des plats d'étain. Les mets vinrent ensuite : c'était d'abord du hachis de viande, puis du poisson à l'étuvée, du lait caillé, de la crème bouillie, du miel, des confitures, des fruits cuits, des tartes, des gâteaux, des légumes nageant dans le beurre, des boulettes de farine d'avoine roulées dans des feuilles de vigne, de la viande grillée, puis bouillie dans son jus, enfin un chevreau tout entier, cuit au four dans un puits, et pour clôture un énorme pilau, c'est-à-dire un plat de riz noyé dans le beurre *.

* Puisque j'ai parlé du chevreau cuit au four dans un puits, je dois ajouter quelques éclaircissements. Lorsqu'un chef ou un cordon bleu turc se propose de cuire une grosse pièce, il s'y prend de cette manière : il fait creuser un trou dans la terre et y allume un bon feu ; on bouche ensuite le trou de façon à ce que la chaleur ne puisse en sortir. Au bout d'une ou deux heures, et lorsque le combustible est détruit, on débouche le trou, et on y place les viandes destinées à cuire passées à un long bâton, qui fait l'office de broche. On bouche pour la seconde fois le trou. — Je pensai d'abord que

Méhémed observait Habibé avec anxiété, car l'heure approchait où un accès de sa fièvre intermittente devait la reprendre; mais était-ce l'effet de l'exercice? ou bien le remède administré la veille par Méhémed commençait-il à opérer? — Le fait est que la fièvre ne reparut plus. Quoique faible encore, Habibé se sentait guérie. Elle avait la conscience de sa guérison aussi nette et aussi précise qu'un médecin jugeant d'une maladie sur le cadavre de celui qui vient d'y succomber, et cette conviction lui faisait regretter d'autant plus la retraite si sûre qu'elle venait de quitter.

La nuit qui suivit cette laborieuse journée touchait déjà à son milieu, lorsque Méhémed, qui s'était endormi sur un coussin aux pieds d'Habibé, crut entendre un léger bruit. Habibé tressaillit, et dit à voix basse : — Qu'est-ce? — Je ne sais, répondit Méhémed; le bois qui craque, un rat. — Non, non, vois cette armoire qui remue! — Méhémed, qui connaissait tous les détours de la maison d'Hassana, et les mystères de ses armoires, était moins étonné qu'Habibé. — Il marcha tout droit vers l'armoire qui continuait à s'agiter, en tourna le loquet, et l'ouvrit sans hésiter... puis il recula saisi d'ef-

la viande ainsi cuite devait conserver un goût de fumée insupportable, et en effet la fumée est si épaisse, que lors de l'ouverture définitive de ce four primitif, on n'aperçoit que des nuages noirs et infects. Il n'en est rien cependant, et la viande ainsi préparée a une saveur exquise. Elle est tendre, fondante, et ne se distingue en rien d'un honnête gigot européen. Le chevreau est quelquefois garni de riz, mais cela n'est pas de rigueur. Dans les fêtes de village, j'ai vu parfois jusqu'à douze de ces puits contenant chacun de vingt à cinquante pièces de rôti. Chaque chef de famille apporte sa bête et paye quelques *paras* à l'entrepreneur du puits, qui allume le feu et fournit le bois. Or, le bois ne coûtant rien, la mise de fonds du cuisinier entrepreneur n'est pas considérable, et tout ce qu'on lui donne est autant de gagné.

froi. Ce n'est pas que l'apparition fût bien terrible, car c'était une grande et jolie fille que Méhémed d'ailleurs ne voyait pas pour la première fois; c'était Fatma, l'épouse tyrannisée par le brutal Erjeb, dont la chambre, transformée pour le quart d'heure en prison, communiquait par une ouverture cachée au fond d'une armoire dans la chambre réservée aux hôtes d'un rang élevé. — Mais il y avait tant de terreur dans les grands yeux et sur le pâle visage de Fatma, que Méhémed y lut aussitôt l'annonce d'un malheur, et qu'il recula en l'apercevant.
— Ne faites pas de bruit, et écoutez-moi bien, dit aussitôt Fatma, en sautant légèrement de l'armoire dans la chambre des étrangers... Les moments sont précieux et je tremble d'être surprise. Sais-tu où est allé Erjeb?

— Il est allé à la ville chercher des médicaments et un.....

— Il est allé te dénoncer... interrompit Habibé, qui n'avait pas quitté des yeux le visage si expressif de la jeune fille. Et voyant qu'elle se taisait, Habibé ajouta en s'adressant directement à elle : — N'est-ce pas cela? — Fatma rougit et baissa la tête en signe d'assentiment et de honte.

— Est-il possible! reprit Méhémed; mais son père.....

— Je ne sais si son père est son complice; peut-être qu'il ignore les intentions de son fils, mais moi, je les connais. Fuis vite, te dis-je.

— Fuyez, Méhémed, fuyez, dit à son tour Habibé, ne perdez pas une minute.

— Et comment fuir?

— Par cette fenêtre, répondit Fatma; elle n'est pas bien haute et donne sur le jardin, dont tu escaladeras facilement la haie.

— Ce serait facile pour moi, mais je ne puis abandonner Habibé.

— Et pourquoi? au nom de Dieu! ne peux-tu me laisser ici, où je suis en sûreté, entourée de soins et de prévenances? Toi seul est menacé! Il ne s'agit plus de me laisser à la merci des soldats. Un jour ou deux de repos rétabliront mes forces et j'irai te rejoindre...

— Et pourtant il me répugne de te laisser seule, entourée de traîtres...

— Non! non, s'écria la petite Fatma, oubliant un moment ses terreurs et ses précautions, nous ne sommes pas des traîtres! Erjeb seul te trahit, et encore n'est-ce que par... mais nous aurons bien soin de ta femme, nous l'aimerons de tout notre cœur, nous... mais fuis, fuis, ou les soldats vous emmèneront tous deux; oui, ta femme voudra te suivre, et le peut-elle?

— Dit-elle vrai, Habibé?

— Et peux-tu en douter? Vois, si tu refuses de te sauver sans moi, je vais, faible comme je le suis, te montrer le chemin, et nous verrons si tu resteras en arrière. — Et Habibé, dont l'émotion avait triplé les forces, s'était approchée de la fenêtre qu'elle se disposait à escalader.

— Arrête! arrête, ma bien-aimée, s'écria Méhémed en courant après elle et en la prenant dans ses bras; je t'obéis, je te quitte pour quelques heures, mais je n'irai pas loin et je reviendrai bientôt pour t'emmener avec moi. Ayez-en bien soin, Fatma.

Pour toute réponse, Fatma passa son bras autour du cou d'Habibé avec cette grâce caressante que les femmes d'Asie déploient si souvent entre elles, et Méhémed escalada la fenêtre d'abord, la haie du jardin ensuite, et se trouva aussitôt en rase campagne. — Où irait-il? Il connaissait à la vérité plusieurs retraites peu éloignées, mais

Hassana les connaissait aussi ; et il ne manquerait pas d'y mener les soldats. Tout en faisant ces réflexions, il avait gravi la colline sur laquelle le village supérieur était assis. Il se souvint tout à coup d'un pauvre diable nommé Osman, qu'il avait tiré jadis des mains de ses gens, prêts à le mettre à mort. — Tu ne peux avoir besoin d'un pauvre homme tel que moi, puissant seigneur, lui avait dit le vieillard, mais il y a sans doute des êtres faibles qui te sont chers, et je souhaite pouvoir leur rendre service un jour.

Se rappelant ces mots, et connaissant la demeure d'Osman, Méhémed n'hésita pas davantage. Il acheva de gravir la colline, découvrit sans peine l'habitation de son ancien protégé, et, à la faveur des ténèbres, il arriva sans obstacles jusqu'à sa porte. Elle était fermée, et Méhémed y frappa légèrement. Une voix que Méhémed reconnut aussitôt pour la voix retentissante du vieux Turc, demanda de l'intérieur : — Qui est là? — Un ami, qui a quelque chose de pressé à te dire, — répondit Méhémed sans élever la voix. Au lieu de répondre, Osman ouvrit la porte, et parut sur le seuil une lanterne sourde à la main. En diriger la lumière sur le visage du nouvel arrivé, pousser une exclamation de surprise aussitôt étouffée, saisir Méhémed par le bras, l'attirer à lui dans la maison, et en refermer précipitamment la porte, tout cela fut l'affaire d'un instant. — Puis-je me fier à toi, Osman? dit Méhémed, dès qu'il fut enfermé avec son hôte. — Et à qui te fierais-tu, si ce n'est à celui qui te doit la vie? reprit le brave homme. Personne ne songera à te chercher dans une si pauvre maison, car les grands se cherchent et s'attirent entre eux. Tu es aussi en sûreté ici que dans une forteresse. — Nous laisserons l'honnête Osman bouleverser sa pauvre maison et ses maigres provisions pour faire honneur à son hôte et bienfaiteur, et

nous dirons seulement que Méhémed éprouva bientôt, sous cet humble toit, un sentiment de sécurité qu'il n'avait pas connu dans la somptueuse demeure du patriarche Hassana. Retournons maintenant à Habibé et à sa nouvelle amie.

Aussitôt après le départ de Méhémed, les deux jeunes femmes convinrent en peu de mots de la conduite qu'elles avaient à tenir, et Fatma regagna sa chambre en repassant par son armoire, tandis qu'Habibé se replaçait sur son matelas, et attendait, en feignant de dormir, l'arrivée des soldats.

Deux heures à peu près s'étaient écoulées lorsqu'un léger bruit se fit entendre dans le lointain, mais le cœur d'Habibé battait si fort qu'elle ne put reconnaître tout d'abord de quelle nature était ce bruit et d'où il venait. — Quelques minutes plus tard, elle comprit que des chevaux approchaient; mais ils s'arrêtèrent presque aussitôt, et le silence qui leur succéda ne fut interrompu cette fois que par le bruit des pas d'hommes marchant à peu de distance et aussi doucement qu'ils le pouvaient. Habibé entendit ensuite qu'on ouvrait la porte du corps de logis réservé aux hommes et qu'on s'y arrêtait quelques instants; on traversa ensuite le jardin, et des pas d'hommes firent craquer l'escalier du harem. Enfin, des fusils tombèrent lourdement sur le plancher, tout contre la porte de la chambre où elle était couchée, comme pour lui annoncer la présence d'étrangers, et presque aussitôt la porte, poussée du dehors, s'entr'ouvrit, et un officier parut sur le seuil en s'écriant d'une voix de Stentor : — Où est le prisonnier?

En ce moment, la principale épouse d'Hassana, que l'officier avait fait appeler pour qu'elle lui servît d'interprète auprès de ses prisonniers pendant le temps qu'Ha-

bibé emploierait à s'envelopper de ses voiles, la maîtresse de la maison, disais-je, arriva et pénétra sans cérémonie dans la chambre dont les soldats gardaient la porte. — Faites paraître le prisonnier, vociféra l'officier, qui, du moment qu'il adressait la parole à un individu hors de la portée de ses regards, se croyait tenu d'élever la voix comme s'il avait à se faire entendre du sommet d'une montagne à un autre.

— Où est Méhémed-Bey ? répéta toute tremblante la femme d'Hassana.

— Méhémed-Bey, répondit tranquillement Habibé; mais il est parti, parti depuis longtemps. — Comment ! parti ! tonna l'officier. — Tu dis qu'il est parti ? répéta la dame. — Mais oui, et je ne comprends pas votre étonnement; votre mari ne vous avait-il pas prévenue que Méhémed comptait continuer son voyage aussitôt qu'il m'aurait vue établie sous votre toit hospitalier ?

— Il faut appeler Hassana, dit gravement l'officier, — et quelques instants après, Hassana se rendait à l'appel, plus effrayé qu'il n'eût voulu le paraître. Il jouait en ce moment le rôle d'un double traître, et un terrible châtiment le menaçait des deux côtés.

— Que viens-je d'apprendre ? dit-il en arrivant, mon hôte... c'est-à-dire votre prisonnier... ton époux nous a quittés ? Je regrette... j'ignorais.

— Le kaïmakan appréciera la sincérité de vos regrets, dit l'officier. Je vais d'abord fouiller la maison, après quoi, vous et votre fils, vous me suivrez à la résidence de l'Excellence. — Erjeb, qui s'était tenu jusque-là à l'écart, eut pitié de son père. Il lui répugnait d'ailleurs de renoncer à la capture de l'homme qu'il regardait sans trop savoir pourquoi comme un rival dangereux : — Seigneur, dit-il en s'adressant à l'officier, je suis prêt à vous suivre

où vous voudrez et à expliquer ma conduite à Son Excellence, mais n'aurez-vous pas quelque pitié d'un pauvre vieillard sur le bord du tombeau? Si vous daigniez m'accorder un moment d'entretien particulier, je pourrais peut-être vous suggérer certaines mesures propres à réparer le contre-temps que nous déplorons tous. — L'officier fit signe à Erjeb de lui montrer où il voulait le conduire, et il le suivit en silence jusqu'à une estrade qui s'élevait vis-à-vis l'escalier, et où la famille avait coutume de passer les soirées d'été. Lorsqu'ils furent assez éloignés de tous les acteurs et les spectateurs de cette scène pour ne pas craindre d'être entendus, Erjeb dit à l'officier : — Si vous consentez à suivre mes pauvres conseils, seigneur, je ne désespère nullement de remettre le prisonnier entre vos mains. Il est parti, cela n'est que trop vrai; mais sa femme est restée, sa femme qui est malade, et qu'il aime assez pour se livrer à nous dans un moment comme celui-ci, rien que pour lui procurer les secours réclamés par sa maladie. Il n'est pas loin d'ici, j'en répondrais sur ma tête. Répandons le bruit que vous êtes retourné à la ville avec vos soldats; et cachez-vous, cachez-les dans notre maison... Faisons croire en même temps qu'Habibé est plus mal, et qu'elle ne peut aller loin; si Méhémed-Bey ne vient pas de lui-même se prendre à ces deux piéges, vengez-vous sur moi et traitez-moi comme son complice. Me comprenez-vous?

L'officier réfléchit quelque temps à ces propositions et il finit par les trouver bonnes. Tout fut arrangé comme Erjeb l'avait dit.

Les soldats et l'officier entrèrent dans la petite pièce attenante au salon d'Hassana et y reçurent d'abondantes provisions destinées à leur faire prendre patience; le mot d'ordre touchant l'état désespéré d'Habibé fut

donné, et tout dans la maison d'Hassana rentra dans l'ordre et le silence accoutumé.

Il restait pourtant encore une négociation à mener à bonne fin, c'était la réconciliation d'Erjeb et de Fatma. Erjeb était un tyran domestique, brutal et jaloux, et il avait tout pouvoir sur sa petite victime. Mais qu'est-ce que tout cela? Erjeb était amoureux, et par conséquent il était de temps à autre l'esclave de l'objet aimé, et d'autant plus que l'objet aimé ne l'aimait pas, le haïssait même pour sa tyrannie, et le méprisait pour sa faiblesse. Chaque fois qu'Erjeb se livrait aux emportements de son caractère despotique et défiant, chaque fois que Fatma souffrait de sa brutalité, la petite dame savait bien que son tour allait venir, et elle mettait beaucoup d'habileté à arranger et savourer sa vengeance. Erjeb, de son côté, ne se dissimulait pas qu'il s'éloignait chaque jour davantage du but qu'il brûlait d'atteindre : la possession de l'amour de Fatma. Il se rappelait après chaque scène de violence tout ce que Fatma lui avait dit après la scène précédente, et il était franchement honteux de ne pas avoir mieux tenu les promesses moyennant lesquelles il avait obtenu son dernier pardon, ou du moins l'apparence du pardon, car une voix intérieure l'avertissait trop bien qu'aucun de ses torts n'était ni oublié ni excusé. — Ah! si elle était jalouse de moi, si elle m'arrachait la barbe ou les yeux lorsque je parle à une autre femme, comme je lui pardonnerais! — Et en s'adressant cette réflexion peu consolante, il entrait chez sa femme, y recevait l'accueil auquel il s'attendait, et déployait toute son éloquence sans en obtenir un regard. Ce silence obstiné dura plus d'une heure, et lorsqu'enfin la glace se rompit, c'est tout au plus si Erjeb ne le regretta pas, tant il se sentit accablé sous le flot de reproches et d'injures qui déborda sur lui,

des lèvres vermeilles de sa Fatma. Elle arpentait la chambre à grands pas, gesticulant et déclamant avec une inconcevable volubilité contre les hommes, contre Erjeb, contre la jalousie, la tyrannie, l'amour, etc. Pouvait-elle apaiser autrement les orages de révolte qui s'amassaient d'heure en heure dans son âme? Erjeb la suivait à une certaine distance, répondant à ses imprécations par des prières, à ses plaintes par des actes de contrition, à ses menaces par des promesses de réforme et par des offrandes. N'était-ce pas ainsi que l'on détournait la colère des dieux?

— Cela ne m'arrivera plus, disait-il. — Je le crois bien, répliquait Fatma, vous n'en aurez plus l'occasion, puisque je vais vous quitter à l'instant même. — Si je retombe encore une fois dans mes fautes, et que tu me quittes là-dessus, je dirai que tu as raison, disait-il encore. — Dites que j'ai tort ou que j'ai raison, qu'est-ce que cela me fait? lui répondait-elle. — C'est par excès d'amour que je suis si méchant, ajoutait-il. — Vous devriez bien vous corriger de ce défaut-là, ce serait le seul service que je consentirais à recevoir de vous.

Et à toutes les supplications d'Erjeb, le génie de la rancune féminine trouvait d'aussi promptes et d'aussi désespérantes réponses.

Un moment arriva cependant qu'Erjeb mit le doigt sur une touche sensible : — Fais tout ce que tu voudras; ordonne ce que tu voudras; fais tes conditions, je souscris à tout, — avait-il dit; et voyant que ces mots agissaient comme un calmant sur la colère et l'agitation de Fatma, il les répéta plusieurs fois, en y ajoutant des offres de satisfactions matérielles, telles que robes, écharpes de Damas ou d'Alep, bijoux, et un petit cheval de Mitylène, richement enharnaché, avec une selle en velours à clous

dorés et une bride en soie amarante avec fermails en argent. — Eh bien! soit! s'écria Fatma, j'accepte pour cette fois encore votre repentir et le reste; mais c'est à une condition (les cadeaux étant offerts ne comptaient pas), c'est de ne plus me faire rentrer dans cette chambre, qui m'est devenue odieuse. Dès ce soir, nous irons nous loger ailleurs, et, ni vous, ni moi, ne remettrons jamais plus le pied sur ce maudit plancher. M'avez-vous comprise?...

Erjeb ne comprenait guère pourquoi sa femme lui interdisait, à lui, l'entrée de cette pièce, qui, en lui rappelant ses torts envers elle, devait, selon toute apparence, ranimer, si jamais ils menaçaient de s'éteindre, ses regrets et ses remords. Mais il était trop heureux d'en être quitte à si bon marché, pour s'aviser de critiquer la faible expiation qu'on lui imposait. D'ailleurs Fatma s'étant aperçue de son étonnement, s'empressa d'ajouter :

— Et en second lieu, je ferai dorénavant tout ce qui me plaira; je parlerai à qui je voudrai et quand j'en aurai envie.

Erjeb consentit à tout, et les deux époux quittèrent la chambre condamnée, Fatma marchant devant d'un air de triomphe, et Erjeb la suivant la tête basse et les yeux noyés dans des larmes de reconnaissance.

— Cela va bien, se dit tout bas Fatma après avoir jeté un regard à la dérobée sur l'ourson contrit qui marchait sur ses traces; j'aurai le temps de faire clouer l'armoire.

Malgré le calme apparent qui enveloppait la maison d'Hassan-Agha, plus d'un cœur y battait violemment. Habibé avait reçu la nouvelle du départ des troupes, mais elle redoutait un piége, et Fatma, qui ne croyait jamais à rien de ce qu'Erjeb voulait lui persuader, encourageait Habibé dans sa défiance; si bien que la pauvre femme

eût donné tout au monde pour se trouver avec Méhémed n'importe où, mais hors de la portée de ces amis infidèles, qui lui semblaient mille fois plus à craindre que des ennemis avoués.

Quelle que fût pourtant l'inquiétude d'Habibé, celle de Méhémed était infiniment plus pénible. La fièvre d'Habibé était-elle revenue? la gravité du troisième accès de ces sortes de maladies est un axiome de médecine bien connu même en Asie, et Méhémed ne pouvait goûter un moment de repos aussi longtemps qu'il ignorait comment cette phase critique s'était passée.

Le fidèle Osman lui-même, qui s'aperçut de l'inutilité de ses efforts pour distraire et amuser son bienfaiteur, lui demanda enfin s'il ne pouvait alléger ses soucis en allant dans le village recueillir des nouvelles de ce qui se passait dans la maison d'Hassan-Agha, et le Kurde accepta avec transport cette proposition en prenant soin de bien expliquer à son hôte que ce qui le préoccupait sur toute chose, c'était la santé de sa femme, qui était restée chez Hassana.

Osman fut quelque temps absent, et, quand il rentra, son visage soucieux et embarrassé fit courir dans les membres de Méhémed le frisson de l'effroi.

— Comment se porte ma femme, demanda-t-il en tremblant; et, ne recevant pas de réponse, il fit un effort désespéré pour prononcer ces mots : Vit-elle encore? Est-elle morte? — Non, non; pour morte, elle ne l'est pas; elle ne l'était pas quand on m'en donnait des nouvelles, répondait Osman, dont l'embarras allait en croissant à mesure qu'il se sentait entraîné hors de la réserve absolue dans laquelle il avait compté se renfermer. Les soldats sont venus; on dit qu'ils sont repartis; mais est-ce la vérité? Comment ont-ils renoncé à ta capture sans avoir

seulement fouillé les cachettes des environs, qu'Hassana connaît si bien? Cela me confond!

— Mais, ma femme?

— Je ne sais si cela la confond aussi; mais peut-être bien est-elle trop malade pour s'en préoccuper; quoique... étant ta femme... il soit naturel que la chose...

— Je vais aller aux informations moi-même, s'écria résolûment Méhémed en faisant un pas vers la porte.

— Miséricorde! Seigneur, que dis-tu là? Es-tu las de la vie? Que dira ta femme? Cela la tuerait sans aucun doute de te voir courir ainsi dans la gueule du...

Ici Osman fit entendre un hurlement tellement bizarre et prolongé, que Méhémed recula de plusieurs pas et demeura interdit : son hôte était-il fou? Ces réticences, l'air effaré que Méhémed avait interprété comme autant de signes de sinistre augure pour la santé d'Habibé, tout cela n'était-ce après tout que les avant-coureurs d'un accès de folie?

Osman était demeuré après son hurlement aussi interdit que Méhémed lui-même. Tous deux se considéraient en silence, cherchant à lire dans la pensée l'un de l'autre, et craignant d'y découvrir ce qu'il y cherchait; Méhémed, la folie d'Osman; et Osman, le jugement que Méhémed portait sur sa folie.

Mais était-il réellement fou, ce pauvre Osman? Nullement, quoiqu'on pût à la rigueur le considérer comme maniaque, et que la conscience de sa manie lui enlevât toute confiance dans son propre jugement, et arrivât parfois jusqu'à bouleverser complétement ses idées. Le fait est qu'Osman avait servi pendant plusieurs années un pacha, gouverneur d'une province, en qualité de bouffon. Ce n'était ni à cause de sa gaieté ni à cause de son esprit : Osman n'avait jamais été remarquable par la vivacité de

ses reparties, mais, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois, et parmi tous les graves Musulmans qui entouraient le pacha lors de la mort subite de son bouffon attitré, Osman, non moins grave que le reste, possédait pourtant une verrue sur le bout de son nez qui avait le pouvoir d'exciter le rire du maître chaque fois qu'elle tombait sous son regard; faute de mieux, on éleva la verrue et son propriétaire à la dignité de bouffon *ab interim*. Déchoir n'est jamais chose plaisante, et Osman qui n'avait pas vu sans alarmes son élévation, s'en accommoda si bien dès qu'il y fut établi, qu'il ne pensait jamais sans frémir à l'exiguïté de ses mérites, et au peu de solidité de sa grande fortune. Il chercha donc à se créer de meilleurs titres que sa verrue, à laquelle le pacha ne pouvait manquer de s'accoutumer, et il finit par se souvenir de certains succès qu'il avait obtenus dans son enfance en imitant le cri de plusieurs animaux, et du loup en particulier. A peine ce souvenir lui fut-il revenu, qu'il résolut de cultiver ce talent naturel, et de le perfectionner de façon à en faire le futur instrument de sa grandeur. Que d'heures il passa dès lors dans la forêt, étudiant tantôt le chant des oiseaux, tantôt le rugissement des bêtes fauves, aiguisant son oreille, assouplissant son gosier; heureux quand un pinson trompé s'approchait en voltigeant, ou qu'un daim broutant interrompait brusquement son repos, levait le nez, dressait les oreilles, flairait le vent, et bondissait éperdu dans le plus épais du fourré. Le cœur lui battait aussi fort, au pauvre Osman, lorsque, jugeant ses études assez avancées, il s'aventura un jour à faire l'essai de ses talents en présence du pacha; s'il échouait, s'en était fait de sa place, de son avenir, de ses espérances ambitieuses. C'était jouer quitte ou double, car la verrue

commençait à perdre de sa nouveauté, et par conséquent de son influence. Il n'y avait pas de temps à perdre ; la tentative eut lieu un jour que le pacha dînait seul ; ses domestiques, et Osman parmi eux, le servaient en silence. Le pacha qui s'ennuyait dit après quelque temps : — Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville ? — Point de réponse, et le pacha allait répéter sa question lorsqu'un hurlement terrible, absolument semblable à celui d'un loup, fit tressaillir tout le monde. Le pacha se retourne, regarde autour de lui et aperçoit Osman tout rouge et essoufflé par l'effort, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, effrayé de sa propre audace, et étudiant l'effet qu'elle avait produit. Osman présentait en ce moment un spectacle assez risible ; mais lorsqu'un des serviteurs qui était dans la confidence d'Osman, et qui voyait l'hésitation du pacha, lui fit signe qu'Osman était le loup, la vérité se fit tout à coup jour dans l'esprit du pacha, et fixant ses yeux sur le bouffon il partit d'un grand éclat de rire.

A dater de ce jour, Osman, raffermi dans son poste, devint un bouffon très-respectable, et sa renommée monta si haut, qu'il fut souvent prêté par le pacha son maître à d'autres pachas, à l'occasion de quelque fête et de quelque réunion extraordinaire. Osman devint quelque chose comme un artiste, et rien ne lui aurait manqué dans son genre, s'il avait su pousser ses cris à propos, et en faire naître l'à-propos lorsqu'il ne se présentait pas tout naturellement. Le hurlement de loup demeura son cheval de bataille, son morceau de concert ; et il contracta si bien l'habitude de pousser ce hurlement à tort et à travers, en toute circonstance, mais surtout lorsqu'il se trouvait dans une situation embarrassante, qu'à l'heure même où nous le voyons dans sa maisonnette hébergeant le bey kurde, quoiqu'il fût bouffon en retraite depuis plus de

dix ans, il lui était impossible de prononcer un discours de longue haleine (voire de trente à quarante mots), sans s'interrompre par un hurlement. Quand cela lui arrivait devant des étrangers point au fait de sa faiblesse, sa confusion était extrême, et n'eût pas été plus grande si on l'eût surpris la main dans la poche de son voisin, commettant un vol clandestin. Ce fut ce qui lui arriva lorsqu'au milieu de sa harangue destinée à ramener le bey à des pensées de prudence, il se fourvoya au point de mettre un rugissement à la place d'un argument. — Il va me croire fou, se dit-il aussitôt, et rien de ce que je pourrai lui dire n'aura le moindre effet sur lui.

Et le pauvre Osman ne se trompait pas en cela, car Méhémed-Bey prononça sur la raison de son hôte un jugement des plus sévères. Ce jugement eut pour effet d'invalider tous les renseignements recueillis par l'ex-bouffon, ceux touchant la santé d'Habibé, aussi bien que ceux concernant les mesures adoptées par les militaires. Rassuré en partie sur la gravité de l'état d'Habibé, et passant légèrement sur les doutes émis par Osman sur le départ des soldats, Méhémed se décida à attendre la tombée de la nuit et à se rendre alors sous la fenêtre d'Habibé, à pénétrer dans sa chambre et à s'assurer par lui-même de tout ce qu'il lui importait de savoir, en même temps qu'il conviendrait des mesures nécessaires pour se réunir à sa femme.

A la nuit close, Osman essaya vainement de retenir Méhémed, qui, après s'être bien enveloppé d'un manteau et d'un capuchon, avoir glissé dans la main calleuse de son hôte un gros backchish, se dirigea vers la demeure du patriarche infidèle. Il arriva sans obstacle devant le mur du jardin, l'escalada et s'avança vers la fenêtre faiblement éclairée d'Habibé. Là il frappa doucement dans

ses mains, espérant attirer par ce léger bruit l'attention de la jeune femme. Il ne fut pas déçu dans son espoir, car une blanche figure parut à l'instant même à la fenêtre. — Fuyez! dit Habibé à voix basse, les soldats sont dans la maison, ils vous guettent ; je suis bien, mais...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage; de la maison d'Hassana et des deux côtés du jardin qui donnaient sur la campagne, douze hommes se précipitèrent. Avant que Méhémed eût le temps de se mettre en garde, ils l'entourèrent, se jetèrent sur lui, le terrassèrent, et ils ne le lâchèrent qu'après l'avoir bien et régulièrement garrotté. C'en était fait : le fruit de tant d'efforts, de tant de courage et d'adresse, de tant de dévouement, était irrévocablement perdu. Le Kurde était de nouveau captif; il allait reprendre la route de Constantinople, et cette fois sous la garde de forces supérieures, d'hommes clairvoyants et instruits d'ailleurs par sa première évasion. Il faut plus de courage pour céder franchement à la nécessité que pour lutter contre elle; mais Méhémed avait tous les genres de courage, et, une fois certain que son sort était fixé, il ne s'occupa plus que de le subir dignement, sans folle irritation comme sans lâche faiblesse.

Quant à Habibé, son rôle était tracé d'avance. Elle reprenait sa place auprès du proscrit. Ce fut en vain que Méhémed la supplia de ne pas s'exposer aux fatigues et aux dangers de la route, de demeurer au moins chez Hassana jusqu'à son entier rétablissement, quitte à le rejoindre plus tard dans la capitale. Elle savait trop bien que ses jours étaient comptés, et qu'à partir de son entrée dans Constantinople, sa vie serait constamment menacée. Résistant à toutes ses instances, elle se prépara résolûment au départ, qui eut lieu dans la matinée du lendemain.

L'escorte était nombreuse, les précautions étaient infinies, et sans qu'on oubliât aucun des égards dus à un aussi grand personnage, la surveillance ne se relâcha pas un instant. Les captifs ne firent point de vaines tentatives, et ils arrivèrent après dix jours de marche dans la capitale de l'empire.

IX

Un palais avait été préparé à l'avance pour recevoir Méhémed et sa compagne, de nombreux domestiques furent mis à sa disposition, des esclaves du sexe féminin furent attachées au service d'Habibé, et un harem complet fut offert au Kurde, qui s'empressa de le congédier. Le patriarche de sa nation l'attendait à sa porte, il venait informer Habibé que sa commission avait été fidèlement exécutée et qu'elle était libre. Le gouvernement proposait à Méhémed de l'indemniser de la perte de son esclave soit en argent, soit en nature; mais celui-ci répondit galamment que rien ne pouvait le dédommager de la perte d'Habibé, excepté pourtant la satisfaction de la savoir heureuse en la rendant à sa famille. Tout allait à merveille, et le patriarche offrit à Habibé de la conduire dans sa demeure, où une personne envoyée par son père l'attendait depuis plusieurs jours; il ajouta que le consul aurait désiré venir lui-même au-devant de sa fille chérie, mais que l'état de sa santé l'avait retenu à Bagdad.

Habibé avait tout écouté en silence, et lorsqu'elle comprit que le patriarche n'attendait plus que son bon plaisir pour se retirer en l'emmenant avec lui, elle demanda quelques instants de loisir pour remplir un devoir qui lui tenait à cœur; puis elle passa dans une pièce voisine, d'où elle sortit bientôt tenant une lettre à la main.

— Noble patriarche, dit-elle au grand prêtre des Kurdes en présence de Méhémed-Bey, voici une lettre qui expliquera à mon père la position dans laquelle je me trouve et les raisons qui s'opposent à notre réunion immédiate. Ces raisons, je n'ai aucun motif pour vous les cacher, à vous qui avez daigné prendre à mon sort un si vif intérêt. J'attends même de votre bonté qu'il vous plaise de les communiquer au représentant de mon père. J'ai vécu pendant deux années sous le toit de Méhémed-Bey : il a eu pour moi tous les égards que je pouvais attendre d'un homme de sa race et de sa religion; il a fait pour moi tout ce qu'il croyait devoir faire, puisqu'il m'a donné le titre et les droits d'épouse. Je ne me considère pourtant pas comme sa femme; ma religion me le défend; mais je serais la plus ingrate des femmes, si je ne le considérais comme mon bienfaiteur. Vous connaissez sa situation et les dangers qui menacent sa vie. Aussi longtemps que son sort ne sera pas décidé, — et je ne crois pas fixer à mon séjour auprès de lui un terme bien éloigné, — je ne me séparerai pas de lui. Que mon père se rassure, je ne suis plus chez un maître; qu'il se console, je ne suis pas chez mon amant. Je suis auprès d'un ami qui a besoin de l'appui, de la sympathie, du courage d'une affection désintéressée. Mon père m'approuvera, et je sens à la tranquillité de mon âme que mon Dieu ne me condamnera pas.

— Habibé! s'écria Méhémed hors de lui,

— Pas un mot de plus ! reprit Habibé avec un geste de commandement ; pas un mot, ni pour m'ébranler dans ma résolution, ni pour m'en témoigner votre reconnaissance ! Vous connaissez nos conventions. Lorsque volontairement vous avez renoncé aux droits que vous donnait sur moi la loi de votre pays, vous êtes devenu mon bienfaiteur ; c'est à ce titre que je vous consacre les derniers jours que je passerai dans ce monde.

Habibé demanda ensuite à connaître les dispositions du ouvernement impérial à l'égard de Méhémed. Le patriarche comprit qu'elle avait résolu de rester à Constantinople jusqu'à la conclusion des affaires du bey. Il se hâta d'expliquer à celui-ci les chances plus ou moins favorables sur lesquelles il pouvait compter. Le sultan et ses principaux ministres étaient disposés à la clémence, et se contenteraient de le retenir indéfiniment à Constantinople en lui allouant une pension convenable, en lui cédant l'usage de l'hôtel qu'il occupait, et de tout ce qu'il contenait, meubles, chevaux, domestiques, dont les trois quarts étaient des agents de police, des espions et même des soldats déguisés. D'autres ministres, et même quelques membres de la famille impériale, insistaient pour qu'on prît des mesures plus sévères. Tout en reconnaissant qu'une exécution publique produirait un effet fâcheux sur la population, désaccoutumée qu'elle est depuis quelque temps à de pareils spectacles, ils semblaient craindre qu'une semblable indulgence ne devînt une source de scandale et n'encourageât les rebelles à persister dans leur révolte. Et en effet, si un homme tel que Méhémed-Bey, après avoir bravé l'autorité souveraine, ensanglanté les routes et les déserts, vécu de rapines et de brigandages, recevait pour tout châtiment un bel hôtel et une grosse pension, ne fallait-il pas s'attendre à voir les

plus grands scélérats se vanter de leur scélératesse et en demander effrontément la récompense? — Les ministres portés à l'indulgence, poursuivit le patriarche, avaient hésité un instant devant ces arguments; ils avaient demandé ensuite à leurs adversaires quel parti ils leur conseillaient de prendre, puisque ni la clémence ni la rigueur ne leur paraissaient sans péril. Ceux-ci avaient fait observer qu'il existait divers moyens pour empêcher un prisonnier de s'évader : qu'il serait possible par exemple de retenir Méhémed par la perspective d'un traitement agréable jusqu'à ce que l'occasion se présentât de se défaire de lui par des voies détournées et mystérieuses. On avait cité à l'appui de cette opinion maints et maints exemples puisés dans les annales de l'empire. Le conseil avait repoussé avec indignation ces ouvertures, et la séance avait été levée. — Telle était la situation selon le patriarche. Il passa ensuite à l'énumération des amis et des ennemis de Méhémed, lui recommandant la plus entière confiance dans les uns et la méfiance la plus scrupuleuse vis-à-vis des autres. Il lui indiqua aussi plusieurs démarches qu'il jugeait utiles, et le conjura surtout de ne pas tenter d'évasion, de fermer l'oreille à toute proposition séditieuse, de quelque part qu'elle lui vînt, et de mettre son espoir dans le prince et dans le grand-vizir. Il se retira ensuite en promettant de revenir et de le tenir au courant de ce qu'il apprendrait sur son compte.

D'autres visites succédèrent à celle du patriarche, et bientôt l'antichambre du captif ressembla à celle d'un ministre. En Europe, pareille affluence eût été de bon augure pour le prisonnier; mais en Orient les choses n'ont pas la même signification. Tout disgracié, tout captif qu'il était, Méhémed ne cessait pourtant pas d'être bey, chef de son peuple, un grand personnage enfin, et on eût plu-

tôt songé à ne pas s'approcher du feu par un vent du nord qu'à lui refuser les honneurs dus à son rang. Le gouvernement le plus soupçonneux n'eût pris aucun ombrage d'un semblable empressement, et on a vu plus d'une fois le fatal cordon surprendre le condamné entouré d'une cour nombreuse, qui ne se retirait qu'après l'exécution.

Les visiteurs que reçut Méhémed-Bey ne tinrent cependant pas tous le même langage. Les uns parlèrent à peu près comme le patriarche, les autres s'abstinrent soigneusement de tout sujet politique; d'autres encore déclamèrent contre le gouvernement, et donnèrent au chef kurde de fort mauvais conseils. Parmi les personnes composant la suite de Méhémed, il y avait un grand maître des cérémonies dont le devoir était d'indiquer au captif les visites qu'il avait à faire et en général toutes les démarches exigées par l'étiquette. Méhémed savait fort bien que, sous prétexte de lui enseigner les lois de la politesse, on lui traçait une ligne de conduite dont il ne lui était pas permis de se départir. Aussi, lorsque le seigneur Hussein-Effendi informa Son Excellence que Son Altesse le grand-vizir serait sans doute ravi de recevoir sa visite, Méhémed s'empressa d'obéir, et, suivi de son chambellan, il se rendit au palais de Rechid-Pacha. Son cortége était imposant par le nombre et le luxe des vêtements, quoiqu'il se composât de geôliers déguisés. Arrivé chez le grand-vizir et introduit sans délai, Méhémed fut reçu par Son Altesse sur la première marche de l'escalier. Cette visite se passa toute en compliments. Le grand-vizir exprima sa satisfaction de voir enfin un hôte aussi illustre dans l'enceinte de la capitale, et son regret de ne pas avoir joui plus tôt de ce bonheur. Il s'enquit avec sollicitude de la commodité des logements qui lui avaient été destinés, s'excusa de ne pas avoir mieux fait, et pria

Méhémed de lui faire connaître ses désirs, s'engageant d'avance à les satisfaire. De son côté, Méhémed se confondit en remerciements pour le gracieux accueil dont était l'objet, si bien qu'un témoin éventuel de cet entretien n'eût jamais découvert qu'un des interlocuteurs était captif, condamné vingt fois par contumace, et l'autre son juge et l'arbitre de sa vie. Méhémed, inspiré par le grand maître des cérémonies, exprima l'espoir d'être admis à embrasser les genoux de son souverain, et le grand-vizir l'assura de son empressement à porter ses vœux au pied du trône et à lui transmettre sous peu une réponse qu'il espérait favorable. Sur un signe imperceptible du grand-vizir, lequel signe fut aussitôt imperceptiblement répété par le grand maître, Méhémed se retira.

Malgré ces apparences, qu'un Européen eût pu croire favorables, le chef kurde touchait au terme de son aventureuse carrière, et je n'ai plus que peu de mots à dire pour terminer ce récit. Je dois faire remarquer avant tout qu'il ne s'agit point ici d'une simple fiction romanesque. Tous les renseignements sur les Kurdes et sur leur chef m'ont été donnés par les habitants du pays même qui avait eu à souffrir de leurs ravages. J'ai connu personnellement Méhémed-Bey, et j'ai reçu de lui l'assurance que mes troupeaux seraient respectés par ses gens à l'époque où la contrée était désolée par leurs brigandages. J'appris plus tard l'arrestation de Méhémed-Bey, je fus aussi informée de sa mort, qu'on ne savait trop comment expliquer. Le chef kurde avait-il succombé à cet excès de douleur que les Anglais nomment *broken-heart?* Je l'ignore complétement; mais ce qui est certain, c'est qu'avant l'avénement du sultan Abdul-Medjid, les rebelles capturés finissaient ordinairement leurs jours comme Méhémed-Bey. Je reviens à mon récit.

Je me trouvais à Constantinople lorsque Habibé et Méhémed y arrivèrent, et le patriarche des Kurdes, avec lequel j'avais fait connaissance à l'occasion du message dont Habibé m'avait chargée pour lui, m'informa de leur arrivée en m'assurant qu'Habibé me recevrait avec plaisir. Cette invitation ainsi faite avait un air de condescendance qui m'eût surprise en Europe, mais je connaissais assez mon Orient pour savoir que le patriarche parlait ici en son propre nom plutôt qu'au nom d'Habibé; je me rendis donc au palais de Méhémed-Bey, où elle résidait, entourée d'un nombreux troupeau d'esclaves de toutes couleurs, dont le visage maussade et ennuyé indiquait qu'il n'y avait point parmi elles de favorite. Habibé était toujours aussi belle et aussi triste qu'au village où je l'avais vue d'abord; mais il y avait sur son front, dans son regard, dans ses mouvements, dans le son de sa voix, dans toute sa personne enfin, quelque chose de résigné et de calme qui ne m'avait pas frappée autrefois. Toute trace d'agitation avait disparu de son visage; on eût dit, à la voir ce jour-là, qu'elle n'avait plus ni danger à craindre, ni bonheur à espérer. Elle me remercia de ce que j'avais fait pour elle et de la visite que j'avais bien voulu lui rendre.
— La vue d'une personne de ma race, de ma croyance, qui parle ma langue, et dont les coutumes sont les miennes, me fera grand bien, me dit-elle avec un doux sourire et en me tendant la main; il me semble que votre présence m'aidera à rentrer dans ce monde dont je suis séparée depuis deux ans, et dont j'ai presque oublié les usages et les sentiments.

Je l'interrogeai sur ses projets pour l'avenir.

— J'entrerai dans un couvent aussitôt après en avoir reçu la permission de mon père; mais j'ignore encore combien de temps doit s'écouler avant que je puisse revoir

ma famille. Pour le moment, je dois rester près du bey.

Je demeurai assez longtemps avec Habibé, et je fis de vains efforts pour lui donner quelques consolations. Le danger qui menaçait Méhémed-Bey à Constantinople la préoccupait fort, et lui causait parfois de vives angoisses, moins cruelles cependant que d'autres terreurs qui souvent leur succédaient. D'après la connaissance qu'elle avait du caractère du bey, elle n'osait ni ne pouvait croire à la possibilité de son repentir. — Il est bon, disait-elle, généreux, sensible, franc; mais la pensée de Dieu, de l'âme immortelle, d'une vie future, des peines et des récompenses qui nous y sont réservées, est tout à fait étrangère à son esprit. Je serai donc séparée de lui pour l'éternité, et cette conviction est si horrible, qu'elle s'élève entre moi et l'espérance, entre moi et la foi dans la miséricorde divine, entre moi et l'amour de mon Dieu!

Elle me remercia des soins que je prenais d'elle, me pria de la venir voir le plus souvent possible, et ne me laissa partir qu'à regret. Je retournai souvent en effet chez Habibé, et quoiqu'elle ne s'abandonnât plus en ma présence à la violence de sa douleur, je vis bien que son pauvre cœur était toujours dans les ténèbres, qu'aucun rayon d'espoir n'y avait encore pénétré.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du bey à Constantinople, et personne, excepté un Turc parfaitement initié aux mystères de la vie et de la bonne foi orientale, n'eût entrevu les haines implacables qui se dissimulaient sous tant de gracieuses prévenances. On savait que Méhémed avait sollicité une audience du sultan. La réponse que ferait le prince à cette demande était attendue avec anxiété par les musulmans fanatiques, pour qui tout rebelle est un misérable indigne de pardon. Le caractère bien connu du sultan faisait

craindre que cette fois encore il n'écoutât la clémence plutôt que les vieux préjugés de l'Orient. On ne se trompait pas, et l'on sut bientôt que l'intervention de Rechid-Pacha venait d'assurer à Méhémed la réponse favorable si vivement sollicitée par lui. Un grand personnage qui croyait jouir de quelque influence sur le sultan eut beau se présenter au palais impérial pendant le conseil, en affectant une consternation profonde, et demander que son maître bien-aimé démentît la fatale nouvelle : le maître répondit simplement que la nouvelle ne pouvait être démentie, parce qu'elle était vraie. Le partisan de l'ancien régime turc supplia alors le sultan de se raidir contre les mouvements de son cœur trop généreux; il lui cita de nombreux exemples, tous destinés à prouver qu'il est impossible de transformer un ennemi vaincu en ami fidèle; il lui en cita d'autres qui prouvaient non moins clairement qu'il est toujours aisé de se débarrasser sans bruit d'un captif dangereux. Fatigué de ce long discours, le sultan leva brusquement la séance et se retira sans prononcer une parole. Comment fallait-il interpréter ce silence? Le partisan de l'ancien régime crut y voir une adhésion; les autres conseillers restèrent assez perplexes. En réalité, le sultan persistait dans sa première résolution. Méhémed fut présenté par le grand-vizir à la résidence d'été du sultan, qui reçut le prince kurde avec une parfaite bienveillance. L'étiquette orientale consiste à ne rien dire du sujet qui vous occupe. Si vous allez parler d'affaires à n'importe qui, vous causez d'abord d'autre chose, et si vous ne savez que dire, vous gardez le silence tout comme si votre visite n'avait aucun but déterminé; puis, au moment de vous retirer, vous abordez brusquement la question, et c'est alors seulement que la conversation s'engage sérieusement. Le sultan passa par-dessus

ces formes convenues : les premiers mots qu'il adressa à Méhémed furent à la fois significatifs et rassurants. — Nous ne parlerons point du passé, je veux l'oublier, et je compte que vous m'y aiderez. Je veux vous considérer désormais comme un ami, et je désire que personne ne se méprenne sur mes intentions. Vous courez des dangers auxquels cette audience mettra peut-être un terme. Retirez-vous maintenant, et sachez bien qu'il dépend de vous de n'avoir d'autres ennemis que les miens. — Méhémed se sentit profondément ému, et ne put que balbutier quelques mots de remerciement ; mais, après avoir quitté le sultan, il dit au grand-vizir, qui l'accompagnait : — Le sultan vient de dompter la nation kurde mieux que ne l'ont fait jusqu'à présent les armées de ses prédécesseurs.

Habibé fut la première à connaître le résultat de l'audience impériale. Au moment où Méhémed venait le lui apprendre, elle était sous l'influence de nouvelles beaucoup moins rassurantes. Une femme qui rôdait dans les harems de qualité, vendant et achetant toute sorte d'objets de toilette, lui avait affirmé que la vie de Méhémed était menacée, et qu'il fallait se défier de certains grands personnages qui cachaient sous des dehors bienveillants d'odieux projets. Méhémed promit d'avoir égard à cet avis. Le jour même cependant il était forcé de se rendre chez un pacha influent, un ami du sultan, qui l'avait invité à sa table. Son maître des cérémonies lui avait fait comprendre que refuser cette invitation, c'était témoigner au noble personnage une injuste méfiance qui eût atteint et blessé au cœur le souverain lui-même. Méhémed avait donc accepté l'invitation, et l'heure était venue de tenir sa promesse. Habibé s'efforça en vain de retenir le bey, qui craignait de mécontenter son hôte. Méhémed la laissa

tout en larmes, et quelques instants plus tard il était assis chez son amphitryon, au milieu de convives joyeux et satisfaits, qui tantôt aspiraient avec béatitude les bouffées du *narghilé,* tantôt trempaient leurs lèvres dans des coupes de Bohême pleines d'un vin généreux. La salle à manger présentait un ravissant spectacle. Des fontaines d'eau transparente jaillissaient aux quatre coins de la chambre, et laissaient retomber leurs gerbes dans des bassins de marbre de Paros. Des fleurs encombraient la table et les buffets. Un magnifique service de porcelaine de Sèvres alternait avec une vaisselle plate d'argent massif, élégamment ciselée. Les verres et les bouteilles étaient en cristal de Bohême de différentes couleurs, et la coupe qui échut à Méhémed était d'un blanc d'opale, qui prêtait à l'eau pure l'apparence du lait. Méhémed, qui n'avait pas oublié les recommandations d'Habibé, mangea fort peu, et eut soin de ne rien prendre de ce dont le maître de la maison n'avait pas goûté d'abord. Son pain demeura intact ; des becfigues, que l'amphitryon le pressait d'accepter, furent poliment refusés, car on ne partage pas un si petit oiseau ; ni les fruits, ni les confitures ne le tentèrent. Le repas tirait à sa fin, et comme Méhémed n'éprouvait aucun malaise, il commençait à se flatter d'échapper à un danger qui d'ailleurs pouvait n'être qu'imaginaire. Il faisait très-chaud, et, quoiqu'il eût fort peu mangé, il se sentait tourmenté par la soif. Son hôte lui avait déjà offert de plusieurs vins que Méhémed avait refusé sous prétexte de scrupules religieux.

— Vous boirez donc de l'eau de cette fontaine, dit le maître de la maison, et j'en boirai avec vous, car ces vins m'ont altéré. Apportez une bouteille propre, ajouta-t-il en s'adressant à l'un de ses serviteurs, remplissez-la à cette fontaine, remplissez-en ma coupe d'abord, et celle

de mon hôte ensuite. Méhémed jeta un coup d'œil rapide dans le fond de sa coupe, dont la teinte opaque ne permettait pas de distinguer aisément si elle était vide ; il la pencha lestement sur la nappe, et s'assura ainsi qu'elle ne contenait aucune liqueur ; puis, l'ayant présentée au serviteur qui avait déjà versé une partie du contenu de la bouteille dans le verre de son maître, il but avec confiance. Quelques minutes plus tard, levant par hasard les yeux sur une glace placée vis-à-vis de lui, Méhémed en reçut comme une révélation subite. Son visage était d'une pâleur singulière, mais qui pouvait être attribuée à plusieurs causes, et surtout à l'anxiété. D'autres signes s'ajoutaient pourtant à cette pâleur. Ses paupières semblaient injectées de sang, et une teinte livide s'étendait sur ses lèvres. Personne pourtant ne semblait remarquer l'affreux changement survenu sur son visage, si ce n'est le fils de l'amphitryon, bel adolescent de treize à quatorze ans, dont le regard effaré se portait alternativement de son père au kurde, avec une expression de douleur et d'effroi qui eût suffi seule à éclairer le mourant. Méhémed comprit qu'il fallait se hâter, s'il voulait mourir dans les bras d'Habibé. Prenant aussitôt congé de son hôte, qui insista faiblement pour le retenir, il parvint à gagner son *araba*, et se fit reconduire chez lui, accompagné de son maître des cérémonies, avec lequel il n'échangea pas un seul mot pendant ce court trajet. La dissimulation était désormais inutile, et le haut fonctionnaire semblait le comprendre. Habibé n'eut qu'à jeter les yeux sur Méhémed pour connaître toute l'affreuse vérité. Elle poussa un cri, se jeta tout éperdue dans les bras de Méhémed ; puis, reprenant aussitôt son empire sur elle-même, elle se hâta de disposer des matelas et des coussins sur lesquels elle aida Méhémed à se placer ; ensuite, s'étant mise à ses

côtés, elle prit sa main, déjà froide et humide, et le regarda tristement. — N'y a-t-il rien à faire? demanda-t-elle d'une voix qu'on entendait à peine.

Méhémed secoua doucement la tête : — Tout secours serait inutile, répondit-il; je ne souffre pas, et je connais le poison qu'on a employé; il n'attaque aucun organe, mais il détruit le principe même de la vie. L'heure de la séparation est venue...

— Non, s'écria Habibé, je ne puis supporter la pensée d'une séparation éternelle. — Les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Méhémed passa un bras autour de la taille d'Habibé, l'attira doucement contre lui, et la regardant avec une tendresse que l'approche de la mort rendait encore plus intense, il lui dit à voix basse : — Est-il bien vrai, Habibé, que tu m'aies aimé?... — La pauvre femme essaya en vain de répondre, mais Méhémed ne comprit pas ce silence. — Me laisseras-tu mourir dans ce doute qui m'a souvent rendu la vie si amère? Dis-moi un seul mot; m'aimais-tu? — Ah! peux-tu me le demander encore, s'écria-t-elle avec la force du désespoir; tout en moi, ma vie tout entière ne t'a-t-elle pas répondu? Qu'importe mes paroles, lorsque toutes mes actions les ont démenties? Pourquoi suis-je ici? Pourquoi suis-je au désespoir? Pourquoi donnerais-je avec joie ma vie pour ajouter quelques moments à la tienne? Pourquoi, pourquoi, si ce n'est parce que je t'ai aimé, parce que je t'aime d'un amour coupable, mais invincible; d'un amour qui étouffe en moi tout ce qui n'est pas lui... Et elle retomba presque inanimée sur la poitrine de Méhémed. Le visage de celui-ci était devenu radieux en l'écoutant. Lorsqu'il eut couvert de baisers cette tête chérie, il la souleva, et l'éloignant un peu pour mieux la contempler : — Habibé, dit-il, puisqu'il est vrai que tu m'aimes, tu ne

saurais être complétement heureuse sans moi, même auprès du Dieu que tu adores. Ne puis-je rien faire pour obtenir une place auprès de toi dans l'éternité? — Les pleurs d'Habibé s'arrêtèrent tout à coup. Était-ce possible? Les prières qu'elle avait si souvent adressées au Seigneur seraient-elles exaucées? Dieu l'aurait-il choisie pour ouvrir à celui qu'elle aimait tant les portes du ciel? Que fallait-il dire? Comment employer un temps si court? Lutter de vitesse avec la mort? L'élan de la plus fervente prière porta sans doute son pauvre cœur jusqu'à Dièu, car il se remplit soudain d'une forte et suprême espérance.

— Mon Dieu ouvre ses bras à tout pécheur qui aime et qui croit, dit-elle; ne pas avoir cru à ce que tu ignores ne peut te fermer son cœur, si tu regrettes aujourd'hui cette ignorance involontaire. Tu connais l'amour, Méhémed; mais l'amour qui plaît à mon Dieu, nous ne devons pas le refuser à nos ennemis. Tu meurs victime d'une atroce trahison; pardonne à ceux qui t'ont trahi et nous serons réunis, et j'attendrai patiemment le moment de te rejoindre. M'entends-tu, Méhémed? Peux-tu pardonner? Non, à cette heure suprême, la haine, le ressentiment, n'ont pas de place dans ton cœur. N'est-ce pas, n'est-ce pas, Méhémed? Un mot... par pitié un mot...

Les yeux, jusque-là resplendissants du Kurde, se voilaient rapidement des ombres éternelles. Il les ramena sur Habibé comme s'il sentait que le moment était venu de lui dire un dernier adieu. Non, dans ce regard qu'Habibé se rappela depuis si souvent en interrogeant ses souvenirs, il n'y avait que de l'amour, un amour terrestre, mais infini.—Habibé, lui dit-il, nous nous sommes tant aimés... nous nous reverrons... — Et il expira.

Deux jours après, un modeste cortége reconduisait les

restes du chef kurde à la terre de ses ancêtres. Quant à Habibé, elle retourna chez son père, passa une année auprès de lui, et obtint enfin la permission de se retirer dans un couvent des sœurs hospitalières de Saint-Vincent de Paul établi en Palestine. Elle y pleure, elle y prie, elle n'y gémira pas longtemps.

LES

DEUX FEMMES D'ISMAÏL-BEY

I

Deux petites filles cueillant des fleurs dans un jardin par un beau soir d'été, n'est-ce pas là un thème d'idylle, un sujet gracieux, qui dispose l'âme à des impressions de paix et de douce gaieté? La scène malheureusement se passe dans un village de l'Asie Mineure. Le jardin n'est qu'un terrain enclos de murailles et de haies, obstrué de broussailles et de végétations parasites. Les deux petites filles, âgées de douze à treize ans, ont déjà perdu les grâces de l'enfance sans avoir encore gagné celles de la jeunesse. L'une des deux marche en avant de l'autre, et ses traits expriment une joie orgueilleuse, tandis que sa compagne fait une mine des plus maussades. Quant aux propos qu'elles échangent, ils ne sont rien moins que doux. Écoutons-les plutôt.

— Eh bien! Anifé, dit la première d'un ton de compassion dédaigneuse, la chose est décidée. Ce n'est pas ta

mère qui sera la maîtresse ici. Cela doit bien te contrarier ?

— Y penses-tu, Sarah ? réplique Anifé indignée. Ne dirait-on pas, à t'entendre, que cette maison est la plus belle du monde ? Ma mère est née à Constantinople, et elle n'est venue dans ce village que par amour pour notre père à toutes deux, Mustapha-Bey. Maintenant qu'il est mort, elle ne consentirait certes pas à recommencer avec un autre la vie qu'elle a menée avec lui...

— Tu oublies, interrompt Sarah, que ta mère n'a rien négligé pour amener notre oncle Ismaïl à lui donner la préférence sur la mienne. Il est vrai qu'elle n'a pas réussi...

— Ha ! ha ! l'idée est trop drôle ! Ma mère n'a rien négligé, dis-tu ?... Oui, mon oncle est vraiment un personnage bien séduisant, avec sa jambe qui boite et ses yeux qui louchent !... Ah ! si ma mère avait voulu... J'étais là quand il lui faisait la cour. « O Fatma, lui disait-il, comme vos yeux sont grands ! comme vos cheveux sont blonds !... J'aime tant les cheveux blonds !... » Si je ne me trompe, ta mère Maleka a les cheveux noirs... Mais tous ses compliments étaient peine perdue : ma mère n'a pas oublié Mustapha-Bey, qui la préférait à toutes ses femmes. Maintenant qu'il n'est plus là pour la protéger, elle quittera de bon cœur cette vilaine maison et ce triste village. Nous irons à la ville, et nous nous amuserons bien.

— Oh ! quant à la maison et au village, je sais mieux que toi ce qu'on peut en dire. Kadi-Keui n'est pas Stamboul, mais quand on commande quelque part, on n'y est jamais mal. C'est du moins ce qu'assure ma mère. Mustapha-Bey n'était pas non plus si épris de Fatma que tu le prétends. Je l'ai entendu bien souvent dire à ma

mère : « Ah ! que cette pauvre Fatma est ennuyeuse avec ses airs langoureux !... » Il n'a pas laissé d'ailleurs une veuve inconsolable, car on dit que Fatma tourne maintenant ses batteries vers un certain kadi qui pourrait être son père !... Il est vrai qu'elle aussi est âgée...

— Ma mère n'a pas plus de vingt ans !...

— Et toi, tu en as bientôt douze !... Elle t'a donc mise au monde à huit ans !... à l'âge où elle dansait dans la rue au son du tambourin et recevait un para pour chaque danse !

— Impertinente ! ma mère est la fille d'un bey !

— D'un bey et...

— Te tairas-tu, méchante corneille !

— Je ne me tairai pas, mauvaise pie !

Ici on passa des injures aux voies de fait. Anifé donna un soufflet à Sarah, Sarah rendit un coup de poing à Anifé ; puis toutes deux se mirent à crier : — Au secours, Anifé m'a battue !... — Au secours, Sarah m'assomme !... — Et les parents d'accourir ; les deux mères rivales, entourées de leurs servantes, viennent séparer ces petits anges. On les ramène dans le harem, on s'enquiert du sujet de la querelle, et le résultat de cette petite crise d'intérieur est de redoubler l'animosité entre les deux mères comme entre les deux enfants.

Qu'étaient-ce que ces deux mères ? Quelle était l'origine des haines et des colères si vives qui animaient jusqu'à leurs filles ? — J'ai hâte de l'expliquer, car j'entre ainsi dans mon récit, et le lecteur, qui pourrait fort bien ne pas s'intéresser aux deux embryons de mégères que j'ai mis sous ses yeux, ne leur refusera pas du moins sa curiosité, si derrière leurs querelles il aperçoit quelques aspects trop significatifs de la vie de famille telle qu'elle a été jusqu'ici sous la législation musulmane,

Le père des deux jeunes filles, ce Mustapha qui avait longtemps commandé en maître dans le harem de Kadi-Keui, était un riche et puissant seigneur, un *déré-bey* de l'Asie Mineure, un de ces personnages qui renouvelaient sur le territoire turc, il y a environ trente ans et à notre insu, les luttes du moyen âge européen et féodal, armant leurs vassaux contre leur souverain, refusant à celui-ci le payement du tribut et mettant sans cesse en question l'existence et l'intégrité du pouvoir central. Les troubles d'Anatolie restèrent ignorés de l'Europe, bien qu'ils eussent pu occuper son attention au même titre que la révolution grecque et les tentatives du pacha d'Égypte pour se créer un empire indépendant. Plusieurs années se succédèrent durant lesquelles l'Anatolie fut sillonnée de bandes insurrectionnelles. Les troupes impériales durent reconquérir pied à pied sur la révolte tous les points du territoire jadis occupé par les Osmanlis. Mustapha-Bey, le père d'Anifé et de Sarah, avait eu sous ses ordres environ trente mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Maître d'une artillerie formidable, il avait défendu plusieurs villes fortifiées qui le considéraient comme leur souverain légitime. Il s'était enrichi à ce métier, cela va sans dire, car il l'eût abandonné bien vite s'il n'y eût pas trouvé de gros bénéfices. Mustapha-Bey avait une écurie magnifiquement montée, et presque autant de femmes que de chevaux. Les mères d'Anifé et de Sarah, — la blonde Fatma et la brune Maleka, — figuraient au premier rang parmi celles-ci. A laquelle des deux donnait-il la préférence? Quoi qu'en aient dit les deux petites filles, je répondrais volontiers : A aucune, c'est-à-dire que l'une et l'autre tenaient à peu près la même place dans l'affection du maître. — Maleka avait bien quelques années de moins et quelques charmes de

plus que Fatma; mais Fatma avait pour elle l'habitude, et l'agrément de ses traits, malgré la date un peu ancienne de son mariage, n'avait pas entièrement disparu.

Que manquait-il donc à Mustapha? Jeune, beau, riche et satisfait dans son ambition, disposant de forces considérables, entouré de courtisans et de flatteurs, époux de deux femmes charmantes, maître d'un harem de choix et père de plusieurs beaux enfants, Mustapha pouvait se croire le personnage le plus heureux de toute l'Asie Mineure, si son bonheur n'eût reposé sur une base des plus fragiles. Une armée un peu plus nombreuse que celles dont il avait si souvent triomphé, un pacha meilleur capitaine que ceux dont il avait fait des esclaves, par conséquent une bataille perdue, la nécessité de se soumettre, un pardon perfide accepté, une tasse de café bue sans défiance, puis un spasme, une convulsion, la mort : c'était là une série d'éventualités que le déré-bey ne faisait pas entrer dans ses rêves d'avenir, et qui vinrent brusquement réduire en poussière l'édifice brillant de sa fortune. Du pauvre déré-bey, naguère si puissant, il ne resta rien, pas même un tombeau, car son cadavre devint la proie des poissons du Bosphore.

Mustapha mort, on eut aisément raison de sa famille. Tous ses biens furent confisqués, comme ayant été acquis par la violence; ses enfants et ses femmes furent condamnés à l'esclavage. Puis, quand la colère du monarque fut apaisée, quand les amis du bey eurent intercédé en faveur des veuves et des orphelins, quand il fut bien avéré que personne parmi les parents de Mustapha ne pouvait donner ombrage au souverain, on brisa les chaînes des femmes et des enfants, et on leur rendit une partie des biens qui avaient appartenu aux ancêtres du rebelle. Une année vit se succéder tous ces événements,

— la chute de Mustapha, la confiscation de ses biens et la condamnation de ses parents ; puis leur mise en liberté et la restitution des biens héréditaires faite à la famille du bey, qui put reprendre alors le chemin de ses anciens domaines et se reconstituer sous la direction du frère aîné de Mustapha, Ismaïl-Bey.

Mustapha avait trois frères, Ismaïl, Hassan et Halil. Ismaïl, devenu le chef de la famille, devait épouser, selon la loi et la coutume musulmane, une des femmes laissées veuves par son frère. S'il eût été plus riche, il les eût gardées toutes ; mais Ismaïl n'était qu'un petit gentilhomme campagnard, d'humeur assez pacifique, et il ne pouvait prétendre à mener le même train de vie que l'aventureux Mustapha. Il eut donc à choisir entre Fatma et Maleka. La famille de Fatma était des plus considérables et des plus riches de la province ; mais l'âge peu avancé des parents de la belle veuve faisait craindre au bey qu'il ne fallût attendre longtemps le moment où celle-ci deviendrait héritière. Maleka n'avait pas d'aussi belles espérances : une terre limitrophe à celle qui était échue à Ismaïl lui appartenait cependant en toute propriété ; elle avait en outre d'assez beaux bijoux, et on parlait d'un certain sac, rempli de pièces d'or, qu'elle avait porté constamment cousu à sa chemise depuis la mort de Mustapha. Après d'assez longues hésitations, Ismaïl donna la pomme à Maleka. Il ne fut pas question entre les époux du sac mystérieux, mais quelques-uns des plus beaux bijoux de Maleka passèrent dans les mains d'Ismaïl, et une donation en règle, faite et signée en même temps que le contrat de mariage, rendit le bey propriétaire de la terre possédée jusqu'alors par celle qui était devenue sa femme.

A défaut d'Ismaïl, Fatma eût pu épouser un des autres

frères de Mustapha; mais celui qui venait après Ismaïl, Hassan, était presque idiot, et Fatma déclina l'honneur de lui appartenir. Quant à Halil, le plus jeune des quatre frères, il ne manquait ni d'intelligence, ni d'adresse; mais d'assez mauvais bruits couraient sur son compte. On parlait de jeunes filles qui avaient attiré son attention, et qui, enlevées brusquement de leurs familles, n'avaient jamais reparu dans le pays; on lui attribuait aussi certaines opérations financières que répudiait la stricte probité. Fatma prit donc sur elle, vis-à-vis de Halil comme vis-à-vis de Hassan, l'initiative du refus, ce qui la privait d'une pension que, dans le cas contraire, ses beaux-frères eussent été forcés de lui payer. Les parents de Fatma étaient assez riches pour supporter les conséquences d'une telle démarche. La veuve de Mustapha allait d'ailleurs épouser un kadi qui était en même temps un gros propriétaire, et c'est peu de semaines avant le départ de Fatma pour la ville habitée par ses parents et par le kadi qu'eut lieu la petite scène qui ouvre ce récit.

Fatma quitta sans trop de regret, — cette scène l'aura fait comprendre, — le village de Kadi-Keui, pour aller rejoindre sa famille et habiter le magnifique palais de son nouvel époux le kadi. De riches parures, de splendides bijoux, et, plus encore que tout cela, la haute position de son mari, firent aisément oublier à Fatma les blessures qu'avait reçues son amour-propre dans la maison d'où l'éloignait le choix d'Ismaïl-Bey. Toutefois le caractère faible et imprévoyant de ce dernier lui ménageait d'autres compensations, et le contraste entre les deux familles, gouvernées en réalité l'une par Fatma, l'autre par Maleka, allait se prononcer de plus en plus.

Quand on signe un contrat en Turquie, il faut toujours

se préparer à découvrir, au bout d'un certain temps, qu'on n'a rien fait de ce qu'on a cru faire, tant il y entre de conditions multiples ou subtiles dont il suffit d'oublier une seule pour que le contrat soit nul. Or, comme il est rare qu'une omission de ce genre puisse être évitée, celles des deux parties qui désire reprendre sa liberté trouve toujours moyen de surprendre l'autre en défaut, et avec un peu d'argent elle entame une poursuite judiciaire qui lui donne nécessairement raison. Maleka avait fait donation à Ismaïl de tous ses biens paraphernaux, mais elle avait négligé de s'assurer du consentement par écrit de ses locataires et fermiers. Ismaïl-Bey, sans se préoccuper de l'oubli de cette précaution, avait disposé en maître des propriétés de Maleka, et, comme il était criblé de dettes, il avait jugé bon de les vendre en détail au profit de ses créanciers. Il n'avait rien négligé d'abord pour que ces transactions restassent secrètes, mais à la longue le bruit s'en était répandu, et il arriva qu'un beau jour, les locataires et fermiers de Maleka s'en allèrent faire opposition devant le kadi contre la donation signée sans leur consentement et contre les ventes qui l'avaient suivie. Le kadi leur donna, comme de raison, gain de cause, et Ismaïl reçut l'ordre formel de ne plus agir en maître sur les domaines de sa femme. Bien plus, comme la législation turque admet des effets rétroactifs, les ventes déjà consommées par Ismaïl se trouvèrent nulles de fait comme de droit, et les créanciers du bey, n'ayant plus entre les mains que des titres sans valeur, recommencèrent à le poursuivre de plus belle. Dès lors la paix fut gravement troublée entre Ismaïl et sa femme. Des conversations piquantes, on en vint à des querelles sérieuses. Ismaïl, après s'être emporté contre ses créanciers, contre les fermiers de sa femme, contre le kadi, ne craignit pas d'ac-

cuser Maleka d'avoir sciemment négligé, dans l'acte de donation, une formalité indispensable, ce qui autorisa celle-ci à répondre qu'elle n'eût jamais donné ses biens, si elle avait deviné l'usage qu'on en voulait faire. Une rupture semblait imminente, mais Ismaïl gardait encore quelque espoir de vaincre l'opposition de ses fermiers. Il résolut de patienter et de ne prendre aucun parti extrême avant d'avoir tenté de faire annuler le jugement rendu contre lui. Le premier résultat qu'il fallait obtenir était l'intervention de Fatma auprès de son époux le kadi. Ismaïl se promit de parler dans ce sens à Fatma, qu'il voyait quelquefois et qu'il avait intérêt à ménager, puisque, en sa qualité de tuteur d'Anifé, il aurait à lui rendre un jour des comptes de tutelle.

A l'époque même où le pauvre bey voyait ainsi la ruine et la discorde s'asseoir à son foyer domestique, la famille du kadi, installée dans la petite ville de Saframbolo, à une demi-journée du village habité par Ismaïl, jouissait d'une paix profonde. Quelles chances avait donc Ismaïl d'intéresser à sa triste destinée Fatma, l'épouse qu'il avait dédaignée, et la jeune Anifé, qui avait ressenti si vivement l'insulte faite à sa mère? En réalité, ces chances étaient moins défavorables qu'on n'eût pu le supposer. Ismaïl n'était rien moins que laid, quoiqu'il boitât légèrement et qu'il fût à peu près impossible de décider tout d'abord s'il regardait à droite, à gauche ou devant lui. Son regard, tout incertain qu'il était, avait une expression douce et pénétrante. Fatma avait gardé pour le bey des dispositions toutes bienveillantes. Chez Anifé cependant, la bienveillance était dominée par un sentiment de nature plus complexe, et qu'on ne peut bien définir qu'en rappelant au milieu de quelles scènes se passent les premières années d'une jeune fille turque. Anifé était née

dans un harem; elle avait vécu jusqu'à l'âge de quatorze ans entourée d'une population féminine qui se préoccupait médiocrement d'épargner les spectacles peu édifiants à ses yeux et les libres discours à ses oreilles. De là chez elle un instinct précoce qui ne lui permit pas d'ignorer longtemps la nature du trouble qu'éveillait en elle la présence ou la pensée de son oncle. Sans pouvoir lui pardonner le dédain qu'il avait témoigné à sa mère, elle s'abandonnait volontiers à l'espoir de remplacer dans le cœur d'Ismaïl la maussade et hautaine Maleka. Elle confia cet espoir à sa mère, et la conférence qui eut lieu entre elles à ce sujet donnera une idée de ce que devient la coquetterie féminine, perfectionnée de bonne heure par l'éducation du harem.

—Ma mère, commença par dire Anifé, il y a longtemps que mon oncle n'est venu nous voir.

— Pas si longtemps, ma fille : il était ici il y a une quinzaine de jours environ.

— Oh! non, ma mère. Il y a bien trois semaines qu'il n'est venu, et le temps me paraît long...

— Je ne savais pas que tu trouvasses tant de plaisir à voir Ismaïl-Bey.

— Comment t'expliquer ce que j'éprouve? Il me semble que je le déteste autant que par le passé, et cependant il m'est venu des idées singulières, des idées que je n'avais pas l'année dernière, et qui me préoccupent beaucoup. Ne trouves-tu pas que mon oncle Ismaïl a une belle figure? En vérité, je fais quelquefois des vœux pour qu'il devienne amoureux de moi. Cette vilaine Maleka, qu'il t'a préférée, serait au désespoir, et j'aurais ainsi double plaisir.

— Ce mariage avec Maleka, il n'eût tenu qu'à moi de l'empêcher, reprit la mère; mais quels sont tes projets,

et que ferais-tu, si Ismaïl-Bey te demandait en mariage?

Anifé rougit et pâlit presque en même temps. — Ce que je ferais! répondit-elle en fixant sur sa mère des yeux où rayonnait une joie maligne. J'accepterais Ismaïl-Bey pour époux, et je lui ferais payer cher ses dédains d'autrefois.

Un moment de silence suivit cette réponse. Ce n'est pas que Fatma réfléchit en ce moment sur la convenance du choix fait par Anifé. Non, elle comparait seulement les *tchifliks*, les troupes de buffles où de chèvres qui composaient l'avoir d'Ismaïl avec les biens considérables assurés à sa fille dans le présent comme dans l'avenir. — Ton oncle est assez embarrassé dans ses affaires, dit-elle enfin; son mariage avec Maleka ne l'a pas enrichi; il possède encore pourtant quelques terres, et, s'il avait seulement un peu d'argent comptant, sa situation changerait bientôt. Cet argent, tu pourrais le lui apporter, car ton père a eu soin de déposer chez un ami sûr des bijoux de grand prix qu'il t'a destinés, et qui, réalisés, feront une belle somme. Une fois les biens d'Ismaïl libérés par cet argent, il jouirait de revenus considérables, et tu pourrais être heureuse avec lui, puisqu'il te plaît. Seulement il faut conduire les choses avec habileté.

— Écoute-moi bien, ma mère. Si j'épouse mon oncle, je ne veux pas me dessaisir d'un seul para. Je consens bien à payer ses dettes, mais je prendrai la place de ses créanciers. Je lui passerai un nœud autour du cou, et il faudra bien qu'il marche à ma fantaisie, qui ne sera pas toujours la sienne.

La mère sourit à ces paroles : l'idée lui paraissait originale. Était-elle morale? pouvait-elle même assurer le bonheur de sa fille? C'est à quoi, je le répète, elle ne pensait guère. — Mais comment m'y prendre, reprit Anifé,

pour faire remarquer à mon oncle que je ne suis plus une enfant?

— Oh! pour cela, tu n'as qu'à lui plaire. Si tu lui plais, il aura bientôt ouvert les yeux.

— Lui plaire! je ne demande pas mieux, et je m'y essaye autant que je puis; mais il faut m'enseigner le moyen de réussir.

— Maleka n'est pas douce, il doit être fatigué de sa vivacité et de son esprit mordant. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de paraître en tout l'opposé de ta rivale. Prends des dehors languissants et doucereux. Puis, il est un moyen sûr de captiver non-seulement Ismaïl-Bey, mais tous les hommes, quels qu'ils soient; ce moyen, c'est la flatterie. Feins d'admirer ton oncle. Ismaïl boite, loue sa démarche élégante; il louche, vante les charmes de son regard; il est retors, loue sa franchise. Sois toujours de son avis, et tu le verras bientôt à tes pieds...

— Il m'en coûtera de lui faire des compliments, mais qu'importe? Je trouverai le courage de le louer en pensant à la revanche que je prendrai plus tard.

L'entretien se prolongea encore quelque temps, à la grande satisfaction de la petite, qui voyait s'ouvrir devant elle, tout un vaste horizon de ruse et de succès. Je ne m'étonne plus, se disait-elle, quand la nuit venue elle se prit à ruminer dans sa tête les leçons maternelles, je ne m'étonne plus de voir de vieilles femmes tout à fait laides, à mon avis, l'emporter sur de jeunes et jolies filles sans malice. Mais quand une jolie fille comme moi en sait aussi long que sa mère, c'est bien elle pour le coup qui doit être irrésistible! Qu'il me tarde que mon oncle vienne! A sa première visite, j'entrerai en scène et..... nous verrons.

L'heure du lever du rideau fut hâtée par la situation

difficile où se trouvait Ismaïl, qui crut devoir solliciter sans retard l'appui de Fatma auprès du kadi. S'étant fait annoncer à sa belle-sœur, Ismaïl fut aussitôt introduit dans l'enceinte sacrée : il trouva la maîtresse du logis seule, étendue sur un sofa, fumant un narghilé, et se livrant en apparence à toutes les douceurs du *far niente;* mais à peine avaient-ils échangé les formules ordinaires de la politesse musulmane, qu'un pas léger se fit entendre au dehors, et que la petite Anifé, parée avec toute la coquetterie d'un âge plus mûr, parut sur le seuil. Ses cheveux d'un blond doré tombaient en mille petites tresses sur son cou, sur ses épaules et sur sa poitrine nue, et ses yeux bleus resplendissaient d'une douce flamme qui n'eût pas échappé au regard le plus distrait.

— Je ne m'étais pas trompée, dit Anifé avec un charmant sourire et d'une voix qui ressemblait au son d'un luth; j'ai reconnu de loin le pas de mon oncle. Je vous le disais bien, ma mère, que je ne me trompais pas. Vous vouliez pourtant pas me croire. Eh bien! qu'en dites-vous maintenant? Personne ne marche comme lui; les autres hommes ont le pas si lourd, si traînant; lui, il marche comme une jeune fille.

La mère secoua la tête et parut embarrassée. Ismaïl, qui avait quelques doutes sur la régularité de sa démarche, éprouva au contraire un vif sentiment de bien-être.

— Puisque vous aviez deviné ma présence, chère Anifé dit-il à sa nièce en se redressant, je dois vous remercier d'être venue ici.

— Oh! j'y serais venue sans cela, reprit la petite rusée feignant de se raviser; et la joie de voir que son premier coup avait porté amena sur ses joues un incarnat parfaitement conforme à son rôle d'ingénue. Comment se porte

ma sœur? ajouta-t-elle après un court silence. Chère sœur! nous nous voyons si rarement; mais, malgré notre séparation et les petites querelles que nous avons eues jadis ensemble, je l'aime toujours bien et je pense souvent à elle; je suis sûre qu'elle ne pense pas aussi souvent à moi. Hélas! c'est tout naturel, et je ne lui en veux pas : elle doit être si heureuse! Quand on est heureux, a-t-on le temps de songer aux autres?

— Vous voyez bien le contraire, repartit Ismaïl, puisque vous-même, qui êtes assurément aussi heureuse que Sarah, vous ne l'avez pas oubliée.

— Oh! moi, c'est différent; je n'habite plus Kadi-Keui... Et elle soupira.

— Ma fille a conservé un attachement extraordinaire pour le lieu de sa naissance, se hâta de dire la mère; rien ne lui semble comparable à la maison de son père.

— Anifé est née à Constantinople, remarqua Ismaïl.

— Cela est vrai; mais elle est venue si jeune à Kadi-Keui, qu'elle ne se souvient que du village.

— Vous ne m'avez pourtant pas dit comment se portait Sarah, reprit la petite d'un air de reproche; mais bah! ne dites rien, je sais ce qui en est comme si vous me parliez depuis une heure. Sarah se porte à merveille, tout va bien à Kadi-Keui, et mon oncle est content.

— Ah çà! dit la mère en secouant la tête, qu'est-ce que cela signifie? Prendrais-tu par hasard des leçons de magie, ma fille? Hein? Comment sais-tu ce qui se passe dans la maison de ton oncle?

— Il n'y a pas grande magie là-dedans, répondit la petite; je n'ai qu'à regarder les yeux de mon oncle pour savoir si ce qui se passe à la maison lui fait de la peine ou du plaisir, et, quand j'y lis qu'il est content, je conclus, sans être sorcière, que tout va bien.

— Allons, allons, repartit Fatma, non sans témoigner quelque impatience, les enfants ne doivent par regarder ainsi dans les yeux des hommes. Retire-toi dans le jardin, ou va chez ta grand'mère; nous devons causer d'affaires, ton oncle et moi, et nous n'avons pas besoin de toi.

Anifé prit un petit air boudeur et se retira lentement, non sans avoir jeté un doux regard d'adieu à son oncle.

— Pauvre petite ! dit Ismaïl quand elle fut sortie ; vous la traitez bien sévèrement, et elle ne le mérite pas, car elle est réellement fort gentille.

— Oui, répondit la mère, c'est une gentille enfant; mais depuis quelque temps elle me donne du souci. Elle, d'ordinaire si gaie et si joueuse, je la trouve changée; elle est triste par moments, son appétit n'est plus le même, et si elle était moins jeune et surtout moins innocente, je jurerais qu'elle a quelque chose en tête.

— Elle est bien jeune en effet, mais ce n'est plus tout à fait un enfant. Savez-vous que je la trouve fort grandie et singulièrement développée ? Elle sera bientôt bonne à marier. Y songez-vous ?

— Je commence à y songer en effet. Je la garderais volontiers auprès de moi quelques années encore; mais une mère ne doit pas s'occuper de son propre agrément lorsqu'il s'agit du sort de son enfant, et mon avis a toujours été qu'il faut marier les jeunes filles de bonne heure, surtout lorsqu'elles deviennent mélancoliques et qu'elles perdent l'appétit.

— Et avez-vous quelqu'un en vue ?

— J'ai jeté les yeux sur plusieurs partis sans m'arrêter à aucun. Oh ! j'y regarderai à deux fois avant de confier à un étranger l'avenir de ma fille chérie. Savez-vous que ma petite Anifé sera un bon parti ?

— Oui, elle sera riche un jour; mais ce jour est encore éloigné.

— Pas autant que vous semblez le croire. Sans doute mes parents et moi nous lui laisserons un bel héritage; mais elle est riche par elle-même. Si les biens de son père ont été confisqués, il en est que le gouvernement n'a pu atteindre. Mustapha avait de la prévoyance, il a mis de côté de l'argent et des bijoux qui sont la propriété actuelle d'Anifé. Celui qui l'épousera touchera sur-le-champ une somme assez ronde.

— Vraiment! vous m'étonnez, ma sœur, je croyais... je n'ai jamais entendu parler de...

— Ah! sans doute: le secret a été bien gardé, et il l'est encore. Je ne me soucie point d'attirer autour de mon enfant une nuée de chercheurs de dot et de mangeurs d'argent.

— Oh! pour cela, vous avez parfaitement raison, et je vous conseille de persister dans votre conduite. Quel dommage si elle tombait en de mauvaises mains!

Fatma en avait dit assez pour le moment; elle porta la conversation sur les affaires d'Ismaïl, et essaya de découvrir le but de sa visite, ce qui ne présentait guères de difficulté, puisque Ismaïl était venu dans l'intention de lui parler sans détour. Il lui raconta donc ce qui s'était passé entre lui et ses fermiers, ou, pour mieux dire, les fermiers de sa femme. Bien entendu qu'il garda le silence sur les ventes qui avaient occasionné ce revirement dans ses rapports avec ces personnages. Il se permit en revanche quelques insinuations contre la loyauté de Maleka, qui lui avait offert jadis ses propriétés pour le décider à la choisir parmi ses belles-sœurs, et qui, ce but une fois atteint, s'était arrangée de façon à pouvoir revenir sur les témoignages de sa généreuse ten-

dresse. Fatma parut révoltée de tant d'astuce et d'ingratitude. Elle se montra pleine d'intérêt et de sympathie pour son beau-frère; elle lui offrit sa médiation auprès du kadi, alors absent, et elle ajouta que si celui-ci envisageait l'affaire sous le même aspect qu'elle, il ne pouvait manquer de lui rendre justice. Ismaïl-Bey se leva enchanté, et l'absence du kadi s'étant prolongée au delà de son attente, il se promit de revenir le lendemain, d'autant mieux qu'il n'était pas fâché de laisser à Fatma le temps de préparer favorablement son époux.

Pauvre Ismaïl! le soir du même jour, lorsque Fatma se trouva seule avec celui-ci, elle lui raconta la visite d'Ismaïl et ses motifs. Elle évita d'abord de donner son avis, se réservant de le faire, si cela devenait nécessaire, pour empêcher le triomphe de son beau-frère, et elle se félicita de sa prudence quand elle vit la tournure que prenaient les choses.

— Ma chère amie, lui dit le kadi, ton beau-frère a mille et mille fois tort, je suis fâché de te le dire. Si tu le voulais absolument, il ne me serait sans doute pas impossible de trouver un biais pour évincer les fermiers de leurs oppositions; mais ce serait un acte d'extrême injustice, un acte qui pourrait même me compromettre gravement, et je te serais infiniment reconnaissant de m'épargner à la fois un remords et des dangers.

— N'en parlons plus, répondit Fatma en soupirant; il ne sera jamais dit que j'abuse de tes bontés jusqu'à te pousser dans la mauvaise route par égard pour mes sentiments personnels. Fais ton devoir, noble kadi, et puisque mon beau-frère a tort, que la faute en retombe sur lui, et non sur toi, modèle de droiture et de probité!

Fatma reçut en échange de son héroïque abnégation

force éloges d'abord, puis une écharpe d'Alep, un cachemire des Indes et une agrafe en diamants. De son côté, le kadi fit sonner bien haut son désintéressement et son impartialité. La conséquence de cette résolution du kadi, ce fut que la vie devint de plus en plus dure à Kadi-Keui. Les créanciers parlaient de mettre Ismaïl en prison. Le harem, théâtre des querelles journalières du bey et de sa femme, était devenu un véritable enfer domestique. Maleka, après avoir supporté d'abord assez vaillamment ces orages quotidiens, commençait à perdre patience. Heureusement qu'une femme trouve toujours moyen de se tirer d'un mauvais pas. Maleka avait des parents à Constantinople. Quelle est la Turque ou le Turc qui n'entretient pas quelques rapports avec l'un des bienheureux habitants de la métropole? Elle persuada à Ismaïl-Bey qu'en allant trouver un certain cousin à elle, puissamment riche et fort versé dans la politique, elle en obtiendrait infailliblement des secours, peut-être même un emploi qui mettrait pour toujours le bey à l'abri des besoins et des poursuites. Ismaïl, de son côté, ayant quelques motifs de souhaiter l'absence de sa femme, se rendit sans trop de difficultés à ses instances. Un matin donc, la belle Maleka, suivie de sa fille, de deux servantes et d'autant de domestiques mâles, monta sur un mauvais cheval de louage, richement sellé et bridé avec les restes de la défroque équestre de son défunt époux. Elle dirigea son escorte du côté de l'occident, et au bout d'une semaine elle avait franchi les quatre-vingts lieues qui la séparaient de Constantinople.

Après le départ de Maleka, divers incidents qu'il était aisé de prévoir se succédèrent à Kadi-Keui : d'abord la perte définitive du procès d'Ismaïl, qui le replaça de nouveau dans la triste situation de débiteur insolvable où il

se trouvait avant d'avoir épousé sa belle-sœur. Vinrent ensuite les négociations dont l'idée s'était offerte à Ismaïl le jour même où il avait entendu Fatma lui faire sur les bijoux de sa fille de si intéressantes confidences. Un ami des deux familles se présenta chez Fatma ; il lui annonça le départ de Maleka et lui fit entendre que ce départ n'était que le prélude d'une séparation définitive. — Pensez-vous, ajouta l'ami, qu'Ismaïl soit homme à rester longtemps garçon ? — Fatma fit semblant de ne pas comprendre, et l'ami entama l'éloge d'Ismaïl, insistant tour à tour sur ses bonnes qualités et sur les belles propriétés dont un peu d'argent comptant lui assurerait la jouissance ; puis, voyant Fatma affecter toujours la plus parfaite indifférence, il se décida à aborder la question sans plus de détours. — Venons au fait, dit-il ; qu'y aurait-il d'extraordinaire à ce que votre fille épousât Ismaïl ? — Rien d'extraordinaire, je l'avoue, répondit Fatma ; mais je n'y avais jamais pensé, et cette idée me cause quelque surprise... — Un nouvel éloge d'Ismaïl l'interrompit. Fatma l'écouta silencieusement, et le résultat de la conversation fut que la mère consulterait sa fille, que la réponse d'Anifé lui dicterait sa propre conduite. L'ami dut se retirer sans avoir pu pénétrer les véritables intentions de Fatma, mais en définitive assez satisfait.

La réponse d'Anifé ne se fit pas attendre, et cette réponse était de nature à combler tous les vœux d'Ismaïl. Anifé l'acceptait pour époux, et ne mettait qu'une condition à son consentement : c'était que Maleka ne rentrerait jamais sous le toit conjugal ; bien plus, une séparation formelle et judiciaire était impérieusement exigée. Ismaïl n'eut garde de faire d'objections : il se souvint que Maleka lui avait souvent déclaré sa résolution de ne pas se soumettre au partage que subissent d'ordinaire les

personnes de son sexe en Turquie. — Puisque ni l'une ni l'autre ne veut souffrir de rivale, se dit-il, il n'est point à craindre qu'elles se rencontrent, ni que celle-ci vienne me troubler, lorsque je serai avec celle-là. — Quant à la séparation judiciaire, il promit de l'accomplir aussitôt que certains papiers indispensables seraient arrivés de Constantinople ; mais il était décidé à renvoyer indéfiniment la cérémonie, car il lui en eût trop coûté de renoncer à tout droit sur les biens de Maleka.

Pendant les trois ou quatre semaines qui s'écoulèrent entre l'acceptation d'Ismaïl par la petite Anifé et la célébration de leur mariage, les fiancés se virent plusieurs fois, contrairement aux coutumes musulmanes. Ismaïl était l'oncle aussi bien que le futur d'Anifé, et l'oncle ne pouvait pas être exclu de la société de sa nièce. Les entrevues d'Ismaïl et d'Anifé furent employées par celle-ci à établir son pouvoir sur l'esprit du bey. Elle n'oublia aucun des conseils maternels, et elle réussit à se poser dans la pensée de son futur époux comme une jeune fille d'un esprit indépendant et quelque peu singulier, mais entièrement dominée par l'admiration qu'il lui inspirait. Anifé joua ce personnage dans la perfection. Elle était capable de passer des heures entières dans la muette contemplation de son futur, pendant que celui-ci se donnait l'air de ne pas apercevoir ces témoignages d'adoration. Puis, s'il se retournait subitement, et si, rencontrant au passage le regard fixe et éloquent d'Anifé, il s'écriait d'un air passablement fat : — Eh bien ! qu'y a-t-il, ma petite Anifé ? pourquoi me regardes-tu ainsi ? — Alors Anifé simulait un embarras charmant ; elle baissait les yeux, rougissait comme une cerise, et quelques larmes coulaient le long de ses joues. Fatma admirait le savoir-faire de sa fille, et elle s'amusait de ses tours sans savoir qu'à son

âge rien n'est beau que l'innocence; mais l'innocence dans un harem, qui songe à l'y chercher?

Les noces eurent lieu avec tout l'éclat convenable, et il ne fut bruit dans toute la province que des fêtes données à cette occasion. Le contrat fut signé par tous les notables de la ville de Saframbolo; mais ce contrat ne satisfit Ismaïl qu'en partie. Les richesses de la fiancée furent énumérées avec détail; on n'omit de mentionner ni l'argent dont avait parlé la mère, ni les bijoux réservés à la petite; mais la propriété desdits objets demeura à la promise. Celle-ci parut ne rien entendre à ces sortes de transactions. La mère déclara à plusieurs reprises qu'elle n'avait jamais pu faire entendre à sa fille ce que c'était que le droit de propriété; elle persistait à considérer ce qui était à elle comme appartenant à son mari, et c'était précisément pour contre-balancer cette abnégation excessive, que les parents avaient mis tant de soins à séparer les intérêts des conjoints. Ismaïl trouvait ces précautions superflues et déplacées, mais il n'osa pas exprimer trop ouvertement sa manière de voir à ce sujet, et il se consola en réfléchissant qu'une fois marié à l'héritière, il n'aurait plus affaire qu'à un enfant ne voyant que par ses yeux, ne jugeant que par ses lumières, et n'ayant d'autre volonté que la sienne.

II

Le bruit de toutes ces réjouissances parvint jusqu'à Constantinople aux oreilles de Maleka. Elle en ressentit un violent dépit, une indignation acharnée, un désir impérieux de vengeance. Toute rivale lui eût été odieuse, mais elle eût préféré cent rivales à celle que son mari lui donnait. C'était la fille de son ennemie, de la femme qu'elle avait le plus détestée et qu'elle avait fait le plus souffrir. Or, il est des cœurs ainsi faits, qu'ils haïssent par-dessus tout les êtres sur lesquels ils ont exercé leur malice, et le cœur de Maleka était de ceux-là. D'ailleurs l'entrée en scène d'une créature appartenant à une génération en avant de la sienne, semblait presque la reléguer parmi les vieilles femmes, et elle sentait, sans se l'avouer, que non-seulement elle perdrait la partie, mais qu'il serait disgracieux à elle de l'engager. Elle n'était pourtant pas femme à céder sans combattre, et elle résolut d'employer les seules armes qu'elle pouvait manier sans se rendre ridicule : c'est-à-dire de laisser l'amour de

côté, et de ne mettre en avant que sa dignité de femme et de bienfaitrice, l'ambition et l'intérêt.

Peu de jours après son mariage avec Anifé, Ismaïl reçut une lettre de Maleka. Une déclaration de rupture, motivée par ce second mariage conclu malgré sa résolution bien connue de ne souffrir aucun partage des droits d'épouse, — un avis relatif aux démarches commencées en faveur du bey, qu'elle avait habilement conduites, mais qui ne pouvaient réussir qu'à la condition d'être bien continuées, — tels étaient les deux points essentiels de la lettre, qui produisit un grand effet sur l'esprit du faible Ismaïl. La réponse du bey fut conçue dans les termes les plus caressants : la promesse d'épouser Anifé lui avait été arrachée par la poursuite de ses créanciers ; il souffrait de vivre en quelque sorte sous la dépendance d'une enfant, lui qui était habitué à placer sa confiance dans une femme intelligente et dans une amie sûre. Quant à ses affaires de Constantinople, il préférait s'en rapporter aveuglément à la générosité de Maleka, et il ne perdait pas l'espoir de rentrer, grâce à sa bienveillante intercession, dans la plus complète indépendance.

Maleka ne répondit pas ; connaissant les dispositions d'Ismaïl, elle n'avait plus à parler, elle voulut agir. Un ami, sur lequel la femme délaissée du bey exerçait une grande influence, partit presque aussitôt de Constantinople pour Kadi-Keui, avec la mission de se procurer quelques papiers dont Maleka avait besoin pour vendre la plus belle de ses propriétés. Cet ami était fort peu scrupuleux en fait de morale et très-habile à bien servir les mauvaises causes. Outre sa mission officielle, il en avait une secrète qu'il est inutile de préciser, car on va le voir à l'œuvre.

Selim-Effendi (c'était son nom) se présenta un matin

chez Ismaïl de la part de Maleka. Il fut aussitôt accablé de questions. — Que fait Maleka? que dit-elle de moi? Est-elle encore bien courroucée?...

— Maleka se porte à merveille, répondit Selim, et elle est si belle, que, ma foi, un pacha de ma connaissance serait bien tenté de la prendre pour femme. — Cette réponse si habilement calculée détermina tout de suite chez Ismaïl un mouvement de jalousie qu'il ne sut point dissimuler.

— La pacha l'a-t-il vue? demanda-t-il.

— Il l'a vue, répondit Selim; vous savez que Maleka n'aime point à garder son voile : elle prétend que cette mode ne sied qu'aux vieilles femmes. Quand elle se considérait comme votre épouse, elle y mettait un peu plus de façon; mais maintenant que vous lui avez rendu sa liberté, elle en fait usage.

Ismaïl s'emporta; il prétendit que son second mariage ne nuisait en rien au premier. Selim lui donna raison, tout en regrettant que sa femme ne partageât pas sa manière de voir sur ce point délicat. Il finit par engager le bey à laisser Maleka se conduire comme elle l'entendrait, et l'on se mit à parler d'affaires. — Maleka, dit Selim, voyait tout lui réussir. Elle était au moment de conclure un marché magnifique avec un riche étranger, un Franc, un chrétien catholique qui désirait s'établir en Asie et y fonder une colonie agricole. On lui avait parlé des terres de Maleka; celle-ci en avait demandé un prix fort élevé, vingt mille piastres, et l'étranger n'avait pas fait la moindre objection. Il avait été convenu que la moitié de la somme serait payée lors de la signature du contrat, et l'autre moitié lors de la prise de possession par l'acquéreur. Il ne s'agissait plus maintenant que de se procurer les documents nécessaires à la transmission des droits de

propriété, le consentement par écrit d'Ismaïl et des tenants, fermiers, etc.— Ismaïl songea bien à oublier dans le consentement qu'on lui demandait quelque formalité qui pût invalider à l'avenir les droits de l'étranger; mais il avait affaire à forte partie, et Selim-Effendi lui déclara que la vente devait être parfaitement régulière, ou ne pas avoir lieu du tout.

Ceci convenu, Selim-Effendi questionna Ismaïl sur sa nouvelle épouse.

— Il court d'étranges bruits sur votre mariage, lui dit-il en souriant, et, si ces bruits sont fondés, Maleka devrait vous plaindre plutôt que vous condamner.

— Et que dit-on? s'écria Ismaïl.

— Oh! des choses absurdes sans doute; mais enfin l'on prétend que votre épouse s'est emparée de vous par des moyens peu orthodoxes, indignes d'une bonne musulmane.

— Que signifie cela? dit Ismaïl interdit. Que voulez-vous dire par des moyens peu orthodoxes?

— Je veux dire que le diable s'en est mêlé, et que votre femme est tant soit peu sorcière. On affirme, par exemple, qu'elle est singulièrement laide, que vous-même l'avez trouvée telle pendant plusieurs années, et qu'au moyen de certains philtres, charmes et enchantements, elle vous a si bien ensorcelé, que vous avez fini par la trouver charmante. Aujourd'hui même, chacun parle de la laideur de votre femme et de votre fatal aveuglement. En vérité, je ne fais que vous répéter en ami fidèle et dévoué ce que j'ai entendu sur votre compte, puisque moi-même je n'ai pas aperçu votre Anifé, et je suis, pour ma part, assez disposé à croire que si vous la trouvez jolie, elle doit l'être en effet.

Ismaïl écoutait Selim bouche béante. Il se souvenait

que la beauté d'Anifé ne l'avait frappé qu'un certain jour, et qu'il avait eu quelque peine à s'expliquer le changement soudain survenu dans sa personne. Il se peut que, s'il fût entré en possession de l'argent et des bijoux réservés à sa femme par contrat de mariage, il n'eût pas hésité à proclamer sa beauté de bon aloi; il se peut encore que, si Maleka n'eût pas été sur le point de toucher vingt mille piastres, il eût repoussé avec dédain les perfides insinuations de Selim-Effendi; mais le déboire éprouvé par Ismaïl, le mécontentement qu'il avait ressenti depuis le mariage, chaque fois qu'il avait essayé d'obtenir d'Anifé la remise de ses bijoux, la brillante auréole au milieu de laquelle Maleka apparaissait à son imagination, — tout enfin semblait en ce moment conspirer contre la fille de Fatma.

— Et de qui tenez-vous tout cela? demanda Ismaïl après un long silence.

— De tout le monde, répondit Selim; et si j'étais aussi superstitieux que vos voisins, je dirais que c'est l'art diabolique de votre femme qui empêche la vérité de pénétrer jusqu'à vous.

— Cela est étrange en effet, reprit Ismaïl. Comment faire? comment vérifier la chose? Selim-Effendi, vous êtes mon ami, n'est-ce pas?

— Pouvez-vous en douter?

— Écoutez-moi, Selim; vous êtes franc et vous êtes brave; voyez ma femme, et dites-moi ce qui en est.

— Je le veux bien; disposez de moi comme vous l'entendrez. Voyons, comment nous y prendrons-nous?

— D'abord, je vous présenterai à elle comme mon ami d'enfance, un peu mon parent, un frère d'adoption, devant qui elle n'a pas besoin de se voiler.

— Très-bien, je feindrai même pour elle une admi-

ration sans bornes, mais promettez-moi de ne pas être jaloux.

— Non, non, soyez tranquille; ayez l'air amoureux, si vous le pouvez et si vous le jugez utile à l'accomplissement de nos projets.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous tirer de l'abîme où je vous vois plongé.

— Ah! oui, un abîme! un affreux abîme!

Et le sensible Ismaïl, qui songeait d'un côté aux richesses d'Anifé et de l'autre aux vingt mille piastres près de tomber dans la poche de Maleka, fut au moment de verser des larmes.

La présentation eut lieu le jour même. Anifé, qui connaissait les rapports de Selim-Effendi et de Maleka, et qui n'eût pas été fâchée d'enlever cet adorateur à sa rivale, fut charmante pour Selim. Contrairement à ses habitudes de réserve excessive, elle ne s'occupa guère de son voile, qu'elle laissa flotter sur ses épaules, mettant à découvert un minois moins régulier que celui de Maleka, mais plus frais, et qui, au total, n'avait pas besoin de sorcellerie pour plaire. Selim en fit l'aveu à Ismaïl, et déclara que si Anifé possédait légitimement ce visage-là, il n'y avait pas à lui reprocher de machinations.

— C'est là qu'est la question, observa judicieusement Ismaïl, et on eût pu penser qu'il n'abandonnait pas sans regrets l'hypothèse de Selim-Effendi.

Ce vœu secret en dit assez sur le bonheur domestique dont jouissait Ismaïl-Bey. Nous connaissons déjà quelque chose du caractère d'Anifé, et nous savons à quel instinct elle obéissait quand elle se prétendait fascinée par son fiancé. Ce que nous n'avons pas dit, c'est que la petite ressentait véritablement la passion qu'elle avait d'abord simulée. Oui, Anifé était éprise d'Ismaïl. Ce n'était pas

un amour pur, constant, dévoué, tel qu'il peut résulter de la conformité des caractères, de l'estime et de la confiance mutuelles entre deux êtres destinés à descendre ensemble le courant de la vie : c'était une fantaisie, un entêtement, une espèce de défi jeté au sort, car Anifé sentait bien qu'elle n'était pas aimée, et elle eût donné tout le sang de son corps pour acquérir la conviction contraire, ne fût-ce que pour une minute. Cet amour acharné et nullement payé de retour aigrissait le caractère d'Anifé. Jamais elle n'avait aimé ni la contrariété ni la contradiction ; mais, depuis son mariage, l'une et l'autre lui étaient devenues insupportables. Elle émettait les pensées et les opinions les plus étranges, et sitôt qu'on y trouvait à redire, elle les soutenait et les défendait avec une ardeur qui eût fait d'elle en d'autres circonstances une véritable martyre de sa foi. Les servantes ne savaient plus comment la satisfaire : elle leur donnait cent ordres contradictoires, et si l'une d'elles essayait de se justifier ou seulement de s'excuser, c'était par des accès de rage, des torrents d'injures et quelquefois des coups qu'elle lui répondait.

Quelques-unes de ces servantes étaient d'anciennes esclaves attachées à la maison du bey, et les deux plus jeunes et plus alertes avaient passé quelques années au service de Maleka. Selim-Effendi eut avec l'une d'elles un entretien, et, le lendemain même de cette conférence mystérieuse, la servante se présenta à Ismaïl pour lui demander son congé.

— Et pourquoi veux-tu nous quitter? dit le bey.

— Je désirerais que votre seigneurie me permît de ne pas m'expliquer là-dessus.

— Je t'ordonne au contraire de ne me rien cacher. Anifé t'a querellée?

— Oh ! effendi, elle ne fait que cela du matin au soir,

et je ne quitterais pas votre maison pour un pareil motif; mais il y a des choses qu'une bonne musulmane ne peut voir sans mettre son âme en péril, et je désire m'en aller sans en dire davantage.

Ismaïl fit quelques pas en arrière, comme s'il eût vu un serpent se dresser sous ses pieds. Surmontant bientôt cette faiblesse indigne d'un Osmanli, il se rapprocha de la servante, et lui dit : — Voyons, Lia, de quoi s'agit-il ? Parle-moi franchement. Qu'as-tu vu dans Anifé qui éveille tes scrupules religieux ?

— Ah ! si votre seigneurie savait ! Votre seigneurie a-t-elle remarqué *Elmas?*

— Quoi ! le chat d'Angora ?

— Le chat... d'Angora !... Oh ! effendi !

— Qu'y a-t-il ? Ne serait-ce pas réellement un chat d'Angora ?

— J'ignore ce qu'il est et ce qu'il n'est pas ; mais si votre seigneurie entendait comme moi *Anifé-Kanum* * parler au prétendu chat !... Tous les soirs elle s'enferme une heure avec lui. Avant-hier, me trouvant dans la chambre d'à côté, je l'entendis qui causait d'une voix toute douce, oh ! bien différente de sa voix ordinaire... « Bel Elmas, disait-elle, mon gentil seigneur, pourquoi ne me regardez-vous pas aujourd'hui ? Aurait-on le malheur de vous déplaire ? Que faut-il que je fasse pour obtenir mon pardon ?... » Et figurez-vous mon effroi, noble seigneur, lorsque j'entendis... ah ! mais, j'entendis, aussi distinctement que je m'entends moi-même en cet instant, une petite voix flûtée, pas de beaucoup plus grosse que celle d'un véritable chat, dire : « Anifé, je ne suis pas con-

* *Kanum* est le titre que l'on donne généralement aux femmes des beys et des nobles. *Anifé-Kanum* se traduirait « madame Anifé. »

tent de vous, parce que... » Et là-dessus je me sauvai à toutes jambes, croyant avoir le diable à mes trousses. N'y a-t-il pas là de quoi mourir cent fois de frayeur, noble effendi ? Oh ! depuis ce jour-là, je ne peux plus le voir, ce prétendu chat, sans trembler comme une feuille, et de plus je crains qu'il ne se doute de quelque chose, car il me regarde avec des yeux qui lancent des étincelles... Oh ! laissez-moi partir, noble effendi, je vous en conjure.

— Ceci est grave, très-grave même, répondit Ismaïl, qui n'était guère plus rassuré que la servante ; mais si je suis entouré de démons et de maléfices, j'ai plus que jamais besoin de serviteurs fidèles. Que deviendrais-je, si elle remplissait ma maison de sorciers et de sorcières déguisées ? Non, non, Lia, il faut rester et m'aider à déjouer ses trames affreuses... Et n'as-tu pas observé autre chose ?

La servante ne demandait pas mieux que de voir se prolonger l'interrogatoire. Munie des instructions de Selim, elle répondit en conséquence. Son but était de faire naître dans l'esprit du bey des doutes sur la jeunesse et la beauté d'Anifé. Elle assura gravement à Ismaïl que sa maîtresse s'enfermait chaque matin dans un cabinet où elle se faisait servir à déjeuner un poulet cru, et que le sang tout chaud de l'animal servait à ses ablutions. Elle ajouta qu'avant d'avoir fait sa toilette, Anifé ressemblait à une femme de soixante ans, et qu'il lui suffisait de quelques soins donnés secrètement à sa personne pour paraître fraîche et resplendissante. Le fait est que la toilette d'Anifé, sans rien emprunter à la magie, était cependant dirigée par la science des cosmétiques, que la jeune femme avait apprise d'une vieille Juive, jadis au service de sa mère. La Juive, pour donner plus d'autorité à ses recettes, les formulait en termes cabalistiques ; là se bor-

nait toute sa sorcellerie. Quoi qu'il en soit, Ismaïl écouta très-sérieusement les bavardages de la servante, obtint d'elle la promesse de rester à son service, et la congédia, pleinement convaincu de la nature diabolique de sa jeune épouse.

Pendant qu'Ismaïl délibérait s'il ne quitterait pas tout de suite Anifé pour aller rejoindre Maleka et ses vingt mille piastres, le rusé Selim ne perdait pas son temps. Autorisé à faire la cour à la femme d'Ismaïl, il trouvait le jeu amusant et n'était pas fâché de le faire durer. Dans ses nombreux entretiens avec Anifé, il parvint aisément à lui faire entendre qu'il connaissait tous ses griefs contre son mari, qu'il la plaignait de toute son âme, qu'Ismaïl lui paraissait plus fou encore que criminel, et qu'elle possédait en lui, Selim-Effendi, un ami dévoué prêt à lui rendre justice. Anifé ne pouvait rester complétement insensible à ces protestations de dévouement. Écoutant avec délices les flatteries que lui prodiguait l'effendi, elle oubliait sans trop de peine que cet admirateur passionné n'était pas son mari. — Tout va bien, disait Selim à Ismaïl; ta femme me regarde comme un meuble de la maison, et je ne doute pas qu'elle ne se départe un de ces jours de ses précautions pour cacher son visage à de certaines heures.

— Et de quoi parlez-vous donc pendant les longues heures que vous passez ensemble? demandait Ismaïl, qui ne comprenait guère que l'on pût causer aussi longuement et aussi paisiblement avec son irascible moitié.

— Oh! d'abord, nous disons du mal de toi, et c'est un sujet de conversation dont ta femme ne se montre jamais fatiguée.

— Mais, que peut-elle dire de si long?

— Bon, tu crois que le mal que l'on peut dire de toi

est bientôt épuisé? Non pas, non pas, détrompez-vous, seigneur. Ne te disputes-tu pas tous les jours avec ta femme? Eh bien, elle me conte chacune de vos querelles; viennent ensuite les commentaires sur ton naturel et sur le sien, puis les lamentations, puis le tableau de ce qu'elle eût été avec un mari plus aimable.

— Mon pauvre Selim, que tout cela doit t'ennuyer.

— Ce n'est pas bien amusant, sans doute, mais j'ai constamment mon but devant les yeux, et ce but étant de te rendre service, je ne me rebuterai pas avant de l'avoir atteint.

— Que d'obligations je t'aurai, mon ami! Persévère, oh! persévère, je t'en supplie.

— Sois tranquille.

Quelques jours après cette conversation, Selim-Effendi entra, sombre et recueilli, dans le salon du bey : — Ismaïl, lui dit-il d'un ton solennel, as-tu du courage?

— En doutes-tu? répondit Ismaïl, déjà pâle.

— Dès le début de cette triste affaire, je t'ai trouvé ferme et résolu, mais tu pouvais conserver au fond du cœur l'espoir de ne pas être appelé à accomplir le plus pénible des sacrifices. Moi-même, je répugnais à ajouter pleinement foi à d'aussi affreuses accusations, et je me flattais toujours que tout s'éclaircirait à ta satisfaction et à la mienne aussi. Aujourd'hui, hélas! tout espoir m'abandonne. Comment supporteras-tu...?

— Je supporterai tout, s'écria Ismaïl; mais parle, de grâce!

— J'ai vu ta femme.

— Tu l'as vue! C'est-à-dire que tu l'as vue sous son véritable aspect; eh bien?

— Eh bien! mon ami, ceux qui affirment que ta femme est naturellement laide, bossue, qu'elle n'a ni un

cheveu sur la tête, ni une dent dans la bouche, qu'elle est jaune, ridée (on va même à la prétendre borgne et à soutenir qu'elle est centenaire), ceux-là exagèrent grandement. Ta femme peut tout au plus être considérée comme laide; pour jeune, elle l'est certainement; ses traits sont insignifiants plutôt qu'irréguliers; son teint est terne; mais ce que je puis t'annoncer avec certitude, c'est qu'elle ne ressemble guère à la fraîche et splendide Anifé que j'ai vue à tes côtés, et que toi-même tu vois tous les jours.

— En voilà bien assez! repartit Ismaïl; mais comment as-tu réussi à la surprendre?

— Tu m'avais dit qu'en sortant du bain, elle avait coutume de s'enfermer dans son laboratoire, où tu supposais qu'elle recompose sa beauté. Je me suis placé dans une chambre bien éclairée qu'elle devait traverser pour arriver à son cabinet. Quand elle parut, je m'approchai d'elle, et, feignant d'avoir quelque chose d'important à lui communiquer, je la forçai de m'entendre. Elle tenait son voile soigneusement baissé; mais, comme elle ne m'avait pas accoutumé à tant de réserve, je lui en fis des reproches en plaisantant, puis j'écartai un côté de son voile, et ce que j'ai vu me suffit.

— Et que dit-elle?

— Elle parut d'abord inquiète et irritée, mais je dissimulai si bien ma surprise, je gardai si imperturbablement mon sang-froid, qu'elle demeura convaincue que je n'avais rien vu; je continuai à la quereller sur son entêtement à me cacher ses traits, et j'allai même jusqu'à feindre de croire qu'elle se fardait, et qu'en faisant fondre les couleurs étendues sur ses joues, la chaleur de son bain nuisait à sa beauté. J'ajoutai que c'était un effet assez commun, et qu'il fallait une dose de coquetterie plus

qu'ordinaire pour s'obstiner ainsi à le cacher. — Oui, oui, c'est cela, dit-elle, enchantée de ma supposition; la vapeur du bain me rend aussi rouge qu'une écrevisse, et je n'aime pas à me montrer ainsi. — Allons, répondis-je, je veux bien vous pardonner cet excès de défiance, mais j'espère que vous ne me traiterez pas toujours avec cette rigueur et que vous douterez moins de l'admiration que vous m'inspirez. Là-dessus, je lui permis de s'échapper, et me voici. Maintenant que vas-tu faire?

— Partir à l'instant même pour Constantinople, me jeter aux pieds de Maleka et en obtenir mon pardon. Tu m'accompagneras, tu m'aideras à plaider ma cause, car tu as vu dès le premier jour combien il me tardait de me réunir à la véritable compagne de mes jours.

— Mon cher Ismaïl, je ne t'accompagnerai pas, et je resterai ici, au moins pour quelque temps. J'ai quelques affaires que je ne suis pas parvenu à arranger à ma satisfaction, et d'ailleurs, si je partais avec toi, la famille d'Anifé en conclurait que c'est moi qui t'enlève à ta nouvelle épouse. On connaît mon amitié pour Maleka, et on me prendrait pour son émissaire; on m'accuserait d'être venu troubler le bonheur de ton ménage : je resterai donc quelque temps, je déclamerai contre ton départ, contre l'abandon dans lequel tu laisses ta jeune femme, et je te tiendrai au courant de tout ce qui se machinera contre toi; car, tu dois t'y attendre, Anifé et ses parents ne négligeront rien pour tirer vengeance de l'affront que tu leur prépares. Je te serai beaucoup plus utile ici qu'à Constantinople, où tu trouveras dans le cœur même de Maleka le plus puissant des auxiliaires.

Ismaïl ne fut qu'à demi satisfait de ces excuses, mais il cacha ses soupçons d'autant mieux que Selim-Effendi était un rival tout aussi redoutable à Constantinople qu'en

province, et Ismaïl ne l'ignorait pas. Le jour même, le bey quitta le village sous prétexte de se rendre à Saframbolo, chez un de ses amis qui l'avait invité à une partie de chasse; mais, à une heure de Kadi-Keui, il tourna bride et prit la route de Constantinople, où il arriva aussi promptement que sa maigre monture le lui permit.

III.

Pendant deux jours, Anifé attendit son mari sans se douter de rien; mais dans la matinée du troisième, un de ses parents qui revenait d'une petite ville située à une journée de Kadi-Keui, sur la route de Constantinople, raconta à un domestique comment il avait rencontré son maître à l'entrée de la ville, et comment celui-ci lui avait dit qu'il se rendait à la capitale. Le domestique, étonné, s'empressa de communiquer la nouvelle à une des servantes d'Anifé, et ce fut ainsi qu'Anifé elle-même connut sa destinée.

Le premier choc lui causa une attaque de nerfs. Anifé était réellement violente et passionnée. Malgré ses fréquentes disputes avec son mari, jamais l'idée d'une séparation ne s'était présentée à son esprit, et ce n'était pas seulement une séparation qui la frappait à cette heure : c'était un abandon complet, prémédité, accompli; c'était un malheur affreux et une injure sanglante. La pauvre petite en fut véritablement malade, d'autant plus que son

état de grossesse assez avancé rendait son système nerveux plus irritable et moins ferme qu'en toute autre circonstance. Sa mère, son père d'adoption et toute sa famille accoururent auprès d'elle et lui donnèrent des soins empressés.

Selim-Effendi, qui habitait la maison même d'Ismaïl, dut se contenter d'abord d'apprendre par la bouche des servantes les nouvelles alarmantes qui couraient sur la santé de leur jeune maîtresse. Au bout de quelques jours pourtant, il fut introduit auprès de Fatma, qui espérait apprendre de lui quelque chose touchant son ancien beau-frère, devenu son gendre. Elle n'apprit cependant que ce que Selim jugea opportun de lui faire savoir. — Ismaïl était complétement enchaîné aux pieds de Maleka et ceux qui comme lui, Selim, avaient été témoins de cette fascination extraordinaire exercée par une femme déjà d'un certain âge sur un jeune homme tel qu'Ismaïl, ne pouvaient se défendre de penser qu'il n'y eût là quelque chose de surnaturel. Dès sa première entrevue avec Ismaïl, il avait été frappé de l'enthousiasme avec lequel il lui parlait de Maleka, des regrets qu'il n'essayait même pas de dissimuler, et il avait compris avec douleur que la chaîne n'était pas rompue. Selim-Effendi croyait bien que Maleka avait rallumé le feu mal éteint dans le cœur d'Ismaïl par quelque artifice cabalistique. Dès lors les regrets d'Ismaïl étaient devenus insupportables, et il avait fini par y céder.

Anifé avait parlé dans ses heures de fièvre et de délire; le nom de Selim-Effendi s'était trouvé souvent sur ses lèvres comme celui d'un ami qui l'avait plus d'une fois engagée à se tenir en garde contre la perfidie de son mari. Aussi Fatma désirait-elle s'assurer par elle-même du degré de confiance que cet avis méritait. D'abord Selim ne lui plut guère; c'est ce que l'effendi comprit sans peine.

Il avait l'habitude d'arrêter son regard sur les yeux de la personne avec laquelle il causait, de manière à lire jusque dans ses plus secrètes pensées, et ce regard interrogateur restait impénétrable. Selim, s'étant bien vite rendu compte de l'impression défavorable qu'il produisait, eut recours, pour la contre-balancer, au moyen le plus sûr d'inspirer la confiance, à la flatterie.—Ismaïl devait être aussi téméraire que maladroit, dit-il, pour se mettre en hostilité avec une famille aussi puissante que celle d'Anifé, avec des parents aussi tendres et avec des personnes assez habiles pour le réduire au désespoir. Il craignait beaucoup pour lui depuis qu'il le voyait en train de s'attirer l'inimitié du kadi et de son épouse. Sans doute leur générosité tempérerait les effets de leur indignation; mais un mot de leur bouche suffisait pour le perdre, et auraient-ils l'héroïsme de ne pas prononcer ce mot? — Il continua quelque temps sur ce ton, affirmant que l'épouse délaissée n'était pas tout à fait à plaindre, tant qu'il lui resterait l'appui et l'affection d'une mère telle que la sienne, — et mille autres choses qui effacèrent complétement les préventions conçues d'abord par Fatma. Celle-ci se retira, après une conversation qui dura plus d'une heure, convaincue que sa fille possédait en Selim un ami précieux, et se promettant de ne rien décider sans l'avoir préalablement consulté.

La maladie et la reclusion d'Anifé prirent fin quelques jours après cet entretien, et Selim fut de nouveau admis auprès de la jeune femme. Il la trouva fort changée, amaigrie, abattue, pâle, mais toujours assez jolie pour qu'il ne jugeât pas nécessaire de rejoindre Ismaïl. Il s'établit donc auprès d'Anifé en qualité de consolateur; seulement, comme il redoutait la colère jalouse de Maleka, il lui écrivit qu'il restait auprès de sa rivale pour exécuter les ordres qu'elle lui transmettrait à son égard. Il lui parla

de la grossesse d'Anifé, et parut craindre que la naissance d'un fils ne ramenât le volage Ismaïl auprès de sa seconde moitié. Maleka prit feu à cette nouvelle; elle-même n'avait pas eu d'enfant de son second mariage, et la stérilité est considérée en Orient comme une chose honteuse, une faute impardonnable. La pensée que sa rivale pouvait avoir sur elle un si grand avantage la mit en fureur, et elle écrivit à Selim de commencer la guerre et de la poursuivre par tous les moyens. Elle lui donnait en même temps l'adresse d'une vieille Grecque, remplissant dans la ville de Saframbolo les fonctions de sage-femme, et pratiquant sous ce titre la plus affreuse industrie, celle de hâter la naissance et la mort des enfants qu'on avait intérêt à faire disparaître. « Il est possible, disait Maleka, que les chagrins dont Anifé a été atteinte dans ces derniers temps amènent une fausse couche, ce qui serait maintenant l'événement le plus heureux que vous pussiez m'annoncer; mais si ma mauvaise étoile triomphe de ces agitations en dépit de la santé délicate d'Anifé, il faudra recourir aux grands moyens. Je ne suis pas tout à fait la dupe des prétextes que vous me donnez sur votre séjour prolongé auprès d'Anifé, et je sais fort bien à quoi m'en tenir là-dessus; mais je ne vous en ferai pas de reproches, si vous me servez fidèlement dans cette circonstance. Si au contraire vous me sacrifiez à vos nouvelles amours, si j'apprends qu'Anifé est mère d'un enfant vivant, je ne vous le pardonnerai de ma vie, et vous savez que je suis aussi implacable dans ma haine que constante dans mon amitié. »

Selim ne fut pas aussi mécontent de cette lettre qu'on aurait pu le penser. Sa plus grande inquiétude était que Maleka ne découvrît son goût pour Anifé, et qu'elle ne lui en voulût mortellement. La glace était rompue, l'abîme franchi; Maleka savait tout, et elle se montrait dis-

posée à l'indulgence, pourvu qu'il lui rendît un léger service qui n'éveillait dans sa conscience obscurcie aucun scrupule. Selim alla donc, ainsi que le lui ordonnait Maleka, trouver la Grecque, et il eut avec elle un entretien mystérieux qui se termina par un infâme marché. Seulement la vieille mégère le pria de songer aux inconvénients que pouvait avoir pour elle, et qui plus est pour lui, la mort violente du petit-fils d'un kadi, dans le cas où le fait serait ébruité. On pouvait, sans s'exposer aux mêmes dangers, faire disparaître l'enfant et lui laisser la vie, puisqu'en supposant que la chose fût découverte, il serait aisé de reproduire l'enfant, et de jurer qu'on l'avait enlevé conformément à des ordres émanés du père. Selim se rendit à ses arguments, car lui-même ne se souciait pas de pousser la chose plus loin que cela n'était absolument nécessaire, et il n'était pas fâché d'ailleurs de garder entre ses mains une menace vivante à opposer à Maleka, dans le cas où celle-ci s'aviserait plus tard de lui faire expier sa fantaisie pour Anifé. — Je lui ferai croire que l'enfant est mort; mais si jamais elle se tourne contre moi, je l'informerai que je puis en opérer la résurrection, et ce sera un frein avec lequel je l'empêcherai de se cabrer.

La vieille Grecque devait être appelée auprès d'Anifé au moment critique, car c'était elle-même qui avait reçu dans ses bras la mère d'Anifé lors de son entrée dans cette vie de douleurs. Il fut convenu qu'elle se procurerait pour l'occasion le cadavre d'un enfant mort-né. Profitant du moment où l'on s'empresserait autour de la jeune mère épuisée, elle donnerait le nouveau-né à sa suivante, qui l'emporterait en cachette, puis lui substituerait le petit cadavre. L'enfant serait transféré dans un village éloigné et mis en nourrice auprès d'une pauvre femme que

la vieille Grecque se chargeait de prendre à gages, et qui ne serait connue que d'elle et de Selim. La Grecque reçut dès lors une somme assez ronde, et Selim lui en promit une plus considérable encore lorsque l'affaire serait terminée ; puis ils se quittèrent en se promettant de ne plus se revoir avant le moment fatal, et de paraître toujours complétement étrangers l'un à l'autre.

Cependant Selim ne quittait presque plus Anifé, et cette assiduité affaiblissait considérablement l'intérêt que l'on avait porté d'abord à la pauvre délaissée. Ce n'est pas que la morale soit bien sévère en Asie, et que l'on considère comme un grand crime chez une femme mariée, surtout si son mari l'a quittée, d'avoir des yeux et un cœur pour un étranger ; mais on plaisantait et on riait en voyant toujours Selim à côté d'Anifé, et quand on rit, on n'est guère disposé à s'apitoyer.

Le temps des couches étant arrivé, Anifé quitta Kadi-Keui pour passer ce moment critique dans la maison de sa mère à Saframbolo. La Grecque fut appelée ; elle soigna la malade, reçut entre ses bras un charmant petit garçon qu'elle glissa dans une de ses manches, en même temps qu'elle tirait de l'autre un petit cadavre déjà raide ; bref, elle exécuta fidèlement la scène convenue à l'avance avec Selim. L'artifice eût été facilement découvert par des yeux plus clairvoyants que ne l'étaient ceux des parents d'Anifé ; mais le kadi et les autres membres de la famille n'en savaient pas long sur ces matières non plus que sur beaucoup d'autres. On se récria, on leva les yeux et les mains au ciel, on pleura, on se désola ; personne pourtant ne se désola d'aussi bon cœur que la pauvre Anifé, qui avait cru voir dans cet enfant un moyen de ramener le volage Ismaïl. — Tout me manque donc à la fois ! s'écria la pauvre femme ; je n'aurai donc jamais per-

sonne qui m'aime et que je puisse aimer! Tout à l'heure je souriais à mes tortures. Ah! qu'elles me semblent affreuses maintenant que je sais qu'elles ne me rapporteront rien!

Et elle sanglotait, elle tombait en faiblesse, elle était si mal, que ses parents oublièrent bientôt l'enfant mort pour ne s'occuper que d'elle, ce dont la vieille Grecque fut très-satisfaite, car elle sentait bien que son imposture ne pouvait supporter l'examen. Aussi s'adressa-t-elle à l'aïeule du kadi, tombée en enfance, pour lui demander si elle ne jugeait pas convenable qu'elle emportât le pauvre petit, afin d'enlever à la mère ce triste spectacle. L'idiote, qui n'avait rien compris, fit pourtant un signe de tête qui pouvait passer pour un assentiment auprès de ceux-là du moins qui ignoraient son état de paralysie et le perpétuel branlement de tête qui en était le résultat. Satisfaite de ce consentement tacite, la Grecque gagnait déjà la porte, lorsque Anifé, revenant à elle, s'écria qu'elle voulait voir ce qui lui restait de son enfant, et elle prononça ces mots d'un ton si décidé, que ses parents, peu accoutumés d'ailleurs à lui résister, n'osèrent s'opposer à sa volonté. On fit signe à la Grecque de rester et de s'approcher du lit. La vieille, voyant que la famille ne se prêtait pas sans regret au désir d'Anifé, crut pouvoir hasarder une objection. — Taisez-vous et donnez-moi mon enfant, s'écria Anifé, devenue rouge de colère; avez-vous peur qu'on ne vous accuse de l'avoir tué? — — Ces mots glacèrent la vieille, qui s'approcha du lit de la malade et lui présenta en tremblant son petit mort. Anifé s'en empara comme d'un trésor, et le tint à deux mains devant elle. Chose étrange! on s'attendait à la voir dévorer de caresses ces restes inanimés, et maintenant qu'elle le tenait dans ses bras, on ne lisait plus sur

ses traits qu'un dégoût insurmontable et une terreur presque surnaturelle.

— Est-ce donc là mon enfant? dit-elle enfin. Est-ce là l'enfant qui tout à l'heure se débattait dans mon sein, qui déchirait mes entrailles, et que j'appelais de tous mes vœux? — Et s'adressant directement au petit cadavre : — Est-ce bien toi, dit-elle encore, qui m'as tant fait souffrir, et que j'aimais tant? Est-ce toi dont les moindres mouvements me causaient naguère des douleurs inouïes et une exquise volupté?

Et elle remuait l'un après l'autre les membres raides de l'enfant, elle lui touchait les joues et la poitrine avec autant d'indifférence que si elle eût tenu une poupée d'Allemagne. — Raide! disait-elle, froid!... Et c'est là mon enfant? reprit-elle en se tournant vers la vieille. — Et comme celle-ci ne trouvait rien à répondre, elle adressa la même question à sa mère et aux divers membres de sa famille réunis autour d'elle. — Pouvez-vous me jurer que c'est là mon enfant? L'avez-vous vu avant qu'il mourût? l'avez-vous vu mourir?

Pour la première fois depuis le commencement de cette scène, une ombre de doute traversa l'esprit de tous les assistants. Fatma avait aperçu le petit lorsque la vieille s'en était emparée, et il lui avait semblé bien portant. Personne n'avait assisté à sa mort. Pas une voix ne s'éleva dans ce moment pour répondre à la singulière question d'Anifé. On n'avait aucun motif de soupçonner la sage-femme. La vieille sorcière n'en comprit pas moins qu'elle ne devait pas laisser sans réponse les paroles d'Anifé. — Je ne m'offense pas de ces doutes, dit-elle d'un air doucereux et patelin : je compatis aux douleurs d'une mère, et je comprends qu'elle s'efforce de leur donner le change; mais ma réputation est assez bien établie,

grâce à Dieu, et rien dans tout le cours de ma longue vie n'a donné prise à de pareilles accusations. Je voudrais de tout mon cœur partager les doutes de la noble Anifé; tout ce que je puis dire en vérité (le cœur me saigne de détruire en elle cette illusion qui endort ses regrets), tout ce que je puis dire, c'est que cet enfant est bien celui que j'ai reçu au sortir de son sein.

Les assistants s'entre-regardaient, ne sachant que répondre; mais la jeune mère paraissait n'avoir rien entendu des discours de la vieille. Elle poursuivait son muet examen du cadavre, et secouait la tête sans mot dire. Tout à coup l'exaltation qui l'avait soutenue jusque-là sembla s'éteindre brusquement. Ses joues devinrent d'une pâleur livide, ses traits se décomposèrent; le petit mort roula sur le plancher, et Anifé tomba à la renverse sur ses oreillers, en proie à d'affreuses convulsions. Sa mère et une parente s'empressèrent autour d'elle, et la vieille Grecque profita de ce moment de confusion générale pour s'esquiver avec son fardeau. On ne s'occupa plus d'elle, et on ne s'aperçut de sa disparition qu'une heure après l'évanouissement d'Anifé. On envoya aussitôt chez la sage-femme, et on la trouva vaquant paisiblement à ses affaires, tandis que les restes du pauvre enfant étaient enfermés dans un petit coffre en sapin qui s'était trouvé, on ne sut comment, prêt pour la circonstance. Les serviteurs du kadi voulaient le remporter au logis en attendant l'heure des funérailles; mais la vieille s'y opposa, déclarant que la vie de la jeune mère serait compromise, si on lui remettait sous les yeux ce désolant spectacle. — Lorsque tout sera prêt pour l'enterrement, ajouta-t-elle, on viendra chercher le coffre, que je livrerai de grand cœur; jusque-là il ne faut pas songer à le rapporter à la maison du kadi. — Les domestiques, qui

ignoraient les soupçons de leur maîtresse, n'osèrent insister, et s'en retournèrent rendre compte à celle-ci du résultat de leur expédition. On craignait de nouvelles démonstrations de fureur de la part d'Anifé : mais on eût dit que la jeune femme avait pris à tâche ce jour-là de ne rien faire de ce qu'on attendait d'elle, car, au lieu d'éclater en reproches, elle écouta tranquillement le récit de ses gens, sans manifester d'autre désir que celui d'être laissée seule avec son père d'adoption, le kadi. On s'empressa d'aller quérir le juge, qui vint aussitôt, et chacun se retira dans une pièce voisine.

Restée seule avec son père adoptif, Anifé lui raconta avec détail tout ce qui s'était passé, et ajouta : — Mon père, j'ai la certitude que mon enfant est vivant, ou tout au moins que le cadavre exhibé par cette femme n'est pas celui de mon enfant. Celui-ci vit, ou bien on l'a tué, et c'est dans la crainte que nous ne puissions découvrir sur lui des traces de mort violente qu'on m'a présenté ce faux cadavre. Vous êtes juge, vous connaissez les lois et les moyens d'en assurer l'exécution ; veuillez suivre cette affaire, découvrir les coupables, les punir, sauver et me rendre mon enfant !

L'affaire était des plus graves, et le kadi fut d'abord tenté de mettre les soupçons d'Anifé sur le compte de ses regrets maternels. Quel intérêt avait cette vieille à faire disparaître le petit-fils d'un kadi ? Mais Anifé le pria de réfléchir à la haine que la première épouse d'Ismaïl nourrissait contre elle, à l'envie que devait lui causer la naissance d'un fils de sa rivale, tandis qu'elle n'avait jamais rendu père leur époux commun. Bref, elle parla si tranquillement et si bien, elle appuya son hypothèse de tant et de si bonnes raisons, que le kadi finit par partager sa conviction et par prendre tout à fait à cœur la découverte

de cette affreuse intrigue. Il promit de s'en occuper sur-le-champ et de ne rien négliger pour éclaircir ce chaos ténébreux. C'était un brave homme que ce kadi.

La première chose que fit le bon kadi, ce fut de s'envelopper d'un manteau couleur de muraille et de s'en aller *incognito* chez la vieille Grecque. Celle-ci faillit s'évanouir en reconnaissant son illustre visiteur, et si la chose eût été possible, elle se serait enfoncée sous terre pour se dérober à l'examen qu'elle prévoyait; mais de tels souhaits ne pouvaient la mener loin. Recouvrant donc par un violent effort son empire sur elle-même, elle attendit de pied ferme l'orage qu'elle ne pouvait éviter. Le kadi ne la fit pas languir longtemps, et il entra tout de suite en matière. — Ma fille m'a fait part de ses soupçons, lui dit-il d'une voix sévère, et je ne les crois pas dépourvus de fondement. Je viens donc en premier lieu examiner les restes de celui que vous prétendez être mon petit-fils. — Et en disant ces mots, le kadi désignait du doigt le coffre qui était posé dans un coin reculé de l'appartement.

— Ouvrez ce coffre, ajouta-t-il.

— Eh quoi! seigneur, dit la vieille, Votre Excellence veut-elle souiller son regard flamboyant de la vue des restes immondes...

— Ouvrez ce coffre, reprit le kadi en élevant quelque peu la voix; votre hésitation témoigne contre vous, je vous en préviens.

Forcée dans ses retranchements et n'osant insister davantage, la vieille obéit et présenta au vieux juge le petit cadavre. Le kadi prit l'enfant, l'examina attentivement, et, fixant ses yeux sur la vieille tremblante, il s'écria d'une voix formidable : — Cet enfant est mort depuis plus de vingt-quatre heures!...

Cela était parfaitement vrai; mais le kadi n'en savait rien, et il parlait ainsi au hasard pour effrayer la vieille. Malheureusement celle-ci savait que personne dans la ville n'était de force à se prononcer sciemment sur un point aussi délicat de médecine légale, et elle ne perdit pas courage. — Votre Excellence est plus savante que moi, répondit-elle avec humilité, et je ne serais pas assez téméraire pour m'opposer à son opinion; ce que je suis prête à affirmer par serment, c'est que l'enfant que vous voyez est sorti ce matin des entrailles de votre fille, et que je l'ai reçu à son arrivée dans ce monde. Il se peut qu'il fût déjà mort et que je ne m'en sois aperçue que quelques instants plus tard.

Le kadi croyait bien que l'enfant d'Anifé était né vivant, car elle le lui avait affirmé de la manière la plus positive; mais la vieille avait offert d'affirmer sous serment que l'enfant mort était celui d'Anifé, et ce fut là ce qui le frappa principalement dans le discours de la sage-femme, car les Turcs attachent une grande importance au serment, et ils assurent que le plus criminel d'entre eux n'oserait se parjurer, fût-ce même pour sauver sa vie. Cela est si vrai, qu'on vide la plupart des causes portées devant les tribunaux turcs en déférant tour à tour le serment à l'accusateur et à l'accusé, qui le prêtent d'ailleurs sans trouble apparent. Le bon kadi ne songeait pas qu'il avait affaire à une Grecque et non à une musulmane; il crut toucher à la solution du mystère en s'écriant : — Eh bien! *jure!* — Je jure, dit aussitôt la vieille. — Non, non, pas ainsi, mets la main sur ce livre, reprit le kadi en tirant de sa poche un petit volume contenant le Koran, et répète mot à mot la formule de serment que je vais te dicter. — Si la vieille eût juré, tout était dit, et le kadi n'eût pas poussé l'enquête plus

loin : elle hésita, non pas qu'elle reculât devant un faux serment, mais seulement parce qu'elle craignait de se compromettre en portant une main profane sur le livre sacré des musulmans. Elle eût préféré jurer sur l'Évangile.

Ce moment d'hésitation donna au kadi le temps de se raviser. — Malheureuse ! s'écria-t-il, tu allais répéter les mots sacrés du Koran, et tu n'es qu'une chrétienne ! — Et il se hâta de replacer le Koran dans sa poche, comme s'il eût craint d'en ternir la pureté en l'exposant plus longtemps aux yeux d'une infidèle. — Tu ne peux pas jurer, dit-il, lorsqu'il eut mit son livre à l'abri de toute souillure, et il faut que je parvienne à la découverte de la vérité par d'autres moyens...

Le kadi procéda alors à un long interrogatoire dont la vieille Grecque se tira tant bien que mal. Elle ne parvint pas à détruire les soupçons du juge, mais elle évita de rien dire qui pût les changer en certitude. Elle protesta à plusieurs reprises qu'elle était innocente de tout meurtre, et elle fit cette protestation avec un tel accent de vérité, que le juge, appréciateur exercé des accents divers au moyen desquels un accusé proteste de son innocence, demeura convaincu que son petit-fils n'avait pas été assassiné, et partant qu'il vivait encore. Cette pensée lui inspira des ménagements, car si le petit vivait, il était au pouvoir de la vieille, et il devenait dès lors dangereux de la pousser à bout. Désespérant de lui arracher des aveux plus complets : — Femme, lui dit-il, tu es trop rusée pour laisser échapper ton secret, mais tu ne l'es pas assez pour me faire accroire que tu n'en as pas un. Deux choses sont possibles, et je ne négligerai rien pour découvrir laquelle est la véritable : tu as caché mon petit-fils, ou tu l'as tué. Dans le premier cas, ton traitement à venir

dépendra de celui que tu lui auras fait subir. S'il a été traité avec les égards dus à sa naissance, ton crime, quoique énorme, te sera pardonné ; moi, qui suis musulman, je m'y engage par serment sur ce livre sacré. (Et il mit la main sur le Koran qui était dans sa poche.) Si au contraire mon petit-fils a péri, tu mourras de là mort des sorcières, c'est-à-dire que tu seras empalée toute vivante. Maintenant je te laisse réfléchir au sort qui t'est réservé : ta vie pour celle de mon enfant !

Et le kadi se retira. Ainsi admonestée, la vieille se promit d'avoir soin du petit bonhomme comme de la prunelle de ses yeux. Elle n'avait rien avoué, et il se pouvait encore que le kadi ne découvrît rien et que l'affaire en demeurât là. En tout cas, aussi longtemps que le petit allait bien, elle-même ne courait aucun danger, et elle se réglerait à l'avenir sur le prix que Maleka mettrait au service qu'elle venait de lui rendre.

Rentré chez lui, le kadi s'empressa de communiquer à Anifé le résultat de sa démarche. Ce résultat était consolant pour la pauvre mère, car sa plus grande crainte était que la vieille ne parvînt à convaincre le kadi de son innocence, et loin de là, le kadi avait considéré les discours ambigus de la Grecque comme des aveux implicites. Il ne conservait plus le moindre doute sur l'existence de l'enfant, et il était décidé à se livrer aux recherches les plus actives. Ce fut sous l'influence de ces agitations perpétuelles et cuisantes que la pauvre Anifé entra en convalescence.

Que devenait cependant l'adroit Selim ? Il s'était présenté tous les jours chez le kadi pour savoir des nouvelles de sa fille, et celui-ci s'était renfermé envers lui dans les bornes de la plus complète réserve. C'était Anifé qui l'en avait prié. Anifé n'avait-elle plus la même confiance

dans le dévouement de cet ami si parfait, si compatissant pour ses chagrins, si sévère à l'endroit d'Ismaïl? Un grand changement s'était opéré dans le caractère d'Anifé, et depuis qu'un intérêt tout-puissant avait pris naissance dans son cœur, et depuis qu'elle savait l'objet de son unique amour exposé à mille dangers. Elle ne jugeait plus personne que par le degré et le genre d'intérêt qu'on pouvait porter à son enfant. Un sentiment de défiance presque universelle s'était ainsi emparé de son âme. Elle avait été trahie par son époux d'abord et par des ennemis encore inconnus dans ses plus chères affections, car elle était trop clairvoyante pour attribuer à la vieille Grecque la pensée de l'enlèvement de son enfant. Calme en apparence et silencieuse, elle passait de longues heures à chercher dans le passé l'explication du présent et des lumières pour l'avenir. Elle étudiait dans ses souvenirs les divers individus avec lesquels elle s'était trouvée en rapport et les événements qui se rattachaient à ces rapports mêmes. Elle en vint ainsi à se dire que l'arrivée de Selim-Effendi dans sa province avait été comme le signal de tous les malheurs qui avaient fondu sur elle. L'intimité si grande qui régnait entre Selim et Ismaïl n'avait exercé sur ce dernier aucune heureuse influence. Selim blâmait énergiquement le départ d'Ismaïl; mais était-il vraisemblable qu'Ismaïl eût caché ses projets à cet ami si cher? Selim d'ailleurs n'était-il pas l'adorateur avoué de Maleka? Comment s'était-il décidé à quitter Constantinople et Maleka? Anifé savait bien à quel motif il attribuait dans ses entretiens avec elle la prolongation de son séjour en province; mais, je l'ai dit, Anifé était devenue défiante, et le prétendu amour de Selim avait cessé de la toucher. Une circonstance vint encore ajouter à cette défiance désormais naturelle à l'âme d'Anifé.

Une de ses femmes rencontra à une réunion de servantes de la ville les domestiques de la vieille Grecque. Fût-ce par l'effet de préjugés religieux ou à cause du soupçon de sorcellerie qui s'attachait à la vieille femme et à tout ce qui l'entourait, ses servantes étaient traitées avec hauteur et dédain par les esclaves aristocratiques dont se composait le gros de l'assemblée, et ce dédain amenait de la part des dédaignées une réaction d'impertinences et de vanteries. La conversation tomba sur la considération dont jouissaient les maîtresses respectives des servantes assemblées. L'une faisait valoir la fortune de sa dame; une autre portait aux nues la noblesse de la sienne; une troisième, ses rapports avec de puissants personnages à Constantinople. La servante de la vieille Grecque n'était pas d'humeur à laisser ses compagnes se pavaner sur de pareilles matières sans mettre en avant ses propres titres à leurs respects. — La richesse et la noblesse ne sont pas les seules sources de la considération et de l'influence. Ma maîtresse n'a pas une grande fortune, et l'ancienneté de sa famille n'est comptée pour rien par les Asmanlis; mais le savoir est plus apprécié par les personnages véritablement grands que par ceux dont toute la grandeur consiste dans l'orgueil; et ma maîtresse reçoit des seigneurs de la capitale qui n'ont jamais songé à visiter vos belles dames. — Oui, reprit la servante d'un conseiller, quelque domestique qui veut s'amuser sans qu'il lui en coûte beaucoup d'argent, ou bien...

— Des domestiques! s'écria la servante irritée de la Grecque; Osman-Bey est-il un domestique? pas une semaine ne s'écoule sans qu'il vienne chez nous. Selim-Effendi, de Constantinople, est-il un domestique? Il n'y a pas longtemps qu'il passa plus d'une heure emfermé

avec ma maîtresse, et quand il s'en alla, j'étais sur le palier et je le vis descendre avec ma maîtresse qui le reconduisait. Allah! lui en faisait-il des révérences! Lui en faisait-il des compliments! Comptez toujours sur moi, kadoum, lui disait-il; sur moi et sur la personne qui m'envoie; vos bons services ne seront jamais oubliés, non plus que votre discrétion. Emin-Agha est-il un domestique? etc., etc. — Et la servante imprudente continua sur ce ton aussi longtemps que l'assemblée consentit à l'écouter. Mais le nom de Selim-Effendi, ainsi rapproché de celui de la sage-femme, avait frappé la servante d'Anifé, qui se hâta de rapporter à sa maîtresse ce qu'elle avait entendu. Anifé en fit part au kadi, et le père et la fille s'accordèrent à penser que la visite de Selim à la Grecque répandait un grand jour sur cette ténébreuse histoire.

Lorsque Selim fut admis à présenter son hommage à Anifé, il la trouva considérablement embellie. A la place de cette physionomie agitée et colère qui défigurait parfois le visage de la jeune femme, une teinte de mélancolie, ou plutôt une certaine expression grave et résolue, contrastant avec son grand air de jeunesse, lui prêtait maintenant un charme singulier. Selim lui parla délicatement de ses malheurs, de la part qu'il y avait prise, et de sa grande satisfaction en la voyant résister si bravement à sa douleur.—La douleur d'une jeune femme abandonnée par son époux, et qui perd son unique enfant, n'est pas une douleur qui s'exhale en pleurs ni en gémissements, répondit un peu sèchement Anifé. Ces démonstrations-là sont bonnes quand on espère en tirer quelque soulagement; sans cet espoir, s'y abandonner serait puéril. Je porterai toute ma vie le deuil de mon enfant, mais je le porterai dans mon cœur. — Quoique légèrement embarrassé, Selim ne quitta pas encore le terrain

qu'il avait choisi pour se poser en consolateur. — Il peignit ses propres angoisses et son espoir que le sort cesserait enfin d'être injuste envers une personne si charmante. Oui, le bonheur ne la fuirait pas toujours. Le temps viendrait, peut-être même n'était-il pas aussi éloigné qu'on pouvait le penser, qu'oubliant ses chagrins actuels, Anifé trouverait, auprès d'un cœur aimant et digne d'elle, le repos et la joie que personne ne méritait si bien. — Il continua sur ce ton, sans obtenir en réponse ni un geste, ni un monosyllabe, ni un soupir, jusqu'à ce qu'enfin, faute de savoir qu'ajouter, il s'arrêta. Anifé attendait ce moment. Elle garda encore le silence pendant quelques minutes comme pour s'assurer qu'il avait réellement dit tout ce qu'il avait à dire, puis se tournant vers lui, et le fixant de son regard perçant, elle dit le plus froidement du monde : — Savez-vous bien, Selim, que j'ai souvent pensé que mon enfant n'est pas mort, ou que du moins il n'est pas mort en naissant?—Selim recula malgré lui; il perdit contenance et ses traits se contractèrent d'une façon hideuse, ce qui n'échappa pas à la pénétration d'Anifé. — Que voulez-vous dire Anifé? Ce fut là tout ce qu'il put répondre en ce moment. — Je veux dire, reprit Anifé toujours avec le même calme, que certaines circonstances me portent à croire que j'ai été la victime d'un infâme complot. Quel est ce complot? quels en sont les auteurs? c'est ce que j'ignore encore; mais que mon fils est né vivant, et que s'il est mort ce ne peut être que de mort violente, c'est ce dont je suis fermement convaincue. — Et votre père, le noble kadi, connaît-il vos soupçons? — Il fait plus que de les connaître, il les partage, et s'il n'a pas procédé immédiatement à l'arrestation de la sage-femme, c'est qu'il veut découvrir d'abord les motifs qui l'ont poussée à ce crime, et que, surveillée

comme elle l'est, elle ne peut lui échapper. C'est une Grecque, et il n'est pas nécessaire d'user de ménagements envers de pareils êtres. Oh! on saura bien lui faire nommer ses complices... si elle en a. — Mais... et quel intérêt cette femme... balbutia Selim. — Quel intérêt? répéta Anifé... c'est là précisément ce qu'il nous importe de connaître. Cette femme, par elle-même, ne peut en avoir aucun, mais elle doit avoir été achetée par quelqu'un. Par qui? nous le saurons bientôt. — Ne se pourrait-il pas, dit timidement Selim, que cette femme eût voulu tout simplement cacher l'enfant, dans le but d'obtenir une riche récompense en vous le rendant un jour? — Anifé sourit d'un étrange sourire, car elle voyait l'oiseau trompeur courir droit au piége qu'elle lui tendait. — Franchement, répondit-elle, je ne le crois pas; mais il n'est pas impossible que, se voyant découverte, elle préfère avouer une faute afin d'éviter le châtiment de son crime; cela est possible, si mon enfant vit encore. — Et que feriez-vous en ce cas? reprit Selim, qui oubliait petit à petit son rôle d'indifférent. — En ce cas, répondit Anifé, nous nous tiendrions pour satisfaits, et nous ferions semblant de croire à la fable; mais si elle choisit ce dernier parti, qui me semble le plus sage, elle ferait bien de se hâter, car, si mon père découvre auparavant quelque chose de positif, son titre de juge ne lui permettra pas d'assoupir l'affaire, lors même qu'il le voudrait. Je suis convaincue, ajouta Anifé après quelques moments de réflexion, que si les complices de la sage-femme connaissaient l'état des choses, ils seraient les premiers à l'engager à me rendre mon enfant. Ne le pensez-vous pas comme moi, Selim? — Vous avez raison, dit Selim; et tenez... il me vient une idée; ne soupçonnez-vous pas Maleka? — Je ne soupçonne personne, répondit Anifé, mais

je ne vois qu'elle qui puisse trouver une amère satisfaction à me priver de mon enfant. — Et que diriez-vous, Anifé, si j'écrivais à Maleka ce qui se passe ici? votre malheur, votre découverte, votre résolution de poursuivre les ravisseurs de votre enfant, à moins qu'il ne vous soit rendu, et le danger auquel elle s'exposerait si, en la supposant complice de l'enlèvement, elle persistait dans sa détermination; ne pensez-vous pas qu'elle se hâterait d'ordonner à la vieille Grecque de vous rendre votre enfant? — Je le pense comme vous, répliqua Anifé; et si Maleka est coupable en effet, une pareille lettre, écrite par vous, peut amener un heureux résultat. — Eh bien! je vais écrire de suite, la poste part demain, et...: mais la réponse ne peut arriver que dans dix jours, et si pendant ce temps... — Nous ne ferions rien d'ici à ce que la réponse de Maleka ait eu le temps d'arriver, répondit Anifé; est-ce là ce que vous vouliez savoir? Mais, comprenez-moi bien, si j'use de tant de ménagements, c'est dans l'espoir de retrouver mon enfant et de crainte de mettre sa vie en danger par trop d'impatience ou de sévérité envers ses ennemis; mais si j'apprenais qu'il a succombé, je n'aurais plus de ménagements à garder, et je vous jure sur la main de notre saint prophète que je n'en garderais aucun.

Anifé fut fort satisfaite de cet entretien, car elle se croyait certaine que Maleka y consentant ou n'y consentant pas, Selim ordonnerait à la Grecque de lui rendre son enfant plutôt que de s'exposer au scandale et à la honte d'un procès. Mais en revanche, Selim était sorti de la maison d'Anifé dans un état d'agitation tout nouveau pour lui. Il écrivit aussitôt à Maleka, et, s'il est vrai que la peur est contagieuse, Maleka courait grand risque de perdre à tout jamais son énergie et son courage,

tellement l'épître de Selim débordait de lâcheté. Son seul espoir était précisément dans l'évidence et dans l'imminence du danger dont Maleka était menacée, et qu'il lui peignait avec des couleurs si vraies. — Elle se rendra, se répétait-il; je connais les femmes, je la connais; je sais comment la prendre. Ah! quel soulagement pour moi quand je verrai ce petit marmot sur les bras de sa mère. — L'impatience de Selim était presque aussi vive que celle d'Anifé; mais le temps suit son cours et la poste aussi, sans se préoccuper des vœux que l'on fait pour le hâter ou pour l'arrêter. Il fallait demeurer dans l'attente pendant dix jours.

Quatre de ces jours étaient à peine écoulés, qu'Anifé vit entrer dans sa chambre un jeune neveu du kadi, qui habitait encore le harem de son oncle avec sa mère, veuve et sœur du kadi. Osman, c'était son nom, n'avait guère dépassé sa dix-septième année, âge qui suffit d'ordinaire à transformer un jeune garçon en époux, voire même en père de famille. Mais Osman avait eu depuis sa naissance une santé fort délicate, et sa mère, dont il était le seul enfant, avait si bien contracté l'habitude de le soigner et de le traiter comme un enfant, qu'elle eût regardé comme l'ennemi personnel de son fils l'imprudent qui eût remarqué sa taille élancée et sa moustache naissante. Fort heureusement pour elle, le kadi n'avait jamais fait semblable remarque, et il entrait de bonne foi dans la fiction maternelle, lui permettant le libre accès du harem, absolument comme s'il n'eût eu que sept ans au lieu de dix-sept. Osman lui-même s'accommodait fort bien de ce régime et préférait la société réunie dans le harem de son oncle à toute autre. Il était grand pour son âge et bien pris dans sa taille encore grêle; il avait en outre un joli visage, une gaieté et une vivacité à toute

épreuve, et une certaine douceur dans les manières qui tenait encore de la câlinerie de l'enfance et d'une enfance maladive. Chacun l'aimait dans le harem, et il était affectueux avec toute la population de cette partie du palais de son oncle; mais depuis qu'Anifé était accouchée on ne le voyait plus guère. Prétextant un violent amour de la chasse, il partait seul avec deux chiens et un fusil, passait parfois plusieurs jours absent, et rentrait d'ordinaire le carnier vide. On le plaisantait sur cette passion aussi subite que malheureuse, et sa mère seule voyait dans ce brusque changement d'habitudes un mystère qui l'inquiétait. Osman entra donc un beau matin dans la chambre d'Anifé, et celle-ci crut d'abord qu'il rapportait de sa chasse quelque animal monstrueux et inconnu, tant il avait l'air fier et triomphant. — Trouvé! trouvé! s'écria-t-il en lançant son fez au plafond, et tournoyant en gambadant au milieu de la chambre, trouvé! Anifé, trouvé! — Qui? quoi? qu'as-tu trouvé? demanda la pauvre mère qui se mit à trembler sans savoir pourquoi. — Qui? quoi? répéta Osman sans interrompre ses cabrioles; qui et quoi, si ce n'est ton enfant, ma petite cousine, ton enfant, ma pauvre Anifé; et... ah! mon Dieu, que t'arrive-t-il? ajouta-t-il en voyant qu'Anifé, pâle et à moitié suffoquée par l'émotion, était retombée sur le divan. Qu'ai-je fait? je t'ai dit cela trop vite, et je ne suis qu'une brute. Mais j'étais si content! Je croyais que tu allais rire et bondir de joie comme moi!

Anifé se remit aussitôt de son trouble, ou du moins elle s'en remit suffisamment pour interroger son jeune cousin, et pour le prier de tout lui raconter. Osman ne se le fit pas dire deux fois. — Voici ce que c'est, dit-il, en prenant un air grave et composé; depuis tes couches je voyais bien que tu n'étais plus la même, et quoique tu

ne m'eusses pas admis dans tes confidences j'en entendis assez pour comprendre que cette vilaine sorcière de Grecque t'avait joué un vilain tour. Je compris aussi que tu croyais ton enfant vivant, et comme je suis toujours porté à partager tes opinions, je me persuadai aussi qu'il n'était pas mort. Mais si nos suppositions étaient justes, ton petit devait être caché quelque part, ni très-loin, ni très-près de nous, dans quelque village reculé de la province, chez une nourrice. Il s'agissait de le trouver, et il fallait commencer par le chercher. Je montai un jour sur le minaret de la grande mosquée d'où l'on voit une grande étendue de pays, j'étudiai bien cet aspect, et je le partageai dans ma tête en plusieurs tranches, ce que les ingénieurs du régiment appellent des zones (Ne t'impatiente pas, Anifé ; tu m'as dit de te raconter tout). Je me décidai donc à parcourir l'une après l'autre toutes ses tranches, en visitant chacun des villages qu'elles renferment, et chaque maison de chaque village; et pour ne pas éveiller de soupçons j'inventai ma grande passion pour la chasse. C'était bien à la chasse que j'allais, mais personne ne savait de quel gibier. J'avais déjà parcouru quatre tranches de pays sans rien découvrir; mais je ne me décourageais pas, car j'étais bien sûr qu'en cherchant partout, je finirais par trouver ce que je cherchais. Hier j'arrive dans un petit village si bien caché au fond d'un ravin, que je ne l'aperçus qu'au moment où j'y mis le pied. Je frappe à la porte de la première maison et je demande à la vieille femme qui vient m'ouvrir, de quoi manger et coucher pour la nuit. « Oh ! mon cher Monsieur, me répond-elle, nous sommes trop pauvres et vous seriez trop mal ici. — Et où irais-je pour être mieux reçu dans ton village? je lui demande; et elle : — Nous sommes tous à peu près aussi misérables les uns que les autres... mais, tenez, dit-

elle en se ravisant; voyez-vous cette maison ombragée par ce grand arbre? — Oui. — Eh bien allez-y et vous serez bien reçu, car la femme qui l'habite vient de recevoir une bonne aubaine. Il y a deux mois, elle était aussi pauvre que la plus pauvre, et elle venait de perdre son petit enfant qui était mort de faim parce que sa mère qui n'avait presque rien à manger ne pouvait lui donner assez de lait. Eh bien, deux jours après la mort du petit, voilà qu'une dame de la ville lui a apporté un nourrisson; il doit appartenir à des gens bien riches, car la femme qui l'a apporté, et qui était évidemment une servante de grande maison, montait un cheval très-gras et richement harnaché. Je suis sûre qu'on la paye bien, la voisine, et elle vous traitera comme vous le méritez. » Je n'en entendis pas davantage, comme tu peux le penser, et je courus chez la nourrice. Elle vint m'ouvrir tenant dans ses bras son petit... ton petit, Anifé, et je le reconnus dès que je l'eus aperçu.

— Mais tu ne l'as jamais vu, observa timidement Anifé qui tremblait déjà d'avoir conçu de folles espérances.

— Mais je t'ai vue toi, et je peux bien reconnaître un enfant qui te ressemble... Mais ce n'est pas tout, laisse-moi te dire toute la chose, et tu verras. « Tu me pardonneras, dis-je à la femme, si je viens ainsi sans cérémonie te demander l'hospitalité, mais une vieille femme du village m'a dit que tu étais devenue riche et que tu me ferais bon accueil. — Sois le bienvenu, effendi, me répondit-elle, à partager mes pauvres provisions; mais quant à mes richesses, elles n'existent que dans l'imagination de mes voisines. Vingt piastres par mois! c'est un grand secours, mais ce n'est pas une fortune. — Et d'où te viennent ces vingt piastres? lui dis-je. — De ce petit innocent que je nourris. — Il appartient sans doute à

quelque bey du voisinage? ajoutai-je. — Je n'en sais rien, me répondit-elle, mais je crois plutôt qu'il appartient à quelqu'un de la ville, car il m'a été apporté par la servante d'une vieille Grecque, qui exerce les fonctions de sage-femme à Saframbolo. Je lui ai demandé si l'enfant était à elle, et elle m'a répondu que non, que je n'avais pas besoin d'en savoir davantage, que je devais seulement en avoir grand soin parce que ses parents étaient riches et puissants, et n'en parler à âme qui vive, ou bien on me le reprendrait. En parler! et à qui en parlerais-je puisque personne ne vient dans ce village? — Y a-t-il longtemps que vous avez ce nourrisson? — Il y a un mois aujourd'hui. Je compte les jours, parce que la servante qui me l'a apporté m'a payé le premier mois d'avance, et m'a promis de revenir chaque mois à pareil jour me payer mon salaire. Je devrais toucher vingt piastres d'ici à vingt-quatre heures. » Tout en causant je m'étais approché de l'enfant, et juge de ma joie, Anifé, lorsque je reconnus un mouchoir de mousseline verte à ramage que tu avais sur la tête lorsque tu tombas malade et qui entourait maintenant le cou de ton petit. — Et, en disant ces mots, Osman sortit de sa poche le mouchoir en question, le montra à Anifé qui s'en empara avec transport, car, elle aussi, l'avait reconnu sur-le-champ. — Ah! tu commences à croire à mes paroles. Va, sois tranquille, Anifé, je ne suis pas assez étourdi pour te causer une fausse joie. Mais écoute le reste. La nourrice attendait la servante dans les vingt-quatre heures et j'étais bien décidé à l'attendre aussi. Je n'eus pas à attendre longtemps. La nuit était venue, et je m'étais retiré dans un cabinet contigu à la cuisine, soi-disant pour y dormir, lorsque j'entendis la porte extérieure s'ouvrir, et une voix que je reconnus aussitôt dit : « Eh bien, ma bonne femme, n'est-il venu

personne de la ville faire des recherches sur cet enfant? — Personne, répondit la nourrice. —Tant mieux, reprit l'autre, mais il faut redoubler de précautions, car on est à sa recherche et toute la province est sens dessus dessous. On voulait le faire passer pour mort, mais cela n'a pas réussi; la mère a conçu des soupçons, et ma maîtresse a grand peur. Cachez-le donc bien, car, si on le trouvait chez vous, vous seriez aussi compromise que nous. — Miséricorde! s'écria la nourrice, pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela dès le premier jour? Tenez, je suis bien pauvre, et ces vingt piastres me sont fort utiles, mais je préfère la tranquillité au bien-être. Tenez, Madame, reprenez votre enfant et vos vingt piastres, et laissez-moi en repos. — Non, non, reprit la sorcière, il est ici et il faut qu'il y reste. Cachez-le bien, et voilà tout. Après cela, s'il vous gênait trop et que vous trouviez le moyen de vous en débarrasser sans que nous nous en mêlions, vous pouvez prendre là-dessus le parti qui vous convient. Vous aurez vos vingt piastres par mois pendant dix mois, tout comme si l'enfant vivait, et pourvu qu'on ne le trouve pas, vous toucherez une belle récompense. Comprenez-vous? » Je n'entendis pas la réponse de la nourrice, et peu s'en fallut que je ne sortisse de mon trou et que je n'emportasse ton pauvre petit hors de ce guêpier; mais je me rassurai lorsque j'entendis la nourrice grommeler entre ses dents: « La vilaine femme! la scélérate! me débarrasser de ce pauvre petit? pauvre innocent! ce ne sera pas ta nourrice, va, qui te jouera un pareil tour. » Je me calmai en entendant ces paroles; je regardai par une fente de la boiserie, et je ne vis plus la servante: elle était partie sans doute. Ainsi attendis-je le matin. Lorsque je me levai et que j'entrai dans la cuisine, je trouvai la nourrice tenant son petit dans ses bras et l'air soucieux. « Eh bien, lui

dis-je, avez-vous reçu vos vingt piastres. — Oui, effendi, mais je préférerais n'avoir rien reçu. — Comment cela? — Comment cela, dites-vous? reprit-elle en hésitant; on m'a tant recommandé de ne rien dire... mais je ne sais véritablement si je ne ferais pas mieux de parler. » La voyant ainsi disposée, il me sembla que je pouvais m'ouvrir un peu à elle. Je lui dis alors que j'avais entendu les propositions de la Grecque; que je croyais connaître les parents de l'enfant, et que, si elle suivait fidèlement mes conseils, elle recevrait une récompense bien plus grande que celle de la Grecque, qu'elle n'aurait pas à l'acheter par une mauvaise action, et qu'en outre, elle ne courrait jamais le moindre danger. « Si vous connaissez les parents de ce pauvre petit, me dit la bonne femme, le meilleur ne serait-il pas de leur apporter sur-le-champ leur enfant? Le petit serait plus en sûreté chez eux qu'ici, car que pourrais-je faire si ces méchantes gens revenaient me le reprendre? Et une fois entre leurs mains... pauvre petit! pauvre petit! » J'hésitai aussi, Anifé, et j'étais bien tenté de suivre l'avis de la nourrice; mais je réfléchis que la servante, étant partie la veille au soir, ne pouvait être de retour au village avant ce soir, et que j'avais assurément le temps de venir ici recevoir tes instructions et celles de mon oncle. Et je m'en tins à ce parti. J'assurai la nourrice que je reviendrais auprès d'elle dans la journée; que d'ici là elle se tînt tranquille, eût bien soin de l'enfant, et ne le laissât toucher à âme qui vive sous aucun prétexte. Elle me le promit, en ajoutant qu'elle appellerait plutôt au secours tous ses voisins s'il le fallait, mais qu'en aucun cas l'enfant ne sortirait de ses mains avant de m'avoir revu. Et me voici; maintenant fais appeler mon oncle, que je lui conte la chose; décidez ensuite ce qu'il faut faire et laissez-moi partir.

IV

Le kadi fut appelé en toute hâte, et ne se fit pas attendre. On le mit au fait de la grande découverte, puis Anifé lui raconta son entretien avec Selim et l'espoir que cet entretien lui avait donné. Le kadi réfléchit un moment, et prononça qu'il fallait attendre le résultat de la démarche tentée par Selim. — Il ne s'agit pas seulement, dit-il, de retrouver notre enfant, il importe aussi de bien établir son identité, et d'empêcher qu'un jour Maleka ne lui conteste ses droits à l'héritage de ses parents. Supposons que nous allions dès aujourd'hui nous emparer du petit, que nous le ramenions à la maison, que nous le déclarions à nous : qui nous croira? quelles preuves donnerons-nous que c'est bien là notre enfant? Le bruit de sa mort est désormais accrédité parmi toutes nos connaissances : comment prouverons-nous que ce bruit est dénué de tout fondement? Maleka ne manquera pas de soutenir que nous avons voulu donner le change à la douleur de sa mère; peut-être même ira-t-elle jusqu'à prétendre que

nous supposons l'existence d'un héritier d'Ismaïl pour nous assurer les biens qui, après la mort du bey, retourneraient, faute d'un fils, à sa première femme. Ceux qui nous ont enlevé notre enfant, dit en terminant le kadi, ceux-là seuls peuvent nous le rendre, et puisque nous avons l'espoir de l'obtenir de leurs propres mains, cé serait compromettre notre avenir et le sien que d'agir avec précipitation.

Ces conseils étaient des plus sages, mais ils ne calmaient pas l'inquiétude d'Anifé. — Et si pendant ces jours d'attente on allait sacrifier mon enfant!... s'écria-t-elle. Osman intervint alors. — Je vais retourner de ce pas auprès de la nourrice, dit-il, et si mon oncle le juge bon, je prendrai avec moi un ou deux serviteurs qui pourront me prêter main-forte au besoin. Mon oncle me munira en même temps de tous les pouvoirs nécessaires pour arrêter qui bon me semblera. Caché dans la maison de la nourrice, j'attendrai le retour du courrier de Constantinople et l'arrivée du messager de Maleka et de Selim. Si ce messager apporte une bonne réponse, ma tâche est facile, et c'est d'accord avec lui que je vous ramène l'enfant. Si au contraire ses instructions sont telles que je le crains, j'exhibe mes pouvoirs, j'arrête le misérable, et je reviens ici avec mon prisonnier, sans oublier l'enfant, bien entendu.

Il était aisé de prévoir qu'un tel plan obtiendrait l'approbation d'Anifé. Osman avait retrouvé son fils, il avait commencé l'œuvre de son salut, c'était à lui de l'achever. Quant au kadi, il hésitait encore. Vaincu enfin par les supplicatious de sa fille et de son neveu, il accorda l'autorisation demandée. Seulement, pour contre-balancer l'extrême jeunesse d'Osman, il lui adjoignit le plus vieux de ses serviteurs, un ancien janissaire, qui remplissait indifféremment les fonctions de *seïs* (palefrenier) et celles de

kavas. Le second aide de camp donné à Osman était un Rouméliote, ancien soldat dans l'armée albanaise, homme résolu et entreprenant. Les préparatifs du départ furent terminés en quelques instants. Osman baisa les mains du kadi, embrassa Anifé de toutes ses forces et se mit en route, accompagné de ses deux satellites. Quelques heures d'une marche rapide les conduisirent au village, et le jeune homme s'installa sans tarder chez la nourrice, qui mit à sa disposition la chambre la plus reculée de sa cabane.

Tandis que cette première partie du plan d'Osman s'exécutait, Selim était livré aux plus pénibles perplexités. Il venait de recevoir une lettre où Maleka exprimait des sentiments tout différents de ceux qu'il s'était flatté de provoquer. « Je vois avec peine, lui disait Maleka, que les artifices de cette petite fille et de sa sotte famille sont parvenus à obscurcir les clartés de la haute intelligence que je me plaisais jusqu'ici à reconnaître en vous. Quant à moi, je me soucie fort peu des soupçons et des accusations de gens que je méprise. J'ai fait ce que j'ai jugé favorable à mes intérêts, et je ne suis nullement disposée à m'en repentir. J'ai même assez de force et d'énergie pour me passer d'amis infidèles qui voudraient justifier leur propre métamorphose en opérant la mienne. Vous m'avez rendu service en me faisant connaître les pensées et les intentions d'Anifé et de son père, puisque me les dévoiler, c'est me donner les moyens de les déjouer ; ainsi, je me décide à exécuter aujourd'hui ce que j'aurais dû accomplir dès le premier jour ; mais ce service m'ayant été rendu par vous involontairement, je ne suis pas tenue de vous en avoir aucune obligation. Libre de mon côté, je vous remets de bon cœur la dette de reconnaissance que vous avez contractée envers moi dans des temps plus

heureux, mais trop reculés sans doute pour votre faible mémoire; et, pour peu que cela vous convienne, nous nous oublierons l'un et l'autre, de peur de nous gêner et de nous déplaire réciproquement. Entre nous, le ressentiment pourrait aller trop loin, et, encore une fois, l'oubli vaut mieux. Soyez heureux, et veuillez croire que je ne pleurerai pas longtemps sur les ruines de notre amitié. »

Cette lettre avait confondu Selim. La froide et dédaigneuse résolution de Maleka, les menaces ouvertement dirigées contre l'enfant d'Anifé, lui causèrent d'abord un sentiment d'horreur et de dégoût. Il se sentait en même temps ému de pitié pour cette jeune mère qui à cette heure peut-être n'avait plus de fils. Sa première pensée fut de tout lui dévoiler, de se mettre lui-même à la recherche de l'enfant, de le lui rapporter et d'attendre ensuite sa récompense en bravant le vain courroux de Maleka. Ce fut pour se confirmer dans cette héroïque résolution qu'il relut la lettre de son ancienne amie. Malheureusement cette seconde lecture produisit sur l'effendi un tout autre effet que la première. Il s'aperçut d'abord que les menaces à son adresse, à lui, Selim, étaient beaucoup plus nombreuses que celles adressées au petit Ismaïl. Il ne put s'empêcher non plus de remarquer et même d'admirer le courage de cette formidable ennemie. Sévir contre le petit-fils d'un kadi, lorsque ce kadi est prévenu de son danger, avouer ses projets à un homme dont on soupçonne la fidélité et à qui on n'épargne pourtant ni les reproches ni le mépris, tout cela remplit Selim d'une admiration dont il essaya en vain de se défendre. C'était bien là cette Maleka qui l'avait subjugué jadis, et son penchant presque éteint se rallumait malgré lui à la flamme que Maleka portait en elle. Sacrifierait-il à cet amour renaissant son goût pour Anifé? S'éloignerait-il

de la fille du kadi? Non; mais il ferait servir leur intimité au plus grand succès des desseins de Maleka. Son ancien amour et son penchant nouveau trouveraient également leur compte à cet arrangement. Cette résolution prise, Selim écrivit à sa vaillante amie une lettre des plus soumises et des plus passionnées; puis il se rendit chez Anifé pour lui communiquer la réponse de sa rivale, tout en se promettant d'observer attentivement l'effet que produirait sur la jeune femme cette confidence calculée, et de découvrir, dans l'intérêt de Maleka, toutes les conséquences probables des dénégations de celle-ci.

L'entretien de Selim et d'Anifé fut long et conduit de part et d'autre avec une prudence toute diplomatique. Selim commença par faire valoir de son mieux la vertueuse indignation qu'avaient éveillée chez Maleka les soupçons dont il avait dû lui faire part. Anifé l'écouta sans trop d'impatience, mais elle témoigna quelque curiosité de connaître l'opinion personnelle de Selim au sujet de Maleka. Celui-ci protesta qu'il la croyait sincère, et, ne perdant pas de vue son principal but, qui était de savoir si Anifé donnerait suite aux démarches projetées contre sa rivale : — Avez-vous découvert quelque chose que j'ignore? dit-il de sa voix la plus tendre. Avez-vous acquis quelque preuve de l'existence de votre enfant et des rapports de la Grecque avec Maleka?

— Que puis-je avoir appris en si peu de temps? répondit Anifé, en fixant sur Selim des regards empreints d'une si froide assurance que l'effendi fut forcé de baisser les yeux. Si j'avais des données positives sur l'existence de mon enfant, me verriez-vous si tranquille?... — Selim réitéra ses questions, ou du moins ses tentatives, pour arracher à la jeune femme quelque aveu sur ses intentions à l'égard de Maleka; il ne put obtenir que des pa-

roles vagues, et dut se retirer sans avoir pu se former une opinion bien nette sur les projets d'Anifé. Il avait cru remarquer néanmoins qu'elle commençait à se lasser de cette vie d'attente douloureuse qu'elle menait depuis quelque temps. Le moment n'était-il pas favorable pour s'emparer de son esprit, et Maleka elle-même ne l'engagerait-elle pas, connaissant cette disposition d'Anifé, à garder sa place auprès d'elle? Cette question, à laquelle Selim faisait lui-même la réponse, finit par occuper agréablement son esprit, et après avoir quitté la jeune femme, son front, un moment assombri, était redevenu si radieux, qu'un de ses amis, le rencontrant par hasard dans la rue, lui demanda s'il avait été nommé banquier du gouvernement.

La pauvre Anifé s'était contenue en présence de Selim; mais à peine fut-il parti qu'elle tomba dans un état voisin du désespoir. L'ordre émané de Maleka n'avait-il pas été exécuté? Osman avait promis de veiller sur son enfant, mais il était parti depuis sept jours; serait-il resté constamment auprès de la nourrice et de l'enfant? Ne se serait-il pas ennuyé d'une si longue attente : entraîné par la confiance si naturelle à son âge, ne se serait-il pas éloigné pendant quelques instants, laissant les domestiques à sa place, et les sanglants émissaires de son ennemie n'auraient-ils pas profité de ce moment pour lui enlever son trésor? Ces suppositions si peu vraisemblables prenaient déjà dans l'âme harassée de la pauvre mère les effrayantes proportions de la certitude; déjà elle se préparait à se rendre elle-même au village, oubliant qu'elle en ignorait même le nom, lorsque des voix joyeuses retentirent sur l'escalier et dans l'antichambre. N'est-ce pas la voix d'Osman? Anifé veut s'élancer à sa rencontre. N'a-t-il pas dit : — Le voilà! le

voilà ! — Ne l'a-t-elle pas entendu ? Les forces d'Anifé la trahissent ; elle demeure clouée au milieu de la chambre, ne sachant si elle rêve, si sa raison l'abandonne. Mais la porte s'ouvre avec fracas. Le visage d'Osman paraît rayonnant au-dessus des épaules d'une femme de la campagne qu'il pousse en avant, tout en répétant ces mots qui ont bouleversé Anifé : Le voilà ! le voilà ! Anifé n'a rien vu ; ni le visage rayonnant d'Osman, ni la femme qu'il pousse en avant ; rien qu'un petit paquet blanc et rose que cette femme tient dans ses bras ; elle a retrouvé ses forces ; elle s'est précipitée sur son enfant, l'a pris ; elle le tient dans ses bras, elle le presse sur son sein ; elle est pâle comme une morte ; ses yeux sont noyés de larmes, mais elle ne pleure pas, elle ne parle pas ; elle couvre de baisers son enfant.

Le kadi accourt, averti par le tumulte général. Fatma le suit et embrasse du même coup sa fille et son petit-fils. Le kadi complimentait sa belle-fille, son neveu, la nourrice, et jusqu'au petit. Osman seul est grave et silencieux ; à partir du moment qu'Anifé s'est emparée de son enfant, il a cessé ses cris et ses sauts ; il regarde en silence la jeune mère et son enfant, et ses yeux sont humides.

Il fut bientôt tiré de ses méditations. Le premier instant de confusion passé, le kadi et Fatma voulurent connaître tout ce qui s'était passé, et Anifé elle-même était impatiente de savoir quelles preuves Osman rapportait de l'identité de l'enfant. Ce n'est pas qu'elle en doutât ; mais il lui tardait de voir son beau-père aussi convaincu qu'elle et de l'entendre déclarer que personne ne pourrait lui contester sa maternité.

Osman commença et acheva son récit avec un sentiment d'orgueil trop légitime pour qu'il se souciât de le

dissimuler. — En arrivant chez cette brave femme, dit-il, je la mis au courant de la chose et nous convînmes de tout. Mes hommes et moi nous nous établîmes dans l'arrière-chambre et nous n'en sortîmes jamais ; si bien que personne dans le village ne soupçonnait notre présence, car nous avions eu soin de ne frapper à la porte de la nourrice qu'à la tombée de la nuit. Rien ne se passa pendant les six derniers jours; mais ce matin, de grand matin, nous entendons, c'est-à-dire j'entends (car mes hommes dormaient, et je les réveillai pour qu'ils se tinssent prêts à agir) ; j'entends donc plusieurs voix dans la cuisine. Je tends l'oreille. « Nous avons reçu des ordres, disait la servante. Voici une petite fiole dont il faut faire prendre le contenu au petit. — Et pourquoi cela? disait la nourrice. — Parce qu'on l'a ordonné. — Mais qui est-ce qui l'a ordonné ? — Quelqu'un qui a tout pouvoir sur l'enfant et qui sait se faire obéir. — Mais... sont-ce... les parents de l'enfant? — La servante hésita un moment, puis elle dit : Oui !... ce sont des parents. — Et quel effet cela lui fera-t-il lorsqu'il aura pris cela ? demanda encore la nourrice. — Que vous importe ! reprit la scélérate, cela vous vaudra une riche récompense, voilà ce qui doit vous toucher. — Mais... et si je ne me souciais pas de gagner votre récompense en faisant du mal à cet innocent que j'ai nourri de mon lait ? — Eh bien ! si vous êtes aussi sotte que cela, nous nous passerons de votre concours... — Et de votre permission aussi, ajouta une autre voix, une voix d'homme que je n'avais pas encore entendue... Allons, Euphrosine, dépêchons-nous : je prends l'enfant, et toi, fourre-lui la fiole dans le gosier. » J'entendis des pas lourds sur le plancher de la cuisine, la nourrice poussa un cri (c'était le signal pour nous de paraître, et, ma foi ! je n'aurais pas tardé davantage, même

sans le signal) ; mes hommes et moi nous nous précipitons dans la cuisine, et nous nous jetons sur les deux monstres qui essayent d'abord de s'échapper, puis de combattre ; mais ils avaient affaire à trop forte partie (mes hommes se sont très-bien conduits, je me plais à le reconnaître). En un tour de main nous les désarmous, nous les garrottons et nous les traînons ici (je les ai fait enfermer dans la prison provisoire du palais); et nous voilà, le petit, moi et mes hommes (qui sont là dehors), et la nourrice, qui était impatiente, la brave femme, de mettre son nourrisson à l'abri de tout danger.

Les hommes d'Osman (comme lui-même les désignait), furent comblés d'éloges et de bakchish; mais les plus grands honneurs furent pour la nourrice, à laquelle Anifé déclara qu'elle se chargeait de sa fortune.

Au milieu de la joie universelle, le kadi seul gardait quelque inquiétude. Il reculait devant la pensée d'intenter un procès criminel à l'épouse de celui qu'il avait appelé son gendre, et il ne s'y fût décidé que dans le cas où la chose eût été indispensable pour la sécurité de son petit-fils. Si d'ailleurs il déférait Maleka à la justice, qu'en résulterait-il ? Avait-il d'autres témoins à lui opposer que la vieille Grecque et les deux misérables arrêtés par Osman ? Maleka ne l'accuserait-elle pas, tout kadi qu'il était, ou du moins n'accuserait-elle pas Anifé et le jeune Osman d'avoir concerté une intrigue odieuse pour combler le vide que la mort avait laissé dans la famille d'Ismaïl, et pour rejeter sur l'épouse préférée la responsabilité d'un crime qui devait, s'il était prouvé, la perdre à tout jamais ? Après bien des réflexions, des pourparlers et des consultations avec sa femme, avec sa fille adoptive, dont il commençait à goûter fort l'esprit et la pénétration, et même avec Osman, le kadi résolut

d'éviter tout scandale et toute publicité. La vieille Grecque et ses deux séides avaient tout avoué dans le premier interrogatoire, en rejetant toute la culpabilité du fait sur Maleka. Le kadi leur fit signer ces déclarations, qu'il corrobora de toutes les formalités légales. La nourrice et son mari déclarèrent aussi, et sous serment (car ils étaient musulmans), que l'enfant confié à leurs soins par la servante de la vieille Grecque était bien le même enfant rapporté par Osman à sa mère. Le kadi procéda ensuite sans pompe, quoique aussi sans mystère, aux cérémonies d'usage en Asie pour assurer à chaque enfant nouveau-né sa place dans la famille et dans la société. La séquestration des femmes musulmanes a pour effet, il faut bien le reconnaître, d'enlever au public la connaissance des événements domestiques et de retrancher à la médisance l'abondante pâture qu'elle puise chez nous dans l'intérieur des ménages. Le kadi annonça à ses amis et à ses connaissances que sa belle-fille était mère d'un fils qu'on avait cru mort, mais qui était vivant. Fatma donna la même nouvelle à ses amies. Quant à la jeune Anifé, elle ne prononça pas un mot sur cet événement, et ne permit à personne de lui en parler. La seule pensée de revoir Selim, que la Grecque n'avait pas épargné, la faisait frémir, et après avoir reçu du kadi l'assurance que Selim ne pouvait plus rien contre son fils, elle se donna la suprême jouissance de lui fermer sa porte.

Une démarche restait à faire, et Anifé s'en préoccupait vivement. Il fallait annoncer à Ismaïl qu'il était père, et lui dire pourquoi on avait tardé si longtemps à lui communiquer une nouvelle de cette importance. Tout bien considéré, ce fut le kadi qui prit la plume. Anifé eût désiré écrire elle-même, mais pouvait-elle passer sous silence ses angoisses, ou parler avec réserve du péril

couru par son enfant? L'épître du kadi fut un modèle de convenance et de mesure. C'était lui, disait-il, qui voulait informer Ismaïl du don précieux que sa fille Anifé venait de lui faire dans la personne d'un garçon superbe, nommé Ismaïl comme son père. Il avait tardé jusque-là à remplir cet agréable devoir à cause des dangers qui avaient menacé dès son aurore la vie de cet enfant, et compromis un moment la santé même d'Anifé. Maintenant que la protection céleste avait rendu un fils à sa mère, il s'empressait d'adresser à Ismaïl-Bey ses félicitations, tout en se réservant de lui faire par la suite et de vive voix un récit plus détaillé de l'événement.

L'heureuse succession d'incidents qui avait permis à la fille du kadi de déjouer cette perfide intrigue était loin de terminer la lutte qui fait le sujet de ce récit, et que nous avons vue commencer au moment même où Ismaïl-Bey avait témoigné une préférence pour l'une des deux veuves de son frère. Ismaïl-Bey se voyait désormais placé entre deux épouses que séparait une haine implacable. Toutes deux disposaient d'influences puissantes, et pouvaient se combattre en quelque sorte à armes égales. Un tel combat était de ceux qui se prolongent indéfiniment, ou que termine quelquefois une trêve pire que l'hostilité même.

L'arrivée de Maleka à sa terre de Kadi-Keui vint précipiter le dénoûment d'une situation qui menaçait de s'éterniser. Maleka y venait seule, Ismaïl se souciant peu de quitter Stamboul et de renoncer à la vie facile de la capitale. Quant au motif de son voyage, il était pour le moins plausible. Le Franc à qui elle avait vendu l'une de ses propriétés était impatient d'entrer en possession, et la présence de Maleka était nécessaire pour faire reconnaître aux fermiers et tenants leur nouveau maître. La présentation terminée, elle devait toucher le restant du

prix de la vente, c'est-à-dire dix mille piastres. Ismaïl lui avait bien recommandé de ne pas prolonger son séjour à Kadi-Keui et de reprendre le chemin de Constantinople avec l'argent aussitôt qu'elle l'aurait reçu, de peur, disait-il, que les créanciers habitants la province ne formassent l'indigne projet de s'emparer des dix mille piastres à titre de payement ou d'à-compte. Il avait même poussé les précautions jusqu'à prévoir le cas où la maladie et la fatigue s'opposeraient au prompt retour de Maleka, et il l'avait conjurée de lui envoyer l'argent par la poste sans attendre le rétablissement de sa santé. Il était peu probable que Maleka suivît ce conseil, quoiqu'il ressemblât beaucoup à un ordre. Maleka était femme après tout, et Selim habitait encore la province, Selim, dédaigné et maltraité par Anifé, Selim, admirateur zélé et prudent de Maleka, qui n'avait plus guère le droit de prétendre à l'admiration sans prendre la peine de la solliciter. Selim accourut donc aux pieds de sa belle amie, et s'y prit si bien, qu'il la décida à demeurer à la campagne jusqu'au moment où ses propres affaires lui permettraient de l'accompagner à Constantinople. Cette résolution, dont le motif ne pouvait décemment être avoué à Ismaïl, devait déplaire à ce dernier. Maleka, qui voulait se maintenir dans les bonnes grâces de son mari, n'imagina rien de mieux que de lui envoyer, non pas les dix mille piastres qu'elle venait de recevoir, mais la moitié de cette somme, tout en faisant courir le bruit de l'envoi complet.

Maleka pensait tenir par ce moyen les créanciers à distance, et ne pas se dépouiller de tous les attraits qui la rendaient chère à son époux. Elle commettait pourtant une grave imprudence. Anifé commençait à se fatiguer de la monotonie de son existence; son enfant lui était toujours aussi cher, mais cet enfant même lui rap-

pelait constamment son père. Les chagrins qu'Ismaïl lui avait causés perdaient de leur amertume dans son souvenir. Elle s'avouait d'ailleurs que ses propres emportements, son caractère impérieux et inquiet, son humeur inégale et violente avaient contribué à bannir la paix de son ménage. Elle se sentait changée ; son père et sa mère l'en félicitaient sans cesse. Ce changement heureux, n'était-ce pas l'amour maternel qui l'avait opéré ? Pourquoi son époux n'éprouverait-il pas à la vue de son enfant la même influence salutaire ? Était-il juste de ne pas lui offrir cette chance de bonheur ? Devait-elle jouir seule de la vue et des caresses de leur enfant ? Elle ne manquerait pas de patience désormais, elle attendrait doucement que les glaces de ce cœur blasé se fondissent sous les baisers de ce petit messager de paix et d'amour. Et quelle serait sa joie lorsque ce cœur s'ouvrirait enfin pour elle ! Combien sa vie serait douce et radieuse entre ces deux objets de son affection, l'un qu'elle avait racheté de la mort, l'autre qu'elle arracherait à une rivale abhorrée, à l'indifférence et à l'abandon : car Anifé, comme tous les Orientaux des deux sexes, regardait la condition d'un mari privé d'enfants comme la plus malheureuse de toutes les conditions humaines, comme le plus grand des malheurs qui puissent fondre sur un mortel !

Comment se faire illusion cependant sur les difficultés qui devaient contrarier la réalisation de ce beau rêve ? Anifé les mesurait toutes ; aussi dépérissait-elle à vue d'œil. Elle savait que Maleka était venue à Kadi-Keui pour recevoir dix mille piastres ; on assurait qu'après avoir touché cette somme, Maleka retournerait à Constantinople. Il fallait bien peu connaître Ismaïl pour se flatter de remplacer dans son cœur une femme qui allait faire quatre-vingts lieues sur les routes de l'Asie Mineure

pour lui rapporter dix mille piastres. L'abattément d'Anifé était donc extrême, lorsqu'il fit place tout à coup à une joie folle, à une fiévreuse impatience. On venait de lui annoncer que Maleka s'était contentée d'envoyer la somme promise à Ismaïl, mais qu'elle prolongerait son séjour à Kadi-Keui. Anifé décida aussitôt qu'elle partirait sans retard, qu'elle irait à Constantinople retrouver Ismaïl, son enfant dans ses bras. Elle commença par annoncer son intention au kadi et à sa mère. Il lui fallut combattre de ce côté une forte résistance; mais Anifé eut recours à son habileté ordinaire. Elle déclara que si ses parents lui refusaient leur consentement, elle saurait se soumettre, mais qu'il fallait s'attendre à la voir mourir bientôt silencieuse et résignée. Le kadi et Fatma pleurèrent et ne discutèrent plus. Le cousin Osman saisit cette occasion pour proposer un moyen terme qui levait tous les obstacles. — Allons, dit-il à la jeune femme avec ce ton de brusque décision qui annonçait en lui un Turc déjà presque occidental, allons, je vois qu'il faut que je m'en mêle. Je t'accompagnerai à Constantinople, je te déposerai aux pieds de ton seigneur et maître, je lui mettrai son enfant dans les bras, puis je resterai quelque temps avec vous à titre de parent, d'ami, et surtout d'observateur... — Touchée du dévouement qu'elle inspirait au jeune homme, Anifé lui tendit la main pour toute réponse, et quelques jours après les préparatifs du départ commun étaient terminés, d'accord avec le respectable kadi.

V

Je me promenais, pendant les dernières heures d'une belle journée d'automne, dans les champs qui entourent ma ferme d'Asie Mineure, lorsque je vis passer sur la route voisine une petite caravane assez bien équipée. Le principal personnage était une femme vêtue à la mode de Constantinople, et à côté d'elle, monté sur un petit cheval de Mitylène, se tenait un très-jeune homme, d'une belle et noble figure. Une autre femme de condition inférieure, vêtue à la mode d'Asie, tenait devant elle un petit enfant. Derrière ce groupe venaient environ une demi-douzaine de serviteurs de conditions et d'âges divers : un *kiaja* ou intendant, un allumeur de pipes, un verseur de café, un bouffon, un secrétaire, un cuisinier, un page et deux *seïs*, puis quelques gardes fournis par le gouverneur. Je m'étais arrêtée pour voir défiler tout ce monde. L'un des gardes s'approcha du jeune cavalier et lui dit quelques mots à voix basse en regardant de mon côté. Le jeune homme vint aussitôt à moi et m'annonça poliment que sa

cousine Anifé, actuellement en route pour Constantinople et fort souffrante, désirait me consulter sur les précautions à prendre pour supporter, malgré sa faiblesse, les fatigues du voyage. Je l'engageai à me devancer et à m'attendre chez moi, ainsi que sa cousine, en l'assurant que je ne tarderais pas à les rejoindre. Il s'inclina avec courtoisie, et la caravane se remit en marche.

Je les suivais à quelque distance, cherchant à me rappeler ce qui m'avait été conté du second mariage d'Ismaïl-Bey et des moyens employés par sa jeune épouse pour l'emporter sur l'ancienne. L'histoire des sortiléges m'était revenue à l'esprit, et j'étais curieuse de juger par moi-même de cette beauté d'origine suspecte que le bruit public accordait à la jeune femme. Je trouvai, en rentrant à la ferme, Anifé et sa suite établies dans mon salon de réception. Anifé était très-soigneusement voilée, et lorsque je la priai de me montrer son visage, elle se trouva dans une perplexité grande, n'osant ni se découvrir devant ses serviteurs, ni demeurer seule avec moi. Elle consulta son cousin, ainsi que les plus âgés de ses domestiques, et la consultation dura quelque temps. Il fut enfin décidé que le cortége se retirerait, à l'exception du vieux *kiaja*, qui fut choisi pour demeurer en tiers entre nous.

La jeune femme était atteinte d'une maladie du cœur, suite évidente de fortes agitations morales. Je demandai si l'enfant que j'avais vu était à elle, et si ses couches avaient été laborieuses; mais le kiaja m'interrompit en faisant des grimaces fort expressives assurément et en murmurant à mon oreille : — Ne parlez pas d'enfants, ne parlez pas de couches; c'est de là que viennent toutes ses souffrances!

Je demandai encore si elle ne pouvait pas remettre à une saison plus favorable ce voyage de Constantinople...

Cette fois ce fut la jeune femme qui m'interrompit en me disant avec une grande vivacité : — Je ne retarderai pas mon voyage d'un jour; c'est précisément parce que je me sens fort malade que j'ai hâte d'arriver; il faut que j'arrive; et c'est pourquoi je suis venue à vous. Donnez-moi quelque chose qui me fasse vivre jusqu'à mon arrivée à Constantinople, lors même que cette force passagère ne me serait accordée qu'aux dépens de ma vie. Peu importe que je meure, pourvu que ce ne soit pas avant d'avoir atteint le but de mon voyage.

Le médecin est un confesseur, dit-on; mais c'est quand il trouve un malade disposé à se confesser. Anifé n'était pas de ces malades-là, et je dus me contenter des mots entrecoupés que la passion, mais non la confiance, lui arrachait. Je lui remis divers calmants aussi innocents que possible et la laissai continuer son voyage, non sans m'être assurée pourtant que son joli visage n'avait aucun besoin du secours de la magie pour plaire au seigneur Ismaïl.

Le voyage d'Anifé se poursuivit donc et se termina heureusement. Non-seulement Anifé ne mourut pas en route, mais elle était pleine de vie et brillante de jeunesse lorsqu'elle entra inopinément chez Ismaïl, tenant son enfant dans ses bras et fixant sur son triste mari les plus beaux yeux du monde. — Ismaïl, dit-elle en s'inclinant devant lui et en portant l'ourlet de sa robe de chambre (Ismaïl était en robe de chambre) sur son cœur d'abord, sur son front et à ses lèvres ensuite... Ismaïl, j'étais si heureuse là-bas avec mon enfant, qu'il m'a semblé que c'était mal à moi de jouir toute seule d'un si grand bonheur sans t'en offrir aussi ta part. Vois quel beau garçon je t'ai donné !

La pièce où Ismaïl recevait Anifé était vaste et déla-

brée. Le bey était couché sur un riche divan qui formait un contraste peu agréable avec les boiseries vermoulues et le plafond tapissé de toiles d'araignées. Une longue pipe au tuyau en tige de jasmin posait d'un côté sur ses lèvres, et de l'autre sur une soucoupe en cuivre luisant placée à terre. Un fez couvrait, comme de raison, la tête d'Ismaïl; il était maintenu sur son front par un mouchoir de mousseline imprimée en Suisse, à fond lilas, à grands ramages verts et jaunes. La robe de chambre dont j'ai parlé était en mérinos vert tendre, et un gilet d'un vert plus foncé lui descendait à peine au diaphragme. Là se terminait la partie orientale du costume; le reste, pantalon et chaussure, portait le cachet de l'Occident. Le pantalon en étoffe écossaise bouffait singulièrement jusqu'aux genoux, probablement à cause du large caleçon oriental que le bey portait en dessous, et dont il n'osait pas se séparer de peur des rhumatismes. Les bottes en cuir très-fin et sans semelles étaient d'une forme ronde qui trahissait la largeur d'un pied accoutumé à reposer dès l'enfance dans des babouches turques. Ces babouches d'ailleurs n'avaient pas complétement disparu devant les bottes novatrices: elles s'étalaient au contraire sur le tapis, au pied du divan sur lequel le bey se prélassait, prêtes à être chaussées par-dessus les bottines chaque fois que le bey quittait sa couche moelleuse et se disposait à marcher dans ses appartements ou à sortir. L'ensemble de ce costume n'était guère attrayant; mais un joli visage et une physionomie agréable eussent effacé ce qu'il avait de ridicule et de disgracieux. Le visage d'Ismaïl était pâle, jaune et bouffi; ses yeux, toujours louches, semblaient en ce moment appesantis par l'effet de quelque narcotique, ou peut-être bien aussi par l'abus des boissons alcooliques; sa barbe, qui commençait à grisonner, était

recouverte d'une couche de *henné*, mais le henné a un inconvénient : c'est qu'il devient, au bout de très-peu de jours, d'une couleur orange fort extraordinaire... Bref, ni le visage ni la physionomie d'Ismaïl n'étaient propres à faire oublier les imperfections de son costume. Anifé heureusement était disposée à l'indulgence ce jour-là. Pourvu qu'il lui témoignât à elle un peu d'amour et une véritable tendresse paternelle à son enfant, elle eût admiré le personnage et son costume. Lui-même paraissait sentir ce que sa femme attendait de lui ; il essaya de la satisfaire par ses discours et par l'expression de son regard, mais il était mauvais acteur, et Anifé était un assez bon juge en pareille matière.

La première pensée d'Ismaïl en apercevant Anifé fut pour Maleka. — Que dira Maleka si Anifé reste ici ? Maleka ne reviendra pas, et elle dépensera loin de moi ce qui lui reste des vingt mille piastres ! — Ce raisonnement donna non-seulement de l'humeur à Ismaïl, mais encore l'envie de montrer son humeur à Anifé. L'arrivée du petit Ismaïl embarrassait aussi cruellement son père, qui ne connaissait qu'imparfaitement l'histoire de son rejeton. On lui avait d'abord annoncé sa mort, puis était survenue la lettre du kadi, à laquelle il n'avait pas compris grand'chose ; puis encore Maleka et Selim lui avaient écrit qu'Anifé venait d'acheter un bambin qu'elle se proposait de faire passer pour son fils. Enfin, fatigué de chercher le mot d'une énigme qui après tout ne l'intéressait guère, il avait cessé de s'en occuper, et avait fini par oublier à peu près tout ce qui s'y rapportait ; mais il fallait maintenant prendre un parti. Était-ce là son enfant ? devait-il l'admettre comme tel dans sa maison ? pouvait-il l'en exclure ? Quelles seraient les conséquences de l'une et de l'autre conduite ?

Tout en se posant ces questions embarrassantes, Ismaïl jetait des regards à la dérobée sur le petit garçon, sur Anifé et sur Osman, et les en détournait aussitôt, de peur de laisser lire dans son cœur. L'enfant commençait à s'ennuyer et se préparait à fondre en larmes; Anifé luttait contre l'envie d'en faire autant et contre un retour de son ancienne violence. Elle fit pourtant un effort sur elle-même, et s'asseyant sur le tapis, aux pieds d'Ismaïl, elle livra une pantoufle au petit bambin; puis, dès qu'elle le vit sourire, elle l'éleva dans ses bras jusqu'au niveau du regard d'Ismaïl, en disant d'une voix douce et tremblante : — Regarde ton enfant, Ismaïl! Vois comme il est joli! Ne trouves-tu pas qu'il te ressemble?

— Hum! fit Ismaïl en passant la main sous le menton de son fils et en le forçant à tenir la tête haute jusqu'à ce que la moue qui précède les larmes reparût autour de la bouche rosée de l'enfant; hum! il est bien, mais je ne trouve pas qu'il me ressemble...

— Il est cent fois plus joli que toi! dit Osman à, bout de patience.

— En effet, en effet, se hâta de dire Ismaïl; puis, après un moment de silence, il reprit d'un air grave, comme un homme qui vient de prendre un grand parti : Je dois avouer, Anifé, que je ne m'attendais pas à recevoir la visite de cet enfant, et que j'ignore qui il est. Ne m'a-t-on pas annoncé sa mort? J'ai reçu à ce sujet des condoléances de tous mes amis, et ta famille elle-même...

— Mais mon père t'a écrit tout ce qui était arrivé, interrompit Anifé; il t'a informé de l'affreux complot tramé contre ton enfant; des soupçons que j'en avais conçus dès le premier jour; du dévouement de mon cousin Osman que voici, du succès de ses recherches; de l'aveu de la sage-femme, de la scélératesse de... ses complices...

Ici Anifé s'embarrassa un peu, ce qui fournit à Ismaïl l'occasion de reprendre la parole. — J'ai reçu en effet une lettre du noble kadi, mais elle était beaucoup moins explicite que tu ne parais le croire. Avant de me livrer aux élans de ma tendresse paternelle, tu dois comprendre, chère Anifé, que je désire être certain de ne rien faire de contraire à la loi.

— Il me semble, repartit Osman, que tu peux sans crainte suivre la route que mon oncle t'a tracée, et qu'il suit lui-même. Puisque mon oncle traite et considère cet enfant comme le tien, c'est sans doute qu'il a de bonnes raisons pour cela, des raisons légales et sans réplique. Du reste, si mon oncle ne s'est pas adressé aux tribunaux pour faire constater l'état de ton fils, c'est d'abord parce qu'il a pensé que cela n'était pas nécessaire, et puis encore pour ne pas attirer sur des personnes qui te tiennent de près le blâme du monde et la vengeance des lois; mais si tu fais la moindre difficulté de reconnaître ton enfant, mon oncle laissera de côté toute considération pour les coupables et fera sur-le-champ ce qu'il a évité de faire jusqu'ici. Je suis chargé de lui rendre un compte exact de tes dispositions et de tes résolutions envers ton enfant, et puisque tu désires une enquête légale à ce sujet, je vais écrire immédiatement...

— Mais non, mais non! s'écria Ismaïl, c'est inutile; je vois maintenant comment les choses se sont passées... C'est tout ce que je voulais... certainement...

— Mais si tu conserves quelques doutes?.. reprit Osman.

— Pourquoi en conserverais-je?

— C'est qu'Anifé ne peut pas attendre indéfiniment que ta conviction se forme et que ton cœur s'ouvre pour son enfant. D'ailleurs, mon oncle m'a tant recommandé de bien l'informer...

— Mon cœur est tout ouvert pour ce cher enfant comme pour sa mère, interrompit gracieusement Ismaïl.

Et il prit un bon moyen pour couper court à toute discussion. Il attira le petit Ismaïl sur ses genoux, et dit en le contemplant avec un doux sourire : — Il est singulièrement fort pour son âge, et je crois en effet qu'il a quelque chose de moi dans les yeux.

En ce moment, Anifé trouva Ismaïl presque beau ; elle leva un regard de triomphe sur Osman. Sa résolution était prise. Le but de son voyage lui parut atteint.

A partir de ce jour, Anifé suivit fidèlement le plan qu'elle s'était tracé. Elle soigna la santé chancelante d'Ismaïl et le servit avec tendresse, s'appliquant à le distraire et à l'amuser quand il rentrait de mauvaise humeur, ne le contredisant jamais, ne s'accordant pas une seule fois la satisfaction, jadis si douce, de lui faire sentir ses propres défauts. Elle se rappelait les premières leçons maternelles, mais elle ne les mettait plus en pratique que pour faire plaisir à Ismaïl, et non pour établir son empire sur lui. Hélas ! l'établissement de cet empire fut la seule chose qu'elle négligeât. Ismaïl en profita, le grossier personnage qu'il était, et, à vrai dire, il profita sans scrupule de tous les sacrifices d'Anifé. Il se laissait soigner et servir comme si tout cela lui était dû. Il commençait à se sentir en pleine possession de son autorité sur Anifé. Il l'avait vaincue, domptée, désarmée, et il comptait bien disposer à son gré d'elle et de tout ce qui lui appartenait sans se donner d'autre peine que de lui faire connaître sa volonté. Dans la lutte qu'il prévoyait entre ses deux femmes, tous les égards seraient pour Maleka, car Maleka se faisait craindre, et Anifé n'ambitionnait plus que d'être aimée.

Il était impossible cependant qu'Anifé ne s'aperçût pas des dispositions d'Ismaïl à son égard, et que de nouvelles

souffrances ne vinssent pas effacer dans son âme les impressions heureuses qui avaient suivi son arrivée à Constantinople. Une étincelle vint mettre le feu aux poudres. Un beau jour, l'argent manqua dans le ménage. Anifé avait apporté d'Asie deux ou trois milliers de piastres, et elle s'était chargée de fournir aux besoins intérieurs de la famille aussi longtemps que cet argent durerait. Ismaïl avait accepté cette offre avec empressement, parce qu'elle lui permettrait d'employer ses derniers *bechsliks* (pièces de 5 piastres) à ses menus plaisirs exclusivement. Trois mille piastres ne sont cependant pas une fortune à Constantinople, et Anifé s'aperçut, au bout de six semaines, que ses fonds seraient bientôt épuisés. Alors, en ménagère prudente, elle voulut avertir Ismaïl, afin qu'il songeât à se procurer d'autres ressources ; mais son avis fut mal reçu. Ismaïl se trouvait ce jour-là absolument sans le sou. Il avait perdu au jeu et n'avait pas encore payé : il avait prié quelques-uns de ses amis de lui prêter un peu d'argent, et il avait été éconduit. La déclaration d'Anifé fut comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase. La mauvaise humeur d'Ismaïl éclata en reproches aussi absurdes que violents. Comment Anifé s'imaginait-elle qu'il pût nourrir toute une famille, lui qui ne possédait rien, qui n'avait que des dettes ? Ce jour-là il fut sincère, il fit bon marché des douceurs domestiques ; il se déclara aussi peu amoureux de Maleka que d'Anifé, mais il parla avec enthousiasme des mérites financiers de Maleka, de son esprit si fertile en ressources, de son activité, de son courage, de son habileté ; puis, revenant à Anifé et la comparant à sa rivale, il lui demanda si elle croyait avoir acquis des droits éternels à sa reconnaissance en apportant trois mille piastres dans le ménage et en les dépensant à sa fantaisie. Anifé répondit avec douceur qu'elle

n'avait pas encore tout dépensé, puisqu'il lui restait cinq cents piastres qu'elle déposerait immédiatement dans les mains d'Ismaïl, si une aussi petite somme pouvait lui être de quelque utilité; qu'elle le priait seulement de réfléchir qu'il ne lui resterait ensuite plus rien pour l'entretien du ménage, et que le soin en retomberait sur lui.

— L'entretien du ménage, pardi ! s'écria Ismaïl en haussant les épaules d'un air de dédain ; la grande affaire ! On prend à crédit. Dès aujourd'hui je me charge de faire affluer les provisions dans l'office et dans la cuisine, sans qu'il nous en coûte un sou.

Les cinq cents piastres l'avaient adouci, en lui faisant entrevoir la possibilité de tirer, par l'intermédiaire d'Anifé, quelque argent du kadi. Le bey continua donc ses doléances d'un air plutôt triste et abattu qu'irrité, et il se rejeta sur la manière dont il avait été leurré, à l'époque de son mariage avec Anifé, par la mère de celle-ci, au sujet des fameux bijoux.

Anifé garda un silence respectueux, et prit un air de contrition qui confirma les espérances d'Ismaïl. Puisque Anifé s'était guérie de ses prétentions à l'indépendance et à l'infaillibilité, puisqu'elle supportait sans se plaindre les boutades de son humeur et les exigences de sa cupidité, il n'avait plus aucun motif pour la ménager. Loin de là, le meilleur parti à prendre lui semblait de lui rendre la vie excessivement dure, et de lui faire acheter, par des sacrifices d'argent et de bijoux, les quelques rayons de soleil conjugal dont il pouvait disposer en sa faveur. Ce plan fut suivi par notre bey avec une fidélité et une persévérance dignes d'une cause plus respectable. A mesure que les cinq cents piastres fondaient (ce qui marchait assez vite), Ismaïl devenait de plus en plus

maussade, grognon et violent. Le petit Ismaïl était, non moins que sa mère, l'objet et la victime de ses injustes emportements. Il s'était engagé à faire affluer dans le ménage les provisions prises à crédit; mais il tint mal son engagement: Anifé passait des journées entières sans recevoir ni un morceau de pain du boulanger, ni une livre de viande du boucher, ni quoi que ce soit des prétendus fournisseurs d'Ismaïl. Celui-ci se nourrissait selon toute probabilité hors du logis; mais cela ne l'empêchait pas d'exiger que sa table fût bien garnie, et lorsqu'il s'apercevait en rentrant que le couvert n'était seulement pas mis et que le garde-manger était vide, il s'emportait contre Anifé, qu'il accusait d'insinuer par cette apparence de dénûment à son cousin et à ses gens des pensées tout à fait injurieuses à son honneur. — Que puis-je préparer, lui répondit un jour sans s'altérer la docile Anifé, et c'était malheureusement le jour même que les cinq cents piastres se trouvaient réduites à vingt; que puis-je préparer, dit-elle, puisque les marchands refusent de me faire crédit, et que je n'ai pas d'argent pour les payer? — Mensonges, mensonges que tout cela! s'écria Ismaïl devenu pourpre de colère; j'ai été moi-même commander à mes fournisseurs ordinaires six pains d'une ocque, et quatre ocques de viande par jour. Chaque fois que je sors, je t'envoie des paniers de légumes et de fruits, et toutes sortes de friandises. Que fais-tu de tout cela? — Je t'assure, seigneur, reprit toujours avec la même douceur Anifé, que je ne reçois rien de tes fournisseurs. Un garçon est venu quelquefois m'apporter des fruits et des légumes de la part d'un effendi qui ne pouvait être que toi, Ismaïl, mais il ajoutait qu'il n'avait pas été payé et qu'il devait recevoir l'argent de moi; aussi lorsque je lui eus répondu que c'était sans doute un malentendu et

que je n'avais pas d'argent à lui donner, il remporta sa marchandise.

Ismaïl savait tout cela aussi bien qu'Anifé elle-même, mais il suivait son plan. Il n'avait plus que vingt piastres, et il fallait provoquer une catastrophe. Il éclata donc en reproches ; il cria anathème sur sa femme, sur cet enfant tombé des nues et qu'on prétendait faire vivre à ses dépens, sur le kadi qui trempait dans ces sales intrigues, et sur Fatma qui l'avait trompé en lui promettant les bijoux de sa fille, et qui l'avait volé en ne les lui remettant pas.

Pendant cet orageux entretien, Anifé avait tenu les yeux constamment fixés à terre, et son émotion ne s'était trahie que par de rapides changements de couleur sur son visage. Ce fut seulement lorsque Ismaïl passa selon sa coutume du ton brutal au ton patelin qu'elle leva les yeux, et en vérité ce premier regard n'avait rien d'amical. Quel qu'il fût, il ne dura qu'un instant, après quoi un rideau parut se baisser derrière la prunelle d'Anifé, et ses yeux devinrent aussi ternes que ceux d'Ismaïl lui-même. Quand celui-ci eut exposé tout au long ses espérances anciennes et le cruel désappointement qui les avait suivies, Anifé répondit à voix basse : — Mais rien n'est perdu, Ismaïl, et tout peut encore se réparer.

— Comment ? s'écria Ismaïl hors d'haleine.

— J'ai apporté avec moi une partie de ces bijoux.

— Vraiment ? Quoi ! tu les as apportés ici, et tu ne m'en as rien dit ? Et maintenant tu pourrais... tu consentirais... Ah ! ma bonne Anifé, c'est mon salut que tu tiens dans tes mains ! Voyons, voyons, que me proposes-tu ?

Et, dans le transport de sa reconnaissance, Ismaïl passa un bras autour de la petite taille d'Anifé et l'attira sur son cœur. Les jolies lèvres d'Anifé se contractèrent comme

pour sourire, et ce sourire avait quelque chose de singulier, parce que les yeux n'y répondaient pas. Ils n'étaient pas tristes pourtant, et encore moins courroucés; seulement ils n'avaient pas de regard.

— Il faut agir avec beaucoup de prudence et de précaution, reprit-elle enfin. J'ignore ce qui s'est passé entre ma mère et toi au sujet de ces bijoux, mais ce que tu viens de me dire m'explique en partie son insistance à me faire promettre de n'en donner aucun avant d'avoir atteint l'âge de vingt-quatre ans. Or tu sais, ajouta-t-elle en souriant de nouveau, qu'il me faut encore bien des années pour arriver là.

— Hélas! soupira Ismaïl.

— Oui, reprit Anifé, c'est grand dommage; mais on pourrait trouver un moyen...

— Lequel?

— J'ai promis de ne pas les donner, mais je n'ai pas promis de ne pas les vendre.

— Tu trouveras difficilement...

— Moi, c'est possible; mais je crois que tu t'en acquitterais encore mieux que moi.

— C'est-à-dire que tu voudrais me charger...

— Non pas, cela pourrait traîner en longueur; mes parents pourraient être avertis, et tout espoir serait perdu. Ce sera toi qui les achèteras.

— Et comment te payerai-je?

— Tu me payeras quand j'aurai atteint ma vingt-quatrième année.

— Ah! Anifé! ah! ma bien-aimée! ah! ma charmante, je ne m'attendais pas à tant de générosité...

— Et tu avais tort... A présent que nous sommes d'accord sur le fond de la chose, il faut nous entendre sur les moyens de l'exécuter. Je vais chercher les bijoux, et

nous les estimerons ensemble... Mais, j'y songe, c'est Osman qui les a; je les lui ai remis pour qu'il les gardât pendant la route, et je n'ai plus pensé à les reprendre. Que cela ne t'inquiète pas! ajouta-t-elle en voyant le frémissement de terreur qu'Ismaïl n'avait pu réprimer; Osman nous aidera à en fixer la valeur, et nous pourrons ensuite, dans le cas où mes parents seraient instruits de l'affaire, nous pourrons leur dire qu'Osman était présent à la vente des bijoux, que lui-même nous a aidés à en arrêter le prix, que rien enfin n'a été fait sans son approbation. Ce qui irriterait ma mère plus que toute chose au monde, ce serait de voir ces bijoux, auxquels elle tient si fort, cotés au-dessous de leur valeur; mais, puisque c'est moi seule qui dois être ta créancière, peu importe que ce soit d'une somme ou d'une autre. N'est-ce pas, Ismaïl?

Qu'avait à répondre Ismaïl? Cette mine de rubis et de diamants qui venait de s'ouvrir devant lui le fascinait complétement. Il balbutia quelques paroles d'approbation. Les craintes que lui inspirait le caractère chagrin et capricieux d'Anifé avaient disparu, et Anifé elle-même faisait de son mieux, depuis son arrivée à Constantinople, pour ne plus les justifier. De l'or à pleines mains, une femme soumise et charmante, que pouvait-il désirer encore? Anifé ne laissa pas toutefois Ismaïl longtemps absorbé dans la contemplation de son bonheur. Elle était sortie pour chercher Osman; elle revint au bout de peu d'instants, tenant à la main un petit coffret et suivie de son cousin. Les yeux de la jeune femme étaient toujours aussi ternes, et ceux du cousin brillaient comme des escarboucles; mais Ismaïl ne remarqua pas ce contraste, il n'avait de regards, lui, que pour le coffret.

— Voici mon cousin Osman, dit Anifé, qui est tout prêt à nous seconder dans notre affaire. Les bijoux que

j'ai rapportés d'Asie sont dans ce coffret... Nous allons traiter...

Elle s'assit sur un coussin devant Ismaïl, Osman prit place à côté du bey. Un des serviteurs de la maison, le *chiboukdj* (allumeur de pipe), entra au même instant; ses fonctions étaient d'entretenir de feu et de tombéki le *narghilé* d'Anifé. Ismaïl ne fit aucune attention à l'entrée ni à la présence de ce personnage.

— Voici les bijoux, dit Anifé en ouvrant le coffret; examinons-les l'un après l'autre et fixons-en la valeur à mesure. Commençons par cette épingle.

C'était une épingle en diamants représentant une fleur et destinée à être piquée dans un mouchoir de tête. Les diamants n'étaient ni gros ni beaux, mais il y en avait un assez grand nombre, et l'épingle faisait quelque effet.

— C'est magnifique! s'écria Osman.

— Combien penses-tu qu'on pourrait en avoir? dit Anifé.

— Que sais-je? répondit Ismaïl en paraissant chercher... Deux mille, deux mille cinq cents piastres...

Anifé partit d'un éclat de rire. — Si ma mère t'entendait déprécier ainsi ses bijoux chéris, que dirait-elle?

— Ta mère m'a assuré plusieurs fois, reprit Osman, qu'elle avait refusé quinze mille piastres de cette épingle.

Les yeux d'Ismaïl s'allumèrent, car il connaissait assez Fatma pour être persuadé qu'elle n'aurait pas refusé quinze mille piastres à moins de savoir pertinemment qu'elle pouvait en obtenir trente mille; et Osman lui inspirait beaucoup de confiance, d'abord parce que, le sachant jeune, il le croyait naïf, et ensuite parce qu'il le regardait comme parfaitement désintéressé dans la vente des bijoux. Bref, l'épingle fut évaluée à vingt mille piastres. Puis vinrent une belle bague en émeraudes, une autre

bague en rubis, un collier de perles, un fermoir aussi en émeraudes entourées de diamants, et un bout de pipe en ambre orné de pierreries. Le tout fut coté à quatre-vingt-quinze mille piastres. Anifé dit alors d'un petit air grave et solennel : — Il est donc convenu que je te vends ces bijoux pour la somme de quatre-vingt-quinze mille piastres, lesquelles me seront payées par toi, sur ma demande, huit jours après que je t'en aurai réclamé le payement.

Ismaïl se sentit pâlir, tant il lui semblait entendre en ce moment son Anifé des anciens et des mauvais jours. Sa voix était mal assurée lorsqu'il prononça en hésitant ce peu de mots : — Mais pourquoi?... — Anifé fit un petit mouvement de tête qui signifiait : — Ne vois-tu pas Osman? — Ismaïl se hâta d'admettre la muette explication d'Anifé. Il eût été imprudent de confier à un aussi jeune homme un secret de cette importance; Anifé avait raison, cent fois raison. Il répondit donc, avec la fermeté et avec le sérieux convenables, qu'il acceptait la proposition d'Anifé, qu'il achetait les bijoux quatre-vingt-quinze mille piastres, et qu'il payerait la somme à la requête de sa femme huit jours après que cette requête lui serait signifiée. Tout étant ainsi terminé à la satisfaction des parties, Anifé replaça les bijoux dans le coffret, à l'exception de l'une des bagues qu'Ismaïl voulut porter tout de suite à un bijoutier. On convint aussi qu'Ismaïl disposerait des bijoux à sa fantaisie, et qu'Anifé n'en serait plus désormais que la dépositaire.

Pour en finir avec cette opération toute commerciale, je dirai qu'Ismaïl vendit dans la journée même deux bagues pour le tiers environ de la valeur cotée. — Les saphirs et les émeraudes affluaient en ce moment sur le marché de Stamboul; les montures étaient passées de mode. — Cette vente s'ébruita très-vite, et il ne pouvait pas en être au-

trement, les bazars étant en Orient le rendez-vous de tous les oisifs, c'est-à-dire de la population tout entière. Ismaïl n'était pas encore rentré, que déjà le vestibule de sa maison était encombré de créanciers alléchés par la perspective d'un remboursement. Le bey employa toutes les ruses, toutes les promesses, toutes les dénégations imaginables, pour se dispenser de faire de son argent un si triste emploi. Vains efforts! les créanciers furent plus entêtés encore que le débiteur. Tout se passa poliment, personne n'éleva la voix ni ne proféra de paroles trop vives, mais il fallut donner des à-comptes. Les créanciers connaissaient à un para près la somme touchée par Ismaïl sur les deux bagues; ils en réglèrent le partage entre eux d'après le chiffre de leurs créances, en abandonnant toutefois à Ismaïl la somme de cinq cents piastres pour sa dépense personnelle.

Il fallut donc recourir de nouveau au coffret; mais les bagues vendues en premier lieu formaient le plus beau joyau de la couronne. Le reste se composait de petites pierres dont la monture faisait tout le mérite, et cette monture était vieillie. Aussi ce fut avec les plus grandes difficultés qu'Ismaïl parvint à s'en défaire à très-bas prix. Puis arrivèrent les créanciers qui n'avaient rien touché lors de la première vente, et ceux qui avaient été payés en partie revinrent aussi pour faire compléter leur remboursement. Ismaïl ne savait plus auquel entendre. Tout cela dura de six à huit semaines, après quoi le bey se trouva à peu près aussi pauvre qu'auparavant. La grande majorité des créanciers était payée, il est vrai, mais cela importait peu à Ismaïl. Ajoutons que pendant ces six ou huit semaines le bey n'avait pas eu un bon mouvement pour Anifé. S'il se montrait parfois tendre et même passionné, c'était toujours lorsqu'il avait besoin de puiser

dans le coffret. Envers son enfant, il n'était ni dur ni violent : rarement un Turc, si mauvais qu'il soit, se permet de rudoyer une de ces petites créatures sans défense ; mais son indifférence envers ce chef futur de sa race frappait tous les yeux, et les servantes mêmes s'en entretenaient sans ménagement et sans indulgence. Quant à la fille du kadi, elle supportait tout avec une patience infinie; l'énergie morale semblait chez elle avoir dompté la langueur physique. Calme et hautaine, elle semblait mener au milieu de ces difficultés journalières une vie de contemplation et d'attente.

VI

Qu'attendait Anifé? à quel sentiment avait-elle obéi en faisant avec Ismaïl ce marché de bijoux dont les conséquences commençaient à peser si lourdement sur le bey? Le but de cette vente était évidemment de placer dans les mains d'Anifé un titre dont elle pût se servir contre Ismaïl, et rien n'avait été négligé pour que ce titre eût la validité nécessaire. Peu de jours après la vente, elle avait fait signer par le *chiboukdj* présent à l'entretien, ainsi que par Osman, une attestation constatant la déclaration faite par le bey, « qu'il achetait les bijoux quatre-vingt-quinze mille piastres, et qu'il s'engageait à payer cette somme sur la requête de sa femme huit jours après sa première sommation. » Anifé avait donc entre les mains une arme redoutable; mais le plan même qu'elle exécutait si froidement accusait dans ses dispositions à l'égard d'Ismaïl un changement qu'il faut expliquer. La haine, ou tout au moins l'indifférence, avait brusquement succédé à cet amour renaissant qui l'avait conduite de Saframbolo à Constantinople.

Il fallait être aussi grossièrement aveugle qu'Ismaïl pour conclure, du changement de manières et de conduite d'Anifé, à son changement de caractère et de tempérament. La volonté seule d'Anifé était changée, et son naturel était enchaîné par sa volonté. Ismaïl méconnut entièrement cette puissante volonté, et il crut l'avoir brisée, au moment précis qu'elle se déployait dans toute sa virile énergie. Il est vrai que le cœur d'Anifé, capable comme il l'était de fortes affections et ouvert par l'amour maternel à toutes les tendresses de son sexe, s'était tourné vers Ismaïl avec tout ce désir d'amour que toute femme ressent tôt ou tard et au moins une fois dans sa vie. La raison d'Anifé, si elle n'était pas obscurcie par le caprice, était à peu près aussi forte que sa volonté, et les caprices de la jeune fille s'étaient presque entièrement éteints dans les douleurs de l'épouse et les larmes de la mère. Aussi avait-elle compris que le bonheur auquel elle aspirait ne pouvait lui venir sans mélange que de son mari, du père de son enfant. C'était pour satisfaire ce désir de bonheur qu'elle avait insisté pour quitter ses parents et pour se rendre à Constantinople auprès de son mari. Elle s'était armée de patience et de résolution pour supporter les défauts du caractère d'Ismaïl, et pour lui donner en dépit de ceux-ci son amour. Elle était décidée à l'aimer pour peu qu'il le lui permît, à être heureuse et à le rendre heureux pour peu que cela fût possible. Mais de la volonté d'aimer à l'amour, il y a parfois un abîme, et un abîme infranchissable. Ismaïl commit l'erreur de confondre ces deux états de l'âme pourtant si différents. Sa femme voulait l'aimer, mais elle ne l'aimait guère ; car elle n'éprouva jamais pour lui, même dans les semaines qui précédèrent et dans celles qui suivirent son mariage, qu'un attrait physique, encore éperonné par le dépit et par

la vanité. Ismaïl se fourvoya jusqu'à se croire adoré. Elle lui présentait un amour à conquérir : sa conduite, à Ismaïl, fut celle d'un homme qui abuse de l'amour effréné qu'il inspire. Peut-on s'étonner après cela si Anifé échoua dans ses louables efforts? Elle s'était préparée à l'indulgence pour les torts d'Ismaïl envers elle, mais elle avait repoussé la pensée qu'Ismaïl pût en avoir envers son enfant. La façon dont il accueillit tout d'abord ce précieux trésor qu'elle lui apportait comme un talisman contre toute querelle, toute amertume et toute aigreur, l'avait fortement ébranlée dans ses résolutions ; mais elle s'y était raffermie par un violent effort, et elle avait mis sa confiance dans le temps, dans sa patience, et dans la voix de l'amour paternel. Mais le père n'avait jamais paru dans Ismaïl, et le mari s'était constamment montré sous le plus triste et le plus méprisable aspect. Anifé ne pouvait avoir des idées de moralité bien arrêtées ni bien définies, et ni la cupidité ni l'indélicatesse d'Ismaïl ne blessaient guère ce que nous appellerions ses principes. Mais toute âme forte tend, fût-ce même à son insu, vers les hauteurs ; et la duplicité, la lâcheté si évidente d'Ismaïl, la repoussaient loin de lui. Il faut ajouter que la présence d'Osman et le spectacle de son dévouement pour Anifé ne tournaient pas à l'avantage d'Ismaïl. Puisque Anifé elle-même n'aimait pas son mari et ne connaissait de l'amour que ce qu'elle en avait entendu dire dans l'endroit du monde où on l'éprouve le moins, dans le harem, elle aurait pu se faire illusion sur le sentiment qu'elle inspirait à son mari ; mais Osman était là, avec sa constante admiration, son ressentiment des offenses dont elle souffrait, sa soumission à toutes ses volontés, son inépuisable patience et sa tendresse pour l'enfant, avec son amour enfin dont il ne parlait jamais, mais qui se trahissait à

chaque instant de la journée. — Comment ne pas comparer ces deux hommes entre lesquels Anifé était placée? Elle les comparait, n'en doutez pas, et à mesure qu'elle apprenait à bien les connaître, son cœur se fermait pour l'un, et, hélas! il s'ouvrait pour l'autre.

Cependant, à l'époque où nous sommes arrivés dans notre récit, Anifé ne regardait encore Osman que comme un cousin et un ami singulièrement dévoué et aimant, et ce qui l'empêchait de le mieux comprendre et de mieux se comprendre elle-même, c'était précisément sa préoccupation constante de tirer vengeance d'Ismaïl. Toute illusion de ce côté avait disparu; Anifé le voyait enfin tel qu'il était, et elle avait dit un éternel adieu à toutes ses espérances de bonheur conjugal. Dans ses jours de câlinerie pour Anifé, Ismaïl avait eu recours pour lui plaire à un moyen qu'il croyait tout-puissant : il s'était plaint de sa rivale, de l'impérieuse, de la vindicative Maleka. Ces plaintes amères, ces révélations indiscrètes, avaient servi de leçon à Anifé; elle y avait étudié la manière de se faire craindre du lâche Ismaïl, et elle poursuivait désormais ce but nouveau avec le même acharnement qu'elle avait mis naguère à s'en faire aimer. Aussi, ce fut avec un sentiment de haine satisfaite et de triomphe qu'elle serra dans un sachet pendu à son cou la précieuse déclaration des deux témoins qui la constituait créancière de son mari pour quatre-vingt-quinze mille piastres. Ferait-elle usage de ce document? Elle n'avait rien décidé sur ce point, si ce n'est de régler sa conduite sur celle d'Ismaïl et sur les circonstances à venir. Pour le moment, il lui suffisait de se savoir armée, et de se sentir le courage d'employer ses armes, s'il le fallait. Maleka allait lui en offrir l'occasion.

Maleka, informée du départ d'Anifé pour Constanti-

nople et de l'accueil qu'elle avait reçu d'Ismaïl, avait résolu, elle aussi, de faire expier au bey ses inconstances, trop visiblement intéressées. Ici je touche aux plus tristes détails de cette histoire, et j'éprouve le besoin d'imputer à la funeste influence des coutumes orientales des torts qui ne doivent pas retomber tout entiers sur mes personnages. Ni Anifé ni Maleka n'étaient nées irrévocablement mauvaises; mais l'éducation du harem avait eu chez l'une et chez l'autre ses résultats ordinaires : les bons instincts avaient sommeillé dans l'inaction, les mauvais s'étaient épanouis à l'aise. La part du mal était bien moindre toutefois chez Anifé que chez Maleka. Quand la fille de Fatma s'était proposée de transformer en un docile époux son oncle Ismaïl, la préoccupation de l'injure faite à sa mère dominait, dans la jeune fille orgueilleuse et coquette, toute autre pensée. L'amour cependant, un amour plus violent que tendre et profond, était venu modifier ce premier sentiment, et c'est alors qu'Anifé avait eu bientôt une autre injure à venger. Elle avait trouvé chez Ismaïl une indifférence complète et pour elle-même et pour son fils. Dès ce moment, elle n'avait plus hésité; elle s'était souvenue des leçons données à son enfance, elle n'avait plus écouté que ses passions implacables. Chez Maleka, le mobile était moins noble ; elle avait deux griefs contre Ismaïl : — le dommage matériel que lui avaient causé sa vie dépensière et les arrangements pris à l'époque de son mariage; puis son empressement à favoriser une rivale, à l'élever, sans égards pour sa volonté bien connue, au rang d'épouse. L'intérêt blessé, la jalousie, faisaient donc seuls agir Maleka. Les informations recueillies par Selim sur la vie d'Ismaïl et de sa femme à Constantinople, lui dictèrent un plan de campagne dont la conduite du bey ne seconda que trop bien l'exécution.

Ismaïl avait touché presque intégralement le prix de la terre vendue par Maleka à l'agriculteur franc, et cet argent n'était pas le seul que Maleka lui eût donné. Toutes ces terres vendues par Ismaïl aussitôt après son mariage avec sa belle-sœur, et au sujet desquelles les fermiers avaient réclamé, toutes ces terres, dis-je, n'avaient pas été rachetées, et Ismaïl en retenait toujours le prix. Maleka, à l'époque de son mariage avec Ismaïl, avait payé plusieurs des créanciers de son nouvel époux, et avait conservé leurs titres en femme prudente qu'elle était; tous ces *items*, pour parler la langue des comptables, formaient un total de cent quinze mille piastres. Les Turcs signent au moyen d'un cachet sur lequel leur nom est gravé; ils y passent de l'encre, et l'appliquent ensuite sur le papier. Ce cachet est d'ordinaire enchâssé dans une bague qu'ils portent au doigt; mais il leur arrive assez souvent d'en avoir plus d'un, et Ismaïl possédait, outre l'anneau de rigueur, un vieux cachet qu'il avait porté dans sa jeunesse accroché à la chaîne de sa montre, et qu'il laissait la plupart du temps à Maleka, chargée de signer à sa place. Rien donc ne s'opposait à l'exécution d'un plan d'attaque fort ingénieux; rien, pas même la conscience de Maleka, bien que la pruderie des lois occidentales puisse appeler, si bon lui semble, un pareil acte du nom de *faux;* Maleka n'en prenait aucun souci. Elle se disait au contraire qu'Ismaïl avait certainement reçu d'elle cet argent, et qu'en fabriquant cette reconnaissance au nom de son mari, elle ne faisait que ce qu'il eût dû faire. Aussi, après avoir rédigé une reconnaissance pour la somme de cent quinze mille piastres, elle manda deux de ses fermiers, et leur ayant présenté la déclaration signée *Ismaïl*, elle les pria d'affirmer par écrit qu'ils avaient été présents lorsqu'Ismaïl avait apposé son cachet. « C'est une formalité, leur dit-

elle, que mon mari a oublié de remplir dans le temps, et il désire maintenant réparer cet oubli. » Elle faisait jouer à ce moment entre ses doigts deux petites pièces d'or sur lesquelles les yeux des témoins étaient fixés, comme les yeux du petit oiseau demeurent attachés sur ceux du serpent qui le fascine. Ils signèrent, reçurent leur salaire, remercièrent et se retirèrent le cœur aussi léger et aussi joyeux que s'ils venaient de recevoir un prix de vertu. A ceux qui trouveront cette conduite extraordinaire, invraisemblable, repoussante, je dirai qu'il faut tenir compte de l'influence des mœurs d'un pays sur le développement du sentiment moral. Les faux témoins se tiennent en Asie devant les portes des tribunaux, prêts à y entrer pour porter le témoignage qu'un plaideur leur achètera. Personne, ni musulman ni chrétien, n'est embarrassé de se procurer de faux témoins parmi ses propres coreligionnaires, ni honteux d'avoir besoin de leur appui. Quoi qu'il en soit, Maleka ne pensait pas commettre une indélicatesse en faisant affirmer une chose vraie par des gens qui n'en savaient rien, et les témoins ne se reprochaient point de faire ce qu'on faisait autour d'eux tous les jours.

Maleka avait calculé combien de temps il faudrait à Ismaïl pour épuiser le petit trésor apporté par Anifé. Elle avait à Constantinople de puissants amis dont elle entretenait le souvenir par l'envoi de quelque riche fourrure d'Anatolie, de certains melons que l'on conserve pendant tout l'hiver, et de ces boîtes de confitures que les femmes de l'Asie Mineure confectionnent à merveille. Pour entamer et mener à bonne fin un procès comme celui qu'elle se proposait d'intenter à Ismaïl, elle avait besoin de protections et d'argent. Sûre de pouvoir compter sur de puissants protecteurs, elle s'occupa activement d'amasser beaucoup d'argent. Elle tondit ses chèvres et ses moutons,

vendit à l'avance deux années de sa récolte, sans s'inquiéter des moyens de labourer et d'ensemencer ses terres; elle se défit de ses juments poulinières, de ses buffles, de ses vaches; enfin elle mangea, comme on dit, son blé en herbe : la partie engagée valait bien ces sacrifices. Munie enfin de la déclaration des fermiers, elle vit le gouverneur et le *kaïmakan* de la province pour s'assurer que l'opposition probable du kadi, beau-père d'Ismaïl, n'empêcherait pas le tribunal de prononcer un jugement contre l'infidèle époux dont elle se prétendait la créancière. De belles étoffes de Brousse, un couple de lévriers de la plus fine race assurèrent à Maleka la protection du kaïmakan. La sentence de prise de corps fut rendue contre Ismaïl malgré les observations du kadi et expédiée à Maleka. L'envoi d'une lettre comminatoire à Ismaïl, que celui-ci, conseillé par Anifé, ne crut pas devoir prendre au sérieux, fut le dernier témoignage de sollicitude donné par Maleka à son époux. La réponse d'Ismaïl ayant été peu satisfaisante, il fut décidé entre Maleka et Selim qu'on irait jusqu'au bout, qu'on partirait sans retard pour Constantinople, et ce dernier projet fut aussitôt exécuté que conçu.

L'époque approchait où le double complot dont les trames se resserraient autour d'Ismaïl allait se démasquer. Anifé pouvait faire valoir contre lui une créance de quatre-vingt-quinze mille piastres. Maleka, grâce à l'emploi fort peu légitime du cachet d'Ismaïl, avait réussi à le constituer légalement débiteur de cent quinze mille piastres. Ces deux femmes vivaient à Constantinople, l'une auprès d'Ismaïl, l'autre épiant et connaissant toutes ses démarches. Avant toutefois que l'orage n'éclatât, il se produisit entre les deux rivales un incident qu'il est bon de noter.

Rien de plus difficile à distinguer dans les rues de Constantinople qu'une femme turque d'une autre femme turque. Toutes sont voilées ; toutes sont enveloppées dans un manteau sans taille qui les fait ressembler à des ombres ; toutes sont chaussées d'énormes bottes jaunes qui gênent leur démarche, et leur enlèvent toute tournure personnelle. Maleka crut donc pouvoir s'aventurer sans péril dans les rues de Constantinople ; mais la haine féminine a des yeux si perçants, qu'il n'existe pour elle ni voile ni manteau. Le hasard voulut qu'Anifé entrât dans une boutique d'où Maleka sortait, et que les deux femmes se rencontrassent nez à nez sur le seuil de la porte. Toutes deux se reconnurent à l'instant, mais aucune ne se trahit. Maleka demeura impassible, et Anifé, laissant tomber sur Maleka un de ces regards froids et distraits qui ne voient pas, entra dans la boutique sans seulement se retourner. Maleka de son côté descendit aussitôt la rue, sans paraître éprouver ni curiosité ni inquiétude.

Anifé était accompagnée, selon l'usage, de deux négresses et d'un nègre. Elle s'approcha de la plus âgée des deux femmes, qui, façonnée aux mœurs du harem, avait une réputation de finesse très-méritée, et elle lui dit tout bas : — Suis de loin cette femme qui sort d'ici ; découvre sa demeure, et ne rentre pas sans m'apporter une indication exacte. — La négresse écouta avec l'air de la plus profonde attention, les yeux tout grands ouverts, fixés dans le vague, les narines dilatées, la bouche entr'ouverte ; lorsque sa maîtresse se tut, elle poussa un grand soupir comme pour soulager ses nerfs de la tension qu'ils avaient subie, inclina la tête, et partit comme un trait.

Le soir, Anifé apprit que Maleka demeurait chez un employé des douanes, dans un quartier peu éloigné du sien ; elle était arrivée tout récemment de la province avec

un effendi qui logeait dans une maison voisine, et qui allait la visiter tous les jours. Anifé devina bien vite le nom de l'effendi, et, grâce aux informations données par la négresse, elle découvrit le jour même la demeure de Selim. Le lendemain, l'officieux compagnon de Maleka, averti par Osman, se présentait chez Anifé, qu'il trouvait plus souriante et plus gracieuse que jamais. Dans un rapide entretien, la fille du kadi apprit ce qu'elle voulait savoir. Maleka était venue à Constantinople sans prévenir Ismaïl de son arrivée, et le but de ce voyage était de livrer à la justice le débiteur insolvable que toutes deux avaient pour mari. Instruite des plans de sa rivale, Anifé résolut d'assister, immobile et impassible, au dénoûment qu'elle prévoyait, se réservant d'agir quand elle jugerait le moment venu.

L'orage ne tarda pas à éclater. Un matin, Ismaïl était tranquillement étendu sur son ottomane en fumant sa pipe, lorsqu'on lui annonça la visite de deux *kavas*. Il tressaillit, puis, reprenant l'air calme et digne qui seul convient à un musulman, il ordonna qu'on fît entrer les deux agents de la police urbaine. Ceux-ci, après maintes génuflexions, lui présentèrent un ordre de l'autorité compétente lui enjoignant de payer immédiatement à sa légitime épouse Maleka la somme de cent quinze mille piastres qu'elle lui avait prêtée, ou de fournir caution pour le payement de ladite somme, faute de quoi Ismaïl devait suivre les *kavas* à la prison pour dettes. Ismaïl ne se tint pas pour battu. Il avait des amis, des amis riches, et les dettes sont quelque chose de si peu sérieux en Turquie, qu'il n'est pas rare de voir des gens se porter garants pour des sommes dont ils ne pourraient seulement pas payer le quart. Ismaïl fit donc bonne contenance; il engagea les *kavas* à s'asseoir, leur fit apporter du café et des

pipes, et déclara qu'il allait leur donner satisfaction pleine et entière. Ayant fait appeler ensuite son *kiaja*, il le chargea d'aller prier immédiatement trois de ses amis, qui dépensaient beaucoup et ne comptaient jamais, de vouloir bien lui prêter caution. Le *kiaja* fit sa tournée, mais il revint au bout d'une heure sans avoir rencontré aucun des amis d'Ismaïl. Celui-ci, qui n'était pas facile à décourager, nomma tout de suite quatre autres amis, un peu moins dépensiers à la vérité et un peu plus soigneux de leurs intérêts, mais sur lesquels il croyait néanmoins pouvoir compter. Le *kiaja* allait de nouveau se remettre en campagne, lorsque les *kavas*, qui avaient reçu des instructions précises, et qui avaient d'ailleurs achevé leur café et leurs pipes, prièrent Ismaïl de réfléchir que ses amis viendraient le trouver en prison aussi bien que chez lui, et qu'il leur était expressément défendu de tarder davantage. Ismaïl leur offrit alors une pièce de monnaie à chacun. Ils l'acceptèrent, l'en remercièrent infiniment, mais ils renouvelèrent leurs instances avec d'autant plus de chaleur, qu'ils n'attendaient plus rien de sa complaisance. Restait Anifé; il n'y avait pas à hésiter. Ismaïl assura qu'il allait passer dans son harem et rapporter sa dette, tout en faisant ses réserves et en protestant contre la fausseté des titres qu'on lui présentait; mais une difficulté s'éleva, à laquelle il n'avait pas songé : les *kavas* avaient reçu l'ordre de ne pas le perdre de vue, et aucun *kavas* ne pouvait entrer chez Anifé; car, malgré un certain relâchement introduit dans le gouvernement du harem d'Ismaïl, quoique les parents et les amis y pénétrassent sans difficulté, ou plutôt quoique Anifé le quittât souvent pour le salon d'Ismaïl et que son voile lui tînt habituellement lieu de murs et de grilles, l'introduction dans le sanctuaire de deux étrangers tels que des *kavas* eût été

un fait si scandaleux, qu'il n'était pas même permis d'y penser. Ismaïl cependant était un homme à ressources : il fit appeler Osman, qui logeait dans la maison, lui conta son affaire et le chargea d'aller en informer Anifé.

Osman reparut bientôt, mais tout consterné. Anifé était au désespoir : il fallait que quelque officieux malveillant eût instruit sa mère et son beau-père du prêt qu'elle avait fait à son mari, car elle avait reçu d'eux une lettre foudroyante, où ils demandaient compte des bijoux qu'on lui avait remis, la sommant de les représenter ou de s'expliquer sur l'emploi de ces valeurs, et exigeant d'elle le serment de ne disposer de rien de ce qui devait lui appartenir sans en avoir reçu préalablement l'autorisation.

Anifé avait prononcé le serment demandé; quant aux bijoux déjà prêtés, elle s'était excusée de son mieux et s'était engagée à en représenter la valeur quand on l'exigerait, mais elle craignait fort qu'on ne poussât les choses jusqu'aux dernières extrémités. Elle allait écrire de nouveau à sa mère, lui exposer la situation malheureuse de son cher époux, et la supplier de permettre qu'elle vînt encore à son secours; seulement elle ne pouvait rien prendre sur elle avant d'avoir une réponse, car ce serait ajouter à leurs embarras que de braver l'autorité du kadi.

En voyant sa dernière espérance lui échapper, Ismaïl se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il jeta un regard de dédain sur les deux *kavas*, qui serraient leurs ceintures comme un Européen mettrait ses gants pour se préparer au départ; il allongea la main et prit sa fourrure, qui était posée près de lui; puis il se leva, recommanda à Osman de lui envoyer un matelas, une couverture, du café, du tabac et des liqueurs. Faisant alors signe aux

kavas de le suivre, il se dirigea sans autre cérémonie vers la prison pour dettes.

Quand Osman vint annoncer à Anifé le départ du prisonnier, il ne put contenir sa joie. — Il est coffré, ce vilain homme, s'écria-t-il en entrant, de l'air d'un homme auquel on vient d'enlever un grand poids de la poitrine ; il eût enfin puni ce mauvais mari, ce méchant père ! Puis se ravisant, il ajouta : Je te demande pardon, Anifé, de parler avec aussi peu de respect de ton cher Ismaïl ; car tu es capable, après tout, de l'aimer encore, d'admirer sa conduite envers toi et ton enfant, et de m'en vouloir à moi, parce que je ressens tes injures. Ah ! que les femmes sont singulières ! — Crois-tu ? répondit Anifé avec un étrange sourire et en le regardant avec malice et gaieté. Tu comprendras tout cela plus tard, ajouta-t-elle, mais c'est actuellement le temps d'agir et non de parler. Maleka triomphe aujourd'hui, mais mon tour ne tardera pas à venir. — Allons ! reprit encore Osman, si le triomphe de Maleka consiste à fourrer Ismaïl en prison, et le tien à l'en tirer, je fais des vœux pour Maleka ! — Anifé ne répondit que par un second sourire semblable au premier, et le lendemain même de l'arrestation d'Ismaïl, elle se rendit, munie de deux pièces importantes, — la déclaration de l'emprunt des bijoux valant quatre-vingt-quinze mille piastres et une copie de son contrat de mariage, stipulant qu'en cas de séparation des époux Ismaïl lui rendrait sa dot de trente mille piastres, — chez le kadi de son quartier. Elle lui dit que son mari était actuellement en prison pour dettes à la requête de sa première femme Maleka ; qu'elle ne voulait pas aggraver encore cette situation déjà si critique, qu'elle se contentait pour le moment de déposer ces pièces entre les mains du juge, tout en déclarant qu'elle n'en ferait usage que

dans le cas où les arrangements acceptés par Ismaïl pour satisfaire Maleka seraient nuisibles à ses propres intérêts. Le kadi se confondit en éloges sur la grandeur d'âme d'Anifé, et lui promit de l'avertir de ce qui se passerait entre les deux conjoints. En quittant le kadi, Anifé se rendit chez le ministre de la justice, dont elle sollicita la protection, qui lui fut très-gracieusement promise. Ces démarches faites, la fille de Fatma rentra chez elle pour n'en plus bouger pendant une semaine ou deux.

Maleka se conduisit de même pendant un laps de temps non moins prolongé. Elle voulait laisser à Ismaïl le loisir de se convaincre de l'inutilité de ses efforts et de la perte complète de son crédit. Quand elle jugea que cet effet devait être produit, elle lui dépêcha Selim, porteur d'un ultimatum très-facile à résumer. Ismaïl avait à choisir entre trois solutions ; — répudier Anifé, restituer les cent quinze mille piastres, ou se résigner à la prison perpétuelle. Ismaïl se débattit comme un lion, et protesta n'avoir rien reçu de la somme réclamée par Maleka ; mais, voyant Selim demeurer impassible, il finit par demander trois jours pour se décider, et Selim lui promit de revenir à l'expiration de ce délai.

Quelques moments après le départ de Selim, Osman vint s'informer si Ismaïl n'avait besoin de rien. — J'ai besoin de consolations et de conseils, — répondit Ismaïl, que ses malheurs plongeaient dans un attendrissement tout nouveau pour lui. Et il conta à son cousin le message de Maleka, le priant de lui dire ce qu'il ferait à sa place, et de sonder Anifé sur le parti qu'elle prendrait dans le cas où il accepterait les conditions qui lui étaient offertes. Osman répondit en prenant un petit air capable, et comme un homme qui sait parfaitement ce que valent les femmes ou plutôt ce qu'elles ne valent pas : — que pour lui il ne sacrifierait

pas un jour de sa liberté pour tout le beau sexe en masse, que du reste il en parlerait à Anifé et s'assurerait de sa manière de voir à ce sujet.

Anifé fut enchantée de ces nouvelles. Le jour des représailles se levait enfin. Elle retourna sans tarder chez le kadi et chez le ministre, leur apprit les propositions de Maleka et l'hésitation d'Ismaïl. — S'il refuse, dit-elle, je suis résolue à garder le silence et à ne pas paraître dans une affaire qui ne me regarde pas ; mais s'il se décide à me sacrifier, je demande à mon tour la restitution immédiate des cent vingt-cinq mille piastres qu'il me doit.

Ismaïl avait espéré que la crainte d'être répudiée aurait poussé Anifé à quelque effort suprême ; mais lorsque deux jours se furent écoulés sans ramener Osman à sa prison, il commença à s'inquiéter et l'envoya chercher. — Que dit Anifé? lui demanda-t-il du plus loin qu'il l'aperçut.

Osman secoua la tête.

— Mais enfin que dit-elle? reprit Ismaïl avec anxiété.

— Pas grand'chose, répondit Osman. Qu'il fasse ce qu'il jugera bon ! C'est la seule réponse que j'ai pu en obtenir.

— En ce cas, il ne me reste qu'à passer par tout ce qu'exige Maleka, dit Ismaïl. Si Anifé s'en trouve blessée, c'est à elle seule qu'elle devra s'en prendre, et non pas à moi.

— Je n'ai rien à te dire là-dessus, dit Osman, et tu sais mieux que personne ce qui te convient.

Le lendemain amena Selim à la prison. — J'ai pris mon parti, lui dit Ismaïl ; Maleka sera satisfaite : je répudierai Anifé, et elle déchirera cette maudite déclaration, qui est fausse d'un bout à l'autre.

Porteur de cette grande nouvelle, Selim retourna auprès de Maleka. Ismaïl s'attendait à être élargi sur-le-champ. Quel fut donc son étonnement, lorsqu'au lieu du

greffier, porteur d'un ordre de délivrance, il vit entrer le kadi, suivi d'un nombreux cortége de gardes et de serviteurs, et qu'il s'entendit sommer de restituer sur-le-champ à sa seconde épouse Anifé la somme de cent vingt-cinq mille piastres! — C'est faux, c'est faux! s'écria-t-il hors de lui; je défie Anifé de prouver qu'elle m'a prêté cette somme.

— Anifé l'a prouvé suffisamment par cette déclaration signée de deux témoins, répondit le kadi, et il lui montra la pièce. Ismaïl y jeta les yeux; il se souvint alors de l'allumeur de pipe qui s'était tenu immobile dans un coin pendant la transaction, et il se donna un grand coup de poing sur le front. Ayant rempli les formalités voulues par la loi, le kadi se retira.

Osman reparut dans la soirée à la prison d'Ismaïl. Il avait l'air radieux. — J'apporte un message de paix, dit-il en entrant. Par la démarche que vous connaissez sans doute à cette heure, Anifé n'a voulu que se mettre en garde contre les mauvais desseins de Maleka et vous éviter à vous-même les regrets que vous coûterait votre faiblesse. Elle est prête à retirer sa déclaration, et tout ce qu'elle vous demande en retour de tant de générosité, c'est de répudier Maleka.

Ismaïl écouta ces paroles avec un tressaillement de joie. Répudier Maleka était un bien mince sacrifice en échange de la radiation de la dette énorme dont il se reconnaissait bien, quoi qu'il en dît, un peu chargé; mais la joie du prisonnier ne dura pas longtemps. Et les cent quinze mille piastres dues à Maleka, comment les lui rendre? Derrière la femme qu'on lui proposait de répudier, n'avait-il pas déjà trouvé une implacable créancière? Lorsqu'il envisagea sous son véritable aspect sa triste position, Ismaïl eut un moment la pensée de se briser le

crâne contre les barreaux de sa prison; mais il se dit que sa mort ferait trop de plaisir à sa première comme à sa seconde femme, et que le meilleur parti à prendre était encore de vivre sous les verrous le plus longtemps possible.

Cette histoire touche à sa fin,—je dis cette histoire, car il s'agit ici de faits véritables, et je ne suis pas libre de donner à mon récit un dénoûment romanesque. Il y a deux ans que le bey Ismaïl, devenu le débiteur insolvable de ses deux femmes, a dû suivre les *kavas* dans la prison où il languit encore... Il a eu beau supplier tour à tour Maleka et Anifé: — Répudiez Maleka, lui dit celle-ci, et je déchire ma créance.—Répudiez Anifé, lui dit Maleka, et je signe un acquit des cent quinze mille piastres. — Faut-il ajouter que Maleka passe ses jours avec Selim, et qu'Anifé s'accoutume de plus en plus à la compagnie du jeune Osman?

Le bon kadi et la respectable Fatma sont venus passer quelques semaines auprès de l'infortunée Anifé et lui prêter l'appui de leurs conseils et de leur tendresse. Ils ont eu d'abord quelque peine à reconnaître Osman, tant ils l'ont trouvé grandi et changé. Ils sont retournés dans leur province, émerveillés du courage et de la résignation d'Anifé, du dévouement et de la prudence d'Osman.

Quant à la captivité d'Ismaïl, il y a de bonnes raisons, on le voit, pour qu'elle dure autant que sa vie.

FIN DES SCÈNES DE LA VIE TURQUE.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT



